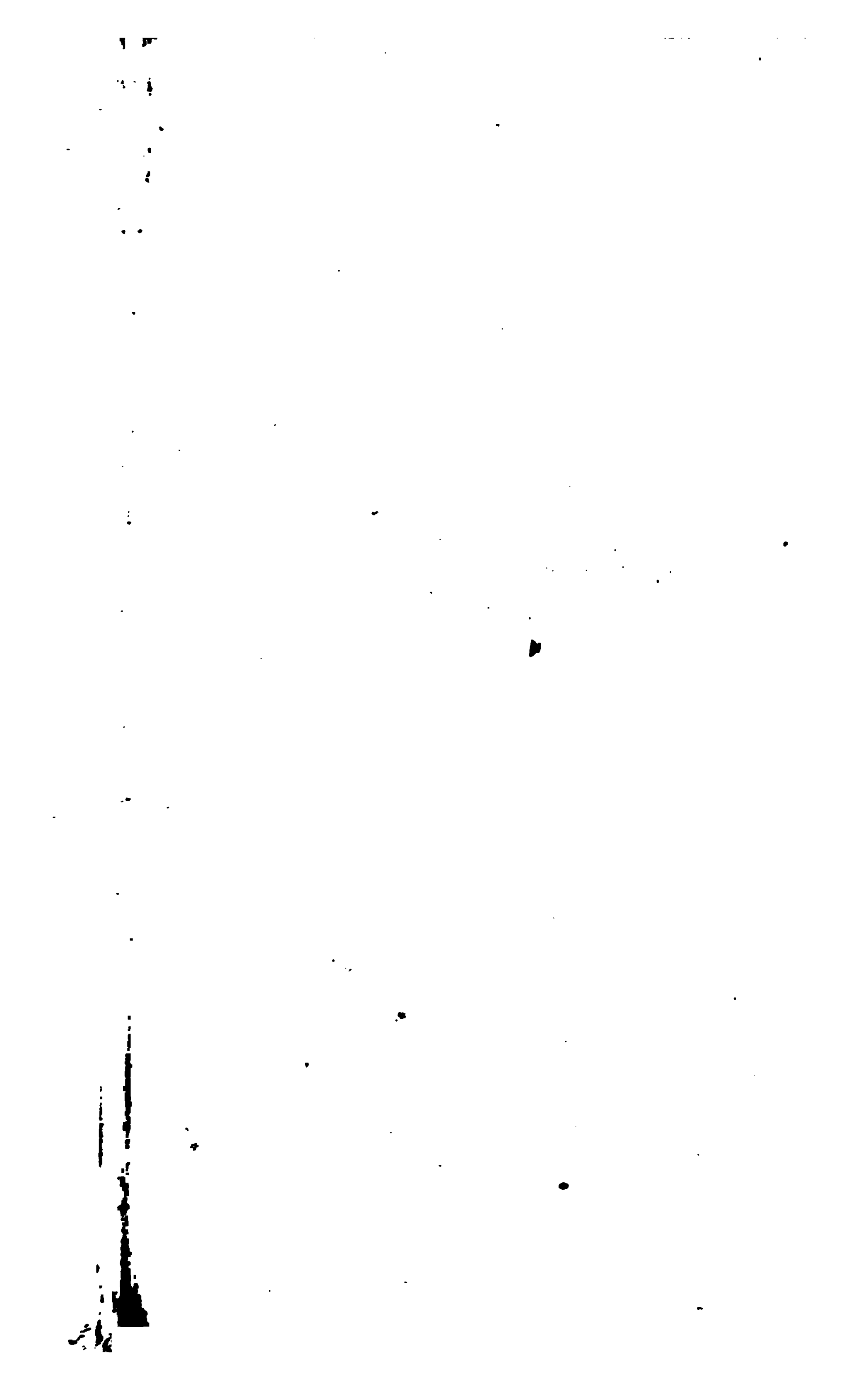
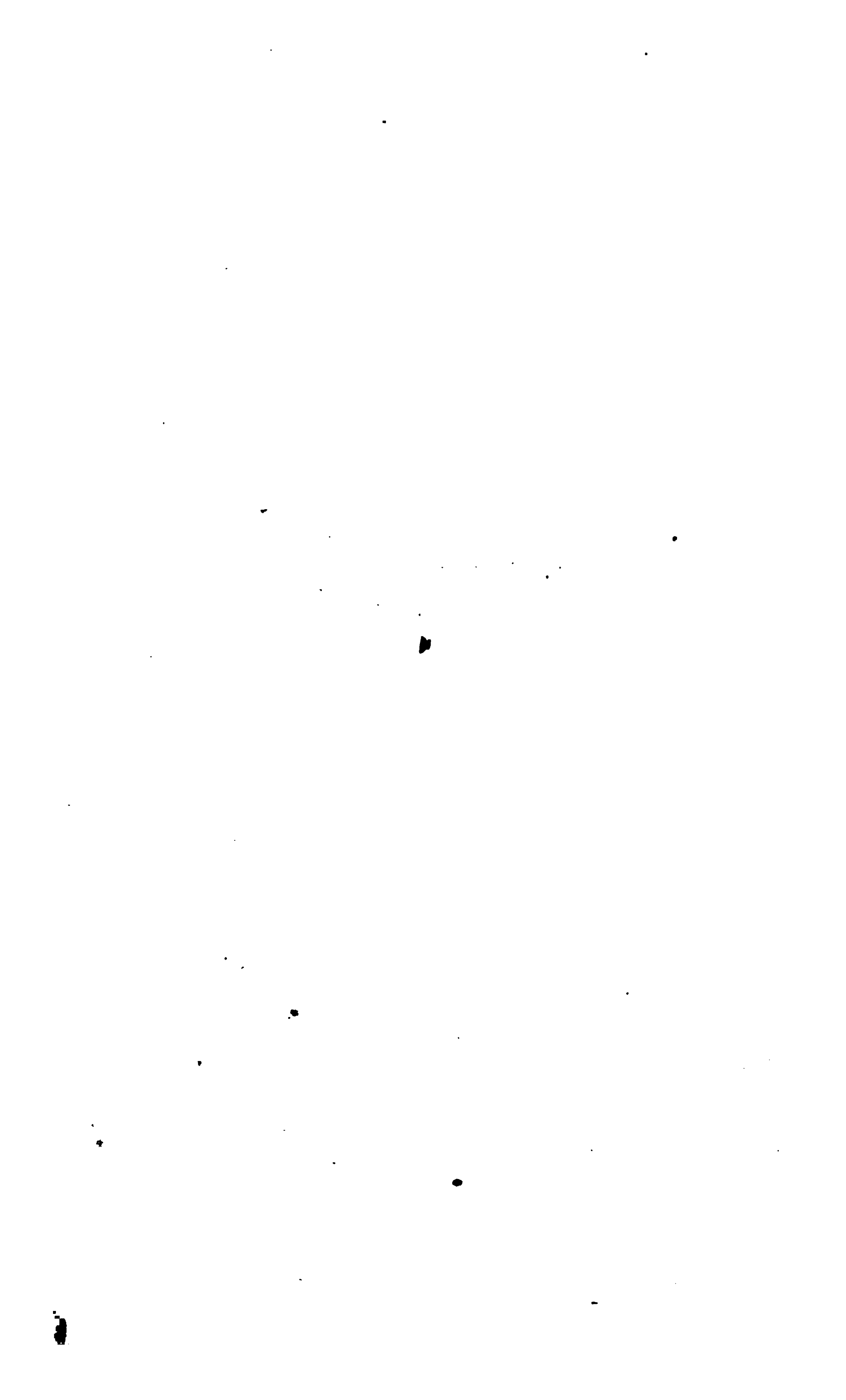
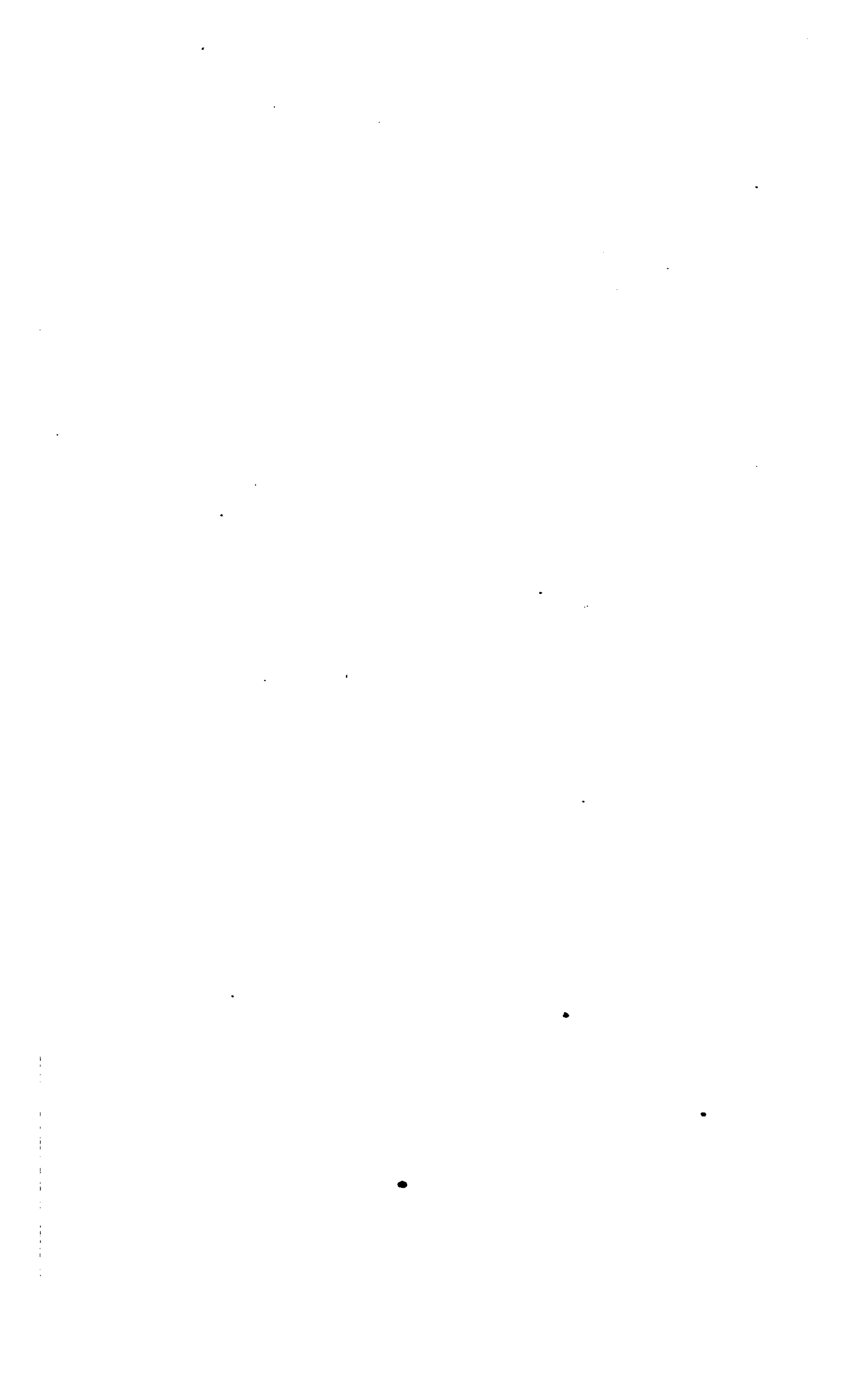












BIBLIOTHÈQUE

FRANCISCAINE

TOURS. — IMP. MAME.

HISTOIRE

DE

SAINT BONAVENTURE

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

CARDINAL-ÉVÊQUE D'ALBANE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

PAR

M. L'ABBÉ BERTHAUMIER

CURÉ DE SAINT-PALLAIS, DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1858



INTRODUCTION

Le siècle le plus fécond en personnages éminents et en choses glorieuses durant la longue période du moyen âge, est sans contredit le XIIIe siècle, le siècle d'Innocent III, de François d'Assise, de Dominique, de Thomas d'Aquin, de Bonaventure, de Louis IX. Un livre entier ne suffirait pas à nommer les hommes illustres de cette époque, à mentionner les institutions fondées pour répandre les lumières et multiplier l'action de la charité, à énumérer les monuments impérissables jetés comme par enchantement sur toutes les plages de l'Europe, et à redire les entreprises tentées en faveur de la civilisation. Jamais le catholicisme n'avait étendu plus largement sa domination sur le monde, malgré des luttes violentes de la part du libertinage et de l'impiété, et jamais il n'était apparu à la terre plus lumineux, plus bienfaisant, plus divin; c'était le soleil versant des flots de splendeur et pénétrant la terre de sa chaleur vivifiante, c'était la pluie douce et fécon-

dante du printemps apportant aux hommes l'abondance et la sécurité ; et sous cette influence tout semblait dans le monde appelé à des développements admirables, à une exubérance de vie inconnue jusqu'alors.

Ce jugement d'une époque à jamais mémorable de nos annales catholiques, nous pourrions l'appuyer de preuves nombreuses et éclatantes. D'autres nous ont précédé dans cette voie, et sur leurs traces, nous aurions un horizon immense à parcourir. M. le comte de Montalembert, dans son introduction à *l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie,* a écrit sur le XIIIe siècle des pages dignes d'un cœur vraiment catholique et d'un esprit accoutumé à méditer et à comprendre les gloires de nos aïeux. M. l'abbé Bareille, dans son *Histoire de saint Thomas d'Aquin,* a tracé également un beau tableau de ces temps héroïques ; d'autres, et en grand nombre, ont dit au monde, en prenant l'impartialité et la science pour guides, les secrets d'un âge trop méconnu ; ils ont expliqué ses monuments, raconté ses hauts faits, tiré de l'obscurité sa législation, montré ses progrès dans les sciences ; ils l'ont fait en chrétiens, et leurs efforts, bénis du Ciel, ont porté le trouble chez plus d'un écrivain malveillant ou prévenu, arrêté plus d'une insulte et réformé plus d'un jugement. Nous partageons les idées de ces hommes amis de la vérité ; et plus d'une fois nous aurons occasion d'en fournir la preuve authentique dans cette histoire d'un des illustres personnages de cette grande époque. Il y aurait, nous le savons, encore bien des choses à dire, après tout ce qui a été écrit,

mais, à nos yeux, une histoire entière et sincèrement catholique pourrait seule retracer les merveilles d'un siècle digne d'être appelé, sans exagération, le plus grand des siècles de l'Église. Pour nous, ce que nous avons à examiner, ce qui se relie plus étroitement à notre sujet, c'est l'influence exercée par l'ordre séraphique sur le monde dès son établissement.

Quand François d'Assise, après avoir embrassé les rigueurs d'une vie pénitente, entendit la voix divine du crucifix de saint Damien lui dire de réparer les ruines de la maison du Seigneur, il ne vit point de suite toute l'étendue de sa mission, ni l'avenir presque sans limites déroulé en sa présence. Il fallut une révélation nouvelle pour l'en instruire, car dans les œuvres divines, tel est, avant tout, le dessein du Ciel : il veut des instruments, et non des maîtres et des directeurs de sa pensée. Il amène par degrés ses hommes d'élite à la connaissance et à l'accomplissement de ses projets, il les éprouve et les prépare comme le laboureur fait pour une terre encore neuve; puis, quand l'horizon s'est révélé sans nuages à leurs regards, quand la voie s'est montrée sous leurs pas large et spacieuse, il les pousse avec l'impétuosité de la tempête, et alors nulle résistance ne les arrête, nul obstacle ne les fait dévier, ils accomplissent l'œuvre confiée à leurs mains, ils atteignent le but imposé à leur course.

Ce qui frappe dans les grandes entreprises du catholicisme, c'est que l'esprit de l'homme n'y est pour rien, et que l'esprit de Dieu y fait tout. Il n'y a pas,

comme dans les entreprises mondaines, de vastes plans longuement médités, de puissants moyens d'action habilement préparés; le principal moteur d'une grande œuvre est souvent un homme de talent ordinaire, un homme sans ressources terrestres, et n'obéissant qu'à un désir moins étendu que ne sera son œuvre. Antoine est jeune et sans instruction quand il s'enfonce dans le désert, et après bien des années seulement il compte des disciples; il les voit se multiplier, il les reçoit par charité et sans aspirer à devenir le père de la vie monastique en Orient. Il termine sa course sans peut-être se douter de la gloire dont Dieu environnera son nom dans la suite des siècles. Benoît est un enfant quand l'amour de la solitude s'empare de son cœur, et, dans son renoncement si généreux aux séductions du monde, il n'a que le désir de travailler à sa propre sanctification sans se proposer d'embrasser tout l'Occident dans les liens de la pénitence et de l'amour. Bernard, en quittant le siècle, a voulu dérober son âme à des dangers sans nombre, et la dernière de ses pensées était de devenir le guide de ses contemporains, le conseiller des rois et le directeur des princes de l'Église. Nous pourrions parcourir tous les âges, et partout la même vérité se montrerait brillante et incontestable.

Et ces hommes, parce qu'ils ont obéi à l'impulsion divine, n'ont rien perdu de leur grandeur. Loin de là, ils l'ont vue s'accroître à raison de leur obéissance et de leur pieuse soumission à la pensée de Dieu. Il y a en effet une grandeur héroïque à se dépouiller entièrement

et tous les jours de soi-même, pour établir, sans réserve, en son cœur l'empire et le règne de la vertu; à bannir de son esprit sa propre pensée, sa propre inclination, pour laisser à l'esprit divin toute liberté d'agir; à seconder, au prix de sacrifices sans cesse réitérés, cette action céleste. Qu'est-ce que le génie de la terre, qu'est-ce que l'agitation humaine à côté de l'humble activité de ces coopérateurs du Christ? Ce qui est faible en Dieu l'emporte sur toute la force des hommes, ce qui est folie en lui est plus sage que toute la sagesse du monde.

Tel était François d'Assise. Jamais homme n'avait soupiré autant que lui après les humiliations et les souffrances; jamais homme n'avait eu de lui-même d'aussi bas sentiments, jamais homme n'avait embrassé une pauvreté aussi étrange, et ne l'avait aimée d'une affection aussi vive. Nulle vie de saint dans les âges antérieurs ne présente un dépouillement semblable à celui du pauvre François, nul disciple du Christ n'a prodigué avec autant de passion les expressions d'amour à la sainte pauvreté. C'est l'abnégation la plus complète du corps, de l'esprit, du monde et des hommes qu'il soit possible d'imaginer, c'est l'union la plus intime avec le Seigneur et son Christ; aussi va-t-il devenir entre ses mains le docile instrument de choses merveilleuses.

« François, allez et réparez ma maison, elle tombe en ruine, comme vous le voyez. » Cette maison du Seigneur, c'est le monde entier. Elle tombe en ruine parce que l'amour des choses terrestres domine, parce que l'ignorance des vérités célestes s'étend sur les esprits,

parce que les appétits sensuels gagnent dans les cœurs. Réparer les ruines de cette maison, c'est inspirer le mépris des biens de la terre, c'est répandre la lumière, c'est combattre et humilier les passions; et cela, en tous lieux, chez tous les hommes, sans distinction de rang, de condition, de naissance, de nationalité.

Quand une institution obtient un succès immense, c'est qu'elle répond à un besoin immense; il en est des œuvres de Dieu comme de celles de l'homme. Aux premiers temps, la vie monastique s'offrait comme un lieu de repos aux âmes effrayées des débordements de la civilisation païenne, comme un asile aux esprits tremblants à la vue de ces agitations séculaires, produites par les inondations des barbares et l'instabilité de sociétés mal assises. Les monastères s'ouvraient alors à des multitudes nombreuses, mais le monde n'y perdait pas; il allait chercher dans ces retraites de la prière les plus saints de ses évêques et de ses prêtres; les moines défrichaient ses landes et ses forêts, ils nourrissaient ses pauvres, et quelquefois des populations entières; ils instruisaient ses enfants, ils se faisaient en toutes circonstances les défenseurs de ses intérêts auprès des vainqueurs ou des grands; et les bienfaits puisés dans les couvents pendant de longs siècles sont tels, que jamais le monde n'en comprendra l'étendue.

Mais quand l'esprit chrétien eut pénétré plus profondément dans les masses, quand la société fut catholique, d'autres besoins se firent sentir. Les croisades en avaient révélé et créé de considérables, aussitôt la foi inspira

de nobles dévouements pour les combler. A cette époque prirent naissance les ordres de Saint-Jean de Jérusalem, du Temple, de la Trinité, de la Merci pour le rachat des captifs : et ces ordres, accueillis avec amour par les peuples, prirent de rapides accroissements. Mais à côté des besoins nés des guerres saintes, il y avait les besoins intimes de la société. Devenues chrétiennes, les populations avaient besoin d'être mises en contact avec l'élément le plus vital de la perfection ; il fallait faire pénétrer cet élément jusqu'au sein de la famille, jusqu'au sein de la législation, jusqu'au sein des armées; il fallait le répandre dans toutes les classes, l'infiltrer à toutes les institutions sociales, et en faire comme la vie des nations. Alors ce n'était plus assez de montrer de loin les pratiques de la perfection religieuse, il fallait les implanter au milieu des villes, les rendre abordables à tout le monde, et les faire envisager comme le domaine possible de chaque famille. C'était mettre le sceau à l'œuvre du christianisme, c'était réaliser la dernière et la plus douce de ses conquêtes.

A atteindre un but aussi glorieux paraissent appelés saint François et saint Dominique, et les rapides progrès de leurs ordres nous disent assez combien senti était le besoin qu'ils venaient satisfaire, combien sages étaient les moyens adoptés par les deux fondateurs. Nous n'avons à nous occuper que du premier. Bien que nous vénérions à l'égal l'un de l'autre ces deux anges de la charité divine, la nature de notre travail nous force de nous renfermer en de plus étroites

limites. Quels sont donc ces moyens? quels furent les succès?

Le moyen, nous l'avons dit, c'est le dépouillement le plus complet, c'est la pauvreté, l'humiliation, une vie pénitente accompagnée de toutes les vertus. François a choisi pour lui la croix et tout ce qu'elle offre de plus repoussant; il l'a montrée au monde, et des disciples sont venus lui demander à partager sa pauvreté, à porter la croix de concert avec lui. Ils lui ont voué obéissance, et sous sa conduite ils ont formé une armée de conquérants nouveaux destinés à changer la face de l'univers.

Quand François jeta les fondements d'une pareille société, plus d'un sage de la terre dut juger ses desseins empreints de folie et dignes de compassion; parmi les hommes les plus dévoués à la cause catholique, à peine s'en trouva-t-il quelques-uns qui entrevissent une faible partie de l'avenir réservé au nouvel ordre. Mais le fondateur, entraîné par le souffle divin, marcha sans regarder ni à droite ni à gauche, et quelques années après il voyait des milliers de frères se presser sur ses pas. Depuis les croisades et saint Bernard, l'Église n'avait rien contemplé de semblable. Ce nouveau genre de sacrifice demandé aux hommes, avait remué les cœurs; une transformation merveilleuse gagnait de jour en jour; on se levait pour concourir au salut du monde par la pénitence et l'humilité, comme on s'était levé à la voix de Pierre l'Ermite pour le sauver par la puissance des armes. Et ce mouvement n'était pas quelque chose

de passager; le XIIIe siècle tout entier n'en vit point le ralentissement; il suivit son cours, semblable à un fleuve puissant qu'aucune barrière ne saurait arrêter.

Ces hommes si empressés sur les traces d'un pauvre pénitent au savoir médiocre, qu'étaient-ils? Tous les rangs de la société les avaient fournis. L'indigent était venu embrasser une indigence plus profonde encore, mais plus consolante; le riche avait demandé au nouvel ordre des biens moins fragiles; le puissant avait espéré dans son obscurité plus de stabilité et de paix; le savant avait vu dans ce nouvel institut un moyen de sanctifier et de départir plus utilement les talents dont il devait rendre compte au Juge suprême. La mission de François répondait à tous les besoins de l'esprit, à toutes les agitations du cœur.

C'était un spectacle merveilleux de voir tant de personnages, dont la renommée se plaisait à vanter le mérite, la gloire ou les richesses, adopter un genre de vie abject; c'était un spectacle émouvant de voir des évêques abandonner les insignes du commandement, des abbés déposer la houlette pastorale, des docteurs descendre de la chaire où ils avaient reçu des applaudissements, pour revêtir un habit grossier, se ceindre d'une corde et n'avoir pour chaussures que de misérables sandales impuissantes à garantir des rigueurs de l'hiver et des ardeurs brûlantes de l'été; et cependant ce spectacle le monde en était témoin fréquemment dès le siècle de François d'Assise. Nous dirons dans cette histoire comment le docteur Alexandre de Halès renonça

aux honneurs de la terre pour devenir Frère Mineur. Nous eussions pu, sans un grand travail, multiplier les exemples; mais à quoi bon, quand on sait que cinq mille frères se pressèrent dans la campagne de Sainte-Marie-des-Anges, quelques années seulement après la fondation de l'ordre, et que ces frères étaient les députés de religieux plus nombreux encore. Nous aurons plus d'une fois occasion de parler de ce rapide accroissement. Revenons à notre sujet.

Quelle puissance attirait donc ces hommes sous des étendards aussi humbles? La puissance de Celui qui a choisi douze pauvres ouvriers pour la conquête de l'univers. Nous avons dit plus haut les besoins de la société à cette époque; c'est à les satisfaire que Dieu appelle les soldats de la pauvreté, comme il appelait naguère les soldats de la croix à délivrer son tombeau de la main de ses ennemis. Ce n'est point François, ce n'est point Dominique qui entraînent tant de braves au combat; plus tard ce ne sera pas Ignace de Loyola qui remuera tant de généreux dévouements, mais Celui-là seul dont la providence conserve l'Église et lui suscite, selon les temps, des serviteurs capables de comprendre jusqu'au moindre de ses désirs, des enfants empressés à essuyer chacune de ses larmes.

Les nations étaient formées alors; ce qu'il fallait c'était de les défendre contre les jouissances terrestres, contre la confiance en leurs propres forces, contre les emportements de la science ou l'ignorance des vérités chrétiennes, choses ordinaires à la civilisation mondaine.

Alors que fait le Christ? Il leur montre sa croix, il leur propose sa pauvreté, il leur donne des hommes dont la voix est puissante comme celle des apôtres. Et les peuples accueillent avec enthousiasme ces nouveaux prédicateurs dont l'indigence rappelle si bien les jours où le Dieu pauvre parcourait les campagnes de la Judée; on les écoute avec amour, on reçoit leurs enseignements avec avidité, et bientôt on éprouve le besoin de marcher, au moins de loin, sur leurs traces.

François, Dominique et leurs enfants ont compris ce besoin des peuples; mais ils ne sont pas venus déranger l'ordre divinement établi. Les liens sacrés de la famille imposent des devoirs, les obligations sociales ne sauraient être troublées dans leur accomplissement. Les hommes de Dieu trouvent les moyens de tout concilier, et de rendre cependant la vie parfaite des religieux abordable au père et à la mère de famille, à l'enfant attaché au soutien de ses parents, au magistrat appliqué à veiller à l'observation des lois, au soldat appelé à exposer sa vie pour la défense des peuples, au roi lui-même placé au sommet des honneurs et de la puissance en ce monde. Ce moyen c'est d'établir un ordre intermédiaire, accessible à tous les états, à toutes les conditions. Tout le monde connaît le Tiers-Ordre de saint François, le Tiers-Ordre de saint Dominique.

Déjà à côté des Frères Mineurs, François avait ouvert un asile de pénitence aux femmes du siècle en possession de leur liberté. Claire, l'illustre vierge d'Assise, apparaissait à la tête de cette maison comme un flambeau

dont les rayons pénétraient jusqu'aux extrémités du monde catholique, et sur ses pas des multitudes innombrables de vierges s'étaient pressées confiantes et heureuses, elles avaient accepté sans réserve la vie de sacrifice offerte à leur faiblesse, et partout leurs vertus réjouissaient les cœurs catholiques et faisaient bénir le Sauveur. L'œuvre de Claire était l'œuvre de François, c'était une expansion de sa charité qui ne pouvait se résoudre à embrasser à moitié le monde en ses étreintes.

Mais ce n'était pas assez d'aplanir la voie aux âmes d'élite de tout sexe; la maison du Seigneur se compose de tous les rangs de la société. François établit donc le Tiers-Ordre, vaste association plus étendue et d'un accès plus facile que l'ordre lui-même; il est pour tous ceux qui professent la foi catholique et l'obéissance à l'Église. Quatre conditions sont indispensables pour y être admis : 1° restituer tout le bien injustement acquis; 2° se réconcilier absolument et franchement avec son prochain; 3° observer les commandements de Dieu et de l'Église, et la règle; 4° les femmes mariées ne peuvent être associées qu'avec la permission expresse ou tacite de leurs maris. Chacun, reçu librement, était averti qu'aucune des observances de la règle n'obligeait sous peine de péché mortel.

La règle s'adresse à l'intérieur de la famille, où elle veut la simplicité et la modestie selon le rang et les bienséances de la condition; elle interdit les théâtres, les festins et les divertissements profanes; elle invite à la prière et au jeûne, mais en établissant des excep-

tions en faveur des malades et des classes laborieuses. Ensuite elle s'occupe des moyens d'empêcher les procès, de détruire toute contestation, de faire régner la paix ; cette paix, le premier besoin de tout cœur, de toute famille, de toute société, et dont François voulait avant tout être le héraut et le prédicateur. Mais cette paix n'était pas avec les ennemis de l'Église catholique. Appelée à verser le bonheur dans l'assemblée des enfants, elle n'eût possédé aucune stabilité si on ne l'eût assurée contre les troubles du dehors, surtout à cette époque où un prince puissant s'agitait contre l'Église et comptait en Italie des partisans nombreux, à cette époque où l'impure hérésie des Albigeois avait menacé de toute ruine une partie considérable de la France.

Frédéric II et son chancelier ne furent pas longtemps à comprendre la portée de ce nouvel institut. « Les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs, écrivait Pierre de Vineis à Frédéric, se sont élevés contre nous dans la haine ; ils ont réprouvé publiquement notre vie et notre conversation ; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant.... Et voilà que, pour énerver encore plus notre puissance et nous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent, et à peine se trouve-t-il une personne dont le nom n'y soit inscrit (1). »

Il y avait, en effet, de quoi effrayer un ennemi de l'É-

(1) *Histoire de saint François*, par M. Émile Chavin de Malan.

glise dans ce spectacle de villes presque entières embrassant avec ferveur un genre de vie dont le premier devoir était une soumission parfaite au pontife de Rome. A Florence, les principaux habitants se mirent à la tête des agrégés, et telle fut la ferveur de la pieuse association, qu'ils rappelaient ces premiers chrétiens de Jérusalem, dont les saintes Écritures nous ont laissé le touchant éloge. Bientôt un hôpital fut fondé pour recevoir les malades et les vieillards. Les femmes égalèrent les hommes en ardeur et en bonne volonté, et la ville de Florence eut changé de face en peu de temps.

De la Toscane, le nouvel ordre se propagea dans le reste de l'Italie, en Espagne, en Portugal, en France, dans la Thuringe, la Hongrie, et dans les divers lieux où les Frères Mineurs purent s'établir. Il compta parmi ses membres des personnages illustres : tels furent saint Louis de France; Blanche de Castille, sa mère; Marguerite de Provence, sa femme; la bienheureuse Isabelle, sa sœur; sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe; Béla, son frère, roi de Hongrie; sainte Élisabeth de Portugal; Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem; Sancia, reine de Sicile; Amédée VII, duc de Savoie; Charles IV, roi de Bohême et empereur d'Occident, et Élisabeth sa femme; Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, et un grand nombre de princes, ducs, comtes, barons et gentilshommes. Des cardinaux et des prélats voulurent également ceindre l'humble cordon de Saint-François, et ils se glorifièrent de ces pieuses livrées plus que de leurs sublimes dignités.

Les savants vinrent aussi se ranger sous les étendards de la pénitence, et parmi eux nous comptons Raymond Lulle, l'homme aux idées singulières, l'écrivain infatigable, et enfin le martyr de la foi.

Le Tiers-Ordre était un séminaire de hautes vertus, et il a produit depuis sa fondation des saints dans tous les rangs. A ceux dont nous venons de parler, nous pouvons ajouter saint Elzéar, et sainte Delphine sa femme; saint Roch, saint Ives, saint Conrad, sainte Brigitte de Suède; sainte Françoise Romaine; les saintes Viridienne, Luce, Angèle de Corbare, Rose de Viterbe, Humiliane, et la bienheureuse Colette de Corbie.

Une diffusion aussi admirable, des fruits aussi abondants, annonçaient l'œuvre de Dieu dans ce troisième ordre, comme dans celui des Frères Mineurs et des Clarisses. Là encore il y a l'action de cette providence charitable qui voulait perfectionner les nations comme elle avait perfectionné dans le sein des monastères des milliers d'individus. Et afin qu'on ne se méprît pas sur la réalité de son action divine, elle avait donné également au Tiers-Ordre des membres choisis dans tous les rangs, depuis le monarque jusqu'au pauvre mendiant. Et par quels moyens les disciples de François purent-ils faire pénétrer et établir leur genre de vie jusque sur le trône des rois, jusqu'au sein des familles opulentes, jusque dans la cabane du paysan? Par les moyens qui les avaient arrachés eux-mêmes au monde, par la vue de la pauvreté, du renoncement et de la croix.

Si l'on veut connaître la raison d'un succès en appa-

rence si peu en rapport avec de semblables moyens, il faut le chercher dans le besoin le plus intime du cœur de l'homme; ce besoin, c'est le détachement des biens terrestres, l'abnégation des plaisirs mondains, le renoncement à soi-même. En vain le cœur s'agite comme la tempête dans son ardeur pour les choses de la terre, en vain il se précipite comme le torrent, à la poursuite des richesses; ce qu'il lui faut c'est la pauvreté, ce qui répond à sa nature c'est le dépouillement, et là seulement il commence à trouver le bonheur où il a commencé à se dépouiller en vérité. L'indigent éprouve ce besoin à l'égal du riche, et il admire autant que lui l'homme assez généreux pour faire à Dieu un tel sacrifice.

Ce qu'il faut au cœur humain, c'est le renoncement aux plaisirs. Le vide que font dans l'âme ces plaisirs est senti de l'infortuné voué au malheur comme de l'esclave de toutes les sensualités, et l'homme le plus haut placé dans l'estime de tous, sans exception, sera toujours celui qui aura su fouler aux pieds sans réserve tous les entraînements de la chair.

Ce qu'il faut au cœur humain, c'est l'abnégation de sa volonté propre, l'abnégation de son jugement, l'abnégation de son génie, l'abnégation de tout soi-même. Le fardeau le plus embarrassant pour l'homme, c'est son propre cœur, c'est son esprit, c'est sa volonté. Dieu nous a donné des préceptes, pour nous ôter une partie de ce fardeau; il nous a donné des conseils, pour en diminuer encore plus la pesanteur, et quand ces conseils

sont pris à la lettre et embrassés sans arrière-pensée, sans réserve aucune, alors le joug devient suave, et le fardeau vraiment léger. Le monde l'a encore senti au milieu de son orgueil, de son amour de lui-même; il l'a senti instinctivement, comme on sent la faim et la soif; il a jugé heureux l'homme qui a su faire le sacrifice le plus entier de son esprit et de son cœur; il l'a entouré de sa considération, et, jusque dans les sociétés gangrenées par l'impiété, il y a toujours eu admiration secrète pour un tel homme.

Quand donc les Franciscains se présentèrent au monde, n'ayant pour livrée que la pauvreté et l'abnégation, quand ils vinrent lui enseigner ce qu'ils pratiquaient eux-mêmes, rien d'étonnant qu'une société profondément religieuse ne se soit pas bornée à les admirer, mais qu'elle les ait accueillis comme les envoyés du Ciel et se soit précipitée sur leurs pas; rien d'étonnant qu'elle leur ait donné l'élite de ses enfants pour grossir leurs rangs déjà si pressés, et qu'elle ait accepté comme un bienfait ce Tiers-Ordre destiné à la faire participer, elle aussi, aux faveurs insignes de la vie parfaite.

Cette vie se fortifia dans les cœurs et y jeta de profondes racines. Elle devint aussi commune dans le monde qu'elle l'avait été autrefois au sein des monastères. On vit des familles entières se consacrer aux pratiques de toutes les œuvres de miséricorde, s'appliquer à adoucir les peines et les tribulations dont elles étaient entourées, et apparaître partout comme des anges de paix et d'amour.

On vit des personnes du monde, des hommes voués

à toutes les exigences de la vie active, s'élever jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la contemplation, pénétrer les secrets de la vie mystique, en savourer les délices, et montrer que l'Esprit de Dieu sait reposer au milieu des flots comme dans le secret des solitudes. On vit des pauvres sans instruction, sans ressources terrestres, briller par des vertus éclatantes, vivre heureux et paisibles, et traverser la vie en pratiquant des œuvres de charité impossibles à la richesse réduite à ses propres forces. Le Tiers-Ordre devint pour l'Église un jardin où son regard put contempler des fleurs embaumées, sa main cueillir des fruits abondants, un jardin où le monde trouvait à se consoler, à se nourrir, à se fortifier. Aussi l'a-t-elle entouré de tous ses soins, et s'est-elle empressée à en étendre les limites, à accroître le nombre de ses plantes, à l'arroser de ses eaux les plus pures.

Et pendant que l'Église prodiguait son amour à cette génération innombrable que François lui avait donnée, les enfants du saint patriarche s'efforçaient de continuer son œuvre par tous les moyens en leur pouvoir. Ils enseignaient dans les universités, où ils forçaient l'envie au silence à force de savoir et de vertu; ils montaient dans les chaires, où leur voix se faisait entendre à des auditeurs avides de recevoir leurs enseignements; ils publiaient des livres, où la douce piété se répandait à flots pour aller réjouir les cœurs fidèles jusqu'aux extrémités de la terre, pour ranimer les courages fatigués, et relever les fronts inclinés sous le fardeau de la vie; des livres pour faire connaître à tous les vérités

inaltérables de la foi, et combattre jusqu'aux moindres tentatives de l'erreur. Ils s'initiaient à toutes les peines des familles; ils embrassaient dans leur amour tous les déshérités du bonheur, et ils sont plus nombreux que le monde ne le croit! Rien ne leur demeurait étranger, et comme ils avaient consulté assidûment leur propre cœur, il leur était facile de connaître les besoins qu'ils étaient appelés à soulager.

Quand on considère ce rapide progrès de l'ordre franciscain dès sa naissance, et que d'un autre côté on examine comment il s'est développé avec tant de puissance au milieu d'autres institutions vigoureuses et fondées par des saints, comment seul, avec l'ordre de Saint-Dominique, il est devenu assez populaire pour compter des enfants et des amis sur toutes les plages du monde catholique, il faut bien reconnaître parmi les hommes, comme nous l'avons dit en commençant, un besoin immense que la main divine se plut à combler, et dans ces deux ordres un bienfait du Ciel donné à la terre en temps opportun.

Ce que nous venons de dire on pourrait l'appliquer à d'autres ordres de l'Église, en changeant seulement quelques noms et quelques lignes. Nous ne le nions pas; aussi, à nos yeux, la plus grande gloire de l'ordre franciscain est-il d'avoir été, entre les mains divines, un instrument de surabondante miséricorde, comme les institutions de saint Antoine, de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Ignace. Nous ne voulons point lui reconnaître d'autre gloire que celle d'instrument divin,

et son fondateur à jamais illustre eût frémi d'indignation, nous n'en doutons pas, si on l'eût considéré comme autre chose, lui et ses enfants. Quelques-uns des siens voulurent, dès le commencement, mêler leurs propres idées aux pensées célestes de l'homme séraphique, et ils faillirent briser son œuvre, et ils lui ont causé un malaise dont il ne s'est pas remis après six siècles d'existence: tant il est dangereux de vouloir être autre chose qu'un instrument docile dans les entreprises du Ciel.

Cependant cet ordre ne s'est pas propagé sans contradiction ni sans obstacles. Il a été en butte aux attaques de l'envie et noirci par la calomnie; il a compté au nombre de ses ennemis des savants et des sages selon le monde, et jusqu'à nos jours les détracteurs ne lui ont pas manqué. Le siècle qui le vit naître et grandir, sans éprouver les faiblesses de l'enfance, ne lui a pas épargné les amertumes; cette histoire le montrera suffisamment. Mais la persécution n'a servi qu'à le fortifier, et qu'à étendre plus au loin ses rameaux; la calomnie a dilaté sa gloire, et l'a montré plus vénérable à toutes les générations. Il s'est maintenu comme le rocher au milieu des flots, il a vu passer les orages sans vaciller, et les pensées mondaines ont été impuissantes contre lui.

Il a été soumis à des déchirements intérieurs; il a vu ses enfants se fatiguer d'une vie sublime et presque étrangère à la terre, il les a vus descendre des hauteurs où l'héroïque fondateur les avait établis; mais telle était

l'exubérance de vie dont il surabondait en lui-même, que jamais il n'eut besoin d'une main étrangère pour travailler à sa réforme. Les saints ne lui ont manqué en aucun temps, et ces saints, façonnés à l'image de François d'Assise, en voyant sa famille dégénérer, se sont élevés comme des prophètes au milieu de leurs frères; ils ont fait appel aux souvenirs du passé, et leur voix ne fut jamais sans écho. De suite ils virent se former autour d'eux une troupe fidèle et digne des premiers âges; ils virent leur œuvre s'étendre, et toutes les maisons leur donner des hommes avides de sacrifice et de pénitence. Jamais ordre ne s'est réformé avec plus de facilité, et si l'on veut en connaître la cause, c'est que cet ordre n'a jamais dégénéré dans le sens attaché par le monde à une telle expression.

Quand les hommes aux idées terrestres et animales entendent les saints parler de réforme, ils se représentent ceux qui en sont l'objet comme adonnés aux vices grossiers et aux désordres. Heureux de trouver dans la conduite des enfants de Dieu une excuse à leurs écarts, ils les jugent semblables à eux. Voilà pourquoi tant de flétrissures sont tombées sur une foule de communautés religieuses où régnait la crainte de Dieu, où l'on fuyait le péché, où l'on s'adonnait encore aux bonnes œuvres. Ces maisons, sans doute, n'avaient point conservé la pureté primitive de leur règle, elles avaient introduit des adoucissements aux rigueurs anciennes. Souvent la charité avait été le mobile de semblables mitigations, et peu à peu la vie était deve-

nue moins parfaite. Mais cette vie l'emportait encore sur celle de beaucoup de personnes pieuses du monde; ces maisons étaient encore des asiles de vertu, et il y avait la distance du ciel à la terre entre les accusations auxquelles elles étaient en butte et la réalité. D'où sortaient les réformateurs le plus souvent, sinon des communautés mêmes qu'ils rappelaient à des austérités plus grandes? Comment leurs essais étaient-ils couronnés de succès, sinon parce que les cœurs étaient encore pénétrés de la crainte de Dieu? Comment ces cœurs se sentaient-ils épris si vite du désir de la perfection, sinon parce qu'ils en pratiquaient déjà les actes dans un degré moindre, et qu'ils en avaient goûté les douceurs?

Cette remarque s'applique surtout à l'ordre Séraphique. Que l'on parcoure la vie des réformateurs, comme de saint Bernardin de Sienne, de saint Pierre d'Alcantara, et l'on reconnaîtra de suite que, si l'esprit de François n'eût pas été vivant dans les diverses maisons soumises à sa règle, jamais ces hommes illustres, malgré leur sainteté et leur vie angélique, n'eussent obtenu un triomphe aussi considérable L'Église, du reste, n'a jamais cessé de demander des sacrifices pénibles à cet ordre, et non pas seulement aux maisons fidèles aux observances les plus strictes, mais à toutes; et à sa voix, le dévouement n'a failli nulle part; elle lui a demandé des évêques, des patriarches, des cardinaux, et elle a trouvé des hommes dignes de sa confiance et de son amour à toutes les époques, comme nous aurons occasion de le dire plus d'une fois dans ce livre.

Pour nous, en traçant ces lignes, nous n'avons cédé à aucun sentiment d'affection particulière pour l'ordre franciscain; nous ne connaissons personnellement aucun de ses membres (1). Si nous nous sommes épris d'admiration pour cet ordre, c'est qu'il nous a semblé grand et glorieux parmi les ordres les plus illustres, c'est qu'il a répondu à ses belles et magnifiques destinées, et qu'aujourd'hui encore, malgré l'affaissement de l'esprit chrétien chez les nations, il figure avec éclat au sein de l'Église militante.

Au reste, ce sentiment de vive admiration pour l'ordre Séraphique, nous l'avons pour tous les ordres religieux, et il est commun, croyons-nous, à tout catholique sincère et éclairé. En effet, quand on repasse en sa mémoire les services rendus par les monastères à toutes les classes de la société, et cela depuis les temps héroïques des persécutions jusqu'à nos jours, on se demande comment un concert de bénédictions ne s'est pas élevé de toutes parts en leur honneur. Quand on examine quels hommes ont été formés dans le silence du cloître ou du désert, on se prend à douter s'il y a jamais eu d'écoles plus fécondes en grands et nobles génies. De là sont sortis les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Fulgence, les Grégoire le Grand, les Grégoire VII, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Suarez; de là sont nés les maîtres de la sainteté et de la science, les pères des peuples, les guides

(1) Nous avons depuis visité quelques maisons de Franciscains.

des rois, les nourriciers du monde catholique, les apôtres de l'idolâtrie; là ont brillé toutes les vertus, tous les dévouements, tous les sacrifices; là ils brilleront jusqu'à la fin des temps, malgré les sarcasmes, les insultes et les calomnies de l'impiété. Le passé leur appartient dans une mesure incomparable, avec ses gloires, ses splendeurs et ses vertus; l'avenir est de même à eux avec ses espérances, ses pieux désirs, ses nobles projets et ses grandeurs véritables. L'esprit du Christ s'est répandu sur eux avec une effusion plus abondante que sur le reste des hommes, et l'Église les a étreints dans les bras de sa tendresse comme la famille chérie de son Bien-Aimé. Ainsi ils continueront dans la suite des siècles de vaincre et de consoler, et les cœurs catholiques les aimeront comme les soutiens dévoués de leur Mère.

Et si l'on se demande pourquoi l'avenir appartient dans sa plus large part aux ordres religieux comme le passé leur a appartenu, nous répondrons qu'il en a été et qu'il en sera ainsi nécessairement. Dans ces saintes associations, l'union à Dieu est plus intime et plus étroite; par conséquent l'esprit puise à cette source une lumière plus intense, des principes plus sûrs, des déductions plus vraies; le jugement y apprend à mieux estimer les choses et les hommes à leur point de vue véritable et précis; le cœur s'y dégage de tout sentiment moins noble et moins terrestre, et s'y pénètre de pensées divines, de désirs divins. En un mot, toutes les facultés de l'homme dans ce contact céleste se divinisent

en quelque sorte. Or à qui sera l'empire et la domination dans tous les temps, sinon à la science véritable, au dévouement généreux, à la vertu? Les nations pourront s'agiter pendant des périodes en apparence assez longues, se soulever contre ce qui est grand et vrai; mais ces périodes dans la vie des peuples ne seront jamais que les quelques jours de délire d'un malade; et le besoin seul de revenir à la santé les reportera vers les amis de Dieu. Que n'avons-nous pas vu depuis un demi-siècle? Jamais l'impiété fut-elle plus en vogue? jamais le dénigrement des choses saintes eut-il un plus complet succès? Et cependant, quand notre France a vu devant elle un vide effrayant, quand elle a vu l'abîme béant sous ses pieds, vers qui s'est-elle retournée pour demander le salut? Vers la religion, et surtout vers les hommes en qui elle a reconnu davantage l'esprit de Dieu. Elle leur a demandé de purifier ses bagnes, de sanctifier ses armées, d'instruire ses maîtres à plus espérer en Dieu que dans la force de leurs bras. Les pères de la philosophie au siècle dernier, leurs disciples dans notre siècle étaient loin de prévoir un pareil résultat; néanmoins ce résultat était dans la nature même des choses. S'ils espéraient de la France, ils devaient entrevoir les jours où la religion reprendrait sur elle son influence; si nous espérons, nous autres, nous devons attendre plus que nous n'avons vu. Une nation doit se rapprocher de Dieu si elle veut grandir; elle doit s'y tenir unie, si elle veut demeurer grande.

Telles étaient les idées et les croyances du XIIIe siècle.

Saint Louis avait compris mieux qu'aucun de ses devanciers la nécessité de les mettre en pratique. Les saints qui illustrèrent ce beau siècle n'usèrent jamais de leur influence sur les rois et les peuples dans un autre but; et ces saints n'étaient pas seulement des hommes aux vertus admirables, mais des maîtres consommés dans la science, des esprits aux conceptions sublimes, des intelligences faites pour dominer dans tous les siècles et au milieu de toute société.

L'histoire de saint Bonaventure sera, croyons-nous, la démonstration de cette vérité. Génie élevé et toujours à la hauteur des besoins de son époque, il n'a exercé son empire sur ses frères, il n'a fait entendre sa voix à ses contemporains, il n'a écrit tant de doctes et profonds ouvrages, il n'a eu une vie si active et si laborieuse que pour assurer à l'idée de François d'Assise un triomphe parfait, et cette idée était l'union plus intime du monde avec Dieu.

En racontant la vie de ce grand homme, nous n'avons pas cherché à systématiser l'histoire. Nous avons dit les choses comme elles se présentaient. Nous avons parlé du saint, du religieux, du docteur, du supérieur d'ordre, du directeur, de l'ami des papes et des rois, sans chercher à le grandir outre mesure. Nous avons désiré le montrer tel que ses contemporains l'ont vu, tel que ses œuvres nous l'ont montré à nous-même, et nous laissons à nos lecteurs à apprécier eux-mêmes si de l'ensemble de son histoire résulte la conséquence indiquée tout à l'heure.

Bonaventure n'a pas exercé sur son siècle un empire exclusif; ce siècle est trop grand pour avoir appartenu à un seul homme, trop de personnages illustres ont concouru à sa grandeur pour en reporter la gloire principale à un seul. Innocent III l'a ouvert avec la puissance de son génie et l'activité infatigable de son esprit. A ses côtés sont venus se placer, humbles ouvriers sans prétention terrestre et sans désir mondain, Dominique et François et une foule d'autres saints dont les vertus rayonnaient doucement sur la société catholique. Après eux ont paru des pontifes dignes du commandement par leurs lumières, leur fermeté et leur piété, des religieux versés dans les sciences et plus encore dans l'exercice des bonnes œuvres. Parmi ces religieux, Thomas d'Aquin a occupé le premier rang, mais sans faire entièrement la loi à ses contemporains, sans avoir dans tout son éclat peut-être cette autorité que la suite des siècles lui a dévolue dans la science théologique; Bonaventure s'est élevé également au premier rang par son habileté dans les affaires et sa science mystique, tandis que, au jugement de la postérité, il tient la seconde place parmi les théologiens de son époque. A la tête du monde était saint Louis; mais en même temps l'Espagne avait saint Ferdinand, le neveu de Blanche de Castille, et en d'autres contrées il y avait des monarques dévoués au parfait accomplissement de leurs sublimes devoirs.

Les grands hommes et les saints étaient si nombreux au XIIIe siècle, que le monde a été impuissant à recueillir toutes les œuvres de leur charité, tous leurs titres à

l'admiration des siècles à venir. Les actes héroïques semblaient comme naturels dans cette jeunesse de tant d'ordres religieux surgissant comme à l'envi sur toutes les plages de l'univers catholique. On songeait plus alors à imiter les actes de vertu qu'à les réduire en livres, et, en écrivant cette histoire, nous avons été à même d'en faire l'expérience plus d'une fois. Cet homme dont la renommée fut si brillante durant sa vie, dont les vertus excitèrent à un si haut degré les applaudissements de ses contemporains, dont la science fut si puissante, Bonaventure n'a pas eu d'historien après sa mort. Les auteurs du temps lui consacrent quelques lignes, comme en passant; Barthélemi de Pise, dans un ouvrage écrit à la gloire de saint François, lui donne à peine deux pages; Gerson célèbre sa doctrine avec des transports d'amour, mais sans toucher à sa vie; quelques autres, dont nous citons les paroles dans notre livre, ne font pas plus. Avant la canonisation du saint, nous ne trouvons rien d'un peu complet; alors seulement on recueillit les traditions encore vivantes dans l'ordre de saint François, on ramassa les fragments épars çà et là; mais il n'y eut d'histoire véritable que sous Sixte Quint, et encore quelle histoire! Les Bollandistes en ont fait une critique que nous serions tenté d'appeler amère, sans pourtant nous sentir le courage de les blâmer. Depuis, un religieux franciscain de Lyon a écrit la vie *abrégée* du saint, et c'est tout ce que nous possédons en France jusqu'à ce jour.

C'était pour nous une tâche difficile d'entreprendre l'histoire de cet homme illustre avec d'aussi faibles ressources ; le lecteur jugera s'il n'y avait pas témérité. Outre les documents dont nous avons parlé, nous avons consulté, avant tout, les écrits du saint; nous avons ensuite recherché jusqu'aux passages les plus minimes des anciens auteurs, désireux de ne rien laisser échapper qui pût faire connaître une des plus grandes lumières du XIIIe siècle. Peut-être notre travail donnera-t-il à d'autres le désir de tenter davantage. Leur succès sera notre joie ; *Dieu est admirable en ses saints*, et plus ils seront intimement connus, plus sa miséricorde sera exaltée, son Église vénérée, et la mission divine de son Évangile comprise sur la terre.

Saint-Pallais, le 27 août 1857.

HISTOIRE

DE

SAINT BONAVENTURE

CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES DU SAINT JUSQU'A SON ENTRÉE EN RELIGION.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. (Ps. XX.)

Vous l'avez prévenu, Seigneur, des bénédictions de votre douceur.

En 1225, à Bagnaréa, ville de Toscane (1), un enfant était en proie à une maladie violente. Les ressources de l'art avaient été épuisées, et tous les soins semblaient impuissants à l'arracher aux étreintes de la mort. Non loin de là se trouvait François d'Assise, l'ami de Dieu, le pauvre de la sainte Église. Le monde entier retentissait de ses miracles et de ses vertus, la nature paraissait soumise à ses lois, et la charité de son cœur, encore accrue par un prodige récemment opéré en sa

(1) Aujourd'hui dans les États de l'Église.

personne, ne laissait aucun doute sur l'efficacité de ses prières.

Sans espoir du côté des hommes, la mère désolée dont l'enfant se mourait ainsi, tourne ses regards vers le ciel, et l'ardeur de sa foi la porte à demander un miracle. Elle va trouver François, lui raconte son amertume et ses craintes, le supplie par ses larmes et ses paroles de venir en aide à son affliction, et de rendre la santé à son fils. Jamais la douleur n'avait vu le serviteur de Dieu insensible; mais quand elle se manifestait aussi pieuse et aussi touchante, elle transperçait son âme et produisait des merveilles. Il pria, et l'enfant obtint une guérison si parfaite, que jamais dans la suite la maladie ne lui fit sentir ses atteintes jusqu'au jour où il dut payer à la mort la dette commune à tous les hommes.

Cet enfant était venu au monde quatre ans auparavant. On lui donna au baptême le nom de Jean. Son père s'appelait Jean de Fidenza, et sa mère Maria Ritelli Tous deux marchaient dans les sentiers de la piété, la crainte du mal était en eux, et ils s'adonnaient avec ferveur à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le bienfait du ciel les trouva reconnaissants, et la vertueuse mère consacra par un vœu son enfant au Seigneur.

Des écrivains ont parlé de la noblesse de Fidenza et de Ritelli. Les raisons sur lesquelles ils établissent cette noblesse semblent peu convaincantes; mais qu'importe le rang de ces deux personnages sur la terre? N'étaient-ils pas assez illustres par leur vie sainte, leur foi qui obtenait des miracles, et la tendre reconnaissance de leur cœur envers Dieu? Ne sont-ils pas encore aujourd'hui assez glorieux en cet enfant devenu un doc-

teur de l'Église, salué par les générations du titre de *Séraphique*, honoré d'un culte public dans le monde entier, et destiné à faire bénir jusqu'à la fin des temps, par ses écrits presque divins, le Maître suprême qui l'inspira?

Quelque temps après la guérison dont nous venons de parler, François d'Assise vint à Bagnarea et visita la pieuse famille. Le moment de la mort approchait pour le grand patriarche des pauvres. Depuis le miracle inénarrable qui avait imprimé en ses mains, ses pieds et son côté les stigmates sacrés de la Passion, son cœur succombait aux assauts du divin amour, et les combats qu'il avait à soutenir étaient d'une violence telle, qu'ils devaient à la fin briser les liens d'un corps déjà anéanti par la pénitence. Il s'écriait dans ses transports : « Amour de charité, pourquoi m'as-tu ainsi blessé? Mon cœur, arraché de mon sein, brûle et se consume : il ne trouve point d'asile; il ne peut fuir, parce qu'il est enchaîné : il se consume comme la cire dans le feu, il meurt tout vivant, il languit sans relâche : il veut fuir, et il se trouve au milieu d'une fournaise. Hélas! où me conduira cette terrible défaillance? C'est mourir que de vivre ainsi, tant l'ardeur de ce feu est grande!

« J'éprouve un tourment que je ne pouvais m'imaginer : sa chaleur fait fondre mon cœur. Je ne puis exprimer tout ce que je souffre; je meurs d'amour, et je vis privé de mon cœur (1). »

Ainsi s'avançait vers la mort cet homme blessé par l'amour. Mais Dieu voudra-t-il ne laisser à la terre qu'un simple souvenir de ces accents divins? Élie s'élè-

(1) Cantiques de saint François.

Sa présence à Bagnarea avait pénétré l'âme de Maria Ritelli. Le jeune Bonaventure ne fut plus pour elle qu'un dépôt qu'elle avait hâte de préparer, afin de le rendre digne du Seigneur au jour où elle devrait le lui remettre. Elle lui apprit à connaître le Dieu qui lui avait rendu la vie, à mépriser le monde et ses convoitises, à pratiquer les saintes vertus d'humilité, d'obéissance et de renoncement. Heureuse au milieu de soins aussi pieux, elle vit ses efforts couronnés du succès le plus propre à réjouir sa ferveur. L'enfant s'enflammait d'amour pour le Seigneur à mesure qu'il le connaissait davantage; il s'exerçait avec délices aux actes des vertus, et, comme Tobie, il traversait les premières années de la vie sans ressentir en rien les infirmités de son âge.

L'ordre des Frères Mineurs auquel Bonaventure était voué, avait pour but principal de travailler au salut des âmes. Maria envoya donc son fils aux écoles, afin de le préparer à annoncer un jour aux hommes les saintes vérités du salut, et à répondre à toutes les vues du Ciel sur lui. Ses progrès furent si rapides, que ses maîtres en étaient dans l'étonnement; son intelligence embrassait tout avec une facilité extraordinaire, et il put, avant de se consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, parcourir le cercle des connaissances enseignées à cette époque, les approfondir et se rendre capable d'exercer sans retard les emplois que l'on voudrait lui confier.

Au milieu de ses études, sa piété, loin de souffrir la plus légère atteinte, croissait de jour en jour. Tout, selon la parole de saint Antonin, lui devenait un moyen de s'élever à Dieu, de le louer et de devenir meilleur. Si son aptitude pour les sciences étonnait ceux dont il pre-

naît les leçons, sa ferveur, son innocence, sa modestie, sa maturité et les vertus dont il était déjà un modèle, les remplissaient d'admiration, et ils pouvaient s'écrier comme autrefois les habitants d'Hébron : *Quel sera cet enfant? car la main du Seigneur est avec lui.*

Ainsi s'épanouissait au souffle de la grâce céleste et sous les soins de la vertueuse Maria, cette jeune fleur destinée à répandre bientôt dans l'Église ses parfums enivrants, et à réjouir tous les cœurs.

CHAPITRE II

BONAVENTURE RENONCE AU MONDE ET ENTRE DANS L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursûs aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. (Ps. I.)

Il sera comme un arbre planté le long du courant des eaux et qui donnera son frui dans le temps.

Le saint touchait à sa vingt-deuxième année. Son cœur se préparait de jour en jour à l'accomplissement du sacrifice promis au Ciel. Il se rappelait souvent ces paroles du législateur d'Israël : *Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur votre Dieu, vous ne différerez pas de l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous en demandera compte.* Sans doute l'engagement pris par la pieuse Maria n'obligeait point son fils lui-même, mais cet engagement était trop conforme à ses propres désirs et aux besoins de sa ferveur, pour ne pas être l'objet le plus cher de ses pensées et de son amour. Le monde n'avait aucun attrait à offrir à cette âme demeurée jus-

qu'à ce jour étrangère à ses illusions, et déjà accoutumée à goûter les suaves douceurs de la piété, et le lieu où elle devait aller chercher le repos sur la terre était naturellement l'ordre des Frères Mineurs. Bonaventure avait sans cesse présent à l'esprit le miracle qui avait arraché son enfance à la mort, et sa tendre reconnaissance lui eût fait regarder comme un crime la seule pensée de porter ses pas ailleurs que vers les enfants de son bienfaiteur. Ensuite, entre toutes les religions alors existantes, la famille franciscaine lui semblait l'œuvre spéciale de la Providence. Son fondateur était un homme simple et d'une science médiocre; ses premiers membres avaient partagé la simplicité du maître, et étaient, pour la plupart, encore plus étrangers que lui à la science. Cependant les docteurs étaient descendus de leur chaire, les savants avaient renoncé à leurs succès, les riches dit adieu à leurs trésors, les heureux fait divorce avec leurs plaisirs, les prudents fermé les yeux à leur expérience terrestre pour embrasser ce nouveau genre de vie; ils étaient venus de tous les rangs de la société, de toutes les contrées éclairées par le soleil de la foi, se ranger sous la discipline de ces pauvres illettrés, et leur humble soumission remuait le monde, leur simplicité enfantait des merveilles. L'ordre comptait des prédicateurs illustres, des théologiens renommés, des missionnaires infatigables, des saints et des martyrs; il était partout, et les barrières les plus infranchissables n'avaient point été un obstacle à sa pauvreté et à son humilité. Un tel spectacle impressionnait vivement l'âme du jeune aspirant. Il se disait : Le doigt de Dieu est ici, ici je trouverai ce qui fait l'objet de mes vœux, une vie étrangère au

monde, le sanctuaire des vertus, la voie des félicités éternelles (1).

L'ordre Séraphique était alors gouverné par Haymon de Feversham, Anglais de naissance. C'était un homme savant, et il avait autrefois enseigné avec réputation la théologie dans l'université de Paris. Sa piété et son savoir lui avaient gagné la confiance du pape Grégoire IX, le protecteur zélé des Frères Mineurs, et il mérita de faire partie de cette célèbre ambassade envoyée au patriarche grec de Constantinople, alors résidant à Nicée, afin de le rattacher, lui et les siens, au centre de l'unité catholique, et de combattre quelques-unes de ces erreurs dont la Grèce eut toujours le triste privilége d'abonder. Élu supérieur général de son ordre, Haymon s'appliqua avec la prudence dont il était capable, à en faire disparaître tout ce que le gouvernement de frère Hélie y avait laissé de fâcheux et de contraire à l'esprit du saint fondateur. L'arrivée de Bonaventure réjouit son âme, et la ferveur du jeune novice le consola au milieu des difficultés semées sous ses pas.

Lorsqu'un aspirant à la vie religieuse se présentait pour être reçu dans l'ordre de Saint-François, on lui adressait, avant de l'admettre, ces paroles de l'Évangile : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux*

(1) « Je l'avoue devant Dieu, ce qui m'a fait choisir le genre de vie du bienheureux François, c'est qu'il n'est point l'œuvre de la prudence humaine, mais du Christ; et comme les œuvres du Christ ne sauraient défaillir, nous reconnaissons clairement que c'est là une œuvre divine quand nous voyons même les sages ne pas dédaigner de descendre jusqu'à s'unir en société avec des hommes simples. » (S. Bonav., *ad Magist. innom.*)

pauvres (1). Le renoncement parfait aux choses de ce monde était considéré par le saint comme la condition première pour être admis dans sa famille. Il était inexorable sur ce point, car il redoutait de voir les biens conservés devenir une occasion de scandale. Un jour, un homme de la marche d'Ancône s'étant offert à lui, il lui répondit : « Si vous voulez vous réunir aux pauvres de Jésus-Christ, distribuez tous vos biens aux pauvres. » Cet homme s'en alla; mais, poussé par un amour tout naturel, il laissa ce qu'il possédait aux siens, et les pauvres n'eurent rien. Le saint l'ayant entendu raconter cette affaire, le reprit durement et lui dit : « Retournez d'où vous êtes venu ; vous n'êtes pas encore sorti de votre maison ni du milieu des vôtres. Vous avez donné vos biens à vos parents, et vous en avez privé les indigents; vous n'êtes pas digne de prendre rang parmi ceux qui ont embrassé la sainte pauvreté. Vous avez commencé par la chair, et vous avez donné à votre édifice spirituel un fondement ruineux. » Cet homme terrestre et animal, ajoute l'historien du saint, recouvra les biens qu'il n'avait point voulu distribuer aux pauvres, et abandonna ses projets de perfection (2).

La règle ajoutait cependant : *S'il n'est pas possible de le faire, on se contentera de la bonne volonté*, de cette bonne volonté qui fait abandon de ses droits et méprise tout (3).

(1) Matth., XIX. — Dicunt illi verbum sancti Evangelii, quod vadant et vendant omnia sua, et ut ea studeant pauperibus erogare. (Regul., ch. 11.)

(2) Légende de saint François.

(3) Exposition de la règle des Frères Mineurs, ch. 2.

Que se passa-t-il pour le Saint dont nous racontons la vie? Les historiens se taisent sur ce point. Probablement il ne jouissait encore d'aucune possession terrestre, et son renoncement dut se borner à des droits sur l'avenir. Il les sacrifia de grand cœur, afin de s'attacher à Jésus-Christ pauvre et dépouillé de tout. Le noviciat était pour lui l'école des vertus; il en embrassa les exercices avec une ardeur incroyable sans jamais regarder en arrière, et de jour en jour il s'approcha de cette sainteté éminente qui devait le rendre un objet d'admiration à un âge où les hommes ont coutume de passer inaperçus au milieu de leurs semblables.

La famille de Saint-François était à ses yeux appelée aux destinées les plus sublimes. « L'ordre des Frères Mineurs, dit-il, a été donné à l'Église, entre tous les ordres religieux, pour édifier les fidèles dans la foi et les mœurs, par les enseignements de la doctrine et les exemples d'une bonne vie... Il a été placé comme un flambeau dont l'éclat doit dissiper les ténèbres de la maison et remplir de courage les ouvriers qui y travaillent (1). » La conclusion qu'il tirait de là est facile à comprendre. « Le premier ornement d'un Frère Mineur, disait-il, est une vie irrépréhensible; elle est pour nous d'une utilité souveraine, et elle édifie le prochain. » Mais cette vie irrépréhensible c'était l'accomplissement exact de toutes les prescriptions de la règle, c'était la perfection dans la vertu, la perfection dans la modestie, le silence, la mortification, l'obéissance, l'union à Dieu et l'humilité.

(1) Réponses à diverses questions, etc. Préface.

La règle était donc pour le jeune novice une loi sacrée dont il s'efforçait de connaître les moindres détails. Il la méditait le jour et la nuit, afin d'en pénétrer l'esprit et de s'y conformer en tous ses actes. Rien n'était petit à ses yeux. « Il nous faut, disait-il, demeurer fidèles, avec une exactitude sans bornes, aux choses que nous avons entendues, pour ne pas être comme des vases entr'ouverts et laissant s'écouler ce qu'on y met... Il faut recevoir avec respect toutes les paroles de la règle, et en éviter jusqu'à la moindre transgression. Cette règle nous a été donnée pour être notre loi ; or, nul ne se détourne de la loi sans se jeter dans les ténèbres (1). » Il lui avait donc voué une fidélité sans bornes ; il se la rendait de jour en jour plus familière ; elle était pour lui la base de toute perfection. Aussi, plus tard, quand il sera chargé de l'expliquer à ses frères, ce travail lui sera cher et facile ; il n'aura qu'à les entretenir de ce qui fut toujours l'objet de ses affections et la source des douces joies dont son âme était inondée.

Pendant ces jours passés dans la solitude, loin des agitations du monde et des soins distrayants des affaires terrestres, pendant cette année de noviciat donnée à tout aspirant à la vie religieuse pour lui apprendre à mépriser ce qu'il abandonne et à se former à des habitudes nouvelles, le saint jeune homme était heureux. Il avait trouvé une demeure de paix, et il en profitait pour s'approcher de son Dieu. Attentif à rendre sa retraite de plus en plus profonde, à se séparer plus

(1) Exposition de la règle, ch. 12.

rigoureusement de la terre, il fuyait les conversations inutiles comme autant d'obstacles propres à l'éloigner de sa fin. Le monde lui semblait à redouter même en la société de ses frères; il savait que le souffle impur et contagieux de notre séjour mortel se fait quelquefois sentir en l'assemblée des enfants du Seigneur, et que, sans une vigilance de tous les instants, il est difficile aux saints eux-mêmes de mener une vie sans tache ici-bas.

Mais plus il vivait séparé des hommes, plus son union avec le Seigneur était intime et ineffable. Son cœur s'ouvrait sans cesse aux inspirations de la grâce, son âme se pénétrait d'amour, ses affections s'embrasaient d'un feu tout céleste, ses pensées s'illuminaient, et il arrivait à cette transformation en Dieu dont il nous parle si souvent dans les pages les plus brûlantes de ses écrits. Il aimait à considérer dans ses méditations fréquentes la vie du Sauveur des hommes, à s'incliner devant la crèche de Bethléhem, à suivre la sainte famille sur la terre d'Égypte, à s'ensevelir dans le silence de Nazareth, à entendre les suaves prédications de Jésus. Le souvenir des amertumes de la croix attirait surtout ses regards, et le transperçait de douleur et de tendresse. Comme saint Bernard, il se plaisait à former un bouquet composé de toutes les peines et de toutes les tribulations de son Seigneur. C'étaient, après les privations de son enfance, les fatigues de ses courses, les veilles de ses prières, les tentations de son jeûne, les larmes de sa compassion, les embûches de la part de ses ennemis, les dangers de la part des faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les moqueries, les

reproches, les clous et autres choses semblables, produites en abondance par la forêt évangélique et pour le salut du genre humain. Il s'était dit que, méditer ces choses, c'était la sagesse par excellence. Là il trouvait la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites, et tout pour lui consistait à connaître Jésus, et Jésus crucifié (1). Il élevait aussi son esprit vers les hauteurs célestes, pour y contempler le bonheur enivrant des Saints, y entendre la mélodie des anges, et parcourir ces immenses demeures, où, disait-il, nous verrons Celui qui est béni dans tous les siècles, où nous l'aimerons, nous nous entretiendrons avec lui, et nous le louerons durant l'éternité (2). Lorsque son attention se fatiguait, il portait vers le ciel un regard amoureux, et il s'efforçait ainsi de tendre d'esprit et de corps au Seigneur, et de placer son cœur là où était son trésor. C'était surtout lorsque, la nuit ayant plongé la nature dans un silence profond et fait taire tous les bruits de la terre, l'oraison devient plus pure, qu'il aimait à s'enfoncer dans ses délicieuses contemplations (3).

Les occupations extérieures ne lui ravissaient point la présence de son Dieu, et ses méditations étaient à peine interrompues par les besoins du sommeil. Écoutons-le lui-même; il va nous retracer, dans ses avis aux novices, les pratiques de ses premiers temps. « Un frère vraiment pieux, dit-il, ne se livre jamais tout

(1) Bernard., serm. 43, sup. Cant.
(2) *Soliloq.*, prolog.
(3) *Miroir de la discipline*, ch. 12.

entier à la nourriture, tout entier au sommeil, tout entier aux affaires du dehors; mais, soit qu'il mange, soit qu'il fasse quelque autre chose, il roule toujours quelque sainte pensée en son cœur, il trouve toujours à récréer son esprit. S'il va se coucher, il confie auparavant à sa mémoire quelque pieuse sentence; il s'endort paisiblement avec elle; elle devient quelquefois un aliment aux rêves de la nuit; elle le reçoit à son réveil et le relie aux bonnes intentions du jour précédent (1). »

Cependant l'on se tromperait, si l'on regardait comme empreints de tristesse les rapports du fervent novice avec ses frères. Sans doute la modestie accompagnait chacun de ses actes, et le tenait éloigné de toute évagation extérieure; mais la douce gaieté de son visage manifestait au dehors la joie dont il était inondé en son âme. Il s'estimait le plus vil, le plus misérable et le plus indigne de la communauté; les autres novices étaient à ses yeux comme autant de supérieurs, qu'il s'efforçait de prévenir en toute circonstance; il s'empressait de leur venir en aide et de prendre pour lui les emplois les plus abjects; il était heureux quand il lui était donné de les remplir. Il mettait dès lors en pratique ce qu'il devait enseigner plus tard. Écoutons-le encore instruisant les novices. Nous aimons à citer ses paroles, elles nous dévoilent mieux le fond de son cœur que tout ce que nous pourrions dire. « La vertu souveraine d'un religieux, dit-il, est l'humilité. C'est elle qui le guérit, le perfectionne et le garde. Sans l'humilité, on ne saurait acquérir aucune vertu ni conserver au-

(1) *Miroir de la discipline*, IIe partie, ch. 2.

cune perfection. Elle est le fondement véritable et solide des vertus. Si elle vient à s'ébranler, toutes les autres tombent en ruine. Mais, comme l'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, que les religieux ne rougissent jamais d'embrasser des pratiques humiliantes, qu'ils ne repoussent pas aisément les offices de l'humilité, qu'ils ne cherchent point à relever par leurs éloges les emplois dont ils sont chargés (1). » Nous le verrons toute sa vie fidèle à ces enseignements, et, lorsque les envoyés du chef suprême de l'Église viendront lui apporter les insignes du cardinalat, ils le trouveront occupé à ces offices d'humilité, et plus empressé à s'en acquitter avec zèle qu'à accepter les honneurs dont il est comblé.

Les jours s'écoulaient bien vite dans cette solitude étrangère aux bruits de la terre, et accessible seulement aux inspirations du ciel. Adonné à la pratique de toutes les vertus, aimé de Dieu et des hommes, le saint novice vit arriver avec une joie indicible le moment où il devait lui être donné de consommer irrévocablement son sacrifice. Il fit profession entre les mains du supérieur général avec un redoublement de ferveur. Il s'engagea à observer sans réserve les rigueurs de la règle, à suivre le Seigneur dans la pauvreté, à n'avoir sur la terre d'autre héritage que le Dieu suprême et le mépris des hommes, et il mérita de recevoir avec abondance cette bénédiction souhaitée par l'humble François d'Assise aux nouveaux profès de son ordre, lors de leur renoncement au monde. *La bénédiction du père*, dit l'Écriture,

(1) *Miroir de la discipline*, IIe partie, ch. 6.

affermit la maison des enfants (1). Nous allons voir maintenant le nouveau religieux, béni déjà aux premiers temps de sa vie, béni encore au jour de sa consécration, marcher d'un pas ferme et inébranlable dans les sentiers de la perfection, et répondre aux espérances que cette année d'épreuve a fait concevoir de sa vertu.

(1) Ecclés., IV.

CHAPITRE III

BONAVENTURE A L'UNIVERSITÉ DE PARIS. — ALEXANDRE DE HALÈS. — JEAN DE LA ROCHELLE. — LE SOIN DES LÉPREUX. — LE SACERDOCE.

Optavi, et datus est mihi sensus. (SAP., VII.)

J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée.

Illuminatus ab eo qui illuminat omnem sensum, qui lux, via, veritas est, et vita, paucorum annorum spatio, incredibilem est scientiam consecutus. (Bulla canoniz.)

Éclairé par Celui qui illumine toute intelligence, par Celui qui est la lumière, la voie, la vérité, la vie, il acquit en peu d'années une science incroyable.

Les supérieurs de Bonaventure avaient compris tout ce que leur ordre pouvait espérer de sa ferveur et de son intelligence. Peu de temps après ses vœux, ils l'envoyèrent donc achever ses études à l'université de Paris. De toutes les écoles du monde catholique, c'était la plus renommée. Depuis un siècle surtout, une multitude de docteurs illustres par leur savoir et leurs vertus, avaient attiré sur elle les regards de l'Europe; elle avait donné à l'Église un grand nombre de saints pontifes et

d'hommes éminents, et sa gloire avait tellement grandi, qu'elle semblait être, par excellence, la dispensatrice du mérite (1). Aussi de tous les pays lui arrivait-il une foule innombrable de jeunes gens, désireux de s'avancer dans les sciences. et de s'ouvrir une carrière, soit dans le siècle, soit dans l'Église. Depuis plusieurs années elle avait concédé quelques-unes de ses chaires aux enfants de saint Dominique et de saint François; mais bientôt s'élevèrent contre eux des tempêtes, dont nous aurons à nous entretenir.

L'ordre des Frères Mineurs était représenté à Paris, dans l'enseignement de la théologie, par Alexandre de Halès, lorsque saint Bonaventure vint en cette ville. Né dans un village d'Angleterre qui lui donna son nom, Alexandre montra dès sa jeunesse une piété vive et un esprit supérieur. Les douces vertus de Marie avaient surtout impressionné tendrement son cœur; il l'aimait d'un amour filial, et la ferveur de sa dévotion lui avait fait promettre de ne jamais refuser aucune demande faite au nom de la Mère du Sauveur. Ses études terminées dans sa patrie, il vint à Paris apprendre la science de la théologie et du droit canonique, et il fut bientôt un maître habile dont on vanta en tous lieux le savoir. Cependant la vie sainte des Frères Mineurs frappa le jeune docteur; les relations les plus intimes s'établirent entre eux et lui. Un jour, un de ces religieux l'ayant rencontré, lui dit : « Révérend maître, votre position dans le monde est la plus belle où puisse arri-

(1) Matrem disciplinarum, nutricem litterarum. (Maurit. Bress., *Orat. de S. Bonavent.*)

ver un homme de lettres. On vous révère et l'on vous comble d'éloges; mais, après tout, cela passe, et c'est au ciel que vous devez tendre. Croyez-vous en avoir bien pris la route? L'avez-vous prise assez sûre au moins pour ne rien craindre des obstacles dont vous êtes environné, tant que vous n'avez pas rompu entièrement avec le monde et la chair? » Le docteur demeura tout surpris d'un pareil langage, sans cependant en paraître fâché. « Considérez, ajouta le frère, votre état et le mien : cette différence ne vous touche-t-elle pas? Vous êtes au milieu des honneurs et des richesses, et je vis, moi, dans l'abjection et la pauvreté ; le terme, pour vous et pour moi, ne saurait certainement être le même. Jugez-en vous-même selon l'Évangile. » Alexandre était ému profondément ; le Frère Mineur conçut donc l'espoir de l'amener à renoncer au monde. « Si j'ai pris le parti le plus sage, continua-t-il, qui vous empêche de le prendre aussi? Il vous en coûtera sans doute, mais je vous le demande au nom de votre intérêt le plus cher, au nom de la Vierge bienheureuse, à qui vous avez promis de ne rien refuser. » A ce nom de Marie, l'âme du pieux jeune homme fut subjuguée. « Allez, mon frère, dit-il, allez, je vous suivrai bientôt, et je ferai ce que vous me demandez. » Quelques jours après, l'ordre de saint François s'ouvrait pour lui : il venait lui offrir ses talents, et accepter en retour une vie humble, austère et semée de plus d'une tribulation, mais dont le terme laissait entrevoir une mort sereine et sans amertume.

Après les jours d'épreuves exigés par la règle, Alexandre reprit son enseignement, et, non-seulement

ses frères, mais encore des étudiants de toute classe se pressèrent autour de sa chaire, avides d'entendre ces leçons d'une logique si claire, si ferme et si vigoureuse. Il composa une Somme de théologie, appelée par le pape Alexandre IV « un fleuve sorti des sources du paradis, un trésor de science et de sagesse, rempli de sentences irréfragables, qui écrasait le mensonge par le poids de la vérité; un livre utile à tous ceux qui veulent s'avancer dans la connaissance de la loi divine, un livre qui est l'ouvrage de Dieu, et dont l'auteur a été inspiré par l'Esprit saint. » — On dit que l'illustre franciscain compta saint Thomas parmi ses disciples. La chose est incertaine; mais, ce qui ne l'est pas, c'est l'admiration du Docteur Angélique pour ce grand homme. Le livre qu'il aimait à méditer entre tous les livres, au rapport de Gerson, était la *Somme* d'Alexandre de Halès (1). C'était par cette lecture qu'il préludait à la construction de ce monument gigantesque, de cette autre *Somme*, dernier effort de l'esprit humain, qui contribua à faire tomber l'ouvrage de son prédécesseur, mais sans le faire oublier entièrement. En effet, Gerson loue avec transport Alexandre, et Suarez, qui devait se connaître en théologiens, le cite souvent comme un auteur d'une grande autorité. Cependant, malgré des témoignages si glorieux, l'homme qui forma saint Bonaven-

(1) Combien abondante est sa doctrine, on ne saurait le dire assez. On rapporte que saint Thomas, interrogé sur la meilleure méthode à employer dans l'étude de la théologie, répondit que pour lui il s'exerçait principalement à étudier un seul docteur. Et comme on le pressait de nommer ce docteur, il ajouta : C'est Alexandre de Halès. (Gerson, *Epist. de Bonav. Doct.*)

ture à la théologie, n'a pu échapper aux censures amères de certains écrivains catholiques plus récents. Ce n'était point assez pour l'Église de voir ceux qu'elle avait loués en butte aux railleries de ses ennemis; ses propres enfants sont venus, par une triste irréflexion, unir leur voix à celle de l'ignorance et de l'impiété (1).

Alexandre de Halès eut bientôt distingué Bonaventure entre tous ses disciples. Le recueillement habituel et la douce gravité du nouveau religieux, sa modestie et sa candeur le remplissaient de joie et d'admiration, et souvent on l'entendait s'écrier que ce jeune homme n'avait point péché en Adam. En le voyant pénétrer avec une facilité vraiment surprenante les questions les plus ardues de la théologie, en écoutant sa parole naturellement entraînante, le maître se flatta que l'ordre de saint François comptait un grand homme de plus, et que l'Église se réjouirait un jour dans l'étudiant confié à ses soins.

Tout contribuait à attirer à notre saint le respect et l'amour. Au milieu de cette multitude de jeunes gens dont plusieurs menaient une vie de dissipation et de désordre, il brillait comme un astre par la pratique de toutes les vertus. Étranger à tout ce qui n'avait point

(1) Nous nous abstenons de nommer ces auteurs. — Outre sa Somme sur le livre du Maître des Sentences, Alexandre de Halès composa des expositions et des notes sur l'Écriture presque entière, sur les Psaumes en particulier, et sur les Épîtres de saint Paul; la Vie de saint Thomas de Cantorbéry et du roi Richard; quatre livres de métaphysique; un livre sur l'âme; les Actions de Mahomet, et un traité sur la sainte Vierge où il soutient l'immaculée conception. (*Hist. de l'Église gallicane*, t. XII, p. 118.)

de rapport avec la fin sublime de sa vocation, il était dans Paris aussi calme et paisible que s'il eût été enseveli dans la solitude la plus profonde. L'amour divin avait depuis longtemps blessé son cœur, et il s'appliquait à le lui ouvrir par tous les moyens, comme nous le verrons en parlant de son beau traité de l'*Itinéraire de l'âme à Dieu.* « Plus on est savant, dit-il quelque part, plus on est apte à aimer (1). » L'Écriture, dont il faisait habituellement l'objet de ses méditations dès le temps de son noviciat, lui faisait goûter de suaves délices. Les écrits des Pères et des écrivains ecclésiastiques l'animaient de plus en plus dans l'esprit de dévotion. Les œuvres extérieures lui venaient en aide, et, parmi ces œuvres, il faut compter avant tout le soin des malades et des lépreux.

La lèpre, cette maladie terrible et pourtant si commune au moyen âge, avait quelque chose de sacré aux yeux des nations catholiques. On se rappelait comment le prophète Isaïe, parlant du Sauveur humilié et soumis aux tourments pour le salut du monde, l'avait comparé à un lépreux. Et puis, aux jours de sa vie mortelle, le tendre et doux Jésus s'était montré si compatissant pour les hommes atteints de ce mal effroyable; il avait si souvent déployé sa puissance afin de leur venir en aide! La charité s'était donc tournée pieusement vers cette infirmité. Deux mille maisons avaient été élevées en France seulement pour les lépreux, et les personnes qui aimaient à les visiter et à les servir tenaient souvent le rang le plus distingué dans la société. On compte parmi elles notre glorieux saint

(1) *Incendie de l'amour*. Préface.

Louis, Henri III, roi d'Angleterre, sainte Élisabeth de Hongrie, et une foule d'autres personnages illustres (1).

L'ordre de Saint-François, dont le but était de ne demeurer étranger à aucune humiliation et à aucune des misères de l'humanité, devait se sentir attiré vers de semblables malades. La nature avait trop à souffrir en leur société, et la charité y trouvait matière à de trop beaux sacrifices, pour que les pauvres du Seigneur pussent dédaigner une source aussi abondante de mérites. Ils allaient donc visiter les malades, visiter les lépreux, les servir et les consoler. C'était pour eux l'exercice le plus doux, la marque la plus assurée d'une dévotion véritable. Les charmes de la contemplation et ses saintes ardeurs leur eussent paru des illusions, si une semblable pratique ne fût venue s'y joindre. Écoutons le premier des mystiques du XIIIe siècle parler sur ce sujet, et tenir ses frères en garde contre les dégoûts de la nature et les faux prétextes qu'elle pouvait suggérer :

« Qui pourra avoir horreur des lépreux, qui évitera les malades, qui sera sans souci pour les affligés, lorsque nous considèrerons Jésus-Christ en eux, lorsque nous verrons que, dans ce ministère, nous acquérons plus de mérites et nous sommes plus agréables à Dieu que si nous rendions de pareils services à la personne même du Sauveur? Je vous indiquerai, ô épouse de mon Dieu, celui que mon âme affectionne. Le voici couché dans la maison des infirmes; c'est là

(1) Voyez l'*Histoire de saint François* de M. Émile Chavin de Malan, ch. 2.

qu'il est en proie aux angoisses, là qu'il est accablé de douleur, là qu'il est déchiré par les souffrances. Accours, prodigue tes soins à sa misère, et sois pleine de compassion pour ses infirmités. Pourquoi tant d'instances quotidiennes, ô épouse, afin de recevoir un baiser de l'époux? Approche de ce lépreux, embrasse-le, car c'est ton époux qui est ici couché. Épouse malheureuse! pourquoi chaque jour nous dis-tu que tu languis de l'amour de l'époux, alors que chaque jour tu vois passer devant toi celui qui est sans vêtements, sans chaussures et abreuvé d'afflictions; alors, dis-je, que tu le vois passer sans t'inquiéter de sa misère, sans compatir à ses peines? Il est bien vrai, mes frères, que nous ne pouvons servir tous ceux qui souffrent, car le nombre en est trop considérable; mais, au moins, pouvons-nous avoir de la compassion pour tous, et voir Jésus-Christ en eux tous... Craignons, nous qui si souvent nous montrons négligents à son égard... Ne lui disons pas : Où demeurez-vous? *où prenez vous votre repos au milieu du jour?* Nous connaissons sa demeure, nous savons que c'est à la maison des infirmes que nous le trouverons. Il ne nous reste plus qu'à aller lui offrir nos services (1). »

Ainsi parlait, ainsi agissait Bonaventure. Et non-seulement durant les jours de son noviciat et les premières années de la vie religieuse, où la ferveur rend plus faciles à l'homme les triomphes sur lui-même, mais au milieu des sollicitudes de l'enseignement public et du gouvernement de son ordre, il montra toujours le

(1) S. Bonav., *de l'Aiguillon de l'amour*, l. II, ch. 7.

même zèle et le même empressement. Jamais on ne vit sa tendresse se refroidir, ni sa pieuse ardeur diminuer. Les malades furent dans tous les temps l'objet le plus cher de ses pensées. Plus leurs infirmités étaient repoussantes et dangereuses, plus il s'attachait à les servir avec amour. La plus grande partie de ses journées se passait en ces pieux offices; on eût dit que, libre de tout autre soin, l'enfant de François d'Assise avait reçu pour mission de soigner les infirmes. Cependant, quand il montait dans la chaire pour commenter les saintes Écritures, ou exposer les secrets les plus impénétrables de la théologie, les leçons du maître n'avaient rien perdu en clarté et en profondeur pour ces longues heures consacrées à essuyer les larmes et à adoucir les amertumes de la souffrance; la charité semblait avoir illuminé son intelligence. Les auditeurs se demandaient, pleins d'admiration, où ce jeune religieux avait puisé une doctrine aussi brillante et aussi sublime (1). Mais, dit un pieux auteur, ceux-là seulement pouvaient s'étonner qui avaient coutume de juger des choses humaines selon les lois de la nature, et non selon la mesure de cette divine Sagesse, à qui il fallut quelques instants d'un court voyage pour enseigner pleinement la science du ciel aux deux disciples d'Emmaüs, bien

(1) Il trouvait ses délices à soigner les malades au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer. Plus leurs infirmités étaient graves ou contagieuses, plus il s'adonnait sans réserve à les servir. Et, après avoir consacré la plus grande partie du jour à ces offices, il n'en paraissait pas avec moins d'éclat dans les leçons publiques qu'il faisait, et dans ses explications des saintes Écritures, qu'il présentait avec une telle clarté à l'intelligence de ses auditeurs, qu'il eût pu justement en être regardé comme le propre auteur. (Octav. de Martin., *In vit. et merit. S. Bon.*)

qu'ils fussent tout à fait étrangers aux choses de la terre (1).

A ces œuvres de charité surexcellente il joignait les exercices les plus propres à nourrir la piété. Il cherchait sa force dans la prière, la méditation, l'examen souvent réitéré de ses besoins intérieurs et de sa misère, la pratique fréquente de la communion, la confession presque journalière des manquements les plus légers, la mortification et les actes d'une humilité profonde. C'était par ces moyens qu'il arrivait à la paix et à la joie de l'âme, et qu'au milieu du monde il continuait à goûter les célestes consolations du noviciat.

Cependant son bonheur n'était pas inaltérable. Des amertumes le traversaient, et, comme tous les enfants privilégiés du Seigneur, il devait acheter par des peines les divines suavités de l'esprit. Les jours d'épreuve vinrent pour lui, comme ils étaient venus pour saint Bernard, comme ils vinrent plus tard pour saint Ignace, saint François de Sales, et cette foule d'âmes d'élite appelées à une vertu éminente. Une crainte excessive s'empara de son cœur, et le tint éloigné durant plusieurs jours de la table sacrée. La présence de son Dieu dans l'Eucharistie le pénétrait d'effroi. Il brûlait du désir de s'en approcher, sa ferveur l'eût porté à le faire tous les jours, mais la vue de son indignité enchaînait ses pas. Il languissait donc d'amour et de crainte, quand le Sauveur lui-même, touché de

(1) Admirentur sane, qui res humanas ex naturali tantum cursu, non autem ex divina sapientia metiuntur, quæ duos discipulos litterarum prorsus ignaros, Emmaüs oppidum contendentes brevi itineris spatio comitata, divinorum scientiam plenissime docuit. (Oct. de Mart., *loc. cit.*)

compassion, mit un terme à ses peines. Une fois qu'il assistait à la messe et s'était plongé tout entier dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, une partie de l'hostie consacrée par le prêtre vint se placer miraculeusement sur ses lèvres. Aussitôt il fut rempli d'un torrent d'ineffables délices, ses appréhensions s'évanouirent, son âme recouvra la confiance et la paix, ses communions devinrent plus fréquentes, et chacune d'elles fut pour lui la source de consolations toujours nouvelles (1).

Une autre douleur vint l'attrister au milieu de ses études. Le maître qu'il aimait et qui l'avait si bien jugé lui fut ravi par la mort. Alexandre de Halès soutenait depuis longtemps l'honneur de son ordre dans l'université. La vie dure et austère des Frères Mineurs lui avait dans le principe semblé bien difficile. Des peines intérieures avaient aggravé le fardeau déjà si lourd de sa règle ; mais une vision du ciel dissipa les nuages amassés sur sa route, il retrouva la paix, et, jusqu'à la fin de son pèlerinage terrestre, il ne sentit plus son courage lui faire défaut. Les éloges décernés à son savoir n'ébranlèrent point son humilité, il sut être un véritable enfant de François d'Assise au milieu des applaudissements du monde, et sa modestie l'avait rendu si cher à tous, que l'Université lui confia le soin de se nommer un successeur. Avant de répondre à un désir si honorable pour lui et pour ceux qui l'exprimaient, le pieux docteur voulut consulter Dieu. Durant sa prière il vit sur la tête d'un de ses frères un globe

(1) Octavian. de Martin.

de feu dont les splendeurs illuminaient l'église. Ce frère était Jean de la Rochelle; il fut appelé à enseigner les saintes lettres à ses frères. Alexandre s'endormit ensuite dans le Seigneur, heureux des sacrifices accomplis pendant vingt-trois ans passés dans la vie religieuse. Sa mort arriva le 27 du mois d'août 1245 (1).

Les religieux, pour recevoir le grade de bachelier en théologie, devaient avoir étudié cette science durant trois années. L'étudiant admis à ce grade expliquait pendant un an le *Maître des Sentences* dans la classe d'un docteur, et, sur l'attestation de ce docteur, il subissait des examens publics et rigoureux, puis il prenait le grade de licencié, qui lui donnait le droit d'enseigner comme docteur. Il employait une seconde année à expliquer le *Maître des Sentences*, et ensuite il recevait du chancelier de l'université le grade de docteur; après quoi il avait une école et un bachelier qui enseignait sous lui. Saint Bonaventure dut passer par ces diverses épreuves, et il devint le troisième membre de son ordre chargé de professer la théologie à Paris.

Mais auparavant il avait été appelé à une dignité plus élevée et supérieure à tous les titres académiques : il avait reçu le sacerdoce. Depuis longtemps il s'y préparait par le jeûne, la prière et les bonnes œuvres. Sa foi profonde le lui montrait comme le comble de tout honneur, et son humilité lui en faisait redouter les emplois comme au-dessus de ses forces. Il s'y présenta donc avec les dispositions les plus propres à attirer en

(1) De Halès fut enterré dans l'église des Cordeliers à Paris. Sur son tombeau on lisait : *Gloria doctorum, decus et flos philosophorum.* (Du Boulay, *Hist. de l'Univers. de Paris.*)

lui l'abondance des grâces célestes. Son cœur s'ouvrit en ce jour à des élans d'amour plus embrasés, et sa dévotion, déjà si vive envers l'auguste sacrement de nos autels, prit de nouveaux accroissements. Dans la suite il composa deux traités de la préparation à la messe. Ces ouvrages nous feront mieux connaître les dispositions de son âme que tout ce que nous pourrions en dire. Voici quelques-unes de ces paroles d'un saint dévoilant à ses frères les sentiments dont il était plein et qu'il désirait allumer en eux.

« Lorsque vous vous approchez de ce sacrement, dit-il, prenez garde de vous laisser ébranler par le doute, et d'être comme un aveugle qui tâtonne.... Mais soumettez-vous tout entier à Dieu, et tenez votre âme captive sous le joug de la foi, qui vous apparaît fortifiée par des témoignages si imposants. Quel doute, en effet, pouvez-vous former sur ce sacrement, donné par Jésus-Christ d'une façon si expresse et si claire, enseigné par les apôtres et tous les saints docteurs de l'Église, figuré pendant une si longue série d'années, et confirmé par tant de cérémonies, de miracles, de prodiges et de saintes observances, qui sont comme autant de témoignages palpables de sa vérité? Otez de l'Église ce sacrement : que restera-t-il dans le monde, si ce n'est l'erreur et l'infidélité? Vous verrez alors si le peuple chrétien ne sera point comme un troupeau dispersé, et s'il ne se plongera pas dans l'idolâtrie, ainsi que le reste des infidèles. C'est par ce sacrement que l'Église se maintient, que la foi s'affermit, que la religion de Jésus-Christ se conserve en sa jeunesse, et le culte de Dieu dans sa force. C'est pour cela que le

Sauveur a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* (1).

« Celui qui ne s'approche pas, se prive de tous les avantages qui résultent de la sainte communion ; et ces avantages sont : la rémission des péchés, l'affaiblissement de la concupiscence, l'illumination de l'esprit, la réfection intérieure, l'incorporation à Jésus-Christ et à son corps mystique, l'affermissement dans la vertu, la force contre le démon, la certitude plus inébranlable de la foi, l'accroissement de l'espérance, l'embrasement de la charité. De plus, il ne remplit pas le ministère de dignité suprême qui lui a été confié, et il n'exerce point l'office par lequel il rend à Dieu l'hommage qu'il lui doit... Il rejette le viatique du pèlerinage, et s'expose ainsi au danger de mourir ; car en ne recevant point pour aliment le corps de Jésus-Christ destiné à entretenir la vie, il devient comme un membre desséché qui ne participe plus à la nourriture du corps auquel il appartient. Enfin, autant qu'il est en lui, il se rend étranger au culte et à l'adoration qu'il doit à son Créateur, et ingrat envers ses bienfaits.

« Examinez dans quel état et dans quelle disposition vous vous approchez... Ce pain céleste et vivifiant ne saurait être une source de vie ni une nourriture pour les membres morts et retranchés de leur tige... Le sacrement est reçu, il est vrai, par les indignes, mais non la chose du sacrement, c'est-à-dire la grâce de Jésus-Christ et l'union de la charité. La bouche le mange, mais l'esprit y demeure étranger ;

(1) *Traité de la préparation à la messe*, ch. 2.

le corps s'en nourrit, mais le cœur n'y puise aucune force. On l'avale comme un noyau auquel on ne fait éprouver aucune lésion, et il ne vivifie point l'âme, il ne se l'incorpore point, il ne se l'unit point. Mais plutôt, cédant à son dégoût, le Sauveur vomit cette âme comme un cadavre pourri et bon à devenir la proie des bêtes et des oiseaux sauvages (1).

« O homme de Dieu, que le Seigneur soit l'objet de vos vœux et de vos désirs; et voyez quelles affections, quels sentiments vous portent à célébrer nos sacrés mystères.

« Que ce soit votre conscience qui vous attire, le souvenir de vos fautes passées, dans l'espérance d'être par Jésus-Christ, comme par une victime d'expiation, purifié de vos péchés.

« Que ce soit la vue et la considération de votre infirmité qui vous fassent appeler à vous le Sauveur comme un médecin propre à fortifier votre faiblesse; que ce soit le fardeau de la tribulation, afin d'être, par Celui qui peut tout, délivré de toute adversité, protégé contre toute affliction; que ce soit le désir d'obtenir quelque grâce ou quelque faveur spirituelle, par Celui à qui le Père céleste ne peut rien refuser; que ce soit la reconnaissance pour tous les bienfaits temporels et spirituels accordés à vous et aux autres;... la charité et la compassion pour le prochain, tant pour les vivants que pour les morts;... l'honneur de Dieu et des saints;... l'amour et l'affection que vous portez à Dieu, afin qu'après vous l'être uni intimement, en vous nour-

(1) *Traité de la préparation à la messe*, ch. 4.

rissant de lui spirituellement, vous l'embrassiez avec délices au dedans de vous-même; que ce soit la soif et le besoin d'offrir des actions de grâces;... le désir d'être purifié de toute souillure du corps et de l'âme, soustrait à tous les dangers et les tentations, unis inséparablement à Jésus-Christ votre Sauveur, et maintenu dans son amour (1). »

On peut juger maintenant quelle foi, quelle ardeur, quelles saintes dispositions remplissaient l'âme de Bonaventure toutes les fois qu'il lui était donné d'offrir l'auguste et adorable sacrifice. Sa dévotion se manifestait par des larmes abondantes, et l'humilité dont ses moindres mouvements étaient empreints en cette action, était pour les fidèles présents une prédication éloquente qui leur disait avec quels sentiments d'amour, de vénération, de tendre piété, ils devaient unir leurs supplications à celles du Sauveur immolé et anéanti pour les péchés et les besoins du monde. Nous avons dans les œuvres de notre saint plusieurs prières pour la communion. En les lisant on ne sait ce que l'on doit admirer davantage, ou de l'humilité profonde, ou de la charité brûlante de cette âme angélique. L'Église a choisi une de ces prières afin de l'offrir à ses prêtres comme un parfum propre à enivrer leur cœur après l'accomplissement des mystères sacrés, et à les unir plus intimement au Dieu qu'ils viennent de recevoir. Tout le monde connaît cette belle pièce; elle commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine*.

Cette piété si ardente notre saint la conservait du-

(1) *Traité de la préparation à la messe*, ch. 8.

rant tout le jour. Il aimait à aller à l'église s'entretenir avec son Sauveur, et il conseillait cette pratique à ses frères Comme saint François, son bienheureux père, la vue des bons prêtres le réjouissait et le pénétrait d'allégresse, parce qu'il savait combien Dieu est honoré en eux ; mais aussi la seule pensée des prêtres infidèles à leur vocation sublime le transperçait de douleur et l'abreuvait d'amertume. Il exprimait son indignation avec un zèle digne des prophètes.

« Hélas! s'écrie-t-il, combien aujourd'hui y a-t-il de prêtres malheureux et insouciants de leur salut, qui mangent le corps de Jésus-Christ à l'autel comme la chair de vils animaux, qui, couverts et souillés d'abominations, ne rougissent pas de toucher de leurs mains infâmes, de baiser de leurs lèvres impures le Fils de Dieu, le fils unique de la Vierge Marie! Oui, je ne crains pas de le dire, si Dieu a pour agréable le sacrifice de tels hommes, il est menteur, il se fait le compagnon des pécheurs... Non, de tels hommes ne sont point des prêtres, mais des sacriléges. Ce ne sont point des chrétiens, mais des hérétiques; car, sans doute, s'ils avaient une foi sincère et véritable, ils craindraient de se livrer au péché, ou du moins ils s'abstiendraient de célébrer (1). »

Tels étaient les sentiments du nouveau prêtre. Le Ciel le contemplait avec amour, François d'Assise allait revivre sur la terre, et des bénédictions abondantes se préparaient pour la sainte Église.

(1) *Traité de la préparation à la messe*, ch. 4.

CHAPITRE IV

ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE. — COMMENTAIRES SUR LES SENTENCES. — LE BRÉVILOQUE. — LE CENTILOQUE. — AUTRES OUVRAGES THÉOLOGIQUES. — UNION AVEC SAINT THOMAS.

Sapientiam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. (SAP., VII.)

J'ai appris la sagesse sans arrière-pensée, j'en fais part aux autres sans envie, et je ne cache point les richesses qu'elle renferme.

L'ordre de Saint-François avait été dignement représenté à l'Université de Paris par Alexandre de Halès et Jean de La Rochelle; mais une gloire plus grande allait environner son front. Le jeune religieux dont les vertus répandaient, au milieu de ses frères et de ses condisciples, la bonne odeur de Jésus-Christ, était devenu maître et chargé d'enseigner. Ses leçons se renfermèrent d'abord dans l'intérieur de sa communauté, où il eut à former aux sciences sacrées les nouveaux venus; mais bientôt il dut s'adresser à un auditoire plus nombreux. Les espérances qu'il avait fait concevoir pendant ses études ne permettaient pas à ses supérieurs de le dérober

plus longtemps aux besoins de cette multitude d'étudiants avides de s'instruire; il reçut l'ordre de paraître en public.

Comme nous l'avons dit, le *Maître des Sentences* servait de texte aux leçons des professeurs de l'Université, et leur gloire consistait à le commenter le plus doctement possible. Ce livre, composé depuis un siècle, était un excellent abrégé de théologie. Pierre Lombard, son auteur, avait recherché dans les écrits des Pères leurs arguments sur toutes les questions religieuses. Il les coordonna avec un sens exquis, et mit dans son travail un ordre admirable. Il le divise en quatre parties. Dans la première, il fait connaître la cause de toutes choses, et il traite de Dieu et de la Trinité. Dans la seconde, il considère la création et les rapports du monde, et surtout de l'homme avec Dieu. Dans la troisième, il traite de la rédemption, de la foi, de l'espérance et de la charité, des sept dons du Saint-Esprit, des vertus et de leurs relations entre elles, du péché. Il consacre la quatrième à exposer les sacrements et les fins dernières. Ce livre n'est pas sans défauts, mais il n'en fut pas moins un immense progrès, et il acquit à son auteur une juste réputation (1). Plusieurs critiques ont accusé Pierre Lombard d'être le plagiaire de Bandinus; mais un manuscrit du XIIIe siècle, trouvé en Allemagne, l'a justifié. Bandinus écrivit après le *Maître des Sentences*, et fit un abrégé de son ouvrage, comme l'indique le titre du manuscrit (2).

(1) *Histoire de la théologie*, par l'abbé Pierrot, XIIe siècle.

(2) *Abbreviatio magistri Bandini de libro Sacramentorum magistri Petri, Parisiensis episcopi.*

Saint Bonaventure eut bientôt ravi les suffrages de ses auditeurs. Ils aimaient à entendre ces enseignements empreints d'une si vive clarté, et à suivre dans ses élucidations profondes ce jeune homme devenu un maître consommé à un âge où les autres ont à peine entrevu les mystérieux secrets de la science. Ils admiraient surtout cette modestie qui semblait s'oublier et ne pas se douter de ce qu'avait d'extraordinaire une exposition aussi ferme et aussi invincible des vérités de la foi. Le livre sur le *Maître des Sentences* est un ouvrage de théologie sublime. Dans la première, la seconde et la quatrième partie, le grand docteur s'est placé à côté des commentateurs les plus habiles de Pierre Lombard; mais dans la troisième, dans celle qui a pour objet l'Incarnation et les merveilles de notre rachat, il s'est élevé au-dessus de tous les autres. L'amour lui avait révélé dans le cœur du Sauveur des secrets cachés au reste des hommes. Comme saint Jean, il s'était reposé sur le sein de Jésus, et y avait appris des choses ineffables; l'amour le portait à n'en rien dérober à ses frères.

Dans tout le cours de ses doctes explications on ne cesse d'admirer le théologien qui expose, discute et fait valoir les droits inaliénables de la vérité, le vaillant jouteur appliqué à repousser l'erreur jusqu'en ses derniers retranchements, et en même temps le pieux mystique jaloux non-seulement d'éclairer ses auditeurs et de les tenir en garde contre les ruses du mensonge, mais de pénétrer leur âme de dévotion, de confiance et d'amour. Lorsque l'occasion se présente, au milieu de ses graves démonstrations, de parler le langage du cœur, il la saisit, ou plutôt il le parle sans s'en douter peut-être, tant il lui

est naturel. Quoi de plus tendre et de plus affectueux que les paroles suivantes ?

« La loi nouvelle a ajouté à la loi ancienne, mais tout ce qui s'ajoute à un objet n'est pas un fardeau ; certaines choses, au contraire, sont un allégement : telles sont les ailes pour l'oiseau, les roues pour le char, les voiles pour le vaisseau. Ainsi en est-il des additions faites par l'Évangile à la loi ancienne. Elles servent à accroître la charité ; or la charité est l'aile qui nous élève au-dessus de la terre, la roue du char destiné à nous conduire et à nous porter aux bonnes œuvres, la voile qui nous fait traverser les eaux de la tribulation et de la tentation (1). »

« On ne saurait douter que l'âme vraiment virile de Marie et sa raison courageuse n'aient adhéré à la mort de Jésus-Christ, et que la Mère n'ait été en tout semblable au Père. Aussi devons-nous la louer d'une façon particulière d'avoir consenti à sacrifier son Fils pour le salut du genre humain. Mais elle était pénétrée en même temps d'une compassion telle pour le Sauveur, qu'elle eût accepté de grand cœur tous les tourments dont il fut l'objet, si elle l'eût pu. Elle fut donc à la fois forte et pleine de tendresse, douce et sévère, économe et d'une libéralité sans limites. Voilà pourquoi elle mérite notre amour et notre vénération par-dessus tout, après la Trinité suprême, et Jésus-Christ notre Seigneur, dont aucune langue ne saurait raconter les mystères ni la divinité (2). »

(1) Part. III, dist. XL, q. 3.
(2) Part. I, dist. XLVIII.

Il n'entre point dans notre sujet d'aborder le côté scientifique de ces commentaires immenses et lumineux. Nous nous contenterons de dire que notre saint était non-seulement un théologien sublime, mais encore un philosophe profond. Plus que saint Thomas peut-être il a étendu les droits de la raison jusqu'à leur dernière extrémité. En toute question il lui demande ce qu'elle peut lui donner; il l'appelle à son secours pour confondre l'orgueil et les vains raisonnements des ennemis de la foi, pour soutenir les faibles dont l'âme pourrait chanceler s'ils voyaient contre la vérité des raisons puissantes sans avoir en sa faveur des armes semblables, et enfin pour réjouir les parfaits; car nous éprouvons un plaisir indicible à comprendre ce que nous croyons avec une foi sincère (1). Cependant il ne va jamais jusqu'à l'idolâtrer. Nul plus que lui ne l'a montrée grande et forte, comme nous le verrons ailleurs; mais aussi nul ne l'a voulue plus soumise aux révélations incompréhensibles du ciel, nul n'a exigé d'elle plus d'humilité, plus d'abnégation. Au reste saint Bonaventure ne fait pas exception dans la foule des théologiens du moyen âge. Jamais à aucune époque la raison n'a été plus hardie ni plus en possession de la plénitude de ses droits que dans ces siècles vigoureux. La foi est pour elle la source de tous les biens. Elle la pénètre et la délivre de ses prétentions insensées; elle l'affermit et la rend forte; elle l'éclaire afin de lui montrer le chemin et de l'empêcher d'outre-passer les limites de ses domaines; elle lui découvre les précipices dont elle est environnée, et lui apprend à lever la tête

(1) Procem., q. 2.

sans se troubler, à s'avancer sans crainte, à s'estimer grande et belle entre les œuvres de Dieu. Rien de plus audacieux que ces génies dont la raison a pour règle la foi, rien de plus noble que leur démarche, rien de plus majestueux ni de plus conforme à la sagesse que leur assurance. Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Bossuet, se sont élevés à des hauteurs infinies parce qu'ils croyaient. D'autres, au contraire, avec un esprit vaste et fait pour les choses glorieuses, ont trébuché en regardant la foi d'un œil dédaigneux, en la jugeant inutile ou même un obstacle, et leur génie abaissé par l'erreur a ajouté un témoignage de plus aux témoignages déjà si nombreux de la faiblesse de la raison humaine appuyée uniquement sur ses propres forces.

Le commentaire du jeune professeur sur le *Maître des Sentences* a été loué par les hommes les plus versés dans la science théologique. Clément IV, le très-docte et très-saint pontife dont le nom reviendra dans cette histoire, trouvait un plaisir ineffable à méditer la doctrine si grave et si abondante répandue en cet ouvrage, et la sollicitude de toutes les Églises ne l'empêchait point d'aller y puiser des lumières et des consolations (1). Henri de Gand l'appelle une œuvre d'une grande subtilité; saint Antonin, un écrit notable et dévot (2). Gerson

(1) Clemens IV, sanctissimus, idemque doctissimus pontifex, delectatus etiam est mirifice doctrina sancti Bonaventuræ, ordinis Minorum Generalis: qui graviter et copiose tunc scripserat in primum, secundum, tertium et quartum Sententiarum librum. (*Ex Annal. ecclesiast.*)

(2) Opusculum magnæ subtilitatis. (Henricus de Gandavo, *de illustr. Eccles. Script.*) — Scriptum notabile et devotum. (Anton., part. I.)

se demande si l'Université de Paris a jamais eu un docteur semblable à l'illustre commentateur. Suivant un autre auteur, le livre de Pierre Lombard n'a rien de douteux ou d'incertain que Bonaventure n'ait fixé, rien d'obscur qu'il n'ait éclairci, rien de caché qu'il n'ait exposé au grand jour. Son travail, en un mot, a atteint un tel degré de perfection, que, dans la suite, quiconque, en expliquant le *Maître*, s'en est éloigné, est resté dans la médiocrité, et que tout ce qu'on a écrit de plus profond et de plus remarquable sur ce sujet semble emprunté à ces commentaires (1).

En dehors de ce magnifique monument de science et de génie élevé, avec une application infatigable, à la gloire de Dieu et de son Église, le laborieux écrivain a composé plusieurs traités importants de théologie. Nous trouvons dans ses œuvres le *Bréviloque*, le *Centiloque*, une *Explication des termes de la théologie*, une *Exposition* en vers *du livre des Sentences*, un petit *Traité des vertus cardinales*, un autre *de la Résurrection du péché à la grâce*, un autre incomplet *des Trois espèces de péchés*, et un autre encore appelé le *Miroir de l'âme*. Tous ces ouvrages n'ont pas été composés pendant les quelques années où le saint expliqua le *Maître des Sentences*. Il les écrivit dans le cours de son généralat, selon que les besoins spirituels de ses frères semblaient l'exiger. Nous allons réunir ici ce que nous avons à dire de chacun, pour ne pas revenir trop souvent dans la suite sur un même sujet.

Le *Bréviloque* est une des productions les plus remar-

(1) Maurit. Bress., *Orat. de S. Bonav.*

quables du grand docteur. Il a renfermé en quelques pages d'une profondeur admirable un cours complet de théologie. Il divise son livre en deux parties, dont la première est une introduction à la seconde. En cette introduction il traite de la sainte Écriture comme de la source de la théologie, et même quelquefois c'est une seule et même chose à ses yeux. « L'Écriture, dit-il, n'a point pour principe la raison, mais la révélation divine qui nous vient du Père céleste. Son appui et sa lumière sont en Jésus-Christ, qui est le flambeau, la porte et la base de toute la science sacrée. Elle ne s'enferme pas en un cercle restreint à la manière des sciences terrestres : le ciel, la terre et l'enfer font partie de son domaine. Si vous examinez sa latitude, vous avez devant vous les testaments de la loi ancienne et nouvelle, les écrits inspirés des prophètes, des apôtres et des historiens sacrés ; si vous considérez sa longueur, elle déroule à vos regards la série des âges et des temps depuis la création du monde jusqu'au jour où Dieu entrera en jugement avec l'univers ; si vous contemplez sa sublimité, vous la voyez s'élever de degré en degré, d'hiérarchie en hiérarchie, passer de l'Église terrestre à l'Église céleste, parcourir les rangs des anges et arriver jusqu'au trône de Dieu ; si enfin vous voulez pénétrer sa profondeur, elle vous apparaît avec ses sens innombrables et magnifiques, d'où jaillissent pour l'âme les consolations et les lumières. Mais aussi elle veut, pour être entendue, un cœur humble, pur, fidèle et studieux. »

Ensuite il montre de quelle manière procède la sainte Écriture, quelles règles il faut suivre en l'étudiant et

en l'expliquant, et il passe à la seconde partie qui forme proprement tout l'ouvrage. Il traite du mystère de la sainte Trinité et des attributs divins, de la création, de la corruption causée par le péché, de l'incarnation du Verbe, de la grâce, des sacrements et des fins dernières.

Gerson admirait singulièrement le *Bréviloque*. Il conseille de le faire apprendre aux jeunes théologiens comme on fait apprendre les ouvrages élémentaires sur chaque science aux hommes désireux de s'y rendre habiles. Il l'appelle un livre divinement composé, un des plus beaux chefs-d'œuvre qui existent. Il l'avait lu pendant trente ans, il le savait par cœur, et cependant, quand il y revenait, il y trouvait le même plaisir que s'il l'eût connu pour la première fois.

Lorsqu'on médite les belles pages du *Bréviloque*, on comprend cet enthousiasme du pieux et savant chancelier. Nulle part la théologie n'a parlé un semblable langage. Ce n'est plus la voix d'un homme qui disserte froidement, démontre les vérités les unes après les autres, et se contente d'avoir réduit à l'impuissance les efforts d'une raison orgueilleuse et frivole, mais la voix d'un saint dont le regard semble contempler à découvert les choses dont il entretient son lecteur. Il marche d'un pas ferme et inébranlable dans ses rapides et lumineuses expositions, et quand, arrivé au terme de sa course, il entrevoit la fin suprême après laquelle tout homme doit soupirer en ce monde, oubliant son rôle de théologien, il s'adresse à un de ses auteurs privilégiés qui, lui aussi, eut le don d'atteindre, dans la contemplation de la vérité, jusqu'aux ravissements de l'amour; il

lui emprunte son langage et ses transports. Voici quelques passages de cette conclusion admirable du *Brévi-loque* où l'âme d'Anselme et celle de Bonaventure se confondent dans un même sentiment d'ivresse, et appellent le lecteur au partage de leur félicité.

« O mon âme, éveille-toi, réunis toutes les forces de ton intelligence, et pense, avec toute l'attention dont tu es capable, combien délicieux est ce Bien qui renferme la suavité de tout bien. Si la vie créée est agréable, qu'est-ce donc que l'essence créatrice elle-même ? Si la puissance finie nous est une cause de joie, que sera-ce de la puissance qui a fait toutes choses ? Si la science des êtres créés est aimable, combien plus délectable sera la science de ce qui est incréé ! Pourquoi donc être errante au milieu d'objets divers ?... Si la beauté a pour toi des attraits, souviens-toi que les justes brilleront comme le soleil. Si c'est la force ou la liberté, ils seront semblables aux anges de Dieu dans les cieux. Si c'est une vie longue et florissante, la santé en ce lieu sera inaltérable. Si c'est l'ivresse et la satiété, les bienheureux seront rassasiés de gloire, et enivrés de l'abondance de la maison de Dieu. Es-tu sensible aux accents d'une douce mélodie ? les anges te feront entendre leurs concerts. Veux-tu les charmes de la société et de l'amitié ? là est la société des élus, là il n'y a qu'une seule et même volonté. Enfin, si tu ambitionnes les honneurs et les richesses, sache que tout cela abonde en la maison du Seigneur. Si tu poursuis un bonheur certain et assuré, tu as en ta possession la durée des temps éternels. O cœur humain, cœur indigent, cœur en proie aux chagrins, ou plutôt écrasé par eux, quelle

serait ta félicité si tu jouissais de tous ces biens? Interroge tes profondeurs les plus intimes, et vois si elles pourront jamais contenir toute la joie qui naîtra de ta propre béatitude. Mais si tu es impuissant à embrasser ton bonheur à toi, quelle sera ta capacité pour recevoir celui de tous les élus? Là, chacun aime son prochain autant que soi-même, et se réjouit de son bonheur autant que du sien propre. Et non-seulement cela, mais chacun conçoit de la félicité de Dieu une allégresse, sans comparaison plus vive que de la sienne et de celle de tous les bienheureux. Comme on aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, le cœur tout entier, l'âme et l'esprit seront incapables de contenir la plénitude d'une telle joie, car elle sera égale à l'amour, et l'amour sera immense comme l'horizon embrassé par la vue.

« Assurément l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point compris, mon Dieu, combien les saints vous aimeront, combien ils vous connaîtront. Je vous demande donc, Seigneur, de vous connaître et de vous aimer, afin de jouir de vous éternellement. Et si je ne puis en cette vie arriver à la plénitude de la connaissance et de l'amour, que ces deux choses aillent du moins toujours croissant, afin que mon bonheur soit parfait ici-bas en espérance, et dans les cieux en réalité. Seigneur mon Père, vous nous conseillez, et même vous nous ordonnez de demander, et vous promettez de nous exaucer, afin que *notre joie soit pleine* (Joan., XVI). Je vous conjure donc de m'accorder ce que vous m'avez appris à demander par votre admirable Conseiller, et ce que vous nous

avez promis, afin que j'aie aussi une joie parfaite et entière. Je vous conjure de faire que mon cœur médite ce bonheur éternel, que ma bouche s'en entretienne, que ma langue en parle sans cesse, que mon âme en ait faim, et que ma chair en soit altérée, jusqu'à ce qu'il me soit donné d'entrer dans la joie de mon Dieu (1). »

L'âme se repose en écoutant ce langage, et elle s'écrierait volontiers : *Il nous est bon d'être ici* (Matth., XVII). Si elle s'est fatiguée parfois en suivant le grand docteur au milieu des profondeurs et des sublimités de la science, elle voit en ce moment combien le terme de sa course est plein d'allégresse et de jubilation. Il a commencé par lui faire contempler Dieu, il lui a montré ensuite les œuvres de sa puissance sur la terre, et sa propre misère à elle, il lui a appris à bénir les miséricordes du Seigneur dans la réparation du monde et les moyens dont il s'est servi pour cela ; maintenant il la conduit dans la demeure de son Père, il l'enivre de sa sainte abondance, afin de lui apprendre à mépriser les joies passagères du temps et à porter ses désirs vers les jouissances éternelles. Ainsi parlent, ainsi écrivent les amis du Sauveur. Heureux ceux à qui il fut donné de les entendre, et de recevoir de leur bouche les enseignements de la sagesse !

Le *Centiloque* est encore un abrégé de théologie composé par notre saint, à la prière de ses frères, en faveur des commençants. Il le divise en quatre parties, et il traite du mal envisagé comme faute et comme

(1) Nous avons emprunté ce passage au *Soliloque*, où notre docteur le cite avec moins d'étendue que dans le *Bréviloque*.

peine, et du bien considéré comme grâce et comme gloire. Il trouve le moyen de renfermer dans les cent chapitres de ce livre une multitude de choses. S'il en rappelle plusieurs déjà contenues dans le *Bréviloque*, il parle de bien d'autres passées sous silence dans ce traité. On y admire partout le grand maître expliquant sans peine et sans effort les secrets de la science sacrée, et s'efforçant d'en abaisser les hauteurs à la mesure des simples. En général, saint Bonaventure, dans ses écrits théologiques, et surtout ses opuscules, est plus facile à saisir que les autres théologiens de son temps. Plus rapproché des hommes par ses divers emplois, il avait mieux calculé la portée de l'intelligence chez un grand nombre, et d'un autre côté, il comprenait quels avantages l'Église pouvait retirer de plusieurs qui, avec des moyens ordinaires, étaient doués d'un jugement excellent, et d'un esprit propre aux affaires. L'ordre de Saint-François, destiné à communiquer avec les membres les plus humbles du troupeau du Seigneur, à conduire les petits dans les voies du salut, avait plus besoin encore de pareils hommes que de docteurs subtils. C'était donc en leur faveur que le saint aimait à travailler. Il se regardait au reste comme un d'entre eux, et jamais les louanges décernées à son génie ne firent naître en lui la pensée de s'estimer supérieur à ceux qui le suppliaient de leur communiquer un peu de son abondance. Le *Bréviloque* n'est qu'un misérable don de sa toute petite science (1), qu'il consent à offrir à

(1) Rogatus a sociis, ut paupere portiuncula scientiolæ nostræ aliquid breve in summa dicerem de veritate theologiæ. (*Brevil.*, proœm.)

ses frères, après les plus vives instances de leur part. Le *Centiloque* est également à ses yeux un ouvrage sans valeur, composé par un homme grossier en faveur de ses semblables (1). Il exprime les mêmes sentiments en tête de presque tous ses ouvrages (2); mais la postérité en a jugé autrement : elle a admiré l'humilité du saint, et exalté le génie du docteur.

L'*Explication des termes de la théologie* est encore un petit ouvrage à la portée de tous, et destiné à empêcher les moins clairvoyants d'attacher aux mots usités dans les écoles un sens susceptible d'erreur. Il renferme toute la théologie en quelques pages, et il est difficile de donner un mémorial plus complet de cette science en des limites aussi restreintes. Cet écrit avait été composé pour un Frère Mineur à qui le saint promet de donner dans la suite quelque chose de plus étendu.

Nous passons un sommaire du livre des Sentences où le pieux docteur représente à grands traits, et dans une page seulement, tout ce que ce livre contient. On trouve dans cet opuscule la belle et profonde définition de Dieu, reproduite dans l'*Itinéraire* : « Dieu est une sphère intelligible dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. »

Le livre intitulé les *Sentences des Sentences* est en vers. Il renferme l'ouvrage entier de Pierre Lombard, et l'expose article par article. Le prélude est une invocation au Dieu de toute lumière, de tout amour et de toute douceur. Ensuite chacun des livres du Maître est

(1) In adminiculum parvulorum rudis rogatus a rudibus, rudem tractatum rudibus compilavi. (*Centil.*, procem.)

(2) Simplex simplicibus simplicia scribam. (*Confessional.*, præfat.)

représenté par les figures emblématiques servant à désigner les quatre Évangélistes; puis vient le corps de l'ouvrage, qui se termine par une pieuse supplication au Sauveur, de tendres soupirs vers Marie, une humble prière à saint François, l'homme de la contemplation et de la paix, le zélateur de la loi et l'ami fidèle de la pauvreté (1). Dans tout ce livre on voit le théologien. Si les vers sont loin d'être poétiques et de flatter l'oreille, l'esprit trouve, en revanche, à s'éclairer et à se nourrir. Tout y est exact, et lorsque le Maître s'éloigne des sentiments reçus par le consentement commun de l'école, son commentateur passe sous silence le passage inexact ou sujet à la critique. Dans son grand commentaire il le note et le discute, mais la nature de cet ouvrage ne pouvait rien admettre de semblable.

Le *Traité des quatre vertus cardinales* a été composé l'on ne sait à quelle occasion. Chacune de ces vertus y est considérée brièvement, sous quatre points de vue: en tant qu'elle imprime à la raison une direction droite, en tant qu'elle rend l'âme victorieuse des vices, en tant qu'elle la met en possession des vertus opposées à ces vices, et enfin, en tant qu'elle réside en Dieu à l'état de type et de modèle. Saint Bonaventure traite souvent ce sujet dans ses œuvres; peut-être même, n'avons-nous ici qu'un chapitre de quelque travail plus étendu.

Le petit ouvrage ayant pour titre: *De la Résurrection du péché à la grâce*, renferme, malgré sa brièveté, les choses les plus excellentes sur la grâce et ses opérations dans

(1) Contemplator crucis et pacis reparator, legis zelator et paupertatis amator.

l'homme. Comme le sujet du livre précédent, celui-ci se trouve dans le grand commentaire et les divers autres opuscules.

Dans son livre *Des trois espèces de péché*, le saint avait l'intention de parler : 1° du péché originel, du péché mortel et du péché véniel ; 2° des péchés du cœur, de la bouche et des œuvres ; 3° de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux et de l'orgueil de la vie. Nous n'avons que la première partie. Le reste se sera-t-il perdu, ou bien la mort aura-t-elle empêché le grand docteur de remplir le cadre qu'il s'était tracé ? Quoi qu'il en soit, cette première partie nous offre une doctrine utile, et fait regretter la suite de l'ouvrage.

Le *Miroir de l'âme* tient un rang distingué entre les opuscules de notre saint. Il présente à nos regards la triple concupiscence, avec le cortége des vices dont elle marche accompagnée, en sorte que tout homme peut, comme en un miroir, reconnaître si son âme n'est point infectée de quelques-uns de ces vices. La préface est comme une première partie où l'auteur décrit l'arbre du péché. La cupidité en est la racine, le consentement de la volonté le tronc, et les affections mauvaises de l'âme les rameaux. Ensuite, dans trois chapitres formant la seconde partie, il entre dans tous les détails les plus propres à faire connaître les vices, et enfin il termine en résumant tout ce qu'il a dit, afin d'en rendre le souvenir plus facile.

Devons-nous ranger parmi les livres théologiques du Docteur le magnifique écrit intitulé : *la Voie du salut*, où l'esprit trouve une lumière si vive, le cœur une nourriture si abondante, la mémoire des richesses si innom-

brables? Là, se révèle à la fois le profond théologien et le grand maître de la vie spirituelle. Il ne laisse rien ignorer à son disciple de ce qu'il doit savoir dans le chemin de la vie. Il lui découvre les sentiers du vice avec leurs sinuosités les plus cachées; il le conduit comme par la main à travers tous les écueils et tous les précipices, afin de lui en inspirer l'horreur et l'effroi. Mais tous ont erré et ont besoin de revenir à la grâce; après avoir montré au pécheur par combien de crimes il peut souiller son âme, il lui ouvre donc les voies de la pénitence et des préceptes sacrés, la voie des conseils évangéliques et des vertus; il lui fait connaître les dons de l'Esprit-Saint, les béatitudes enseignées par le Sauveur, les douze fruits de l'esprit énumérés par l'Apôtre, le jugement dernier, les peines de l'enfer et la gloire du ciel.

Chaque point est traité avec une fécondité admirable de doctrine. Nulle part le saint religieux n'a fait preuve d'une connaissance plus variée de l'Écriture; nulle part il n'en a appliqué avec plus de profusion les divers sens. Il semble n'avoir pour but que d'instruire, et cependant ses images sont abondantes et ses leçons pleines de piété. Voilà pourquoi ce livre nous a paru appartenir à ses œuvres spirituelles autant qu'à ses écrits théologiques.

Nous arrêterons ici ces détails sur les opuscules de notre saint. Là, comme dans ses commentaires sur le *Maître des Sentences*, il se montre initié à tous les secrets de la théologie. Ces opuscules lui coûtaient peu de travail. Son esprit était plein de la science sacrée, comme son cœur de l'amour divin. Il écrivait sur la piété, ou

la théologie, selon les diverses circonstances et les besoins qui s'offraient. La prière d'un simple frère suffisait pour le déterminer à prendre la plume, car sa charité surabondante ne lui permettait pas aisément un refus. Il invoquait ses souvenirs, et bientôt son œuvre était accomplie. Quelquefois aussi, il avait pour motif le soulagement temporel de ses frères. Il ne pouvait les voir en proie à la détresse et aux privations, sans se sentir profondément touché. Alors, quand les autres moyens ne suffisaient pas, il composait un livre qu'on allait vendre aussitôt afin de se procurer des aliments, et le nom d'un docteur aussi illustre, réduit à l'indigence pour l'amour de Jésus pauvre, ne manquait point d'exciter des sentiments de compassion. L'ouvrage s'achetait, les aumônes arrivaient, et le saint demeurait consolé d'avoir pu calmer quelque peine et ranimer peut-être quelque courage chancelant sous le poids de la misère (1).

Pendant que notre saint enseignait aux applaudissements de tout Paris, et captivait les intelligences, l'ordre de Saint-Dominique était représenté dans l'Université par un religieux non moins brillant et non moins illustre. Thomas d'Aquin, plus jeune que Bonaventure, était son égal, s'il ne le surpassait même par la pénétration de son esprit. Il avait dû traverser des luttes pénibles et douloureuses pour arriver à la vie de Frère Prêcheur; mais il en était sorti victorieux. Dès

(1) Ardore flagrantissimus charitatis, qua fratres sui ordinis eximie in Christo Domino diligebat, zelo incredibili incensus, opuscula aliqua composuit, quæ eorum conventui in eleemosynam contulit, ut in summa inopia inde etiam honeste pieque victum quæritarent. (Petr. Galeat., *Vita S. Bon.*, VII.)

son enfance il s'était épris du désir de la sagesse, et sa passion était de la connaître et de l'aimer. Il avait admiré en elle l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image parfaite de sa bonté. Il l'avait vue immuable en elle-même et renouvelant toutes choses, plus belle que le soleil et plus élevée que les étoiles. Il l'avait donc aimée et cherchée dès son entrée en la vie. Pour elle il méprisa les richesses et les honneurs terrestres, les plaisirs et les félicités du monde, les peines et les persécutions, et la sagesse répondit à ses désirs. Elle lui enseigna les profondeurs de la science, et le fit pénétrer ce qu'il y a de plus subtil dans les discours, de plus difficile en toute question; elle lui donna de parler avec un sens exquis et d'avoir des pensées dignes d'elle-même. Elle le rendit illustre parmi les peuples, et, encore adolescent, il fut en honneur auprès des vieillards. Les princes de la science témoignèrent leur admiration en le voyant, ils se turent en l'entendant parler, et il légua à la postérité un nom à jamais mémorable et des œuvres immortelles. Tel était Thomas d'Aquin. Son âge l'empêchait d'occuper une chaire à l'Université, les lois s'inclinèrent devant son génie; pour lui il y eut une dispense, et bientôt il prouva par l'éclat de son enseignement combien il méritait un semblable privilége.

A peine Thomas eut-il connu le savant et humble enfant de saint François, qu'il l'aima. Mieux que personne il comprit tout ce qu'il y avait de sublimité en son génie, de vertu en son âme, de tendresse et de charité en son cœur. Il s'attacha à lui comme à cet ami dont parle l'Écriture, et qu'elle appelle un trésor. Il le

rendit le confident de ses pensées les plus intimes; il lui parla ce langage dont les bien-aimés du Seigneur ont seuls le secret; il lui ouvrit son cœur tout entier, et assurément parmi les spectacles offerts jusqu'alors au regard de notre saint, celui-ci n'était pas le moins beau. De son côté Bonaventure comprit de suite tout ce que l'Église avait à espérer d'un homme tel que Thomas d'Aquin. Son œil, pénétrant et si habile à discerner les esprits, lui eut bientôt découvert de quel trésor surabondait ce jeune religieux que l'admiration du monde laissait insensible et indifférent, que l'amour seul de la vérité touchait et embrasait, et qui, à peine sorti de l'enfance, possédait la maturité de la vieillesse. Il le jugea digne de sa confiance et la lui donna sans réserve.

Personne n'admirait plus sincèrement Thomas d'Aquin que Bonaventure; personne n'avait plus d'estime pour le génie de Bonaventure que Thomas d'Aquin. Son savoir le transportait et le plongeait dans le ravissement. Il se demandait où cet homme avait puisé une science si immense, si lumineuse, si élevée. Il croyait, lui, le prodige de son siècle, ne rien connaître quand il se comparait à Bonaventure. Un jour il le pria de lui dire dans quels livres il avait appris tant de choses admirables; le saint lui montra son crucifix : c'était la source abondante d'où il tirait son enseignement, le livre de prédilection qu'il aimait à interroger et à méditer, le maître dont les lumières ne laissaient à son esprit aucune incertitude.

Jamais l'Université de Paris n'avait brillé d'un éclat plus vif; jamais elle n'avait paru plus grande ni plus glorieuse qu'aux jours où elle comptait Thomas d'Aquin

et Bonaventure au nombre de ses enfants. La ville d'Athènes avait contemplé autrefois avec orgueil ces deux jeunes gens venus de la Cappadoce étudier en son sein, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, destinés à laisser dans l'Église un nom illustre et vénéré. Paris n'avait pas à s'applaudir moins de ses deux maîtres et de l'union qui régnait entre eux. Bonaventure rappelait les vertus douces et tendres de Grégoire, son âme sensible et poétique; Thomas d'Aquin, la gravité de Basile, son esprit vigoureux et fait pour les grandes luttes. Leur vie à tous deux était une exhortation puissante et continuelle au mépris du monde et de ses honneurs, à l'amour de la solitude et du recueillement, à la pratique continuelle de l'abnégation de soi-même et de sa volonté propre. Ils étaient dans la maison du Seigneur les deux oliviers et les deux flambeaux dont parle l'Écriture; ils éclairaient l'Église entière par l'abondance de leur charité et la splendeur de leur science. Dieu, par une providence singulière, les avait fait paraître en même temps comme deux étoiles sorties des deux familles religieuses les plus illustres de ce siècle. Il les retira de ce monde dans une même année, et après avoir été unis durant leur vie, ils ne furent point séparés par la mort (1).

(1) Hi sunt duo olivæ et duo candelabra in domo Dei lucentia, qui et charitatis pinguedine, et scientiæ luce totam Ecclesiam collustrant: hi, singulari Dei providentia, eodem tempore, tamquam duæ stellæ exorientes ex duabus clarissimis regularium ordinum familiis prodierunt. (Sixt. V, bull. *Triumphantis Jerusalem.*)

CHAPITRE V

PRÉDICATION. — ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES.

Fratres ex sua professione habent prædicare, in quorum regula specialis tractatus de prædicationis officio continetur... Nullis aliis religiosis plus competit prædicare ex ratione status sui, quam his qui hanc regulam profitentur. (S. Bonav., *Expos. in reg.*)

Les frères doivent prêcher en vertu de leur profession, eux dont la règle contient un chapitre spécial touchant l'office de la prédication. A aucun religieux il n'incombe plus de prêcher à raison de leur état, qu'à ceux qui professent cette règle.

François d'Assise, dans la solitude, avait arrêté sur le monde un regard scrutateur: il avait interrogé ses besoins et sondé ses plaies. Ce fut pour son âme un spectacle étrange et douloureux. Rempli d'amertume, il résolut de venir en aide à ses frères et de guérir leurs maux. Presque étranger aux enseignements de la science, ayant pour ressource unique sa pauvreté profonde, sa pénitence austère, et l'amour débordant de son cœur, il se mit à inviter les hommes à échanger les agitations du

vice contre les douces pratiques de la vertu, et à redouter les jugements du Seigneur. Sa voix retentit comme autrefois la voix des apôtres ; le monde s'ébranla, et une immense moisson s'offrit de toutes parts. Les compagnons de François durent marcher sur ses traces. A peine réunis au nombre de sept, il présenta à leur zèle l'univers entier. « Allez, leur dit-il; allez, et annoncez la paix aux hommes. Prêchez-leur la pénitence pour qu'ils obtiennent le pardon de leurs péchés. »

Depuis ce jour mémorable, l'ordre n'avait point failli à sa mission; les vœux du pauvre pénitent d'Assise s'étaient réalisés au delà de toute espérance; les Frères Mineurs avaient pénétré chez les nations les plus lointaines. L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, la Pologne, la Grèce, la Judée, les pays infidèles de l'Asie, les contrées habitées par les sectateurs de Mahomet avaient entendu leurs voix. La couronne du martyre était devenue la récompense de plusieurs, d'autres avaient vu le ciel seconder leurs efforts par des miracles éclatants, tous avaient recueilli les fruits les plus consolants de salut. Aussi la prédication était-elle en honneur dans la famille séraphique, et être engagé dans ses liens, c'était non-seulement être voué à la pénitence, mais encore être devenu prédicateur de la pénitence.

Dès son entrée en religion, Bonaventure s'était préparé à annoncer aux peuples la parole du Seigneur. Il lisait continuellement les livres saints; il les méditait et les approfondissait comme la source de toute vérité, de toute vertu, de toute science; il en sondait les difficultés et en considérait les divers sens avec une ardeur inalté-

rable; il finit enfin par s'en rendre tous les textes si familiers, qu'il passait pour savoir par cœur l'Écriture entière. En ses discours, comme en ses écrits, il aima toujours à invoquer son autorité douce et puissante, et toujours il la trouva prête à répandre sur ses paroles la suavité et l'onction.

Les ouvrages des Pères ne lui étaient guère moins connus. Lorsqu'on lit ses méditations sur la vie de Jésus-Christ, on dirait qu'il a passé sa vie à étudier saint Bernard, tant il le cite souvent et avec à-propos; mais quand on ouvre ses autres livres, on découvre bien vite que sa science ne s'est point arrêtée à un seul auteur. Saint Denis, saint Augustin, saint Grégoire, sont pour lui des amis dont il connaît les paroles et les pensées les plus secrètes. Après eux, viennent saint Ambroise, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Isidore, saint Anselme, Cassiodore, Hugues et Richard de Saint-Victor, etc. Il avait lu tous les contemporains. Ainsi nous le voyons apporter des textes de Gilbert de la Porrée, d'Alexandre Nékan, et d'une foule d'autres qu'il serait trop long de mentionner. Ici le lecteur étonné se demandera sans doute encore une fois où ce religieux si adonné à la contemplation et à la pratique des bonnes œuvres, si occupé de l'enseignement de la théologie, trouvait du temps pour de semblables études, comment il y devenait aussi savant que si elles eussent été son unique affaire. Comme saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, et plus tard saint Charles Borromée, et d'autres saints illustres, l'amour lui avait appris à devenir étranger à la fatigue, ou plutôt, pour me servir de son propre langage, il n'avait que deux

oboles : son corps et son âme. Mais il les offrait si assidûment pour l'amour du Sauveur, qu'il lui immolait en tout temps son corps par la mortification et les œuvres de la charité, et son âme par la contemplation, la prière, l'étude et la méditation des vérités sacrées (1).

Depuis longtemps il s'était appliqué à lire les écrits des saints docteurs, mais en des recueils souvent infidèles. S'en étant aperçu, il recourut aux originaux, et, non content d'une simple lecture, il choisit les passages les plus remarquables, les coordonna, et en fit un tout propre à l'aider dans la méditation, la prédication et l'enseignement de la théologie. Il divisa son ouvrage en quatre parties de cinquante chapitres chacune, et lui donna le nom de *Carquois*. C'était là, après la sainte Écriture, qu'il se proposait d'aller chercher les flèches dont il aurait besoin, soit contre lui-même, soit contre les autres. Ce livre embrasse tout ce qui peut intéresser un chrétien, l'instruire de ses devoirs, l'éloigner du vice, le préserver du danger, et l'aider à marcher dans les sentiers de la vertu. C'est un répertoire abondant où le prédicateur de la parole divine trouvera à se fortifier dans la science sacrée, à ranimer sa propre ferveur, à nourrir ses discours de belles et pieuses pensées, et à produire des fruits abondants de salut. Ce que chaque prêtre voudrait avoir fait par lui-même en lisant les écrits des Pères, le grand docteur l'a fait pour lui et pour les autres avec la maturité de son jugement et la tendresse de sa piété.

Dans cet écrit, comme en plusieurs autres de notre

(1) Légende de saint François, ch. 9.

saint, quelques passages sont empruntés à des livres qui n'existent plus ; mais ils n'en sont par là même que plus précieux. Peut-être un jour aideront-ils à la découverte d'ouvrages regardés comme perdus pour la postérité. On sait comment, il n'y a pas longtemps, le célèbre et regrettable cardinal Angelo Maï est arrivé à restituer à la science un monument inutilement cherché avant lui. — D'autres passages sont attribués à des auteurs étrangers aux ouvrages d'où ils sont tirés. La critique n'était pas alors aussi sûre qu'elle a pu le devenir depuis l'invention de l'imprimerie, quoiqu'elle laisse encore à désirer. Ces passages, d'ailleurs, sont rares; leurs véritables auteurs sont pour l'ordinaire des hommes graves et recommandables par leur savoir. Ce recueil ne saurait donc perdre de son mérite pour cela, et cesser d'être un des livres les plus recommandables en ce genre.

En cette étude des docteurs, en cette méditation des célestes Écritures, l'enfant de François d'Assise avait puisé l'idée la plus sublime du ministère de la prédication. Plus d'une fois, dans ses discours, il en parle avec enthousiasme.

« La prédication, dit-il, illumine l'âme en lui apprenant ce qu'elle doit faire, ce qu'elle doit éviter, ce qu'elle doit repousser, ce qu'elle doit aimer ou haïr. Qu'est-ce que l'âme quand elle n'est pas illuminée de la sorte? Qu'est-ce que l'âme en proie à l'aveuglement, l'âme dépourvue de science? Une toile tendue et sur laquelle la peinture n'a imprimé aucune trace.

« La prédication enflamme la volonté. Qu'est-ce que l'âme quand elle n'est pas enflammée? Un charbon dont le feu s'est éteint...

« La parole divine embrase le cœur de celui qui l'écoute, elle embrase celui qui l'annonce... On ne saurait porter du feu dans son sein sans en ressentir le contact, on ne saurait le toucher sans en éprouver les atteintes. De même la parole divine pénètre ceux avec qui elle est en communication, elle échauffe les plus secrets recoins de leur cœur.

« La parole divine affermit dans le bien d'une façon tout admirable. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit ainsi? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle anime les fidèles, quand la parole humaine produit un semblable effet? Les athlètes sont-ils insensibles lorsque les cris de la multitude les excitent? Les soldats ne deviennent-ils pas plus courageux dans le combat, n'agitent-ils pas leurs lances avec plus d'ardeur, ne manient-ils point le glaive avec plus de vigueur quand la voix du prince se fait entendre? Et ce qui est plus étonnant, le cheval lui-même se plaît au milieu des dangers, il s'y précipite quand le son de la trompette vient frapper ses oreilles. Le chant du laboureur aussi rend au bœuf le joug plus léger. »

Les discours de Bonaventure, tels que nous les possédons, sont des ébauches; ses nombreux travaux ne lui permettaient point une préparation plus longue, et l'habitude de la parole lui rendait facile en tout temps le ministère de la prédication. Mais dans ces ébauches que de choses admirables! Je ne sais si l'on pourrait rencontrer ailleurs un répertoire plus abondant, un trésor plus riche, des points de vue plus variés. Là, comme dans toutes ses œuvres, le prédicateur est plein d'une douce et tendre effusion. Il parle aux hommes de tout rang de son Dieu et de son Sauveur avec autant d'onction

qu'il le ferait au milieu de la famille séraphique. Son but unique, la fin vers laquelle ses regards sont fixés invariablement, c'est Jésus-Christ; il sait par quels sentiers on arrive à lui, il voudrait entraîner l'univers jusqu'à son cœur adorable; son ambition est d'établir son règne et son empire sur tous les esprits.

Là, comme en ses poésies, sa brillante imagination ne lui fait jamais défaut, elle lui fournit les images les plus riantes et les plus gracieuses, et en lisant ces belles esquisses, on se prend à regretter qu'il n'ait pu leur donner le développement dont elles étaient susceptibles, et l'on estime heureuses les générations appelées à entendre ce langage divin.

Nous ne saurions passer devant la chaire de notre saint sans recueillir quelques-unes de ses pensées. Il a abordé tous les sujets, il les a envisagés sous toutes les formes; mais dans ce petit nombre de pages, ce que nous pouvons faire, c'est de prendre quelques fleurs au hasard et de les offrir à nos lecteurs comme une image affaiblie du langage des siècles catholiques. Le temps viendra peut-être où il nous sera donné de présenter à nos frères un travail complet sur ces écrits encore inexplorés d'un des génies les plus sublimes du moyen âge. Comme ses œuvres spirituelles, les discours de Bonaventure réclameraient en faveur d'une époque trop longtemps calomniée, et serviraient sans doute à abaisser les prétentions de l'ignorance.

Voici quelle idée il inspire à l'homme de sa dignité et de son excellence, quels conseils il prend de là occasion de lui donner.

« Le cœur de celui qui aime est la fournaise de Dieu

même, et c'est lui qui l'embrase. Ce cœur est le miroir de Dieu, l'arche sacrée de Dieu, le champ de Dieu. Mais s'il est un miroir, il doit être pur et sans tache; s'il est l'arche de Dieu, il doit être plein de richesses; s'il est une fournaise, il doit être embrasé, et s'il est un champ, il doit porter des fruits abondants; il doit être pur par son innocence, riche de l'éclat de ses vertus, embrasé par la véhémence de son amour, et couvert de fruits par la multitude de ses bonnes œuvres...

« L'homme saint est le miroir de Dieu et des hommes. Il est le miroir de Dieu en son âme par la pureté de sa conscience; il est le miroir des hommes par la régularité de sa vie...

« Quand l'âme acquiert la beauté de la pureté qui réside en l'unité de la grâce et la trinité des vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, cette âme devient chère à Dieu, désirable aux anges, terrible aux démons. La sagesse divine aime d'un tel amour les âmes ornées de cette pureté sans tache, qu'elle s'approprie toutes leurs œuvres et les appelle des fruits divins...

« Le jardin du Bien-Aimé, le jardin de Jésus-Christ, c'est le cœur pur, le cœur dévot, le cœur où abondent les plantes, les fleurs et les fruits des vertus les plus variées et des mérites. L'Époux aime à venir dans un semblable jardin...

« O âme fidèle, vous n'êtes pas seulement l'épouse de Jésus-Christ, vous avez été formée de sa chair. Si donc vous voulez aimer Celui dont la chair vous a donné la vie, aimez Jésus-Christ; le Fils de Dieu a pris un corps semblable au vôtre, afin de vous donner par sa chair la vie spirituelle...

« Le saint temple de Dieu est un corps pur où l'âme adore le Seigneur et célèbre son nom. Les portes de ce temple sont les sens de l'homme ; et ainsi il faut veiller avec une diligence souveraine à leur garde, de peur que la mort, produite par la souillure du péché, ne trouve par eux une entrée. Le roi ne saurait avoir pour agréable un vin puisé dans un vaisseau immonde, quand même l'orifice en serait beau ; ainsi Jésus-Christ ne saurait recevoir avec joie la louange sortie d'un cœur impur, quand même la bouche s'exprimerait en apparence avec dévotion...

« Dieu adopte l'âme lorsqu'il voit en elle la splendeur de l'intelligence céleste, l'éclat de la chasteté et de l'innocence, la crainte de l'humilité et du respect...

« O âme précieuse rachetée du sang de l'Agneau immaculé, considère combien grande est ta valeur, pense quel prix a été fourni pour ton rachat ! Les membres de l'Agneau véritable ont été divisés sur la croix, ils ont été étendus : *Tous mes ossements,* dit-il, *ont été dispersés.* Ils ont été placés sur le bois de la croix, et le feu de l'amour n'a pas manqué au sacrifice ; l'amour contraignit le Sauveur à endurer la mort, afin de nous réconcilier à son Père en faisant monter jusqu'à lui le parfum odorant de sa Passion...

« Le soleil ne saurait voiler l'éclat de ses rayons, la rose ne point répandre ses parfums, le fleuve ne point arroser les terres dont ses rives sont formées : ainsi le cœur dévoué à Dieu sans réserve est impuissant à se cacher, il se révèle de lui-même par ses paroles, quand la nécessité ou la charité lui en fait un devoir. La racine ne peut demeurer ensevelie sous la terre si elle est en-

core vivante ; elle germe, et bientôt elle produit un rameau...

« Il y a une terre intérieure, nous la portons au dedans de nous-mêmes : c'est notre conscience. Cette terre il faut la cultiver avec une attention extrême si nous voulons qu'elle ne porte les épines et n'engendre les ronces du péché. Si elle n'est environnée de soins, si elle n'est broyée par le tranchant de la charrue, si elle n'est arrosée par une eau abondante et échauffée par les rayons du ciel, elle demeurera entièrement stérile. Oui, si vous laissez durant la vie votre conscience inculte, si vous ne la brisez souvent par le fer du discernement, si vous ne la baignez dans les larmes, si vous ne la brûlez des ardeurs du divin amour, elle ne produira aucun bien, elle sera uniquement féconde pour le mal...

« Si vous êtes chrétien, montrez-vous tel, non-seulement de bouche et en paroles, mais par vos œuvres et en vérité... Arrêtez vos regards sur la face du Sauveur; considérez la couronne d'épines, les soufflets dont il est meurtri, le roseau qui le frappe, les crachats dégoûtants, les clous dont ses pieds et ses mains sont percés, la lance cruelle qui transperce son côté, l'éponge remplie de fiel imprimée sur ses lèvres, les injures qu'une vile populace fait entendre à ses oreilles, l'ignominie de la croix. A tout cela il n'oppose que ces paroles : *Mon Père, pardonnez-leur.* Il ne dit point : *Vengez-moi.* O cœur plein d'amertume! un langage aussi suave est impuissant à t'amollir! Il est impuissant à éloigner de toi le fiel de la haine!...

« Nous sommes des voyageurs sur la terre. Cher-

chons dans les vertus des hôtelleries convenables, où nous pourrons nous reposer de nos fatigues; la première pensée du voyageur est de trouver d'excellentes hôtelleries. Or, ces lieux de repos nous les rencontrons dans la charité, la miséricorde, la patience, la chasteté et les autres vertus. Si vous cherchez, si vous demandez, si vous frappez, le Seigneur ne vous refusera pas ces asiles; il est écrit: *L'étranger n'est point demeuré dehors, et ma maison s'est ouverte au voyageur*...

« Nul ne doit être loué, nul ne doit être couronné avant le triomphe. Tant que le vaisseau n'a point touché le rivage, tant qu'il ne jouit point de la tranquillité du port, on ne saurait dire le navigateur heureux. Parviendra-t-il au terme de sa course, quand la mer est agitée en tous sens par le souffle des vents, et qu'il s'avance à travers les flots en fureur? On l'ignore. De même, le soldat ne saurait être loué, quand la guerre n'est point terminée: s'il peut remporter la victoire, il peut également succomber...

« L'âme qui aura parcouru glorieusement les sentiers de la vie, règnera glorieusement dans la patrie céleste. C'est une chose juste et conforme à la raison. L'âme qui sur la terre s'est purifiée par la grâce, sera à jamais bénie dans le Ciel... Elle aura pour ami, non pas un roi quelconque, mais le Roi de toute science, le Roi tout-puissant, le Roi dont la domination embrasse l'univers...

« Oh! quand donc viendra ce jour, où pleins de bonheur nous entrerons dans le royaume, dans ce royaume où l'on contemple la lumière suprême en son essence, où l'on aime de tout son cœur le bien vraiment su-

prême, où l'on presse de ses étreintes un tel bien? Là, nos désirs sont satisfaits, et rien ne saurait exciter leur convoitise; là, notre vue n'est obscurcie par aucun nuage ; là, notre goût est enivré de douceur, notre paix établie dans une sécurité profonde, notre repos environné d'une abondance sans limites, notre joie éternelle et sans mélange d'aucun mal...

« Toute vertu est une fleur de l'âme. L'humilité est une fleur, la patience une fleur, la chasteté la fleur du lis. Une nourrice aime à couvrir de fleurs la couche de l'enfant confié à ses soins; de même, aimons à couvrir des fleurs des vertus la couche de notre cœur, afin d'inviter l'enfant Jésus à y prendre son repos. Elle désirait attirer cet enfant, l'âme sainte qui s'écriait : *Notre lit est émaillé de fleurs*. Mais on ne saurait trouver de fleurs au temps de l'hiver. Ainsi, quand le cœur s'est engourdi, quand Jésus s'en est éloigné, il n'y a plus de vertus, c'est le temps de l'hiver. Le vent de l'aquilon, le souffle des tentations diaboliques le produit. Il passe quand les glaces se fondent, quand les larmes de la componction mouillent nos paupières. *L'esprit de Dieu fera sentir son souffle, et les eaux prendront leur cours*. L'Esprit souffle, et il dissout la glace du cœur... »

Au treizième siècle comme de nos jours, l'esprit de l'homme se retournait sur lui-même avec complaisance, et se sentait porté à idolâtrer son propre savoir. Dans tous les siècles, il y a eu lutte entre la science terrestre et la science descendue du ciel. Voici comment le docteur qui a le mieux connu les droits de la raison, prémunissait le monde contre la science terrestre.

« Toute science est bonne, dit-il, parce qu'elle vient

de Dieu; cependant la science, quand on en use avec perversité, devient un aliment aux passions. Elle est appelée mondaine, parce qu'elle est, pour les faibles et les incapables, l'occasion de beaucoup d'erreurs; elle est terrestre, parce qu'elle engendre la cupidité, dont le propre est de déprimer l'homme; elle est animale, parce qu'elle produit la volupté, qui le bouleverse; elle est diabolique, à cause de l'orgueil qu'elle inspire. Les esclaves de cette science ne veulent ni croire, ni acquiescer à la vérité première, qui les invite comme une mère pleine de bonté, et dès lors ils sont justement punis, quand ils ajoutent foi à une infâme marâtre, à la raison philosophique. Aussi est-il écrit : *Ils n'ont point connu la voie de la sagesse*...

« Jésus-Christ a été au milieu de nous, comme un docteur plein de sagesse, afin d'éclairer par l'enseignement de sa doctrine les hommes plongés dans l'ignorance. Au dernier jour d'une grande fête, il s'écriait d'une voix aussi éclatante que la trompette : *Que celui qui a soif* de la science du salut *vienne à moi;* qu'il vienne en m'adressant humblement ses demandes, et non avec l'opiniâtreté du mépris; qu'il boive le doux breuvage de la vie; je le tirerai pour lui de l'abîme de ma science... ».

Mais ce n'était pas seulement comme la source de la science et la colonne de l'infaillible vérité qu'il montrait le Sauveur à ses frères : il voyait en lui le principe de tout bien, et il ne cessait de proclamer les bienfaits dont ses abaissements avaient été pour nous la cause bienheureuse.

« Le Fils de Dieu, dit-il, est venu comme un média-

teur plein de grâce, pour nous offrir des remèdes de paix et de concorde, et ainsi il mérite notre amour. Il est venu comme un docteur irréfragable, pour nous donner des enseignements de miséricorde et de justice, et à ce titre il est digne de tout notre respect. Il est venu comme un roi profondément humble, afin de nous apporter des exemples d'humilité et de pauvreté, et par là il nous appelle à marcher sur ses traces...

« Il est venu afin de s'approcher de nous par sa nature, de nous guérir par sa grâce, de nous réconcilier par sa pénitence, de nous récompenser par sa gloire...

« Il est venu au nom de Dieu le Père, et son autorité a été sans limites; il est venu en son propre nom, et sa venue a été humble; il ne s'est pas montré comme notre maître, mais comme notre serviteur; il n'a pas pris l'extérieur d'un serviteur ordinaire, mais d'un serviteur mauvais, afin d'être soumis aux mauvais traitements; mais d'un serviteur du péché, afin d'être contraint, malgré son innocence, à payer la dette du péché. Il est venu au nom du Saint-Esprit, et il a été semblable à un fleuve; par sa doctrine, sa grâce et son sang, il a purifié, il a nourri, il a arrosé le monde. Plus un fleuve est resserré, plus il est violent et impétueux : tel était le Fils de Dieu dans l'étroite demeure de son corps. L'esprit du Seigneur l'entraînait, et cet esprit, c'est l'amour, c'est la bonté, c'est la charité. Le vent du midi force les nuages à nous donner de douces pluies, et la charité de l'Esprit-Saint a forcé Jésus-Christ à venir au milieu de nous, chargé de la pluie de ses grâces. Voilà pourquoi il est écrit : *Dieu viendra du côté du midi*...

« Il est venu afin de nous illuminer par la connaissance de la vérité; il est venu pour nous enflammer par la pureté de l'amour; il est venu pour nous vivifier par l'abondance du bonheur...

« Il est venu pour nous affermir par la grâce de l'Esprit-Saint, et nous empêcher de défaillir... Il est venu pour nous consoler par la tendresse de sa miséricorde, et nous donner le rafraîchissement contre les ardeurs brûlantes de la tribulation... »

En Jésus se trouvent donc tous les biens; mais il est écrit : *Cherchez, et vous trouverez.* C'est donc lui qu'il faut chercher. Notre prédicateur va nous apprendre comment il faut aller à cette recherche du bien suprême.

« Nous devons chercher Jésus-Christ, dit-il, par la foi, l'amour, la justice et les bonnes œuvres... Nous devons le chercher en temps opportun; en vain l'on chercherait la chaleur au milieu des rigueurs de l'hiver, en vain l'on poursuivrait la présence du soleil durant les ténèbres de la nuit. Or, le temps opportun est celui qui suit la contrition, l'aveu et la satisfaction de nos fautes...

« Nous devons chercher Jésus-Christ dans toute l'étendue de notre cœur. C'est dans le temple, c'est à Jérusalem et au milieu des docteurs qu'on le trouve après l'avoir cherché; c'est dans la contemplation, la prière et la prédication...

« Nous devons chercher Jésus-Christ au milieu des larmes et des soupirs, le chercher comme celui dont la maison est en feu cherche la fontaine, comme l'homme accablé par la faim cherche le pain, comme le cœur lan-

guissant d'amour cherche l'objet de ses affections, comme l'infortuné condamné à mourir cherche la vie. Nous devons, dis-je, le chercher comme la source d'eau appelée à éteindre l'incendie de nos vices, comme le pain qui nous fortifie dans la voie des commandements, comme un bien-aimé dont les embrassements nous apportent la joie des mérites, comme la vie qui nous met à l'abri de la mort des réprouvés.

« Nous devons chercher Jésus-Christ comme les mendiants et les faméliques cherchent leur subsistance en parcourant les places et les rues de la ville, et en allant de maison en maison. Il nous faut parcourir les places où demeurent les apôtres, les lieux où habitent les martyrs, les vierges, les confesseurs; il nous faut frapper à la porte de chacun, tantôt à la porte de Marie, tantôt à celle de Pierre, tantôt à celle de François; il nous faut parcourir les rues où les ordres des anges résident, nous arrêter à la demeure de Michel, puis aller à celle de Gabriel, chercher en méditant, et dans nos méditations ne point cesser de mendier et de prier... »

Après Jésus-Christ, ou plutôt avec Jésus-Christ, la sainte Église a été dans tous les siècles pour les serviteurs de Dieu l'objet d'un amour indicible. En effet, que deviendrait le monde sans l'Église? que deviendrait le trésor des enseignements, des tribulations et de la croix de l'Homme-Dieu? L'humble prédicateur se distinguait surtout par sa tendresse et sa vénération pour elle; il aimait à l'exalter dans ses discours, et à faire connaître les richesses dont elle surabonde. Il l'appelle « la mère de Jésus-Christ, parce que sans elle, le Sauveur est mort pour nous, et par elle il prend nais-

sance en nos cœurs. » Il a en parlant d'elle une comparaison empruntée à l'Écriture et qui lui est surtout familière.

« L'Église, dit-il, est semblable au vaisseau du marchand qui apporte son pain de contrées éloignées. Ce pain, c'est le corps de Jésus-Christ. Il est apporté de loin; il vient du ciel. Ce marchand, c'est le Christ lui-même. C'est chacun des justes, dont les vertus et les bonnes œuvres forment autant de marchandises... L'Église tire de son vaisseau et propose au monde le froment de la doctrine; elle tire le parfum sans mélange de la bonne renommée; elle tire le miel de la grâce, l'huile de la miséricorde, le baume de la pénitence...

« Autant les justes soumis au combat comptent d'états divers en l'Église, autant Jésus-Christ compte de vaisseaux armés en guerre. L'état conjugal est un vaisseau, la viduité un vaisseau, la virginité un vaisseau. Les ordres de François d'Assise, de Benoît, de Dominique, tous les ordres religieux, en un mot, sont autant de vaisseaux où la bataille s'engage contre le démon, le monde, la chair et les vices. *Le Seigneur,* dit l'Écriture, *les vaincra au son de la harpe et des tambours,* il les vaincra *en des combats éclatants.* Le son de la harpe est la suavité de la prière; le bruit du tambour, la mortification de la chair; le combat éclatant, la lutte de l'esprit. Notre âme est donc un champ, l'Église un champ, la foi un champ. L'iniquité y répand la corruption. Le corrupteur, c'est le démon, c'est le monde, c'est la chair. Jésus-Christ tire vengeance de tels corrupteurs quand ses fidèles les chassent de leur demeure... »

Dans ses discours, l'enfant de François d'Assise conservait cette noble liberté qui doit être le partage de la vertu. Appelé à annoncer la parole sacrée à tous les hommes sans distinction, il sait exhorter, encourager, reprendre et corriger, sans jamais se laisser entraîner à une crainte humaine. Tous les rangs sont cités à son tribunal, et s'il a des éloges pour la vertu, des paroles d'amour pour les bons exemples, il a aussi des verges et des flétrissures pour les vices et l'oubli des devoirs. Personne plus que lui ne respectait les ministres de l'Église; mais quand il les trouvait au-dessous de leur céleste vocation, son âme se remplissait d'amertume. Nous avons vu déjà quelques passages où son zèle éclate sans détour; voici comment il s'exprimait dans ses prédications.

« Les supérieurs mauvais sont dignes d'autant de morts qu'ils ont donné à leurs sujets d'exemples de perdition...

« Quand donc l'ennemi a-t-il semé l'ivraie? Quand les hommes du père de famille, quand les prélats et tous ceux à qui le soin des âmes est confié, se sont endormis dans leur torpeur, leur négligence et leur oisiveté. O paresseux, combien de temps dormirez-vous? Que pourrait le démon contre vous, si vous n'étiez livrés au sommeil?...

« Malheur aux brebis dont le pasteur est aveugle! Elles demeurent sans défense contre les bêtes sauvages, et ces bêtes sont les démons .. »

La France et l'Italie entendirent tour à tour la parole du prédicateur séraphique, et partout il se concilia l'amour et la vénération des hommes. Ses succès dans la chaire

surpassèrent ceux de son enseignement théologique ; les personnages les plus distingués lui donnèrent leur confiance, et lui demandèrent des règles de conduite, comme nous le verrons dans la suite ; bien des pécheurs secouèrent le joug du crime, et embrassèrent une vie plus conforme à la dignité du chrétien. La prédication du saint arrivait aux âmes comme la pluie arrive à la terre desséchée par les ardeurs du soleil ; et l'on reconnut qu'il n'est point donné à l'homme de parler un langage aussi rempli d'amour, s'il n'est l'ami du Seigneur, s'il n'est consumé de zèle pour ses augustes intérêts.

Ce zèle, en effet, consumait l'âme de Bonaventure, et en faisait comme un autel où le feu divin brûlait le jour et la nuit. L'homme extérieur n'était à ses yeux qu'un amas de fange ; mais l'homme intérieur, « créé à l'image de Dieu, racheté du sang de Jésus-Christ, rendu la demeure de l'Esprit-Saint, l'habitation du Sauveur, le siége de la sagesse et de la vertu de Dieu, l'homme intérieur capable de l'éternelle béatitude, » attirait tous ses regards et le transportait hors de lui-même. Dévoré de la soif de l'honneur divin, il pleurait en voyant cette image de Dieu déshonorée, et se sentait porté à faire un sacrifice entier de sa personne pour le salut des âmes. Écoutons quelques-uns des accents enflammés de cet homme angélique. Le grand Apôtre versant des larmes sur les ennemis de la croix, ne se fût pas exprimé d'une façon plus touchante.

« Qui me donnera, s'écrie notre saint, de me revêtir d'un sac à l'exemple de Mardochée, non plus pour gémir sur la mort encore éloignée de mon peuple, mais pour pleurer sur une mort déjà consommée, pour aller

me lamenter sans cesse jusqu'aux portes du palais? Si la charité abondante de cet homme illustre le portait à exhaler publiquement sa douleur et sa désolation sur la ruine temporelle de son peuple, comment, malheureux! mettrai-je fin à mes larmes, alors que je vois une multitude infinie d'âmes livrées au carnage, et mon Dieu regardé comme un néant?... Comment peut-il se flatter d'aimer Dieu et de soupirer après son amour, celui qui voit son image traînée dans la boue, et ne s'en préoccupe point? Comment, s'il se rappelle que le Fils de Dieu est mort pour le salut des âmes, ne désire-t-il pas donner sa vie pour ces mêmes âmes? Mais surtout, lorsqu'il voit le sang de Jésus-Christ foulé aux pieds, comment, je le demande, peut-il supporter un tel outrage fait à son Seigneur? Comment, chaque jour, ne se répand-il pas tout entier en prières, ne fait-il point entendre sa voix par la prédication, n'instruit-il point le prochain par des lectures, n'entend-il point les confessions, afin de recueillir le sang de son Seigneur, en recueillant et en convertissant les âmes?... Croyez-vous que cette âme soit le temple de l'Esprit-Saint, vous qui voyez ce temple changé en un cloaque et n'osez élever la voix, vous qui dissimulez, et ne cherchez que votre repos? Comment donc pensez-vous avoir l'amitié de l'époux, vous qui ne gardez pas son épouse contre l'adultère, qui ne la reprenez pas dans son crime alors que vous le pouvez, et ne la ramenez point avec empressement à son époux? Comment, dites-le-moi, pourrez-vous faire du bien souverain votre bonheur pendant l'éternité, vous qui le voyez tellement méprisé, qu'on l'échange contre une fange impure, qu'on le dédaigne, qu'on le blasphème,

surpassèrent ceux de son ens[illegible] point en peine d'ar-
personnages les plus dist[illegible] de les convertir à son
fiance, et lui dema[illegible]
comme nous le ver[illegible] afin d'exciter en mes frères le zèle
secouèrent le jo[illegible] j'éprouve dans mon cœur ce sentiment : quand
plus conforme [illegible] je serais assuré de ne jamais jouir de la présence
du saint arr[illegible] mon Dieu, je consentirais néanmoins volontiers pour
terre dess[illegible] gloire à sacrifier une fois ma vie pour chaque âme
qu'il n'[illegible] pécheresse, et à souffrir dans le temps autant de fois la
aussi [illegible] mort qu'il y a de pécheurs dans le monde, afin de leur
n'e[illegible] faire recouvrer la grâce maintenant, et de les faire entrer à l'avenir en possession de la gloire. Mais combien plus dois-je être ainsi disposé, si après cette vie il m'est donné de partager leur bonheur ! Mes bien-aimés, c'est la vue de ce mépris de notre Dieu, cette pensée de la ruine des âmes qui doivent nous enflammer à prêcher, à entendre les confessions, à prier et à donner le bon exemple, et non la vaine gloire, l'orgueil de notre cœur, les applaudissements de l'homme, ou tout autre avantage temporel. Ne demandons à ces âmes que Jésus crucifié : elles ont été rachetées à un grand prix, il faut qu'elles rendent ce prix ou qu'elles le conservent précieusement. Enivrons-les du sang de leur Dieu, et non de discours vains et recherchés, afin qu'elles soupirent après leur Seigneur crucifié. » (Œuvres spirituelles, t. IV, p. 416.)

Tel était le zèle du saint Docteur pour le salut des âmes. Son cœur en était brûlé, et, comme celui de l'Apôtre, il se soulevait en voyant les hommes livrés au péché. Il s'efforçait donc, par tous les moyens possibles, d'allumer ce feu dans l'âme de ses frères, il les invitait

ıltiplier leurs bonnes œuvres, leurs pénitences et humiliations pour le salut des âmes; il leur pro- en retour les marques de la plus affectueuse ıresse de la part du Sauveur, le repos dans ses bras, les embrassements de son amour, les étreintes de sa charité. Il l'avait éprouvé par lui-même, quand, après les travaux pénibles de la prédication et des autres actes du ministère apostolique, il trouvait son bien-aimé toujours prêt à l'enivrer de ses délices, et à lui prodiguer des consolations ineffables Jamais homme n'a vu chacune de ses journées assiégée de plus de soins absorbants, et cependant jamais homme n'a été plus uni à son Dieu, et n'a communiqué avec plus d'abondance à ses divines douceurs. Si vous voulez connaître par quel secret il arrivait à concilier ainsi les occupations du dehors avec le recueillement intérieur, comment le commerce des hommes le laissait libre de planer en tout temps en des régions célestes, il faut le demander à la charité du Sauveur. Les saints n'ont mis aucune réserve à leur sacrifice, et Jésus-Christ, en retour, s'est communiqué à eux sans réserve. Bonaventure ne fait pas exception dans la vie des amis du Seigneur; Paul, Augustin, Bernard, Thomas d'Aquin, François Xavier et une foule d'autres, n'ont point connu le repos sur la terre, et cependant qui dira les ravissements de leur contemplation et les extases de leur amour?

Le ministère de la prédication, avons-nous dit, tenait le rang le plus distingué parmi les emplois de la famille séraphique; le grand docteur l'exerça jusqu'à la fin de sa vie. Nous le verrons, peu de jours avant sa mort, prendre la parole au concile de Lyon, dans l'assemblée

des princes de l'Église, et terminer sa glorieuse mission en glorifiant cette Église, qu'il aima toujours comme une mère, et dont le triomphe fut l'unique objet de son ambition.

CHAPITRE VI

L'UNIVERSITÉ DE PARIS ET LES ORDRES MENDIANTS.

Quidam Scripturæ sacræ intelligentiam se habere putantes, sed divertentes a tramite recti sensus, cogitaverunt malitiam, et contra innocuos et rectos iniquitatem maximam sunt locuti; exarserunt in cordibus suis, et lingua eorum maliloqua dolum et nequitiam excogitavit. Surgentes adversus fratres detraxerunt, et contra dilectos matris Ecclesiæ filios scandalum posuerunt. (Alex. IV, *Bull. contr. Acad. Paris.*)

Certains hommes, croyant avoir la science des Écritures sacrées, mais s'éloignant du sentier de la droite raison, ont conçu des pensées de malice; ils ont tenu contre des innocents et des justes un langage d'une iniquité révoltante; ils se sont enflammés en leurs cœurs, et leur langue malicieuse a rêvé le mensonge et la méchanceté. Ils se sont élevés contre leurs frères et les ont calomniés; ils ont dressé une pierre d'achoppement contre les fils bien-aimés de l'Église leur mère.

Cependant des jours d'orage se préparaient contre les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, et leurs plus illustres docteurs allaient être appelés à y jouer un rôle important. Mais il nous faut reprendre les choses de plus haut. En 1229, l'Université de Paris crut avoir

à se plaindre de la cour de France, et elle suspendit ses leçons (1). Les choses tournèrent autrement qu'elle ne l'avait espéré. L'ordre de Saint-Dominique comptait parmi ses membres des sujets éminents dans les lettres; plusieurs, avant leur entrée en religion, avaient professé avec distinction la théologie. L'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, les appela à occuper deux des chaires devenues vacantes par la retraite des professeurs, et quand, quelques années après, la paix se fut rétablie par les soins et les démarches du pape Grégoire IX, les nouveaux maîtres continuèrent leur enseignement, quoique au grand dépit des anciens docteurs. Après les Dominicains, les Frères Mineurs parvinrent aussi à s'introduire dans l'Université, et, si l'on en juge par le privilége accordé à Alexandre de Halès de nommer lui-même son successeur, et l'approbation éclatante donnée à sa Somme théologique par quarante-six docteurs de ce corps, on les y voyait de bon œil; rien ne devait leur présager les attaques dont ils allaient être l'objet.

En 1253, pendant que saint Louis était occupé à sa première croisade, quelques écoliers turbulents ayant été pendus par les officiers du roi, l'Université vit dans

(1) Pendant les jours du Carnaval 1229, quelques écoliers ayant pris querelle avec les gens du faubourg Saint-Marceau, les troupes de la reine régente les chargèrent, et en tuèrent quelques-uns. Les professeurs réclamèrent satisfaction, mais ils ne la reçurent pas aussi entière qu'ils l'avaient désirée. Alors ils fermèrent leurs classes, et voyant qu'on ne s'inquiétait pas beaucoup de leur mécontentement, plusieurs d'entre eux allèrent se fixer en d'autres pays. C'est là ce qui donna naissance aux universités d'Oxford, d'Orléans, d'Angers, de Poitiers, de Reims, de Toulouse, etc. Grégoire IX s'entremit pour arranger cette affaire, et il la termina en 1232. (*Hist. de l'Église gallic.*, t. XI.)

cet acte un mépris de ses droits. Elle exigea une réparation; mais, comme en 1229, elle ne la reçut ni aussi prompte, ni aussi entière qu'elle se croyait autorisée à la demander. De là le mécontentement et un ordre général d'interrompre les cours.

L'occasion sembla favorable aux Dominicains de régulariser leur position dans l'enseignement. On les avait soufferts jusqu'alors, seulement comme des étrangers dont on ne peut se débarrasser; ils offrirent de se soumettre au décret, à la condition, pour l'Université, de reconnaître leur droit aux deux chaires dont ils étaient en possession depuis vingt-cinq ans.

L'Université, piquée d'une telle proposition, faite dans les conjonctures où elle se trouvait, la reçut mal, et elle arrêta qu'à l'avenir nul ne serait admis au grade de docteur sans avoir pris d'abord l'engagement d'observer ses décrets et ses statuts, et que, dans le cas où elle croirait devoir suspendre ses cours, quiconque se montrerait désobéissant serait par le fait seul retranché du corps.

Les Frères Mineurs étaient dans une position semblable aux Dominicains. Comme eux ils s'étaient peu souciés de fermer leurs écoles, et les contestations de leurs confrères, les docteurs séculiers, avec le pouvoir civil, ne paraissaient guère les inquiéter. Ils regardèrent donc le nouveau décret comme non avenu. Saint Bonaventure enseignait alors à l'Université.

La tempête grossie depuis longtemps sur la tête des enfants de saint Dominique, n'attendait que ce moment pour éclater; elle se déchaîna contre les deux ordres à la fois. L'occasion sembla trop belle aux ennemis du

clergé régulier pour la laisser passer. Les séculiers n'avaient plus à disposer que de deux ou trois chaires de théologie : sur douze, six étaient occupées par des religieux, trois par les chanoines de Notre-Dame. Ils résolurent donc d'entrer sérieusement en campagne, et de reconquérir le terrain perdu.

Alors tout fut mis en jeu pour exciter contre les ordres mendiants un soulèvement général. Les religieux en appelèrent au pape. Albert de Parme, nonce du Saint-Siége en Angleterre, s'arrêta à Paris dans l'espoir de réunir les esprits ; il s'aperçut bientôt que les membres de l'Université ne voulaient aucun accommodement et ne cherchaient qu'à le jouer ; il leur en témoigna son indignation, et se retira en laissant la question dans l'état où elle était à son arrivée. Les plaintes continuèrent de part et d'autre, sans rien produire de bien éclatant, pendant l'année 1253. La cause, portée à Rome, fut résolue l'année suivante dans un sens favorable aux réguliers; mais l'homme chargé d'exécuter la décision d'Innocent IV n'avait pas l'habileté requise en des matières aussi délicates : son zèle inconsidéré fit empirer les choses, et l'Université trouva le moyen de ramener une seconde fois l'affaire devant le pape. Innocent aimait les ordres mendiants; cependant il crut devoir restreindre, en les expliquant, les priviléges accordés à ces religieux. Il espérait ramener la paix ; sa mort, arrivée peu de temps après, remit tout en jeu.

Alexandre IV monta sur la chaire de saint Pierre. Il était neveu de Grégoire IX, qui avait canonisé François d'Assise et Antoine de Padoue. Comme son oncle, il aimait d'une affection vive les Frères Mineurs et les

enfants de saint Dominique; il prit donc leur cause en main, et la soutint avec vigueur contre les prétentions de l'Université. Il révoqua d'abord la bulle de son prédécesseur, comme arrachée par surprise, et rendit aux religieux mendiants les priviléges dont ils avaient été privés. Quelques mois après, il résolut de terminer le différend en remettant les choses sur le pied où les avait placées Grégoire IX; mais sa bulle ne produisit pas de suite l'effet qu'il s'était proposé. Les docteurs refusèrent d'obéir et de se soumettre aux conseils des évêques d'Orléans et d'Auxerre, chargés de leur notifier les volontés du Saint-Siége. Il fallut en venir à l'excommunication; on trouva moyen de l'éluder, d'en appeler encore à Rome, et de ranimer la dispute.

Entre les ennemis les plus acharnés des ordres religieux se distinguait Guillaume de Saint-Amour. C'était le boute-feu de tout le corps en ces tristes circonstances, et le chef des mécontents. Esprit opiniâtre et irritable, il entra sans réserve dans cette querelle, il y persévéra plus longtemps que les autres, et mérita d'être regardé comme le principal auteur des scandales qu'elle causa à l'Église de France. Dans ses cours de théologie et dans ses prédications, en public comme en particulier, il saisissait toutes les occasions d'exhaler ses invectives contre les religieux. Le savoir et les vertus d'hommes tels que Thomas d'Aquin, Bonaventure, Albert le Grand, étaient assurément de nature à répandre sur l'Université l'éclat le plus brillant; mais aux yeux de Saint-Amour, c'étaient des étrangers, indignes de figurer dans le corps auquel il appartenait, des ennemis dont la présence offusquait ses regards, et dont l'existence était un danger

pour l'Église. En vain des évêques prirent leur défense dans leurs prédications en présence de la cour, en vain ils interposèrent l'autorité de leur nom et de leurs vertus, le détracteur des religieux ne se laissa pas ébranler. Alors que le sentiment déjà bien connu de l'Église eût dû le réduire au silence, il réunit les diverses satires débitées par ses confrères et par lui-même contre les Mendiants, et, de ces pièces, il forma un ouvrage auquel il donna le titre de *Livre des périls des derniers temps*. Le scandale arriva à son comble quand un tel livre vit le jour. Le monde fut étonné d'apprendre que ces hommes, considérés jusqu'alors comme les imitateurs les plus parfaits de la pauvreté évangélique, étaient tout simplement les faux prophètes dont les saintes Écritures enseignaient à se garder.

Les enfants de François d'Assise et de Dominique apparaissaient comme des hommes dangereux à la société chrétienne. On les avait salués dans le principe comme les enfants bénis du Ciel; les chrétiens fidèles avaient vu en eux des anges envoyés pour consoler leurs misères et guérir leurs faiblesses, les Souverains Pontifes les avaient reçus comme des soldats intrépides destinés à porter les coups les plus terribles aux adversaires de notre sainte religion, comme des ouvriers infatigables appelés à défricher jusqu'au plus petit recoin du champ du Seigneur, comme des auxiliaires puissants toujours prêts à se porter là où il y aurait une peine à souffrir, un vice à corriger, une erreur à relever; ils avaient conçu la douce espérance que l'Église serait singulièrement consolée en eux; et aujourd'hui les voilà en butte à la contradiction, décriés comme des pharisiens

hypocrites, signalés à l'animadversion et à la haine de tous les hommes.

Le livre du docteur Saint-Amour eut le retentissement le plus déplorable. Il devint le livre à la mode parmi les écoliers, toujours avides de nouveautés, de bruit et de scandale. Mais les religieux attaqués n'étaient pas d'humeur à se laisser immoler sans élever la voix. Forts de leur innocence et de la justice de leur cause, ils opposèrent à ces emportements les hommes les plus capables d'en imposer par leur génie, leurs vertus, leur réputation et leur influence. Albert le Grand et saint Bonaventure s'étaient rendus depuis quelque temps à Anagni, où résidait le Pape, pour y défendre leur cause. Saint Thomas eut ordre de quitter Paris, où il demeurait exposé aux insultes, et de venir se joindre à eux. Le Souverain Pontife, les cardinaux, les évêques, la plupart même des docteurs de l'Université, n'avaient pas besoin d'être renseignés sur la valeur de pareilles attaques; mais les faibles en souffraient, et le bien opéré par les saints religieux était paralysé. Il fallait donc des réponses aux accusations : « Notre lumière, disait saint Bonaventure à ce sujet, doit briller aux yeux de tous, si nous ne voulons voir nos œuvres devenir un piége aux aveugles... Il nous est donc important de mettre au grand jour des choses qui, non comprises, pourraient être regardées comme des ténèbres et nuire à l'édification du prochain... Les œuvres de Dieu sont elles-mêmes d'une pureté éclatante, et cependant elles deviennent souvent, pour les ignorants et les infidèles, une occasion de ruine, lorsqu'ils ne les comprennent pas et les expliquent d'une façon grossière ou perverse...

Si vous désirez voir votre flambeau répandre des rayons plus lumineux, éloignez les obstacles, et sa clarté jaillira plus pure et plus brillante (1). »

Saint Thomas fut chargé par son ordre d'examiner et de réfuter le livre de Saint-Amour. Toujours humble et plein de modestie, le grand docteur réclama les prières de sa communauté avant de commencer la lecture d'un tel ouvrage, et ensuite il le parcourut de cet œil pénétrant, qui ne laissait à l'erreur aucun moyen d'échapper. Il eut bientôt découvert le côté faible de cette indigeste compilation. Dès le lendemain, son plan de réfutation fut arrêté, et il put faire connaître à ses frères assemblés le résultat de ce premier travail. « Je l'ai lu, leur dit-il, cet écrit malheureux, sujet d'un triomphe trop léger de la part de nos ennemis... C'est un mystère de mensonge, que l'Esprit de vérité me fera la grâce de confondre avec une solidité digne d'une cause aussi sainte. » En effet, l'illustre docteur écrasa de toute la puissance de son génie les arguments de son adversaire; il vengea l'esprit de sacrifice indignement outragé; il consola les fidèles enfants du Seigneur, attristés d'un pareil débordement contre la portion la plus vénérable de l'Église, et encore aujourd'hui, le livre de Thomas d'Aquin demeure comme ces colonnes devant lesquelles passent les années sans y imprimer aucun ravage.

De son côté, Bonaventure ne restait point inactif. Son âme ardente n'avait pu contempler sans une douleur amère les ravages préparés à la vigne du Sauveur.

(1) Réponses à diverses questions. Prologue.

La vie religieuse était pour lui ce qu'elle avait été pour saint Bernard, le séjour de la paix intérieure, le sanctuaire des suaves vertus, le jardin fermé de l'Époux céleste, la montagne sacrée où Dieu manifestait, avec une tendresse toute spéciale, ses desseins aux enfants des hommes; et maintenant une main sauvage venait en renverser les murailles, la tempête y portait le trouble et la désolation. L'Église avait les regards fixés sur lui, et elle attendait, comme une mère attristée, les consolations que son fils voudrait bien offrir à sa douleur. Il prit la plume, et écrivit un premier ouvrage contre Saint-Amour; c'est le livre *de la Pauvreté de Jésus-Christ*. Il commence par démontrer que c'est un acte de perfection de pratiquer la pauvreté par le renoncement aux choses de ce monde. Il établit cette vérité sur une multitude de passages tirés des Écritures. Les témoignages des docteurs les plus illustres, Jérôme, Ambroise, Augustin, Bernard lui viennent ensuite en aide, et enfin il invoque l'autorité de la raison. De là il passe aux objections de son adversaire, et répond à chacune en particulier avec une force, une clarté, une abondance et une modération dignes d'un docteur et d'un saint.

Ce premier point du livre regardait tous les ordres religieux, car ils ont tous pour base la pauvreté. Mais Saint-Amour avait eu en vue les religieux mendiants. Sans doute leur pauvreté l'inquiétait peu en elle-même. Il les eût laissés volontiers vivre selon leur bon plaisir, s'ils eussent consenti à demeurer ignorés; ils n'eussent point été un danger pour l'Église, si le génie de Thomas d'Aquin, de Bonaventure, d'Albert le Grand et de plusieurs autres théologiens célèbres, n'eût point brillé

d'un éclat aussi lumineux. Leur vie austère et édifiante était toute prise à la critique ; il fallait donc attaquer l'ordre. C'est à ces attaques que notre saint répond dans la seconde partie de sa défense. Les raisons du docteur universitaire sont spécieuses et multipliées ; il se garde bien de les affaiblir, il les expose sans détour, et y oppose des raisons également nombreuses et solides. Il distingue entre la mendicité forcée des pauvres ordinaires, celle des vagabonds, et celle des pauvres volontairement réduits à cet état pour imiter Jésus-Christ et s'adonner plus librement à la prédication évangélique. Il montre combien parfaite est cette dernière pauvreté, et il réduit au néant le vain échafaudage de son adversaire.

Saint-Amour insistait sur la nécessité où sont les pauvres valides, et surtout les religieux, de s'appliquer à des travaux manuels, afin de pourvoir à leur subsistance. Le saint le suit encore sur ce terrain, et le réfute par des passages de l'Évangile où la vie contemplative est déclarée supérieure à la vie active, par l'autorité des Pères et les exemples des hommes les plus éminents en religion. Il établit ensuite la véritable doctrine de l'Église sur ce point, doctrine qui consiste à éviter les extrêmes, à ne point admettre seulement la vie contemplative ou la vie active. Puis, s'attachant à chacune des objections du docteur, il les pulvérise, mais sans rien perdre de son calme et de sa paix inaltérable.

Quand on lit le bel ouvrage *de la Pauvreté de Jésus-Christ*, on se demande ce que dut penser le docteur Saint-Amour, en voyant son œuvre renversée avec une supériorité de génie aussi évidente et une modestie aussi

admirable. Jamais cause n'a été soutenue avec une vigueur plus entraînante, une lucidité plus parfaite, un ensemble de raisons plus convaincantes que celle des ordres mendiants. L'homme illustre chargé de la défense de ses frères et de la sienne propre, ne paraît jamais hésiter; rien ne l'embarrasse, rien ne le trouble; il accomplit sa tâche avec autant de tranquillité que s'il réfutait des objections usées par les siècles, et auxquelles le monde est étranger depuis longtemps. On ne soupçonnerait pas, en l'entendant parler, que lui et les siens sont alors en butte aux moqueries, aux dérisions et aux insultes d'une jeunesse irréfléchie. Mais en s'oubliant ainsi il relève sa cause, il la grandit, il en fait la cause de Jésus-Christ et de l'Évangile, la cause des Apôtres et de l'Église, la cause de l'Esprit-Saint, la cause de Dieu le Père, la cause du Ciel. « Combattre le renoncement universel aux choses de ce monde, dit-il en résumant un de ses chapitres, c'est combattre le Christ pauvre et crucifié; c'est combattre les conseils évangéliques; c'est combattre le collége des apôtres qui s'écrient : *Voilà que nous avons tout abandonné;* c'est combattre l'Esprit-Saint, inspirateur d'un semblable renoncement; c'est combattre Dieu le Père, le refuge des pauvres; c'est combattre le royaume des cieux, dont la possession est promise aux pauvres.

« ... Dire que le Pape et les évêques n'ont pu envoyer les religieux mendiants, c'est déroger à l'autorité apostolique, à la puissance des clefs chez les prélats, à la plénitude du pouvoir chez le Souverain Pontife. Et cependant, celui-ci est sur la terre, l'Écriture l'atteste, la foi le croit, toutes les lois le témoignent, et des rai-

sons irréfragables en convainquent, il est le chef un et suprême, l'époux unique, l'hiérarque principal, sur qui repose tout l'état de l'Église militante, comme sur le lieutenant du Christ. Devant lui doit plier tout genou sur la terre, de la part des princes, des prélats, des clercs et des laïques, comme dans la gloire tout genou fléchit devant le Christ au ciel, sur la terre et dans les enfers (1). »

Le livre *de la Pauvreté de Jésus-Christ* n'est pas le seul ouvrage écrit par saint Bonaventure pour la défense de son ordre. Nous avons encore de lui des *Réponses à diverses questions touchant la règle de Saint-François,* un opuscule où il examine *Pourquoi les Frères Mineurs prêchent et entendent les confessions*, un *Apologétique contre ceux qui sont opposés aux Frères Mineurs*, le *Livre des Trois Questions* à un docteur dont il tait le nom, et un petit traité où il montre que Jésus-Christ et les apôtres ont porté des sandales pour toute chaussure. Nous trouvons encore parmi ses œuvres un grand ouvrage intitulé : *Apologie des pauvres,* mais il fut composé plus tard, et nous en rendrons compte en son lieu. Disons maintenant un mot de chacun de ces ouvrages. Des siècles ont passé sur ces disputes, et cependant elles

(1) Si quis dicat eos a Papa et Episcopis non posse mitti, derogat apostolicæ auctoritati, et potestati clavium in prælatis, et plenitudini potestatis in Summo Pontifice, qui in terris (ut Scriptura asserit, fides sentit, jura testantur, rationes etiam irrefragabiles convincunt) caput unum et summum, et sponsus unicus, et hierarcha præcipuus, in quo etiam totus Ecclesiæ militantis status, obtinet locum Christi. Ideo omne genu debet ei curvari, et principum, et prælatorum, et clericorum, et laicorum, et religiosorum in terris, ad instar Christi in cœlis, cui omne genu flectitur, cœlestium, terrestrium et infernorum. (*Contra Guillelm.*)

sont toujours vivantes. Nous avons vu, il y a peu d'années, les ordres religieux attaqués avec violence comme en ces jours dont nous racontons l'histoire, et les plaintes soulevées par nos contemporains ont été en grande partie les plaintes dont saint Bonaventure, saint Thomas et les autres controversistes d'alors, avaient fait justice d'une manière si éclatante. Les noms seulement ont changé, mais la cause est demeurée la même; les mêmes armes eussent pu être employées avec succès à lui assurer le triomphe à des époques aussi éloignées.

Dans ses *Réponses à diverses questions touchant la règle de Saint-François,* le Docteur Séraphique s'efforce de satisfaire aux objections faites dans le public à l'occasion des querelles universitaires. A chaque question il donne les raisons les plus propres à éclairer et à toucher les esprits désireux de connaître la vérité, et partout il procède avec une franchise admirable. Il ne refuse pas le blâme à ses frères quand ils le méritent, et il se garde bien de défendre ce qui lui semble imparfait et contraire à la règle. Ainsi, quand on lui demande pourquoi ses religieux bâtissent des couvents d'une aussi grande étendue, il commence par en exposer les motifs, puis il ajoute : « Je ne prétends excuser que ce qui est nécessaire et excusable, et je m'unis à vous pour blâmer dans nos maisons les superfluités, les recherches, les choses contraires à l'esprit religieux et dérogeant à notre règle et à la pauvreté ; je les blâme, ainsi que tout ce qui déplaît à Dieu dans notre conduite et dans les divers objets à notre usage. Ceux-là sont coupables de cinq péchés différents, qui introduisent le superflu dans les édifices et ailleurs : 1° Ils transgressent la règle; car en renonçant

aux pompes du siècle, ils ont promis de servir le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité véritable... 2° Ils donnent le mauvais exemple : les autres apprennent à faire de même, ou bien ils se scandalisent en voyant ceux qui devraient mépriser de telles choses, les rechercher et les poursuivre. 3° Ils répandent le trouble parmi les frères ; avec de semblables édifices et tant de sollicitudes la dévotion s'éteint, et la discipline se détruit... 4° Ils dépouillent les autres pauvres, auxquels ils ravissent les aumônes, et de semblables édifices sont pris sur leurs vêtements et leur nourriture ; car en donnant aux uns on refuse aux autres, parce que la volonté et les moyens manquent souvent pour donner à tout le monde. 5° Les hommes perdent la confiance qu'ils nous portaient, et nous devenons impuissants à les édifier par nos exemples, nos prédications, etc. (1). »

Il s'exprime de la même façon en divers endroits ; mais aussi cette franchise lui donne le droit d'exposer avec liberté ses moyens de défense. Il le fait partout avec une solidité parfaite, et quelquefois avec une onction touchante. On retrouve en ce livre, comme dans tous les autres sortis de sa plume, ce cœur aimant dont les douces vertus étaient pour son ordre la justification la plus éclatante (2).

Dans le livre *Pourquoi les Frères Mineurs prêchent et entendent les confessions,* le saint traite avec de nouveaux développements plusieurs questions déjà examinées dans l'ouvrage précédent. Nous nous contenterons seulement

(1) Quest. VII.

(2) Nous avons donné cet ouvrage dans notre traduction des Œuvres spirituelles du saint docteur. Il se trouve au Ve volume.

de faire remarquer le beau témoignage rendu par notre docteur à l'autorité du Saint-Siége. « Le Souverain Pontife, dit-il, a seul toute la plénitude d'autorité conférée par Jésus-Christ à son Église. Il l'a en toutes les églises du monde comme en son siége particulier de Rome. De lui découle toute autorité sur tous les membres inférieurs de l'Église universelle, selon la portion propre à chacun d'eux, de même que dans le ciel découle de Jésus-Christ, la source de tout bien, toute la gloire des saints, quoique chacun d'eux y participe dans une mesure différente, selon sa capacité (1). »

Les disputes duraient toujours malgré les explications données sur tous les points attaqués ou contestés; le bien devenait difficile à accomplir; le saint prit donc de nouveau la plume contre les ennemis de son ordre, il composa une nouvelle *Apologie*. Les objections étaient les mêmes, les réponses avaient été péremptoires; il les reproduisit le plus souvent, mais en leur donnant plus d'étendue, en se portant à un blâme plus sévère, sans toutefois sortir des bornes de sa modération habituelle; en ajoutant de nouvelles raisons aux anciennes, et en résolvant les difficultés soulevées depuis les derniers écrits. Le livre apologétique est digne du grand docteur, mais les objections de ses adversaires ne leur font guère honneur. Il devait être pénible et triste pour Bonaven-

(1) Ipse Summus Pontifex solus habet totam plenitudinem auctoritatis, quam Christus Ecclesiæ contulit, et ubique in omnibus Ecclesiis habet illam, sicut in sua speciali Sede Romana, et ab ipso manat in omnes inferiores per universam Ecclesiam omnis auctoritas, prout singulis competit eam participari, sicut in cœlo ab ipso fonte totius boni Christo Jesu fluit omnis gloria sanctorum, licet eam differenter singuli participent pro captu suo. (Opus *Quare Fratres Minores prædicent*, etc.)

ture de voir un acharnement si tenace appuyé sur des motifs aussi frivoles. Cependant il ne dédaigne aucune des attaques dirigées contre ses frères; car il sait que les accusations les plus dépourvues de sens ne sont pas toujours les moins dangereuses auprès des simples et des hommes sans instruction. Il s'efforce donc de satisfaire à tout, et il eût pu se flatter d'y être parvenu sans la mauvaise foi insigne de ses contradicteurs.

L'Université entière n'avait point partagé l'animosité d'un grand nombre de docteurs contre les religieux mendiants; mais plusieurs, en leur conservant leur ancienne affection, s'étaient pourtant laissé ébranler par les déclamations dont ils étaient l'objet. L'un d'eux pria le saint de l'éclairer sur trois points en particulier de la règle des Frères Mineurs, relatifs à la pauvreté, au travail des mains et aux études. Il le fit en lui envoyant une réponse qu'on a coutume d'appeler la *Défense de la règle.* Le langage en est affectueux et tendre. Il donne au docteur les explications les plus solides, mais en même temps il s'unit à lui pour déplorer ce qui lui paraît répréhensible. En parlant des études philosophiques, il s'écrie : « Écoutez-moi, ô mon bien-aimé, et sur ce point comme sur les autres nous serons d'accord. Les vaines curiosités vous déplaisent, je l'avoue, mais elles me déplaisent également; elles déplaisent aux bons religieux, elles déplaisent à Dieu et à ses anges. Je ne prends point la défense de ceux que nous voyons se livrer sans réserve à des lectures puériles; comme vous, je les ai en horreur. Cependant je vous donne le conseil, je me le donne à moi-même, d'avoir un zèle selon la science, et de ne point concevoir de tels hommes une

aversion outrée. » Puis il lui montre comment ces études philosophiques peuvent se renfermer en de justes limites, comment elles aident à entendre la vérité et à réfuter l'erreur, et il termine avec une grâce admirable : « Je vous prie donc, mon cher frère, de ne point trop abonder en votre sens, de ne point vous croire plus prudent ni meilleur que tous les hommes appelés de Dieu à embrasser cet état, et s'il vous y appelle vous-même, de ne point regarder en arrière. »

Les enfants de saint François n'avaient pour chaussures que des sandales. On incrimina cet usage, et leur défenseur dut encore les justifier sur ce point. Il le fit brièvement, et il adressa son écrit à un docteur qui avait soutenu en chaire que Jésus-Christ et ses apôtres avaient, durant leurs prédications, porté des chaussures comme le reste des hommes. Il lui dit qu'il s'est heurté témérairement contre la vérité évangélique en tenant un semblable langage, et ensuite il le prouve par le témoignage de l'Écriture et des Pères, par le témoignage des monuments où nous voyons les apôtres représentés marchant avec des sandales. « Il est bien singulier, dit-il, de voir un homme lettré nier un fait proclamé et attesté par les pierres elles-mêmes... Vous donc, qui êtes un docteur et un disciple de l'Évangile, si vous ne pouvez atteindre, par votre genre de vie, au sommet de la perfection évangélique, tâchez d'y arriver au moins par une affection pieuse, un langage véridique, des sentiments catholiques, et gardez-vous de fouler aux pieds, au moyen d'explications forcées, la perle très-brillante de ce même Évangile... Que l'onction de l'Esprit-Saint vous instruise, et si vous avez fait entendre

des paroles d'imprudence, hâtez-vous de les rétracter. »

Une cause défendue par des hommes tels que Bonaventure, Thomas d'Aquin, Albert le Grand (1), plaidée devant un pape, juste appréciateur des services rendus à l'Église par les ordres mendiants, une cause ayant l'appui des membres les plus éminents et les plus vertueux du collége apostolique et de l'épiscopat, ne pouvait manquer de triompher des persécutions d'une jalousie mesquine. Le saint roi dont les vertus réjouissaient la France et l'Église, s'était lui-même mêlé au débat en le voyant s'animer et s'étendre. Il avait pour les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François la tendresse la plus vive, comme nous le dirons plus tard. Il ne pouvait, sans une douleur profonde, les voir attaqués avec autant d'animosité; cependant il laissa leur cause s'agiter devant la cour de Rome, et il se borna, en leur continuant les marques extérieures de son estime et de son amour, à attendre la décision du juge suprême des affaires ecclésiastiques, bien assuré que la sentence ne pourrait manquer de leur être favorable. Mais quand, après la bulle

(1) Il faut encore compter parmi les personnages illustres présents à Anagni, pour défendre les ordres religieux, Humbert de Romans, général des Dominicains, et Bertrand d'Aquitaine, Frère Mineur, et auparavant célèbre professeur de l'Université de Paris, sous le nom de *Bigle de Bayonne*. Ce dernier se distinguait surtout par son habileté à résoudre sur-le-champ toutes les objections de ses adversaires. Un jour, dans une dispute avec Saint-Amour, celui-ci, qui ne reconnaissait pas son ancien confrère de l'Université sous l'habit religieux, étonné de la facilité et de la force de ses réponses, s'écria: *Vous êtes un ange descendu du ciel, ou un démon sorti de l'enfer, ou le Bigle de Bayonne.* — Ni un démon, ni un ange, répondit Bertrand, *mais bien le Bigle de Bayonne.*

d'Alexandre IV, donnée en 1255, il vit le mal empirer, il jugea indigne de lui de demeurer plus longtemps sans agir. Il déféra donc lui-même au Pape le livre *des Périls des derniers temps*. L'examen en fut confié à quatre cardinaux renommés par leur savoir et leurs vertus. Pendant cet examen eurent lieu les réfutations dont nous venons de parler, et enfin, le 5 octobre 1256, l'ouvrage fut condamné comme un livre *inique, pervers, exécrable et mensonger;* il y eut ordre d'en brûler tous les exemplaires, et défense d'en garder aucun sous peine d'excommunication (1).

La guerre continua malgré la condamnation. Les députés de l'Université, effrayés de la fermeté de la cour romaine, persuadés qu'il n'y avait rien à gagner après une décision aussi solennelle, convaincus peut-être aussi de leurs torts envers les religieux, les députés, dis-je, se soumirent à l'arrêt du Saint-Siége. Mais il n'en fut pas ainsi de l'auteur même du livre. Il s'enveloppa dans les subtilités et les distinctions où les hérétiques et les orgueilleux humiliés savent se réfugier quand ils sont à bout de moyens. En lisant les subterfuges de cet homme, on se croirait en plein XVIIe siècle, au milieu des agitations du jansénisme. Le docteur du règne de saint Louis était, du reste, digne de servir de modèle aux solitaires de Port-Royal, et l'on pourrait trouver plus d'un point de ressemblance entre lui et Saint-Amour, chargé de défendre les intérêts des siens contre les sentences les

(1) Les cardinaux chargés de l'examen du livre de Saint-Amour étaient Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, Jean Francioge, du titre de Saint-Laurent, Hugues de Saint-Cher, du titre de Sainte-Sabine, Jean des Ursins, du titre de Saint-Nicolas.

plus formelles de l'Église (1). Mais le Pape, trompé d'abord par les semblants hypocrites du docteur, reconnut bien vite combien il était indigne de la moindre faveur. Il lui fit défense absolue de paraître en France et d'exercer nulle part l'office de professeur ou de prédicateur; il le priva même de tous ses bénéfices. « Nous vous intimons ces défenses, lui dit-il, en punition de plusieurs fautes graves, et spécialement du pernicieux et détestable ouvrage composé par vous, et frappé des censures de l'Église d'après le conseil de nos frères les cardinaux. »

Saint Louis, affligé de ces divisions et du scandale qu'elles produisaient en son royaume, avait prié lui-

(1) Voici de quelle manière Saint-Amour désavoua son livre scandaleux. « Ce volume, dit-il, n'a pas toujours conservé la même forme. Il en a changé cinq fois successivement, selon qu'on avait à cœur d'y corriger, d'y ajouter, d'y retrancher, d'y fixer les différents sens. Je crois que l'exemplaire qui m'en a été montré est de la troisième compilation; et je ne sais s'il ne s'y serait pas glissé quelque chose de défectueux, par rapport au tour et à la forme, d'où le Pape aurait pris lieu de le condamner, puisqu'on m'assure qu'il n'a point eu intention de toucher aux témoignages de l'Écriture sainte. En ce cas, bien loin de contredire son jugement, j'y défère et je m'y attache en fidèle obéissant. Que s'il eût vu la quatrième ou la cinquième compilation de ces témoignages, comme ils ne contiennent rien qui doive offenser une âme chrétienne, ce n'aurait point été pour lui une matière de censure, mais plutôt un sujet d'approbation. Car il est remarquable que dans ces diverses compilations on a fait généralement profession de les soumettre toutes à la correction de l'Église, c'est-à-dire, du Pape et des prélats, à qui cette autorité appartient. Les savants qui y ont travaillé demeurent donc à couvert de tout blâme, n'étant coupables ni de mauvaise volonté dans ce qu'ils ont avancé, ni d'opiniâtreté à soutenir ce qui leur serait échappé, par inadvertance, de désagréable au Pape. » (*Hist. de l'Egl. gallic.*, t. XI, p. 480.) — Comme on le voit, l'esprit janséniste ne fit point preuve d'une habileté plus grande.

même Alexandre IV de porter la sentence d'exil. Le Pape lui écrivit pour lui faire part de sa décision, et le pria à son tour de la soutenir de son autorité royale. Il lui rappelle ses enfants bien-aimés, les religieux en proie à la persécution, et demande pour eux sa faveur et son appui. Le pieux roi fut à leur égard ce qu'il avait toujours été. Les passions mondaines n'arrivèrent jamais jusqu'à son âme, et les calomnies le trouvèrent toujours immuable en son affection. Quant à Saint-Amour, il se retira en sa ville natale, mais il continua à ranimer les divisions momentanément calmées. Il y réussit d'autant mieux que la soumission des députés de l'Université avait été fort mal accueillie par les docteurs de Paris. Les disputes duraient encore en 1258, et cette année fut pour les religieux une année d'orage, d'épreuve et d'amertume. L'Université ne cessait de réclamer le retour de son représentant ; l'évêque de Paris, l'ami des Mendiants persécutés, s'adressa lui-même au Pape dans ce but, et les enfants de saint Dominique, sur qui pesait le fort de la tempête, se flattèrent de voir des jours meilleurs se lever pour eux, s'ils se faisaient suppliants en faveur de leurs ennemis. Mais Alexandre était inébranlable. La pitié lui sembla une faiblesse en présence de la mauvaise foi d'un homme rebelle à l'Église ; il maintint les arrêts de sa justice, brisa par de nouveaux décrets l'opiniâtreté orgueilleuse des docteurs révoltés, et eut enfin la gloire de terminer une dispute commencée depuis de longues années. Bien des scandales eurent lieu durant ces agitations. L'Université y perdit une partie du prestige qu'elle exerçait sur le monde catholique, les ordres religieux y gagnèrent l'estime des

des paroles d'imprudence, hâtez-vous de les rétracter. »

Une cause défendue par des hommes tels que Bonaventure, Thomas d'Aquin, Albert le Grand (1), plaidée devant un pape, juste appréciateur des services rendus à l'Église par les ordres mendiants, une cause ayant l'appui des membres les plus éminents et les plus vertueux du collége apostolique et de l'épiscopat, ne pouvait manquer de triompher des persécutions d'une jalousie mesquine. Le saint roi dont les vertus réjouissaient la France et l'Église, s'était lui-même mêlé au débat en le voyant s'animer et s'étendre. Il avait pour les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François la tendresse la plus vive, comme nous le dirons plus tard. Il ne pouvait, sans une douleur profonde, les voir attaqués avec autant d'animosité ; cependant il laissa leur cause s'agiter devant la cour de Rome, et il se borna, en leur continuant les marques extérieures de son estime et de son amour, à attendre la décision du juge suprême des affaires ecclésiastiques, bien assuré que la sentence ne pourrait manquer de leur être favorable. Mais quand, après la bulle

(1) Il faut encore compter parmi les personnages illustres présents à Anagni, pour défendre les ordres religieux, Humbert de Romans, général des Dominicains, et Bertrand d'Aquitaine, Frère Mineur, et auparavant célèbre professeur de l'Université de Paris, sous le nom de *Bigle de Bayonne*. Ce dernier se distinguait surtout par son habileté à résoudre sur-le-champ toutes les objections de ses adversaires. Un jour, dans une dispute avec Saint-Amour, celui-ci, qui ne reconnaissait pas son ancien confrère de l'Université sous l'habit religieux, étonné de la facilité et de la force de ses réponses, s'écria : *Vous êtes un ange descendu du ciel, ou un démon sorti de l'enfer, ou le Bigle de Bayonne.* — Ni un démon, ni un ange, répondit Bertrand, *mais bien le Bigle de Bayonne.*

d'Alexandre IV, donnée en 1255, il vit le mal empirer, il jugea indigne de lui de demeurer plus longtemps sans agir. Il déféra donc lui-même au Pape le livre *des Périls des derniers temps*. L'examen en fut confié à quatre cardinaux renommés par leur savoir et leurs vertus. Pendant cet examen eurent lieu les réfutations dont nous venons de parler, et enfin, le 5 octobre 1256, l'ouvrage fut condamné comme un livre *inique, pervers, exécrable et mensonger;* il y eut ordre d'en brûler tous les exemplaires, et défense d'en garder aucun sous peine d'excommunication (1).

La guerre continua malgré la condamnation. Les députés de l'Université, effrayés de la fermeté de la cour romaine, persuadés qu'il n'y avait rien à gagner après une décision aussi solennelle, convaincus peut-être aussi de leurs torts envers les religieux, les députés, dis-je, se soumirent à l'arrêt du Saint-Siége. Mais il n'en fut pas ainsi de l'auteur même du livre. Il s'enveloppa dans les subtilités et les distinctions où les hérétiques et les orgueilleux humiliés savent se réfugier quand ils sont à bout de moyens. En lisant les subterfuges de cet homme, on se croirait en plein XVII[e] siècle, au milieu des agitations du jansénisme. Le docteur du règne de saint Louis était, du reste, digne de servir de modèle aux solitaires de Port-Royal, et l'on pourrait trouver plus d'un point de ressemblance entre lui et Saint-Amour, chargé de défendre les intérêts des siens contre les sentences les

(1) Les cardinaux chargés de l'examen du livre de Saint-Amour étaient Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, Jean Francioge, du titre de Saint-Laurent, Hugues de Saint-Cher, du titre de Sainte-Sabine, Jean des Ursins, du titre de Saint-Nicolas.

des paroles d'imprudence, hâtez-vous de les rétracter. »

Une cause défendue par des hommes tels que Bonaventure, Thomas d'Aquin, Albert le Grand (1), plaidée devant un pape, juste appréciateur des services rendus à l'Église par les ordres mendiants, une cause ayant l'appui des membres les plus éminents et les plus vertueux du collége apostolique et de l'épiscopat, ne pouvait manquer de triompher des persécutions d'une jalousie mesquine. Le saint roi dont les vertus réjouissaient la France et l'Église, s'était lui-même mêlé au débat en le voyant s'animer et s'étendre. Il avait pour les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François la tendresse la plus vive, comme nous le dirons plus tard. Il ne pouvait, sans une douleur profonde, les voir attaqués avec autant d'animosité; cependant il laissa leur cause s'agiter devant la cour de Rome, et il se borna, en leur continuant les marques extérieures de son estime et de son amour, à attendre la décision du juge suprême des affaires ecclésiastiques, bien assuré que la sentence ne pourrait manquer de leur être favorable. Mais quand, après la bulle

(1) Il faut encore compter parmi les personnages illustres présents à Anagni, pour défendre les ordres religieux, Humbert de Romans, général des Dominicains, et Bertrand d'Aquitaine, Frère Mineur, et auparavant célèbre professeur de l'Université de Paris, sous le nom de *Bigle de Bayonne*. Ce dernier se distinguait surtout par son habileté à résoudre sur-le-champ toutes les objections de ses adversaires. Un jour, dans une dispute avec Saint-Amour, celui-ci, qui ne reconnaissait pas son ancien confrère de l'Université sous l'habit religieux, étonné de la facilité et de la force de ses réponses, s'écria: *Vous êtes un ange descendu du ciel, ou un démon sorti de l'enfer, ou le Bigle de Bayonne.* — Ni un démon, ni un ange, répondit Bertrand, *mais bien le Bigle de Bayonne.*

d'Alexandre IV, donnée en 1255, il vit le mal empirer, il jugea indigne de lui de demeurer plus longtemps sans agir. Il déféra donc lui-même au Pape le livre *des Périls des derniers temps*. L'examen en fut confié à quatre cardinaux renommés par leur savoir et leurs vertus. Pendant cet examen eurent lieu les réfutations dont nous venons de parler, et enfin, le 5 octobre 1256, l'ouvrage fut condamné comme un livre *inique, pervers, exécrable et mensonger;* il y eut ordre d'en brûler tous les exemplaires, et défense d'en garder aucun sous peine d'excommunication (1).

La guerre continua malgré la condamnation. Les députés de l'Université, effrayés de la fermeté de la cour romaine, persuadés qu'il n'y avait rien à gagner après une décision aussi solennelle, convaincus peut-être aussi de leurs torts envers les religieux, les députés, dis-je, se soumirent à l'arrêt du Saint-Siége. Mais il n'en fut pas ainsi de l'auteur même du livre. Il s'enveloppa dans les subtilités et les distinctions où les hérétiques et les orgueilleux humiliés savent se réfugier quand ils sont à bout de moyens. En lisant les subterfuges de cet homme, on se croirait en plein XVIIe siècle, au milieu des agitations du jansénisme. Le docteur du règne de saint Louis était, du reste, digne de servir de modèle aux solitaires de Port-Royal, et l'on pourrait trouver plus d'un point de ressemblance entre lui et Saint-Amour, chargé de défendre les intérêts des siens contre les sentences les

(1) Les cardinaux chargés de l'examen du livre de Saint-Amour étaient Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, Jean Francioge, du titre de Saint-Laurent, Hugues de Saint-Cher, du titre de Sainte-Sabine, Jean des Ursins, du titre de Saint-Nicolas.

d'un Frère Mineur. Ils jugèrent la règle de l'humble François au flambeau de la sagesse humaine, et ils imaginèrent des tempéraments. Cette règle, divinement accordée pour humilier la lâcheté des chrétiens prévaricateurs, pour consoler et embellir l'Église par des vertus et des sacrifices dignes du ciel, ils la contemplèrent avec un regard de tristesse et de découragement, et ils l'altérèrent en plusieurs points. Parmi eux nous remarquons d'abord Élie de Cortone, successeur immédiat de François dans le gouvernement général de l'ordre. Reçu par le saint lui-même au nombre de ses enfants, Élie s'était attaché à lui avec une tendresse toute filiale. Son aptitude pour les affaires, sa mâle énergie et son savoir eussent pu le rendre une des colonnes de la pieuse famille; mais l'humilité n'avait point jeté en son âme des racines assez profondes. Sa sagesse devint une sagesse mondaine et ses entreprises produisirent des fruits bien amers pour lui et ses frères. Nous ne l'accuserons pas, comme un grand nombre, d'avoir été un hypocrite, d'avoir ambitionné le poste éminent où il parvint; mais nous ne saurions excuser ses tentatives contre la règle de son glorieux père. Saint François avait reconnu dans Élie cette propension à innover; il en avait gémi, et l'en avait repris sévèrement. Un jour le vénéré patriarche des pauvres adressa à Élie ces paroles prophétiques : « Hélas ! misérable, ton sort est « déjà décidé : tu ne mourras pas dans la religion. Tu « as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop « léger avec ton orgueil et ta science mondaine. » Après la mort du fondateur, les frères, trompés sur ses vertus, le choisirent pour lui succéder, et, dans le premier temps

de son administration, ils n'eurent point à se repentir de leur choix. Il s'occupa avec activité de tous les besoins de l'ordre, et procura la canonisation de leur bien-aimé Père. Mais ces commencements durèrent peu. Il altéra la pauvreté que François d'Assise avait léguée à ses enfants comme leur plus sûr et leur plus précieux héritage, et, en présence de ce tombeau dont les miracles renouvelés chaque jour attestaient combien cher au Ciel était le genre de vie choisi par l'humble pénitent, il ne craignit pas de porter une main profane sur le dépôt confié à sa vigilance et il commença à vérifier les lamentables prédictions dont il avait été l'objet.

Des réclamations s'élevèrent bientôt contre les atteintes portées à la règle. Saint Antoine de Padoue était à la tête des opposants. Ils s'adressèrent au Pape, et Grégoire IX jugea leurs plaintes assez fondées pour déposer Élie. C'était, en effet, une chose grave que d'user de son autorité pour arracher même une pierre de cet édifice auguste, et les zélés disciples de la pauvreté avaient sous les yeux assez d'exemples d'une décadence funeste dans plusieurs ordres naguère encore fervents, pour craindre d'arriver peu à peu à une ruine irréparable. A la place d'Élie fut élu le frère Jean Parent. C'était un religieux d'une vie à l'abri de tout reproche. Attaché de cœur à la règle, dévoué à l'austère pauvreté de François, il avait vu avec douleur le relâchement s'introduire parmi ses enfants. Déjà, à la mort du saint fondateur, il avait réuni en sa faveur bon nombre de voix, et si la majorité l'eût porté alors au gouvernement, bien des déchirements eussent été épargnés à l'ordre. A peine choisi, il s'empressa d'abolir les innovations in-

troduites par son prédécesseur, et de rétablir les choses dans le premier état.

Mais le mal était plus grand qu'on ne se l'était imaginé. Bien des mécontents voyaient de mauvais œil ces réformes du nouveau supérieur. Le Pape avait déposé Élie avec peine ; il l'aimait, car il avait reconnu en lui un homme supérieur, et ensuite il avait été touché de sa soumission et de son humilité au moment où il lui fut enjoint de descendre du premier rang à celui de simple frère. Élie en effet avait paru repentant ; il avait promis de renoncer à toute affaire, et demandé à passer le reste de ses jours dans la solitude. Mais ces dispositions, si elles furent véritables, n'eurent guère de consistance. Le besoin d'agir tourmentait ce cœur impatient de domination ; il ranima son parti. Antoine de Padoue n'était plus là pour contenir les mécontents par l'autorité de son savoir et de ses vertus. Au chapitre de 1236 ils demandèrent le rétablissement du frère Élie, et le Pape, trompé sur la sincérité de sa conversion, consentit à leur désir. Bientôt recommencèrent les innovations. Les anciens, outrés de douleur, adressèrent des remontrances au général ; mais celui-ci, usant du prestige qu'il exerçait sur l'esprit de Grégoire IX, alla le trouver, et obtint de pleins pouvoirs pour agir contre ces religieux, comme s'ils eussent été des rebelles et des perturbateurs. Alors les hommes les plus vénérables de l'ordre se virent condamnés au silence, exilés, dispersés en divers monastères, et n'eurent plus pour ressource que de supplier dans l'humiliation le Seigneur de conserver l'œuvre de François d'Assise. Leur chef, Césaire de Spire, religieux digne des respects de tous ses frères par ses

vertus éminentes, fut jeté, chargé de chaînes dans une prison. Il avait embrassé la pauvreté à la voix d'Élie, et il était devenu un prédicateur illustre par son zèle et sa ferveur ardente. Lorsque le saint fondateur voulut envoyer ses enfants aux peuples encore à moitié barbares de l'Allemagne, frère Élie ne jugea personne plus digne d'être à la tête des missionnaires que Césaire. En effet il étendit son ordre en diverses contrées du Nord; sous sa direction, des pays sans nombre reçurent la rosée bienfaisante des prédications divines. Trente et les montagnes du Tyrol, Augsbourg, Mayence, Worms, Spire, Cologne, Saltzbourg, Ratisbonne, la Thuringe et même la Suède entendirent la parole de Dieu, et partout on remarqua des fruits abondants de salut. Les ouvriers évangéliques furent soumis à de rudes labeurs, mais leur zèle se trouva à la hauteur de leur mission, et leur courage, soutenu par la foi inébranlable de Césaire, demeura supérieur aux obstacles. Dans la suite le chef glorieux de cette belle colonie revint au milieu de ses frères d'Italie, et il continua de les édifier jusqu'aux jours malheureux dont nous racontons l'histoire. Ce qu'il avait espéré trouver chez les barbares du Nord, son zèle le lui fit rencontrer au milieu des siens. Une prison lui fut donnée par celui qu'il avait aimé à considérer comme un père, et dont les saintes exhortations l'avaient retiré du monde; par lui le martyre vint le couronner là où il eût dû goûter le repos et la paix. Un jour, au commencement de l'année 1239, le gardien de Césaire oublia de fermer la porte. Le saint vieillard en profita pour aller réchauffer un peu au soleil ses membres engourdis par le froid; mais le gardien s'en aperçut, et,

croyant qu'il prenait la fuite, il courut à lui et le frappa d'un coup si rude, qu'il en mourut sur-le-champ.

L'ami de François d'Assise, le protecteur de son ordre, Grégoire IX avait cru accomplir un acte de justice en rétablissant Élie. La nuit qui suivit la mort de Césaire, il vit en songe des anges s'élevant vers les régions célestes; ils transportaient l'âme d'un serviteur de Dieu au séjour de la gloire. Grégoire se demandait quelle était cette âme bienheureuse, quand un ange, se séparant de la troupe, s'approcha et lui dit que c'était l'âme de Césaire de Spire, mis à mort pour la défense des lois de son ordre. Le Pape, étonné et ne pouvant s'expliquer comment le religieux avait trouvé le martyre parmi ses frères, se hâta d'appeler au palais les Franciscains de Pérouse, où il demeurait alors. Ils ne purent lever son incertitude; mais le lendemain arriva la nouvelle que l'ordre comptait un saint de plus, et qu'une tache de sang indélébile en souillait les annales destinées à enregistrer des victoires différentes.

Le grand et vertueux pontife, transpercé de douleur, comprit comment, par son ambition et ses ruses, Élie avait surpris sa vieillesse. Il rassembla sur-le-champ un chapitre des ministres de l'ordre. Le général fut déposé, et le frère Albert de Pise mis à sa place. C'était un choix heureux : Albert était un homme voué de cœur aux pratiques de la vie religieuse, accoutumé à marcher dans les voies d'une perfection élevée, et d'une douceur propre à calmer bien des blessures. Mais la mort ne lui permit pas de réaliser toutes les espérances que les frères avaient conçues de lui; elle le surprit au milieu de ses pieux projets et de ses saintes entreprises.

Il légua à un autre le fardeau qu'il avait porté en véritable enfant de saint François.

Haymon fut appelé à lui succéder en 1241. C'était encore un religieux digne d'occuper le poste éminent de supérieur général. Haymon, nous l'avons dit plus haut, avait brillé dans l'Université de Paris par son savoir théologique; son aptitude pour les affaires s'était montrée en diverses circonstances, et Grégoire IX l'avait employé utilement en des affaires importantes; il édifia ses frères par sa vie sainte, et arrêta pour quelque temps la tendance au relâchement; mais, comme Albert, il vécut trop peu pour guérir toutes les plaies: sa mort arriva en 1244, environ trois ans après son élection.

Les partisans d'Élie entreprirent de le remettre à leur tête, mais inutilement; Crescentius de Jési fut élu. Alors commencèrent pour le malheureux Élie des humiliations auxquelles il n'était point préparé. Accusé d'avoir favorisé Frédéric II, prince excommunié, le pape Innocent IV le dépouilla encore de tout privilége clérical, et l'excommunia lui-même. Un cœur humble se serait soumis et aurait enseveli dans le silence de la retraite les restes d'une vie déjà trop agitée; il n'en fut pas ainsi d'Élie. Il se fit ouvertement le serviteur d'un empereur ennemi de l'Église et digne de l'exécration de tout homme de bien; il abandonna son ordre, et confirma ainsi les accusations dont il avait été l'objet. Cependant le repentir toucha son âme quand la maladie vint le visiter, et il mourut réconcilié avec le Pape et avec ses frères (1).

(1) Nous regrettons de ne pouvoir partager sur frère Élie le sentiment du pieux auteur de l'Histoire de saint François d'Assise. Il

Crescentius était un vieillard dont la vie s'était écoulée dans une observation exemplaire de la règle ; mais il n'avait plus l'énergie nécessaire dans les circonstances où se trouvait l'ordre. Il laissa s'affaiblir la discipline dans la province de Pise ; ensuite on l'accusa de marcher sur les traces d'Élie, par rapport à la pauvreté, de bâtir des couvents trop somptueux, de les orner avec trop de magnificence. De là des réclamations de la part des religieux zélés, réclamations qui eurent pour résultat l'élection d'un autre supérieur. Crescentius, descendu au rang de simple frère, passa le reste de sa vie dans la pratique de l'humilité et une fidélité parfaite à toutes les prescriptions de la règle (1).

Jean de Parme, appelé à lui succéder, avait toute la ferveur des premiers temps de l'ordre. La joie fut générale dans la pieuse famille quand on apprit l'élection d'un tel homme. Les compagnons de saint François dirent en le voyant que leur bienheureux fondateur était ressuscité, qu'un homme de lumière et de vertu leur avait été envoyé pour redresser leurs voies et les conduire dans les sentiers des commandements divins. Personne, en effet, n'était plus propre à remédier aux malheurs anciens que le nouveau supérieur, personne ne

nous semble impossible d'excuser un homme qui ne craignit pas de se jeter entre les bras d'un prince excommunié. Quand même Élie n'aurait commis que ce seul crime, ce serait assez pour imprimer à sa mémoire une tache ineffaçable. Nous reconnaissons en lui l'homme habile et fait pour agir, mais non l'humble religieux, toujours empressé à faire de l'obéissance la règle de sa conduite, au temps de l'humiliation comme aux jours de la prospérité.

(1) Absolutus ab officio vixit deinceps in prima humilitatis vocatione. (*Vit. Joan. Parm.*)

possédait mieux l'esprit de la règle. Sa science était élevée, sa parole puissante, sa piété vive et tendre, sa contemplation sublime, son humilité profonde. Zélateur ardent de la pauvreté, il portait un habit aussi grossier que le dernier d'entre les frères, et jamais à table il ne mangeait de plus d'un mets. Il refrénait sa langue avec un soin si parfait, qu'à la fin de sa vie il éprouva quelques craintes d'avoir excédé les justes bornes en ce point.

Son premier soin fut d'écrire aux religieux exilés par Élie afin de les consoler et de les rendre aux maisons dont ils avaient été la gloire et l'ornement. Ensuite il entreprit la réforme, mais le mal était grave, et plusieurs religieux le jugeaient irréparable. Quand le bon frère Ægidius parut la première fois devant le nouveau supérieur, il le salua avec amour, et lui dit avec un sentiment de tristesse amère : « Vous venez fort à propos, mon Père, mais bien tard (1). » Cependant il se mit à l'œuvre avec un courage indomptable. En trois années il visita toutes les maisons confiées à ses soins, et se montra sans pitié pour les abus. Deux religieux seulement l'accompagnaient dans ses voyages ; il marchait à pied, vêtu d'un habit pauvre, et rien n'indiquait en lui le premier personnage de l'ordre. Souvent, à son arrivée dans une maison, on le prenait pour un frère ordinaire, et lui, demeurant plusieurs jours sans se faire connaître, observait chaque chose en silence ; puis, quand il avait tout remarqué, il se découvrait, réformait ce qu'il jugeait

(1) Ægidius, ut eum primum salutavit : *Bene venisti*, inquit, *Pater, sed tarde ;* innuens multa irrepsisse quæ remedium non haberent. (*Vit. Joan. Parm.*)

défectueux, destituait les supérieurs imparfaits, encourageait les bons, consolait les faibles et les affligés, donnait des avis convenables, et remettait en vigueur les observances primitives.

Les zélateurs bénirent de si saints efforts et les secondèrent; mais les frères adonnés au relâchement, les religieux frappés et humiliés en conçurent un vif dépit; leur âme se remplit de fiel contre le courageux supérieur: ils attendaient l'occasion d'éclater. Elle se présenta lors du chapitre général tenu à Rome en 1256, en présence d'Alexandre IV, et ils se gardèrent bien de la laisser passer. Il y eut de leur part une accusation en règle contre les rigueurs et les sévérités de Jean de Parme; ils le montrèrent comme un novateur dangereux, comme un homme introduisant dans l'ordre des obligations inconnues avant lui, et ils demandèrent l'élection d'un autre frère à la dignité de général. Alors le Pape craignit de voir se renouveler les divisions dont Élie avait été le premier auteur parmi ses frères. Après avoir inutilement cherché à calmer les mécontents, il conseilla en particulier à Jean de céder à l'orage et de se démettre d'une charge où son zèle ne recueillait qu'amertume. Le pieux supérieur n'hésita pas un instant: il renonça à sa dignité malgré ses amis, qui ignoraient sous quelle impulsion il agissait. Pendant deux jours il résista à leurs supplications, et enfin le Pape, intervenant, ordonna de choisir un autre supérieur. Le chapitre voulut au moins donner à Jean une marque de son estime et de sa confiance: il lui laissa la nomination de son successeur. Le fervent religieux désirait par-dessus tout voir la paix renaître dans l'ordre; c'était dans ce

but qu'il se sacrifiait généreusement et sans murmure. Mais en même temps il faisait des vœux pour la réforme des abus. Il crut donc que nul ne serait plus capable que Bonaventure de gagner tous les cœurs et d'arriver à réaliser une œuvre devant laquelle son zèle venait d'échouer. Il avait remarqué comment, en ce jeune religieux, la douceur la plus inaltérable se trouvait unie à une piété vive et profonde, à une fidélité sans bornes aux prescriptions de la règle, à un jugement droit et solide, et à une fermeté supérieure à tous les obstacles. Il le proposa à ses frères comme l'homme le plus propre à faire revivre parmi eux les jours de ferveur, et son choix fut confirmé à l'unanimité. La réputation de Bonaventure s'était répandue depuis longtemps dans les divers pays, et tous les religieux avaient entendu raconter l'innocence et la candeur de sa vie angélique, ses progrès extraordinaires dans la science sacrée, la sublimité de son enseignement, le succès de ses prédications. Tous saluèrent avec bonheur son avénement au généralat.

Mais pour lui cette nouvelle fut un coup de foudre. Il gémit amèrement en voyant quel fardeau lui était imposé. Cependant il dut se soumettre et accepter; le Pape avait confirmé le choix du chapitre. Le saint se prosterna humblement contre terre, et, donnant à ses larmes un libre cours, il conjura dans l'effusion de son âme le Dieu de François d'Assise de lui communiquer la sagesse, l'intelligence et la force dont il avait besoin pour diriger ce peuple si nombreux confié à son inexpérience. Sa prière fut ardente, elle sortait d'un cœur en proie à la crainte et aux angoisses; le Seigneur l'exauça

et l'admit en sa présence comme un parfum délicieux. Il confirma lui-même par l'abondance de ses bénédictions le choix de ses enfants, et se montra, selon sa promesse, le protecteur de l'ordre Séraphique (1).

Le saint partit sans retard pour Rome afin de prendre la direction des affaires dont il se trouvait chargé, et de réunir tous les cœurs dans la paix, l'obéissance et l'humilité. L'ordre, comme nous l'avons vu, ne s'était point remis des premières agitations causées par frère Élie. L'esprit d'opposition s'y était perpétué tantôt ostensiblement, tantôt en secret, selon les circonstances, et les hommes de vertu préposés à sa direction avaient eu à déplorer plus d'une fois les malheureuses innovations qu'ils étaient impuissants à faire disparaître. Le monde était demeuré étranger, il est vrai, à ces murmures; du moins nous ne voyons pas les ennemis des Frères Mineurs en profiter contre eux ni leur en faire un reproche. Mais le mal pouvait s'accroître, transpirer au dehors, scandaliser les faibles, et empêcher pour longtemps le bien de s'accomplir. Il était donc urgent de mettre à le guérir tout le zèle et la prudence possibles. Le nouveau supérieur s'y appliqua sans réserve.

Il commença d'abord par abaisser ses regards sur lui-même. « Le supérieur, disait-il, doit être pour les autres

(1) Un jour saint François, plein d'anxiété pour ses enfants, suppliait le Seigneur en leur faveur. Il lui répondit : « Pourquoi, pauvre petit homme, te troubler de la sorte? T'ai-je donc établi pasteur d'un ordre qui m'appartient, pour te voir oublier que j'en suis le protecteur principal ?... Si tes enfants tombent, j'en susciterai d'autres; s'ils ne sont pas encore nés, je leur donnerai la vie, et quelque secousse qu'éprouve cette faible et pauvre religion, je l'assisterai toujours, et elle ne succombera pas. » (*Légende de saint François*, ch. 8.)

un modèle de bonne vie, et démontrer, par ses actions, comme par autant d'images, ce qu'il enseigne par ses paroles (1). » Sans doute sa vie si pure n'avait besoin d'aucune réforme, la règle de Saint-François n'avait jamais compté d'observateur plus accompli; mais il savait que le supérieur doit être, parmi les religieux les plus fervents, comme le soleil au milieu des astres, et que s'il veut entreprendre de réformer les autres, il doit ne donner aucune prise à la critique. Il se rappela François d'Assise, son bienheureux père, et, comme lui, il ne voulut se distinguer que par une fidélité irréprochable à toutes les observances de l'ordre et par la pratique la plus héroïque de toutes les vertus. Il résolut de s'unir plus étroitement que jamais à Dieu. Les occupations nombreuses de sa charge, loin de lui être un obstacle, lui parurent un motif plus urgent de ne jamais détourner ses regards de ce centre de toute lumière, de toute sagesse et de toute charité. « Un supérieur, s'écriait-il, est un médiateur entre Dieu et ses frères; de même qu'il traite avec eux les affaires de Dieu en les instruisant, en les corrigeant, en les faisant progresser dans la vertu, de même il doit s'appliquer à avancer continuellement les leurs auprès de Dieu en apaisant sa colère, en obtenant ses grâces et en les préservant du péché (2). » Pour entretenir cette union, outre les exercices communs à tous les religieux, il se traça des pratiques particulières, il se choisit des moments pour se livrer à de pieuses méditations, se répandre en de saints transports d'amour,

(1) *Les six Ailes des Séraphins*, ch. 6.
(2) *Ibid.*, ch. 8.

et lorsque la surabondance des affaires l'empêchait de suivre l'ardeur de sa dévotion, il tenait au moins sa pensée fixée sur son Seigneur, il travaillait sous ses yeux, et son cœur demeurait sans cesse ouvert aux effusions de sa grâce.

Après Dieu, il se tourna vers ses frères. Leurs vertus et leurs défauts, leurs infirmités spirituelles et leurs besoins corporels attirèrent son attention. Il les embrassa tous dans son inépuisable charité, et se considéra, selon l'expression de la règle, comme *le serviteur de tout l'ordre* (1). Cet ordre était sa famille chérie; il l'avait vue avec amertume et douleur commencer à s'éloigner des enseignements de son saint patriarche; ses soins, à lui, vont être maintenant de réconcilier le cœur des enfants avec leur père, et de préparer au Seigneur un peuple parfait.

Pour y arriver plus sûrement, il arrêta en son esprit de ne point laisser fléchir la justice en présence du désordre, de ne jamais oublier la miséricorde envers le repentir, d'être toujours fidèle à encourager les faibles, à affermir les forts, à se montrer prévenant et facile vis-à-vis des esprits timides, à s'associer aux peines et aux épreuves du moindre d'entre ses frères, et à les considérer tous sans exception comme ayant droit à sa sollicitude et à son amour le plus tendre. C'est une tâche pénible, un lourd et pesant fardeau que le gouvernement d'un ordre chargé des ministères les plus importants dans la sainte Église, soumis à une règle exigeant chaque jour de tous ses membres des sacrifices héroïques,

(1) *Les six Ailes des séraphins*, ch. 8.

et menaçant de déchoir des sublimes hauteurs où l'avait placé son angélique fondateur; mais la charité est forte comme la mort, et les difficultés ne compteront pas devant elle. Durant les dix-huit années de son généralat, Bonaventure sera digne de François d'Assise, et quand avant sa mort il remettra en d'autres mains l'héritage confié à son zèle, la paix y règnera, les vertus y seront florissantes, et ses successeurs n'auront qu'à marcher sur ses traces pour maintenir la grande et sainte famille dans la ferveur et la régularité.

Le Pape lui vint puissamment en aide. Désireux de voir renaître et se consolider la paix dans un ordre dont il voulut jusqu'à la mort demeurer le protecteur spécial, juste appréciateur des difficultés inhérentes à la charge de supérieur général d'un tel ordre, il tâcha d'aplanir la voie sous les pas du nouvel élu. Dans une bulle donnée à ce dessein, il révoque tous les priviléges, toutes les permissions de nature à altérer tant soit peu la dicipline; il confère à l'homme de Dieu les pouvoirs les plus amples, et, afin de l'affermir dans l'accomplissement de ses graves devoirs, il lui témoigne, dans un langage vraiment paternel, quelle confiance lui inspirent ses vertus, il le croit doué d'une grâce toute céleste pour gouverner le peuple saint de Dieu et le diriger heureusement dans les sentiers de la vie parfaite. Sous sa conduite salutaire, l'ordre Séraphique prendra des accroissements nouveaux, il se développera sans interruption. Qu'il donne donc à cet ordre les soins les plus vigilants, qu'il en bannisse le vice par un zèle incessant à punir les fautes, qu'il lui prodigue les enseignements de sa doctrine et lui fasse sentir les effets de sa sagesse; en un mot, que la

famille franciscaine grandisse en mérite devant Dieu, qu'elle se rende digne des faveurs du Saint-Siége, et que sa renommée soit pure et brillante auprès des hommes. Bonaventure, de son côté, trouvera toujours dans le Pontife suprême de l'Église un protecteur, toujours il pourra se reposer sur lui au milieu des vives sollicitudes du gouvernement, lui ouvrir son cœur et attendre de lui des paroles d'encouragement et de bénédiction.

Quand le père fait entendre un tel langage, l'enfant dévoué s'incline dans une effusion de reconnaissance et de bonheur, le soleil lui semble plus radieux, l'air plus serein, la tempête moins à redouter, le travail moins fatigant. Il se met à l'œuvre en murmurant un chant de confiance et d'amour, et, les regards fixés vers le but, il marche sans craindre l'obstacle; il porte écrit en son cœur ces belles paroles : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (Rom., VIII, 31.)

CHAPITRE VIII

L'ÉVANGILE ÉTERNEL. — JEAN DE PARME.

Eruis sustinentes te, Domine, et liberas eos. (ECCLI., LI.)

Vous tirez du péril, Seigneur, ceux qui ne se lassent point de vous attendre, et vous les délivrez.

La dispute entre l'Université de Paris et les ordres mendiants était dans toute son effervescence quand saint Bonaventure fut élevé à la dignité de supérieur général de ses frères. Nous avons vu quel zèle il mit à les défendre, et comment il répondit aux accusations calomniatrices de leurs ennemis. Mais une affaire plus grave, parce qu'elle le concernait plus immédiatement, appelait son attention, et elle ne devait pas être une des moins douloureuses pour son cœur : c'était la mise en jugement de Jean de Parme, son vénérable prédécesseur.

Alors courait par le monde un livre déplorable appelé *l'Évangile éternel*. L'auteur, imbu des idées de l'abbé

docteur de l'Université de Paris. Il avait ensuite enseigné avec réputation la théologie à Bologne, à Naples et à Rome. En 1245, ses talents le firent appeler au concile de Lyon. Devenu supérieur général, il gagna l'estime et la confiance d'Innocent IV, et fut envoyé comme légat du Saint-Siége en Orient afin de travailler à l'extinction du schisme. Sa sainteté et la sagesse toute divine de son langage et de ses œuvres lui concilièrent à un tel degré l'estime et la vénération des Grecs, qu'ils le considérèrent non comme un homme doué d'une prudence et d'une science extraordinaires, mais comme un de leurs anciens Pères, comme un de leurs docteurs les plus illustres, et même comme un des premiers disciples du Sauveur (1). Durant son généralat, nous l'avons vu, il se montra fervent disciple de saint François. Mais l'accusation d'hérésie a été soulevée contre lui; on le dit partisan de Joachim, et les hommes qui l'ont forcé à abandonner le rang suprême parmi ses frères, demandent sa mise en jugement. L'épreuve était douloureuse, l'humble Franciscain était prêt à accepter toutes les amertumes possibles. D'ailleurs, l'accusation d'hérésie était grave ; elle n'avait pas seulement pour auteurs des religieux mécontents, elle retentissait parmi les docteurs ennemis de l'ordre Séraphique, et elle avait pris assez de consistance pour nécessiter un examen comme satisfaction à l'opinion publique. Saint Bonaventure ne pouvait par lui-même se charger de cette affaire : les inté-

(1) Tanta erga eum inter Græcos reverentia fuit, tanta sanctitatis et divinæ sapientiæ existimatio, ut non se putarent hominem quempiam prudentem et eruditum videre, sed ex antiquis patribus seu doctoribus unum, sive aliquem ex Christi discipulis. (*Joan. Parm. Vit.*)

rêts de l'ordre réclamaient sa présence à Anagni où se débattaient les affaires des religieux mendiants; il devait d'ailleurs répugner singulièrement à son noble cœur de commencer son administration par le jugement d'un homme dont le choix l'avait montré comme le plus digne entre ses frères, et désigné, malgré son âge peu avancé, pour le poste éminent auquel il venait d'être appelé. Il avait d'abord regardé comme vaines les plaintes déférées à son tribunal, tant la foi de l'illustre religieux lui semblait au-dessus de tout soupçon, et il eût souhaité pouvoir ensevelir dans le silence et l'oubli ces accusations; mais, pressé par les instances réitérées d'un grand nombre de frères, craignant de voir renaître les querelles lamentables dont l'ordre avait à souffrir depuis si longtemps, se défiant de ses propres lumières dans une cause où la foi était en jeu, il dut laisser les choses suivre leur cours ordinaire, et remettre à des juges le soin de prononcer. Afin de tout conduire selon les règles de la justice et de la modération, il nomma une commission de plusieurs frères, et le cardinal Jean Cajétan des Ursins, depuis pape sous le nom de Nicolas III, en fut nommé président par Alexandre IV.

Jean de Parme, naguère supérieur général des Frères Mineurs, vénéré de tous les saints personnages alors vivants, considéré par la plus grande partie de ses religieux comme une des colonnes de l'ordre, descendit donc au rang des accusés. La famille Séraphique recueillait ainsi dans l'amertume les fruits de l'administration de frère Élie, et les prévisions du saint patriarche d'Assise continuaient à s'accomplir. Jean se montra devant ses juges aussi grand et aussi digne qu'au

milieu des honneurs. A chaque accusation il opposa une douceur angélique, et donna les explications les plus propres à éclairer sa cause. Mais quand on vint à l'accusation du crime d'hérésie, la douleur et l'indignation l'emportèrent en son âme; il ne put conserver le calme qu'il avait montré depuis le commencement des procédures, en se voyant accusé d'avoir péché contre cette foi vénérable dont il avait poursuivi l'exaltation au prix de sacrifices sans nombre et de travaux héroïques. Comme un enfant à qui l'on reprocherait une injure à sa mère bien-aimée, il se leva, et, portant ses regards vers le ciel qu'il semblait prendre à témoin de son innocence, il récita à haute voix le symbole des Apôtres. Ce noble sentiment d'un cœur frappé dans l'objet de ses affections les plus chères ne fut point compris des juges et les indisposa. On attribua à l'orgueil la confession du juste en proie à l'humiliation, et l'infortuné dut épuiser le calice jusqu'à la lie. On le crut coupable, et on le condamna comme l'avaient été Léonard et Gérard.

Jean de Parme se soumit sans murmure à la sentence qui lui assignait une prison pour demeure; mais d'éminents personnages s'émurent en voyant un homme si vertueux soumis à une telle épreuve. Le cardinal Ottobon, témoin de ses mérites et admirateur de son savoir, fut outré de douleur; il écrivit sans tarder au cardinal Cajétan et aux juges. « J'ai appris avec un chagrin profond, leur dit-il, le procès intenté à Jean de Parme, et comment un zèle inconsidéré l'accuse d'hérésie. Pour moi, depuis longtemps, et bien avant d'être élevé au cardinalat, j'ai expérimenté sa foi et sa sainteté, et nulle part je n'ai connu un homme

plus vertueux ni plus fidèle. Je ne craindrai donc pas de dire que sa foi est la mienne, et de vous prier, dans toute l'effusion de mon âme, de ne point agir témérairement et avec partialité contre un saint. Tout ce que vous aurez décrété à son égard, je me le tiendrai pour fait; son injure rejaillira sur moi; sa personne est ma personne. Les peines auxquelles vous le condamnerez, vous m'y condamnerez moi-même; avec lui je veux être inséparablement (1). »

Une lettre aussi tendre et partie de si haut toucha sensiblement le cardinal Cajétan. Il se fit lui-même le protecteur de Jean, et s'appliqua sans détour à fléchir ses juges. Ceux-ci se calmèrent et consentirent à annuler une sentence dont la justice était loin d'être incontestable. Ils laissèrent à Jean le choix d'une maison de l'ordre où il lui plairait de se retirer. Le pouvoir n'avait jamais été pour lui qu'un fardeau; heureux d'en être déchargé et d'être descendu au dernier rang parmi ses frères, il alla s'ensevelir dans le petit couvent de Grecio, sanctifié par la présence de son bienheureux Père. Il y demeura de longues années dans l'exercice de l'humilité, de la mortification et de la patience, faisant servir à sa

(1) Dolenter audivi processum contra Joannem de Parma ordinis generalem, eumque æmulatorie de hæresi accusari. Ego ejus fidem pariter cum sanctitate jamdudum expertus sum, etiam antequam assumerer ad cardinalatum, neque sanctiorem aut fideliorem cognovi alium. Quare non dubitaverim dicere, quod fides ejus, fides mea est. Rogaverim ergo affectuosissime ne temere aut ex partium studio procedatur contra hominem sanctum. Quidquid in eum decreveritis fieri, in me facietis: injuria ejus in me redundabit; persona ejus, persona mea est: in quibuscumque eum condemnaveritis, me condemnabitis, et cum eo esse volo. (*Vit. J. Parm.*)

propre perfection les épreuves et l'abandon par où il plaisait au Ciel de le faire passer. Ni saint Bonaventure, ni son successeur Jérôme d'Ascoli, ne parurent s'occuper de lui. Peut-être craignaient-ils, en lui conférant quelque dignité, de ranimer un feu mal éteint. Plus d'un passage des œuvres du saint docteur, dont nous écrivons la vie, nous donnent lieu de le croire. L'édifice élevé par François d'Assise éprouvait de temps à autre quelque secousse intérieure, et les blessures des jours mauvais n'étaient point encore entièrement cicatrisées.

Jean de Parme écrivit dans sa solitude quelques traités de piété, entre autres un livre *des Bienfaits du Créateur*, et un autre de *la Cité du Christ*. Nous regrettons que ces ouvrages n'aient point été tirés de l'obscurité où ils sont demeurés cachés. L'adversité donne au juste un langage plus pénétrant, et, en épurant son âme, elle exerce sur sa parole une influence toute divine. Si les amis du Seigneur n'ont point parlé comme le reste des hommes, c'est que la tribulation a changé la face de leur cœur et créé en eux un monde nouveau ; la terre gagne toujours à entendre leurs enseignements.

Le bon supérieur passa trente-deux ans dans le silence du cloître. Il y marcha de vertu en vertu, et devint l'un des hommes les plus éminents de la famille Séraphique. Plus heureux que frère Élie, il adora sans jamais se lasser la volonté du Seigneur, en se condamnant au repos ; et le Seigneur le visita dans sa retraite, il le consola et lui fit goûter les douceurs de la divine contemplation. Quand le saint vieillard se vit sur le déclin de la vie, il se rappela les jours anciens où il avait combattu les combats de son Dieu contre le schisme orien-

tal. Les Grecs avaient rompu encore une fois avec Rome, et les fruits espérés du concile de Lyon n'étaient point arrivés à maturité. Jean de Parme sentit revivre en son cœur l'amour dont il avait brûlé autrefois pour cette Église infortunée, qui laissait se dissiper et s'anéantir l'héritage des Chrysostome, des Basile et des Grégoire de Nazianze. Il résolut de lui sacrifier les restes d'une existence si longtemps éprouvée, et s'adressant au cardinal d'Aqua-Sparta, il le conjura d'accorder à sa vieillesse la grâce de passer chez les Grecs afin de travailler à leur réunion. Le cardinal fit part au souverain Pontife du projet du saint religieux; ce pape était Nicolas IV. Enfant de saint François et supérieur général de son ordre avant d'être élevé aux dignités de l'Église, il pouvait connaître mieux que personne combien pur était le zèle de Jean. Touché de sa générosité, il accéda à ses désirs, mais le temps de la récompense était arrivé pour l'humble et fervent religieux, et sa gloire, longtemps cachée aux yeux des hommes, allait reparaître dans tout son éclat.

C'était une grande entreprise qu'un voyage en Orient pour un vieillard de quatre-vingts ans; il s'y prépara par la prière et de pieux pèlerinages. Il vint à Assise se ranimer dans l'esprit de sacrifice au tombeau du Patriarche des pauvres; puis, après avoir visité encore quelques lieux de dévotion, il se mit en route pour Camérino avec ses compagnons. Il était de grand matin quand ils y arrivèrent; un orage couvrait la contrée, et personne ne se doutait de la présence d'un homme aussi illustre; mais bientôt la ville entière en fut instruite. Les enfants divinement éclairés s'écrièrent de toutes parts : « L'homme

de Dieu est arrivé ; le saint homme, Jean de Parme, est arrivé. » La population se leva à ce cri des enfants, et se porta au couvent des Frères Mineurs, afin de le voir et de lui témoigner sa vénération. Pour lui, d'autres pensées occupaient son esprit : il avait entendu dans le secret de son cœur la voix de son Dieu, et cette voix lui avait montré la couronne immortelle déjà suspendue sur sa tête. En entrant dans la ville il avait prononcé ces paroles du prophète : *C'est ici le lieu de mon repos durant les siècles des siècles;* et bientôt elles reçurent leur accomplissement. Il tomba malade et s'endormit dans le Seigneur le 20 février 1289.

Alors eurent lieu les miracles les plus éclatants. Dieu se plut à faire briller les mérites et la puissance de son serviteur. Les hommes se portèrent à son tombeau comme à un sanctuaire de grâces inépuisables, et leurs espérances ne furent point vaines ; les morts revinrent à la vie, les malades recouvrèrent la santé, les aveugles, les sourds, les muets, les paralytiques trouvèrent la guérison entière de leurs infirmités, et le nom de Jean de Parme vola de ville en ville entouré des bénédictions de la reconnaissance. Plusieurs de ses juges et de ses détracteurs vivaient encore ; ils ouvrirent les yeux à la vue de tant de prodiges, et s'en vinrent aussi à ce tombeau glorieux, non pour éprouver la puissance du juste opprimé, mais pour le supplier dans les larmes et les gémissements de pardonner les erreurs de leur passion, et réparer autant qu'il était en eux l'injustice de leurs persécutions. Le culte du bienheureux se répandit sous le regard des souverains Pontifes, qui ne le blâmèrent point, et enfin Pie VI l'autorisa solennellement en 1781.

Le monde alors commençait à s'agiter comme un malade près de tomber dans le délire, les serviteurs de Dieu étaient en proie aux calomnies de l'impiété, et l'avenir se montrait chargé d'orages, le grand Pape voulut les consoler et les affermir en leur proposant pour modèle un pauvre religieux sanctifié dans l'humiliation et devenu grand dans l'oubli et l'abandon des hommes.

CHAPITRE IX

LES FRÈRES MINEURS ET LES FRÈRES PRÊCHEURS. — LETTRE DES SUPÉRIEURS DES DEUX ORDRES A LEURS RELIGIEUX. — LETTRE DE SAINT BONAVENTURE AUX MINISTRES PROVINCIAUX. — QUELQUES SAINTS DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE.

Fratres Minores sunt illius sanctæ regulæ professores, quæ in Evangelii fundatur eloquio, vitæ Christi roboratur exemplo, et fundatorum militantis Ecclesiæ apostolorum ejus sermonibus actibusque firmatur.

(Act. canoniz. S. Bonav.)

Les Frères Mineurs font profession de cette sainte règle, qui est basée sur la parole de l'Évangile, corroborée par les exemples de la vie de Jésus-Christ, et affermie par les discours et les actes de ses apôtres, les fondateurs de l'Église militante.

Le nouveau supérieur général des Frères Mineurs s'était rendu à Anagni pour y défendre son ordre. Là il trouva réunis dans le même but Albert le Grand, qu'il avait connu et admiré à Paris; Humbert de Romans, général des Dominicains, et enfin Thomas d'Aquin. Nous avons raconté par quels écrits le saint répondit aux détracteurs de ses frères, et comment le pape Alexandre IV se montra le protecteur zélé des religieux

persécutés. Mais ce que nous ne pouvions dire alors, ce fut comment tous ces démêlés où les deux ordres les plus illustres de l'Église étaient poursuivis avec acharnement, contribuèrent à resserrer les liens intimes qui les unissaient depuis leur naissance.

Saint Dominique s'était rencontré à Rome avec saint François d'Assise, et là, après s'être communiqué leurs pensées, ils avaient pris l'engagement de travailler dans une union indissoluble à la conversion du monde. Depuis la mort des deux patriarches, leurs enfants se souvenaient de cette sainte association, et les deux ordres s'étaient multipliés l'un à côté de l'autre comme une seule et même famille au milieu d'un héritage commun. Les triomphes avaient été les mêmes, et les tribulations aussi. Tous deux ils avaient été obligés de dilater leurs tentes pour recevoir les enfants que le Ciel leur envoyait de toutes les parties de la terre, et tous deux ils n'avaient cessé de réjouir l'Église par leurs vertus, leur science et leurs combats héroïques pour la défense de la vérité; tous deux ils avaient fécondé par le sang du martyre les sueurs de l'apostolat. Plus heureux cependant que la famille Séraphique, l'ordre de Saint-Dominique n'avait point compté parmi ses chefs des hommes superbes comme Élie de Cortone, des hommes faibles comme Crescence de Jési. Ses premiers supérieurs étaient des personnages d'une vertu éminente; le titre de bienheureux ou de saint leur a été donné par leurs contemporains et les générations suivantes. Ces hommes étaient Jourdain de Saxe, jugé digne par ses vertus de gouverner ses frères après deux années seulement passées dans la vie religieuse; Raimond de Pennafort, le grand ca-

noniste, qui préféra l'obscurité de la solitude aux sublimes dignités de l'Église, et se hâta de descendre au rang de simple frère aussitôt qu'il lui fut possible de déposer le fardeau du commandement; Jean le Teutonique, à qui il fut donné de compter trente-quatre établissements nouveaux de son ordre pendant son administration, et enfin cet Humbert de Romans, l'ami de Jean de Parme, de saint Bonaventure et de saint Louis, qui vit, pendant les dix années de son gouvernement, ses frères établir cinquante-quatre nouvelles maisons.

Jamais depuis un demi-siècle les deux ordres n'avaient été soumis à une tempête pareille à celle que soulevait alors l'Université de Paris. Leurs ennemis les avaient confondus dans une attaque commune; ils se défendirent en commun, et comme si la souffrance eût rendu leur union plus étroite, un peu moins d'un an avant l'élection de Bonaventure, au plus fort de l'orage, Jean de Parme et Humbert adressèrent à tous les membres de leurs familles une lettre admirable destinée à perpétuer les glorieuses traditions du passé et à faire connaître au monde comment les enfants du Seigneur se conservent dans la force, par quels secrets ils se trouvent prêts au jour de l'épreuve. Des auteurs anciens (1) ont voulu en faire honneur à saint Bonaventure, mais sa date seule (février 1255) suffit pour en indiquer le véritable auteur. C'est à ce vertueux Jean de Parme, dont nous avons raconté les tribulations, qu'il faut en renvoyer la gloire. Le langage, il est vrai, y est digne du docteur

(1) Sur la foi de ces auteurs, M. Émile Chavin de Malan, à qui nous empruntons la traduction de cette lettre, l'a considérée comme de saint Bonaventure et d'Humbert de Romans.

séraphique; il exprime les sentiments les plus vifs de son cœur, et nous regardons comme un devoir de reproduire une pièce aussi honorable pour les deux ordres. Voici cette lettre, gardée, de génération en génération, comme un testament d'amour, comme la pensée intime de Dominique et de François d'Assise.

A nos frères bien-aimés en Jésus-Christ, les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs répandus par tout l'univers.

« Le Sauveur du monde, qui aime tous les hommes « et ne veut la mort d'aucun de ses enfants, a pris diffé- « rents moyens, dans les diverses époques, pour réparer « la ruine primitive du genre humain : dans ces der- « niers jours, il a suscité nos deux ordres pour le mi- « nistère du salut. Nous le croyons indubitablement, « c'est lui qui a appelé et enrichi de ses dons les plus « précieux cette troupe innombrable d'hommes dévoués « qui doivent sauver la terre par la parole et par « l'exemple. Pour la gloire de Dieu, et non pour la « nôtre, ils sont deux grands flambeaux qui illuminent « d'une clarté céleste ceux qui sont assis à l'ombre de « la mort; ils sont deux chérubins remplis de science, « qui lisent dans leurs âmes les mêmes pensées et les « mêmes désirs; étendant leurs ailes sur le peuple, ils « le protégent et le nourrissent de vérités salutaires; « ils sont les deux mamelles de l'Épouse qui allaite « et nourrit les petits enfants; ils sont les deux fils du « Dominateur de la terre; ils se tiennent prêts à exé- « cuter toutes ses volontés; ils sont les deux témoins « de Jésus-Christ : vêtus des habits symboliques, ils

« prêchent et rendent témoignage à la vérité; ils sont
« ces deux étoiles brillantes qui ont, suivant l'oracle
« des sibylles, l'apparence de quatre animaux, et qui,
« dans ces derniers jours, ont crié au monde l'humilité
« et la pauvreté volontaire.

« Qui pourrait compter tous les mystérieux et sym-
« boliques rapports des nombres avec ces deux ordres
« sacrés? La divine sagesse, qui a produit toutes choses
« avec nombre, n'a pas voulu seulement un ordre, mais
« deux, afin qu'ils aient une société mutuelle pour
« le service de l'Église et pour leur avantage propre;
« ils se réchaufferont dans un même amour, ils s'ai-
« deront et s'encourageront; leur zèle sera double, et
« la force de l'un suppléera à ce qui manquera à l'autre,
« et le double témoignage qu'ils rendront à la vérité
« sera plus imposant. Voyez, ô nos très-chers frères,
« voyez combien abondante doit être la sincérité de
« notre dilection; nous que notre mère l'Église a en-
« fantés en même temps, nous que l'éternelle charité
« a envoyés deux à deux pour travailler au salut des
« hommes, comment nous reconnaîtront-ils, si ce n'est
« à notre affectueuse union? Comment pourrons-nous
« répandre la charité dans les âmes, si entre nous elle
« est faible et languissante? Comment résisterons-nous
« aux persécutions si nous sommes déchirés intérieure-
« ment? Combien grand, combien fort doit être l'amour
« qui nous unit, puisqu'il a été incommensurable entre
« le bienheureux François et le bienheureux Domi-
« nique, et entre nos anciens Pères! Ils se regardaient
« comme des anges de Dieu; ils se recevaient récipro-
« quement, comme s'ils avaient reçu le Christ; ils se

« rendaient des honneurs, ils se réjouissaient de leurs
« progrès spirituels, ils se donnaient de saintes louanges,
« ils s'aidaient en toutes choses, et évitaient avec soin les
« haines scandaleuses.

« Quels grands avantages ont retirés de cette union
« nos deux ordres et le peuple! quelle grande gloire en
« a été rendue à Dieu! Voilà ce qui faisait frémir l'an-
« tique ennemi; comme un lion en fureur, il cherche à
« briser cette ancienne charité. O vous qui êtes bénis de
« Dieu! prenez garde qu'il ne puisse dire dans son or-
« gueil: « J'ai prévalu contre eux, parce que, s'éloignant
« des vestiges de leurs ancêtres, ils n'ont plus marché
« dans les voies de la dilection et de l'amour. » Que le
« démon nous trouve toujours prêts à défendre cette
« très-précieuse charité qui nous a été léguée par nos
« pères. Pour cela, il faut implorer le secours du Tout-
« Puissant; il faut prendre garde d'ailleurs de ne pas
« suivre chacun ce qui nous paraît utile, mais qui pour-
« rait troubler nos frères : il faut que toujours la loi
« d'amour règle nos actions; il ne faut pas que, pour
« les défauts de quelques-uns, la haine apparaisse vic-
« torieuse de la dilection fraternelle. Que le désir de
« passer d'un ordre dans un autre ne nous force pas à
« troubler la tranquillité; mais que chacun confirme
« et encourage son frère à rester dans sa vocation. Que
« les protecteurs et les bienfaiteurs de l'un et de l'autre
« ordre soient bénis en commun; qu'un ordre ne
« cherche pas à enlever à l'autre ses couvents, ni ce qui
« peut lui être départi en aumône ou en héritage; qu'il
« n'y ait aucune espèce de jalousie dans le ministère de
« la prédication. Sans cela, où est la charité? Qu'un

« ordre n'exalte pas d'une manière outrageante ses
« grands hommes et ses priviléges ; que les frères
« évitent par-dessus tout de dévoiler au public les mi-
« sères et les défauts des autres ; cela n'est jamais utile :
« mais plutôt qu'ils avertissent charitablement les cou-
« pables. Un frère ne doit jamais croire légèrement le
« mal qu'on lui dit de son frère....

« Nous vous supplions par la charité, qui est Dieu
« même, de faire avec soin ce qui pourra entretenir la
« paix, la mutuelle concorde dans le Seigneur et l'in-
« dissoluble unité. Sachez que chacun de nous désire de
« tout son cœur et veut pleinement que cela soit exé-
« cuté par vous. Les transgresseurs seront punis comme
« ennemis de l'unité et de la paix.

« Nous avons regardé comme un devoir de notre
« paternité de vous écrire ces choses, puisque nous ne
« pouvions vous les dire de vive voix. »

Mais ce n'était pas assez de faire entendre aux deux ordres ce langage céleste. Une pensée douloureuse traversait l'âme de Bonaventure et l'abreuvait d'amertume depuis longtemps. Parmi les accusations formées contre ses frères, plusieurs s'étaient trouvées fondées, du moins en partie. Dans ses réponses, il avait été le premier à ne point ménager le blâme là où il était mérité. Il avait joint sa voix à la voix des docteurs de Paris pour flétrir avec plus d'énergie qu'ils ne l'avaient fait eux-mêmes tout ce qu'il avait rencontré de répréhensible parmi les siens; cependant ce désaveu public ne suffisait point à son zèle. Établi pour arracher et pour planter, il regardait comme un devoir de se placer en avant comme un

mur d'airain pour la défense de ses enfants, et de briser en même temps par sa vertu toute iniquité propre à défigurer la beauté de leur âme. Il s'adressa donc aux ministres provinciaux de son ordre, et avec une liberté tout apostolique, avec cette autorité qui sied si bien à un saint uniquement désireux des intérêts divins, il leur écrivit la lettre suivante :

A ses bien-aimés dans le Christ, les ministres provinciaux et tous les gardiens, frère Bonaventure, ministre général et serviteur du même ordre, souhaite le salut et la paix qui surpassent tout sentiment.

« Quoique je connusse manifestement mon insuffi-
« sance à porter le fardeau qui m'est imposé, à cause de
« ma faiblesse corporelle, de l'imperfection de mon es-
« prit, de mon inexpérience des affaires et de la répu-
« gnance de ma volonté; comme il est dur de regimber
« contre l'aiguillon, en résistant avec opiniâtreté au désir
« d'une communauté si nombreuse, aux ordres du Sou-
« verain Pontife, et par là même à la volonté de Dieu,
« j'ai soumis mes débiles épaules à une charge lourde
« et presque intolérable, plein d'espérance dans le se-
« cours de la vertu du Tout-Puissant, et de confiance
« en l'aide que votre sollicitude voudra bien me prêter.
« En effet, s'il est impossible à un homme, même doué au
« plus haut degré, de force, d'aptitude et d'expérience,
« de porter seul le poids d'un si lourd fardeau, cepen-
« dant; lorsqu'un tel fardeau est divisé en plusieurs
« parts, et qu'à chacun il est enjoint d'en soutenir une
« selon l'étendue de son courage, il n'est personne qui
« puisse, avec la plus médiocre capacité, se laisser aller

« au désespoir qu'inspire ordinairement la crainte d'une
« chose encore nouvelle. J'attends donc de votre intel-
« ligence, de votre sollicitude et de votre zèle actif, le
« plus vif empressement à déraciner le mal, à promou-
« voir le bien, à réchauffer les faibles et à assurer la
« persévérance du fort. Aussi, me voyant établi senti-
« nelle de la maison d'Israël, de peur qu'on ne me
« demande compte du sang des âmes, j'ai résolu de
« vous écrire brièvement de choses que je vous eusse
« plus volontiers exposées de vive voix dans un chapitre
« général, si l'occasion m'en eût été donnée. Mais le
« péril des temps nous presse, de même la perte des
« consciences, les scandales du monde, à qui, en divers
« lieux, notre ordre est devenu un objet de dégoût et
« de mépris, au lieu d'être un miroir brillant de toute
« sainteté. Ayant donc pris le conseil d'hommes prudents
« sur les points à corriger, sans me taire entièrement,
« sans exprimer tout ce qu'il y aurait à dire, sans éta-
« blir de nouvelles obligations, ni imposer de nouveaux
« liens, me bornant à être auprès de vous le héraut de
« la vérité, je vous fais connaître brièvement ce que je
« ne saurais passer sous silence.

« Je me demande pourquoi la splendeur de notre
« ordre s'est en quelque sorte obscurcie, pourquoi l'ob-
« servance extérieure s'est affaiblie, pourquoi la pu-
« reté de conscience a perdu son éclat, et la raison
« en est d'abord dans la multitude des affaires dont
« on s'embarrasse. En retour on réclame avec avidité
« de l'argent, la chose la plus opposée à la pauvreté de
« l'ordre, on le reçoit avec imprudence, on le possède
« avec plus d'imprudence encore. Ensuite je vois chez

« certains frères régner l'oisiveté, la sentine de tous les
« désordres; plusieurs s'endorment dans un tel vice,
« se choisissent un état monstrueux tenant le milieu
« entre la vie contemplative et la vie active, et boivent
« cruellement le sang des âmes. D'autres se livrent à des
« courses inutiles pour le soulagement de leur corps;
« ils sont à charge à ceux qui les reçoivent, et leurs
« exemples, loin d'édifier, sont le scandale des âmes.
« D'autres sont importuns en leurs demandes, et par-
« tout où ils passent, ils laissent une telle aversion pour
« les frères, qu'on redoute leur rencontre comme celle
« des brigands. En plusieurs lieux on élève des édifices
« somptueux et élégants, et de la sorte l'on trouble
« la paix des frères, on se rend à charge à ses amis,
« on s'expose de mille manières aux jugements pervers
« des hommes. On confie imprudemment des offices à
« des frères n'ayant pas encore subi les épreuves vou-
« lues, peu mortifiés en leur corps, peu affermis en
« leur âme, on leur impose des fardeaux qu'ils peuvent
« à peine porter. Plusieurs envahissent avec avidité les
« testaments et les sépultures, et ainsi ils excitent contre
« eux le clergé et surtout les prêtres. Ailleurs, on fait
« subir à nos maisons des changements fréquents et dis-
« pendieux, et l'on semble faire violence à la contrée,
« on y jette le trouble, on viole la pauvreté, et l'on
« est accusé d'inconstance. Enfin ce sont des superfluités
« sans bornes; les frères ne savent pas se contenter de
« peu, et la charité des hommes s'est refroidie; nous
« sommes devenus onéreux à tous, nous le serons da-
« vantage dans la suite, si nous n'apportons un prompt
« remède à cet état de choses.

« Le plus grand nombre, il est vrai, n'est coupable « d'aucun des désordres indiqués; cependant une ma- « lédiction commune nous enveloppera indistinctement, « si les innocents ne résistent aux prévaricateurs; car « il est clair comme le jour, et nous ne saurions en au- « cune manière nous le dissimuler, que tout cela tourne « au plus grand détriment de notre ordre... Que le « dévouement de nos cœurs soit donc excité, que « notre ferveur soit brûlante de zèle; chassons les mar- « chands de la maison du Père céleste; embrasez tous « les frères d'ardeur pour la prière et la pratique de « la dévotion. Soyez moins faciles à admettre tant de « monde; je veux absolument que la règle touchant « l'admission des frères soit strictement observée. Re- « tranchez les perverses habitudes des désordres énu- « mérés en cette lettre. Cela semblera dur à plusieurs « frères, sans doute; mais la sainteté de notre profession « le demande, la tribulation présente le demande, le « monde le demande. Le bienheureux François nous le « crie, le sang de Jésus-Christ, versé pour nous, l'or- « donne, le Seigneur nous l'impose du haut des cieux.

« Stimulez les paresseux au travail, forcez à une vie « tranquille les esprits portés à se répandre au dehors, « imposez silence aux demandeurs importuns, faites « rentrer dans une humilité plus profonde les hommes « enclins à élever des maisons magnifiques, retenez « dans la solitude les cœurs portés à se lier trop ai- « sément dans le monde. N'imposez les offices de prédi- « cateur et de confesseur qu'après un sérieux examen. « Faites observer rigoureusement l'ancienne constitu- « tion touchant les testaments, et celle faite naguère

« touchant les sépultures. N'accordez sous aucun pré-
« texte à personne de changer de résidence avant le cha-
« pitre général. Au reste, d'après le conseil d'hommes
« sages, afin d'éviter les scandales, et suivant le com-
« mandement de mon prédécesseur, je me réserve stric-
« tement ce point, et j'ordonne, en vertu de l'obéis-
« sance, qu'à l'avenir nul ne change de maison sans
« ma permission spéciale. Que les frères apprennent
« aussi à être contents de peu, car les sages craignent
« singulièrement, et avec raison, que tous ne soient
« contraints, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille
« pas, à s'en contenter bientôt.

« Si donc vous vous montrez obéissants aux prescrip-
« tions de cette lettre, et je le saurai par les visi-
« teurs chargés de veiller avec une attention toute
« particulière, soit dans les chapitres, soit auprès de
« chacun en particulier, à amener la réforme sur les
« points indiqués, si, dis-je, vous êtes obéissants, je
« rendrai grâces à l'Auteur de toutes choses, je vous
« rendrai grâces à vous. Mais s'il en est autrement, Dieu
« nous en garde ! ayez pour assuré que ma conscience
« ne laissera jamais passer de pareils abus sans réclamer.
« Je n'ai pas l'intention de vous imposer de nouveaux
« liens, mais aussi cette même conscience me contraint à
« travailler de toutes mes forces à extirper les choses que
« je vous ai signalées, afin qu'éloignant le scandale,
« comme nous y sommes tenus par la règle à laquelle
« nous sommes engagés et dont l'observation seule as-
« surera notre salut, nous puissions contempler la vérité
« dans sa splendeur, remplir notre profession, garder
« hors de toute atteinte la pureté de notre ordre, si

« manifestement compromise par de semblables dés-
« ordres... »

Ce langage est grave et solennel, il est sévère et il renferme des reproches sérieux. Cependant ce serait se tromper étrangement que de croire ces reproches mérités par la majorité de l'ordre. Nous avons raconté comment le relâchement s'y était introduit dès le temps de saint François, comment la pauvreté héroïque établie par la règle avait été échangée contre une pauvreté moins rigide et plus prévoyante; mais en même temps nous avons été témoins d'une lutte incessante contre ce relâchement, nous avons vu la majorité choisir pour généraux les hommes les plus remarquables par leur fidélité aux observances primitives, et la nomination de Bonaventure était comme un dernier désaveu solennel de tout écart et de toute déviation. L'ordre était alors comme un jardin où quelques fleurs seulement sont inclinées vers la terre, tandis que les autres reçoivent sans fléchir l'action du soleil et répandent au loin leurs parfums embaumés. Depuis plus de six siècles l'Église n'a cessé de demander au jardin Séraphique quelques-unes de ces fleurs pour en parer ses autels, et toujours ce jardin s'est ouvert à la voix de l'Église, toujours il s'est offert à ses regards attrayant et plein de charmes. Si, à côté de la tige forte et vigoureuse, il s'est rencontré quelque plante plus faible, de nombreux ouvriers se sont empressés de lui prodiguer leurs soins, ils l'ont relevée avec amour, et elle a pu, humble et faible, vivre et porter des fruits.

Mais c'est en ces jours surtout où Bonaventure, épris

du désir de voir la terre du Seigneur purifiée de tout objet propre à choquer tant soit peu le regard divin, s'adressait aux ouvriers chargés de veiller sur elle; c'est en ces jours que les saints abondent dans la pieuse et vénérable famille de François d'Assise. Nous avons parlé déjà de ce bienheureux Jean de Parme, dont l'humilité fut au-dessus d'épreuves si amères. Qu'il nous soit permis de mentionner encore quelques autres noms illustres. Ce n'est point nous écarter de notre sujet : ces hommes étaient les conseillers, les amis, les enfants de notre saint. Plus d'une fois ils ont réjoui son cœur au parfum de leurs vertus, soutenu son courage contre les difficultés d'un lourd et pénible gouvernement, et mérité sa confiance par les lumières célestes dont leur âme était illuminée. Hommes admirables, ils ont passé dans le monde comme ces nuées bienfaisantes lancées par la main du Seigneur pour rafraîchir la terre, et leur mémoire est demeurée en bénédiction parmi leurs frères.

Le premier, c'est le bienheureux Caccioli, prêtre du diocèse de Spolète. A quarante ans il se rangea sous la conduite de saint François; et quand le grand Patriarche quitta la terre, il lui fut donné de recueillir ses derniers accents d'amour et d'être béni par lui. Fidèle aux leçons de son Père, il marcha loin dans le sentier des vertus : sa foi enfanta des miracles, et le Ciel l'enivra de ses faveurs les plus extraordinaires. Le Sauveur du monde lui apparut un jour sous la forme d'un enfant plein de grâces; mais pendant que le fervent religieux se livrait aux transports de son amour, la voix de l'obéissance l'appelle au chœur. Véritable disciple d'un Dieu obéissant, il quitte les douceurs célestes pour aller où le de-

mandait le devoir; puis, après avoir épanché son âme dans la célébration des louanges divines, il rentre à sa cellule plus heureux d'avoir obéi que d'avoir possédé les délices des anges. Mais son Dieu l'attendait, l'adorable enfant bénit et exalte son obéissance, et le laisse comblé d'une inénarrable félicité. Longtemps Caccioli annonça aux pécheurs les miséricordes du Ciel, et quand sa voix, brisée par les années, devint impuissante à seconder son zèle, il s'enferma dans un couvent de son ordre pour méditer les siècles éternels. Il reparut encore une fois parmi les hommes, mais pour y apporter des bénédictions. Une communauté de pauvres Clarisses avait fléchi sous les austérités de la règle, et leurs cœurs s'étaient ouverts au souffle de la terre. Caccioli vint relever leur courage, leur dire les vertus et les œuvres de leur glorieuse fondatrice, et ensuite, succombant sous le poids d'une vie de cent dix ans, il dit adieu à ses frères pour s'endormir dans le Seigneur.

André de Conti se distingua par son humilité, comme le bienheureux Caccioli l'avait fait par son zèle pour le salut des âmes. Il était de l'illustre famille de Segni, qui avait donné à l'Église Innocent III, Grégoire IX et Alexandre IV. Ce dernier, dont il était le neveu, plein d'admiration pour ses vertus, tenta de l'élever au cardinalat; mais le bon religieux avait choisi pour son partage le dernier rang parmi ses frères; il refusa les honneurs et mourut simple convers après de longues années d'une vie de pénitence et de renoncement. Son ordre lui a donné le titre de bienheureux, et a placé sa fête le 1er février.

Pendant que l'humble Conti se dérobait aux honneurs de l'Église, un autre disciple de saint François, frère

Bienvenu, y était élevé malgré lui. Il était d'Ancône, et depuis son entrée en religion il n'avait cessé d'offrir au monde le spectacle merveilleux de toutes les vertus. Urbain IV jugea utile à l'Église de le placer sur le siége épiscopal d'Osimo, dans la province de Rome, et pendant les douze années de son gouvernement il ne démentit point les espérances qu'on avait conçues de lui. Humble dans la grandeur, plein d'amour pour sa profession première, on le vit toujours revêtu de l'habit de son ordre, toujours soumis à ses austérités, toujours fidèle à ses pieuses pratiques, autant que le permettaient les devoirs de sa charge. Il édifia les âmes confiées à sa sollicitude, il fut un père dans son diocèse, et quand la mort vint mettre un terme aux œuvres de son zèle, les hommes témoins de ses mérites sur la terre lui adressèrent leurs vœux dans le ciel, et espérèrent en sa puissance auprès du Seigneur. Il est honoré le jour de sa mort, arrivée le 22 mars.

Un autre bienheureux jetait un éclat plus grand encore sur son ordre; c'était Conrad d'Ascoli. Dès son enfance il s'adonna avec une pieuse ardeur à la mortification et à la pratique de toutes les vertus; dès son enfance son esprit fut illuminé des splendeurs les plus vives et du don de prophétie. Il y avait alors à Ascoli un autre enfant appelé dans les desseins du Ciel à tenir un jour le premier rang dans l'Église; toutes les fois que le jeune Conrad le rencontrait, il se prosternait devant lui, et lorsqu'on lui demandait les raisons d'une telle conduite, il répondait : « Je vois les clefs du ciel dans les mains de Jérôme. » (C'était le nom de l'enfant.) Une étroite et sainte amitié se forma entre eux. Tous deux

ils édifièrent la ville d'Ascoli par leurs pieux exemples, puis, épris du désir d'une perfection plus sublime, ils renoncèrent ensemble aux espérances du monde, et vinrent demander l'habit de Frères Mineurs. Leur noviciat terminé, les supérieurs les appliquèrent à des études communes; l'Université de Paris fut témoin de leurs succès dans les sciences. Un même jour les vit se présenter au doctorat; mais il avait fallu l'intervention du Ciel pour décider les humbles religieux à prendre cette dignité; un ange leur manifesta la volonté divine, et ils durent se soumettre sans hésiter.

Cependant Conrad se croyait incapable de travailler au salut des âmes dans les pays catholiques de l'Europe. Après de saintes et ferventes prédications dans la ville de Rome, il obtint d'aller annoncer la foi chez les infidèles, et passa en Afrique. Des travaux accablants et des chagrins sans nombre l'y attendaient, mais des succès inespérés en tempérèrent l'amertume. Des familles entières se convertirent, plus de six mille païens ouvrirent les yeux à la lumière; Conrad, chez les idolâtres, rappelait les apôtres des premiers temps; il ressuscitait les morts, il guérissait les malades, il jouissait de l'entretien des anges, et quand les fatigues surabondaient, Jésus venait lui-même le consoler, et se montrait à lui couronné d'épines. Les forces du pieux missionnaire ne répondirent pas longtemps à son zèle; sa santé épuisée réclama des soins que le climat brûlant d'Afrique rendait impossibles. Conrad dut laisser à d'autres la charge de cultiver le champ béni du Seigneur, et revenir en Italie. Saint Bonaventure était mort alors, et son successeur était le saint religieux Jérôme d'Ascoli.

Le fervent missionnaire se trouva assez fort pour l'accompagner en France, où l'appelaient les besoins de l'ordre; puis, de retour en Italie, il recommença, comme autrefois, à travailler sans relâche au salut des âmes. On l'envoya ensuite professer à l'Université de Paris; mais ce n'était point assez pour les désirs de son cœur; il trouva encore, en dehors de ses leçons, du temps pour visiter les hôpitaux, prêcher, entendre les confessions et se livrer sans relâche à une multitude d'œuvres charitables. Jérôme d'Ascoli, son supérieur et son compatriote, devenu Pape sous le nom de Nicolas IV, en 1288, voulut l'avoir auprès de lui, afin de recourir plus aisément à son expérience et à ses lumières dans le gouvernement de l'Église; il le manda à Rome. Le saint frère, usé par les fatigues du ministère apostolique, n'arriva pas jusque-là. Il tomba malade en route, et mourut à Ascoli, sa patrie, le 29 avril 1289, à l'âge de cinquante-cinq ans. Le pape le pleura et lui fit ériger un mausolée en rapport avec son humble profession; mais Dieu l'exalta par des miracles. Son nom fut en vénération auprès des hommes; moins d'un siècle après sa mort, des honneurs plus grands lui furent rendus, et l'Église autorisa solennellement dans la suite le culte rendu à sa mémoire.

A ces quatre religieux il faut joindre le bienheureux André Hispel, du diocèse de Spolète, dont les vertus édifièrent l'Italie, et dont la mort sainte arriva pendant le généralat de saint Bonaventure; Jean de Pinna, que Dieu prévint dès sa jeunesse de grâces abondantes, et qu'il éprouva ensuite par des désolations intérieures, mélangées toutefois de faveurs insignes; Jean de Lobe-

deau, dont la profonde humilité et la tendre dévotion à Marie obtinrent des merveilles; Pierre de Sienne, l'humble marchand dont la foi ressuscitait les morts; Conrad d'Offida et Pierre de Tréja, formés tous deux au mont Alverne à l'odeur des parfums répandus en ce saint lieu par le souvenir des miracles accomplis dans la personne de François d'Assise, et tous deux associés en de ferventes prédications entreprises pour la gloire de Dieu; Gui de Cortone, instruit par le grand fondateur lui-même à mépriser le monde et à s'élever de vertu en vertu comme une plante bénie du ciel. Nous pourrions citer encore une multitude d'autres vénérables religieux qui brillèrent comme autant d'astres au milieu de leurs frères; mais arrêtons-nous à ce bienheureux Gilles ou Ægidius, l'ami de François et de Bonaventure, le modèle accompli de la vie d'un véritable Frère Mineur (1).

Ægidius était d'Assise; il y vivait dans l'aisance et sans ambition. En 1209, deux de ses amis, Bernard de Quintaval et Pierre de Catane, ayant renoncé aux choses de la terre pour se joindre à François, dont les vertus commençaient à faire bruit dans la contrée, Ægidius sentit son cœur entraîné vers un pareil genre de vie. Sept jours ne s'étaient point écoulés qu'il abandonnait sa maison, ses biens, toutes les jouissances du monde pour aller trouver François. Au sortir de la ville trois chemins s'offrirent à lui, et, comme il ne savait lequel

(1) Nous avons inséré à la fin de ce volume une liste de plusieurs saints de l'ordre Séraphique. Cette liste pourrait être bien plus considérable, mais elle suffira pour montrer combien abondante a été la bénédiction du Ciel sur la famille de François d'Assise.

prendre, il s'adressa à Dieu avec une confiance toute filiale. « Seigneur, Père saint, lui dit-il, je vous conjure par votre miséricorde, si je dois persévérer dans cette vocation, de diriger mes pas vers votre serviteur. » Puis il prit au hasard un des trois chemins qui le conduisit au milieu d'une forêt où il rencontra le pauvre d'Assise occupé à répandre son âme devant le Seigneur. Ægidius se jeta à ses pieds et le supplia de l'admettre en sa sainte société. François, illuminé surnaturellement, connut que le Ciel lui donnait un enfant de bénédiction. Il l'accepta en lui rappelant la grandeur de sa vocation, et le présenta à ses deux compatriotes en leur disant : « Voici un bon frère que Dieu nous a envoyé. » Le même jour, retournant à Assise avec lui, ils rencontrèrent une pauvre femme qui leur demanda l'aumône. François se tournant vers son disciple, lui dit : « Mon frère, donnons-lui, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez. » Ægidius se dépouilla aussitôt, et François vit cette aumône s'élever jusqu'au ciel.

Dès lors la vie d'Ægidius fut une vie plus angélique qu'humaine. Il pratiqua les vertus dans leur degré le plus sublime, et marcha dans les sentiers de la perfection avec une simplicité admirable, regardant comme une chose toute naturelle les actes les plus héroïques. Nul ne comprit mieux l'esprit d'abnégation et de renoncement parfait que François attendait de ses enfants, nul n'était mieux parvenu à le posséder. Les Frères Mineurs avaient été bannis du royaume de Sicile par Frédéric II, à cause de leur attachement au Saint-Siége. Deux d'entre eux, étant venus trouver Ægidius, se plaignirent d'avoir été chassés de leur pays. « Vous avez tort de parler

ainsi, leur répondit-il : des Frères Mineurs ne sauraient être chassés de leur patrie, puisqu'ils n'en ont point sur la terre. Étrangers au monde, ils ne s'inquiètent point du lieu où ils se trouvent dans le monde ; ils n'en ont aucun qu'ils puissent appeler le leur ; leur patrie est partout. Ainsi vous vous êtes rendus coupables envers Frédéric, quoiqu'il soit lui-même un grand pécheur ; vous l'avez calomnié, car il vous a fait plus de bien que de mal en vous fournissant l'occasion d'acquérir des mérites, sans vous ôter votre patrie. »

La vie d'Ægidius se passait dans une prière presque continuelle ; l'amour de son Créateur le plongeait dans une sorte d'ivresse. Il parcourait la campagne embrassant les pierres et les arbres et pleurant de tendresse. Ses extases se renouvelaient souvent plusieurs fois le jour, et duraient des heures entières. La pensée du ciel le transportait ; le nom seul de paradis suffisait pour le jeter en de longs ravissements ; aussi les bergers et les enfants, qui le savaient, criaient-ils en le voyant passer : « Paradis, paradis ; » et le bienheureux, à ces paroles, se trouvait élevé au-dessus de la terre, et croyait déjà entendre les accents mélodieux de la céleste patrie. Un jour Grégoire IX, qui l'affectionnait singulièrement à cause de sa naïve simplicité et de sa sainteté sublime, le fit venir. Ægidius, en arrivant devant le Pape, se prosterna, lui baisa les pieds et lui dit : « Mon Père, comment vous portez-vous ? — Bien, mon frère. — Vous avez un grand fardeau à porter. — C'est vrai ; aussi je vous prie de m'aider à ce qu'il soit moins lourd. — Pour moi, je me soumets volontiers au joug du Seigneur. — Vous dites vrai, mon frère ; mais votre joug est doux et

votre fardeau léger. » A ces mots, Ægidius tombe en extase, et demeure jusque bien avant dans la nuit sans parole et sans mouvement.

Une autre fois s'entretenant avec saint Bonaventure sur l'amour de Dieu : « Mon père, lui dit-il, Dieu vous a fait une grande miséricorde et comblé de bien des grâces. Mais nous, pauvres ignorants, comment pourrons-nous correspondre à sa bonté et parvenir au salut ? — Quand Dieu, répondit le saint, n'aurait donné aux hommes que son amour, cela suffirait. — Quoi ! reprit le frère, un ignorant peut aimer Dieu autant que le docteur le plus savant ? — Oui, mon frère, et même une vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un maître en théologie. » — Et le saint frère, transporté de bonheur, ivre de joie, courut dans le jardin, et, se tournant du côté de la ville, il se mit à crier : « Venez, hommes simples et sans lettres ; venez, femmes pauvres, chétives et ignorantes, venez aimer Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et plus que le frère Bonaventure et les plus habiles théologiens. »

Pendant le séjour du bienheureux à Pérouse, un pèlerin se présenta à la porte du couvent. Tout annonçait en lui un noble et auguste personnage ; la simplicité de ses vêtements, sa modestie et son humilité n'avaient point fait disparaître entièrement cette grandeur naturelle à ceux de sa race. Cependant les frères ne le connaissaient point. Il désirait voir le saint frère. Aussitôt une illumination divine découvrit à Ægidius quel était ce visiteur extraordinaire. Il alla à sa rencontre, et dès qu'ils furent en présence, tous deux se jetèrent à genoux et s'embrassèrent tendrement. Longtemps ils se tinrent

dans une douce étreinte d'amour et comme plongés dans un ravissement ineffable. Puis le pèlerin reprit sa route, et le frère regagna sa cellule. Le pèlerin était Louis IX de France, le roi saint, le héros vaillant, *le plus fier chrétien que jamais les Sarrasins eussent connu.* Bientôt les religieux en furent instruits, et ils reprirent Ægidius d'avoir agi ainsi. Mais le bon frère leur raconta comment la lumière divine leur avait révélé à tous deux le cœur l'un de l'autre, et les avait enivrés d'une allégresse sans bornes dans la contemplation d'un spectacle aussi doux; et les humbles enfants de François d'Assise se turent en voyant combien le Seigneur est admirable en ses saints, combien miséricordieux et riche il est en ses communications intimes.

Tel était le saint religieux Ægidius. Il n'avait point étudié les lettres humaines, et cependant il avait appris dans une méditation non interrompue, une prière de tous les instants, et surtout dans l'abondance des illuminations célestes, à parler des choses divines d'une manière sublime, à donner sur les vertus des enseignements aussi solides qu'édifiants. Saint Bonaventure le regardait comme une des colonnes de l'ordre, comme un homme vraiment plein de Dieu et dont le souvenir devait être cher à tous les frères.

Les exemples d'Ægidius et des autres bienheureux dont nous avons parlé dans ce chapitre, étaient une source de consolation ineffable pour l'âme de Bonaventure. De tels exemples soutenaient ses enseignements, animaient les jeunes religieux à la vertu, et luttaient avec efficacité contre la tendance au relâchement. Lorsque la mort lui ravissait quelques-uns de ces hommes géné-

reux, il s'en attristait douloureusement, car il comprenait combien irréparable était la perte de tels hommes. En effet, les cœurs héroïques sont dans la vie religieuse comme ces arbres séculaires dont les rameaux protecteurs défendent les plantes encore tendres de la forêt contre les tempêtes et les ardeurs brûlantes du soleil. Quand les années inclinent leur front, ils ne cessent point d'être vénérables et de conserver une majesté imposante. Leur vue seule est l'effroi du vice et le soutien de la vertu, et jusque dans la mort ils font aimer et bénir le joug du Seigneur.

CHAPITRE X

SAINT LOUIS. — OUVRAGES DE PIÉTÉ EN FAVEUR DE PLUSIEURS PERSONNES DE LA COUR. — LA BIENHEUREUSE ISABELLE.

Glorificavit illum in conspectu regum.
(ECCLI., XLV.)

Il l'a glorifié en présence des rois.

En dehors de ces saints personnages de la famille franciscaine, l'Église pouvait abaisser ses regards sur une multitude d'autres enfants non moins illustres. Jamais l'Épouse sacrée et bénie du Sauveur n'avait été aussi triomphante ni aussi glorieuse. Le monde la contemplait avec amour au milieu de ses combats, le vice se cachait en sa présence, l'erreur se dissolvait à sa parole, et des milliers de cœurs s'empressaient à seconder les élans irrésistibles de sa charité. A côté des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, d'autres ordres s'épanouissaient comme de douces fleurs sous la protection de leur mère. Les Carmes avaient vu la bénédiction du Ciel descendre sur eux; ils s'étaient multipliés d'une façon merveilleuse, et la renommée avait porté au loin le parfum de leurs vertus; les Frères de la Merci et

les Trinitaires, voués au rachat des captifs chez les infidèles, offraient à la terre un genre nouveau d'héroïsme et exerçaient sur les esprits sensibles aux entreprises sublimes et aventureuses un prestige dont l'effet était de tarir des larmes amères, de relever des cœurs abattus, de consoler des familles éplorées, et d'arracher à l'apostasie une multitude d'âmes chancelantes sous le poids du malheur; les Servites, voués au culte de Marie, comptaient dans leurs sept fondateurs autant de saints depuis canonisés par la voix de l'Église; aux hommes désireux de la vie solitaire s'ouvraient en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre et dans toutes les contrées de l'Europe catholique, une multitude de monastères où régnaient une régularité édifiante et une austérité digne des temps anciens, des monastères où se formaient des disciples parfaits de l'Évangile. Les personnes du siècle étaient entraînées par le mouvement religieux; tous les rangs de la société s'épuraient sous l'action du catholicisme; partout la vertu se produisait sous mille formes diverses, partout le vice était combattu; sur le trône, dans l'épiscopat, dans tous les rangs de la société on comptait des saints. Le monde se pénétrait de l'esprit chrétien à un degré inconnu jusqu'alors, il s'identifiait avec lui, et s'élevait ainsi à une hauteur qu'il n'atteignit jamais depuis ces jours fortunés.

Ce mouvement était en premier lieu l'œuvre des Papes. Commencé par saint Grégoire VII avec une volonté indomptable, continué par ses successeurs dans le XII[e] siècle, il avait pris tout son développement dans le XIII[e], grâce à l'énergique initiative d'Innocent III, de Grégoire IX et de tous les Souverains Pontifes de ce temps.

Les croisades avaient aidé à le propager dans les masses, en montrant la foi comme base de la vie sociale, comme mobile des nobles entreprises, en faisant d'elle l'héritage le plus glorieux des hommes et le plus digne de sacrifices héroïques. Les ordres religieux, depuis saint Bernard, avaient aussi exercé une action immense sur toutes les classes de la société, et quand saint François et saint Dominique parurent, le monde avait besoin que de nouveaux ordres se missent en contact avec lui et lui enseignassent la pratique des vertus sublimes sans sortir de la vie de famille, sans l'obliger à de douloureux et souvent impossibles renoncements. Ces deux grands hommes le comprirent, et leurs enfants semblèrent destinés à mettre le couronnement à la grande œuvre du bienheureux Grégoire. Sans le concours de plusieurs causes dont il faut accuser le siècle suivant, la société se trouvait constituée à un état normal, et elle allait recueillir les fruits les plus délicieux de cette civilisation que la foi seule peut donner aux peuples, et qui seule est appelée à leur apporter la somme de bonheur possible sur la terre.

A la tête des nations catholiques se trouvait la France, et sur la France, aux jours dont nous racontons l'histoire, régnait saint Louis, le plus grand de ses monarques, si l'on en excepte Charlemagne. La religion l'avait pris dès le berceau ; elle avait imbu son enfance de ses préceptes ; elle avait éclairé sa jeunesse de ses enseignements les plus tendres, et dévoilé à ses yeux les vanités et le vide des grandeurs terrestres ; elle lui avait appris l'art inestimable de conduire les peuples dans la justice, l'amour et le respect ; elle lui avait montré,

en un mot, tout ce qui peut rendre les rois grands aux yeux des peuples, chers au Ciel, et vénérables aux générations futures. Louis, de son côté, s'attacha à la religion comme à une mère bien-aimée; jamais il ne cessa de l'entourer de son affection filiale, de la prendre pour guide dans ses conseils, et d'agir en tout par ses inspirations sacrées. Par elle il devint un héros dans les combats, un roi sage et équitable dans le gouvernement de son royaume, le père des populations confiées à sa garde, le juge de ses rivaux, l'admiration et l'étonnement de ses contemporains, et il est demeuré la gloire la plus pure de notre France.

Le saint roi avait appris à aimer la foi à l'école de Blanche de Castille, sa mère, et à celle des enfants de Dominique et de François d'Assise. Il avait reconnu en ces religieux le zèle pour la gloire de Dieu, le mépris des biens et des honneurs du monde, une profonde connaissance des hommes, une tendre charité pour toutes leurs misères, et il s'était attaché à eux du fond du cœur. La foi, à ses yeux, était l'unique moyen d'assurer un repos stable à son peuple; par elle, la justice, l'impartialité, la fidélité au devoir, la protection du faible, le désintéressement sont en honneur; par elle, toutes les vertus sociales sont florissantes; par elle, le vice, ce fléau, ce ver rongeur des États, est combattu jusque dans ses derniers retranchements, jusque dans ses sources les plus secrètes, et cette foi auguste avait pour apôtres infatigables les Frères Mineurs et les Dominicains. Ils ne cessaient de ranger sous ses lois les hommes de tous les rangs; ils pénétraient partout, depuis le château du grand seigneur jusqu'à l'humble

asile offert aux lépreux par la charité, et partout ils répandaient les consolations, le courage et l'amour. Aimer de tels hommes était donc, pour l'illustre et charitable roi, aimer son peuple; les protéger, c'était protéger son peuple; étendre leur action, c'était multiplier les bénédictions du Ciel sur son peuple. Nous l'avons vu déjà prendre leur parti contre les docteurs de l'Université. Nul plus que lui cependant n'aimait la science et n'en favorisait le développement avec plus de zèle; mais la science, à ses yeux, devait se souvenir de sa mission, et quand elle s'insurgeait contre les hommes voués à l'instruction du peuple et au soutien de la religion, elle n'était plus qu'un instrument dont voulaient bénéficier quelques vendeurs de paroles contre la science elle-même et au détriment des lumières qu'elle est appelée à propager.

Cette protection, il la conserva toujours aux deux ordres, toujours il les aima tendrement; il disait que s'il eût été en son pouvoir de se partager, il se serait donné avec égalité des deux côtés. Son confesseur, Geoffroy de Beaulieu, était un dominicain; Guillaume de Chartres, un de ses chapelains, était également un dominicain. Il fit tenir au baptême un de ses enfants par le vénérable Humbert de Romans, général des Dominicains; saint Thomas d'Aquin était l'ami du saint roi. Quant aux Franciscains, il ne cessa de les combler de ses libéralités toutes les fois que l'occasion s'en présenta. En 1234 il étendit le terrain sur lequel était placé leur couvent, et plus tard il leur fit bâtir une immense église. Il se lia d'une étroite amitié avec plusieurs d'entre eux, et quand la pensée lui vint de quitter le trône pour embrasser les humiliations de la vie religieuse, son in-

tention bien arrêtée était de choisir l'une ou l'autre des deux grandes familles.

Entre les amis du glorieux monarque, il faut compter en première ligne saint Bonaventure. Sa réputation de vertu et de science, ses écrits pour la défense des ordres religieux, l'éclat de son enseignement à l'Université, son zèle à annoncer la parole de Dieu, son élection dans un âge encore jeune à la dignité de supérieur général, tout cela prévenait Louis IX, et lui inspirait pour ce frère une vénération profonde. Ensuite les écrits presque divins qui coulaient de sa plume, comme d'une source inépuisable, et s'en allaient par tout le royaume ranimer les cœurs abattus, ces écrits, dis-je, lui faisaient estimer et chérir singulièrement le pieux auteur. Mais il ne borna pas son amour à une admiration stérile, il voulut en recueillir les fruits pour lui-même : il demanda à l'humble docteur de vouloir bien seconder sa piété par quelques-unes de ces productions qui coûtaient si peu à son ardente charité, et l'homme de Dieu s'inclina avec bonheur devant le désir du protecteur de ses frères.

Rien n'était cher au vertueux roi comme le souvenir des humiliations de l'Homme-Dieu. Il en faisait l'objet continuel de ses méditations, il y puisait le courage dans l'adversité, la sagesse dans la prospérité, et ce parfum de tendre dévotion dont son cœur était inondé. Il avait sacrifié des sommes considérables pour assurer à son royaume la possession de la couronne qui ensanglanta la tête sacrée du Sauveur, et d'une portion considérable de la vraie croix ; il avait bâti la Sainte-Chapelle avec une magnificence toute royale afin d'offrir à ces précieuses reliques une demeure digne de leur valeur.

Bonaventure fut donc heureux d'aider à une dévotion si conforme aux sentiments de son propre cœur, en composant un office de la Passion à l'usage de son illustre ami. Là, comme dans ses autres écrits, il est touchant et plein d'une onction céleste; son langage est pieux et compatissant; il parle du plus tendre objet de ses affections, et il le fait de ce ton qui pénètre et fait passer dans l'âme de son lecteur les impressions dont la sienne surabonde. Voici la première hymne de ce bel office; le reste est plus affectueux encore.

« Que notre rafraîchissement, que le désir de notre cœur soit dans la Passion du Seigneur où l'homme a puisé le salut.

« Portons en notre mémoire les douleurs de Jésus-Christ, portons ses opprobres et sa couronne d'épines, la croix, les clous et la lance;

« Portons ses plaies vraiment sacrées, digne objet de toutes nos louanges; portons le vinaigre, le fiel, le roseau, et les amertumes de sa mort.

« Que tout cela nous rassasie et nous enivre avec douceur; que tout cela nous fasse abonder en vertus et en fruits glorieux.

« O Sauveur crucifié, nous vous offrons les hommages de notre cœur, et nous vous conjurons de nous réunir dans les cieux à l'assemblée de vos saints.

« A Jésus-Christ vendu pour nous honneur et louanges, à Jésus-Christ trahi pour nous et livré à la mort sur un cruel gibet pour le salut de son peuple. »

Cette douce et ineffable dévotion aux souffrances et aux amertumes de Jésus crucifié n'était pas le partage du roi seul; il s'était efforcé de l'inspirer à ses enfants,

et les personnes qui l'approchaient ne pouvaient le faire sans s'échauffer aux ardeurs brûlantes de son amour. Aussi la cour de France était-elle en ces jours ce qu'elle ne fut jamais depuis à un degré aussi admirable, une école et un sanctuaire de toutes les vertus. La nation entière pouvait sans crainte lever les yeux vers cette famille auguste, choisie par le Ciel pour veiller à son bonheur; elle était assurée de trouver des exemples à imiter, et de n'avoir point à rougir en voyant associé le vice et un rang sublime, l'autorité et une conduite déshonorante. Si l'on eût cherché quels hommes rendaient cette cour si respectable et si digne de l'autorité suprême, on eût rencontré quelques pauvres religieux dont le désir le plus vif était de passer inaperçus sur la terre, et dont l'ambition unique avait pour but le bien de leurs frères. Ils étaient là, comme autrefois l'ange du Seigneur au milieu d'Israël, uniquement occupés de leur céleste mission, uniquement appliqués à inspirer le mépris des grandeurs mondaines, des richesses périssables et des honneurs passagers de la vie. Étrangers aux choses de la politique, ils travaillaient avec un zèle toujours humble à faire fleurir la vertu, bien assurés que les peuples sont heureux quand leurs chefs sont soumis aux volontés du Maître suprême. Parmi ces religieux appelés à paraître de temps à autre à la cour, on reconnaissait un homme remarquable entre tous par sa modestie, la douceur de son visage, la suavité de son langage, un homme qu'on ne pouvait voir sans l'aimer, qu'on ne pouvait entendre sans être entraîné à penser comme lui, et porté à devenir meilleur. Cet homme était le général des Frères Mineurs,

Bonaventure, le docteur profond, le contemplatif séraphique, le parfait imitateur de François d'Assise.

Saint Louis ne l'avait pas seul pour confident de ses pensées; les divers membres de sa famille s'adressaient à lui pour apprendre à marcher dans les voies de la perfection. Il écrivit pour Blanche, une des filles du pieux monarque, le petit ouvrage du *Gouvernement de l'âme,* où en quelques pages il a su renfermer tout ce qu'il faut pour conduire à une sainteté éminente.

« O âme, lui dit-il, vous devez avant tout avoir du Dieu très-bon les sentiments les plus élevés, les plus pieux et les plus saints... Or, vous aurez de Dieu les sentiments les plus élevés, si, fixant sur lui vos regards avec fidélité, réflexion et amour, vous croyez que son immense puissance conserve toutes choses après les avoir tirées du néant, que sa sagesse infinie gouverne et ordonne tout, que sa justice éternelle embrasse tout, et rend à tous selon les droits de chacun...

« Vous aurez de Dieu les sentiments les plus pieux, si vous admirez, si vous embrassez, si vous bénissez sa miséricorde comme s'étant montrée pleine d'une charité souveraine en s'unissant à notre humanité..., pleine d'une tendresse inépuisable, en se soumettant aux tourments de la croix.., pleine enfin d'une libéralité sans mesure dans l'envoi de l'Esprit-Saint, l'établissement des sacrements, et la communication sans réserve de notre Dieu lui-même au sacrement de l'autel...

« Vous aurez de ce même Dieu les sentiments les plus saints, si, reconnaissant son inexplicable sainteté, vous l'admirez, la louez, et vous écriez avec les Séraphins: « Saint, saint, saint est le Seigneur. » Il est

saint en ce qu'il possède en lui-même une sainteté si souveraine et si parfaite, qu'il ne peut vouloir quelque chose qui ne soit pas saint. Il est saint en ce qu'il aime si parfaitement la sainteté dans les autres, qu'il ne saurait jamais retirer les dons de sa grâce, ni refuser les récompenses de la gloire à ceux qui conservent véritablement la sainteté. Il est saint en ce qu'il a une telle horreur de ce qui est opposé à la sainteté, qu'il ne pourrait jamais voir sans indignation le péché, ne point le réprouver, ni le laisser impuni...

« Tournez ensuite le regard de votre esprit vers la loi du Seigneur, qui vous ordonne d'offrir au Dieu très-haut un cœur humble, au Dieu très-pieux un cœur dévoué, au Dieu très-saint un cœur sans tache. Or vous offrirez au Dieu très-haut un cœur humble par le respect de votre âme, l'obéissance de vos actions, la glorification de son nom en vos paroles et en toute votre personne...

« Vous offrirez au Dieu très-pieux un cœur plein de dévotion en lui parlant par de ferventes prières, en le goûtant en de suaves méditations, en lui adressant de fréquentes actions de grâces, et en faisant monter jusqu'à lui votre âme, à travers le désert, comme une vapeur d'aromate, de myrrhe et d'encens...

« Vous offrirez enfin à votre Époux très-saint un cœur sans tache, si ce cœur demeure étranger par la pensée, l'affection et le consentement à tout plaisir de la chair; si aucun amour pervers et terrestre n'y trouve place...

« ... S'il vous est arrivé de manquer à ces choses en un seul ou en plusieurs points... Appliquez-vous à vous

réconcilier avec Dieu par des gémissements inénarrables...

« Or la douleur, afin de purifier l'âme et satisfaire à Dieu, doit avoir deux compagnes : la crainte des divins jugements et l'ardeur des saints désirs. Par la crainte vous recouvrez un cœur humble, par les désirs un cœur fervent, et par les pleurs un cœur exempt de tache.

« Craignez donc les jugements de Dieu qui sont un abîme sans fond. Craignez beaucoup, dis-je, de déplaire encore au Seigneur, bien que vous ayez déjà marché dans les sentiers de la pénitence. Craignez encore plus de retomber dans le péché. Craignez par-dessus tout d'être séparée à la fin de Dieu, d'être privée pour toujours de sa lumière, de brûler dans le feu éternel, d'être consumée, par le ver qui ne mourra point, si, par une pénitence véritable, vous ne sortez de cette vie dans la grâce...

« Pleurez et soyez dans la peine à cause des péchés que vous avez commis. Pleurez beaucoup l'anéantissement de tous les biens reçus du Ciel; pleurez encore plus l'outrage fait à Jésus-Christ descendu pour vous sur la terre, attaché pour vous à la croix; mais pleurez surtout le mépris dont Dieu a été l'objet lorsque vous avez, en transgressant ses lois, déshonoré sa majesté, renié sa vérité, offensé sa bonté; lorsque vous avez, en vous opposant à ses desseins, à ses volontés et à ses jugements, affaibli, défiguré, bouleversé l'ordre universel... par l'abus de la nature, des saintes Écritures, de la justice, de la miséricorde, des dons gratuits, des récompenses promises. Considérez attentivement toutes ces choses, et pleurez avec amertume comme on pleure la mort

d'un fils unique. Que vos larmes coulent comme un torrent le jour et la nuit ; ne souffrez aucun repos et ne donnez en ce point aucun sommeil à vos yeux.

« Néanmoins ne cessez point de désirer les dons célestes du divin amour... Désirez avec ardeur que Dieu vous montre cet amour en vous communiquant largement son Saint-Esprit. Désirez avec plus d'ardeur encore d'être conforme à sa volonté par une imitation parfaite de Jésus crucifié. Mais désirez par-dessus tout la possession entière de Dieu par la vision sans nuage du Père éternel. .

« Si vous voulez acquérir intérieurement cet esprit de vie, de crainte, de douleur et d'amour, ayez soin de vous exercer en toute occasion au dehors à la modestie, à la justice et à la piété...

« ... Exercez-vous à une modestie d'économie dans la nourriture et le vêtement, dans le sommeil et les veilles, sans jamais excéder en rien ; à une modestie de conduite, en modérant votre silence et vos entretiens, votre douleur ou votre joie, votre douceur ou votre sévérité, selon que le besoin l'exige ou que la droite raison l'indique. Exercez-vous à une modestie d'honnêteté, par la dignité, la convenance et le bon ton dans vos actions, vos mouvements, vos gestes, vos vêtements : ou autrement, dans tout votre extérieur, dans vos membres, dans vos sens, selon que l'honnêteté morale ou l'observance régulière le demande...

« Exercez-vous aussi à la justice,... à une justice intègre par le zèle du divin amour, par l'accomplissement de la loi de Dieu, par le désir du salut de vos frères ; à une justice d'ordre par l'obéissance à vos supé-

rieurs, par l'union avec vos égaux, par la vigilance sur vos inférieurs; à une justice de perfection par l'adhésion à toute vérité, par l'amour de tout bien, par la haine de toute méchanceté, et cela non-seulement en votre cœur, mais en vos paroles et en vos actions, ne faisant jamais à personne ce que vous ne voudriez pas vous être fait, ne refusant jamais à un autre ce que vous verriez avec peine vous être refusé...

« Exercez-vous à la piété,... à la piété qui a pour but le culte divin, apportant une vive attention, une dévotion sincère et un respect profond à réciter les heures canoniales, à confesser chaque jour et à pleurer vos péchés, à recevoir la très-sainte Eucharistie aux temps marqués, et à entendre tous les jours la messe; à la piété qui a pour but le salut des âmes, en leur venant en aide par des prières fréquentes, par de bonnes exhortations, et par la prédication de vos saints exemples... Agissez en cela avec une sagesse telle que votre propre salut n'en éprouve aucun dommage. Exercez-vous à la piété qui a pour but le soulagement des souffrances corporelles, en les supportant avec patience, en leur prodiguant les consolations avec tendresse, en leur venant en aide avec humilité, avec joie et compassion...

« Maintenant, si vous voulez mettre en pratique tout ce que je viens de vous indiquer, le moyen le plus puissant, je crois, c'est de vous souvenir sans cesse de Jésus crucifié, c'est de porter en tout temps votre Bien-Aimé, comme un bouquet de myrrhe sur votre cœur. Daigne vous l'accorder Celui qui est béni dans tous les siècles ! »

Telles étaient les graves instructions données à la fille

des rois. Nous les avons rapportées longuement parce qu'elles nous ont semblé de nature à faire mieux connaître l'esprit de la cour et de cette époque où un pauvre religieux pouvait offrir à une jeune princesse, élevée au milieu des grandeurs, de pareils enseignements.

Nous avons dans les œuvres de notre saint un recueil de méditations sur le péché, la mort, le jugement, l'enfer, la gloire céleste, les bienfaits de Dieu, l'Eucharistie et la Passion du Sauveur. Elles furent composées aussi pour la cour de Louis IX, afin d'y conserver, par un heureux mélange de la crainte et de l'amour, la piété toujours florissante. Il faut en dire autant d'un autre petit recueil de douces et profondes réflexions sur les souffrances de Jésus-Christ. Dans le principe cet ouvrage était joint au précédent, et les paroles mêmes du premier chapitre montrent qu'il n'en était que la continuation. Après avoir, dans ces méditations, effrayé par des considérations terribles, il inspire l'amour par le souvenir des bienfaits du Ciel, et surtout du bienfait de l'Eucharistie. La seule pensée de ce don ineffable de la charité d'un Dieu pour l'homme, transportait l'âme de Bonaventure, et il ne pouvait en parler sans dévoiler les sentiments dont elle était remplie. « O munificence vraiment admirable! s'écrie-t-il; ô générosité inouïe, charité surexcellente! Celui qui s'est donné lui-même, que pourra-t-il nous refuser? Il a fait pour nous tout ce qui était en son pouvoir; tout ce qu'il a eu en sa possession, il nous l'a transmis; il nous a donné son royaume, il s'est donné lui-même... L'Eucharistie est la médecine des malades, le pain de chaque jour des voyageurs, la

force des faibles, la joie des forts, la santé des infirmes, l'antidote des maladies. Par lui l'homme devient plus doux dans le châtiment, plus patient dans le travail, plus ardent dans l'amour, plus actif dans la vigilance, plus prompt à obéir, plus fervent dans les actions de grâces. » Du sacrement de nos autels il fait monter l'âme au Calvaire afin de l'amener à une consommation heureuse, en l'établissant dans les plaies de son Sauveur. Il lui présente chacune des peines de la croix comme autant de fleurs dont le parfum délectable est propre à la réjouir et à l'enivrer, et la Passion entière, comme un flambeau divinement élevé pour révéler au monde les mystères ensevelis jusqu'alors dans une obscurité impénétrable au regard humain.

Ces écrits étaient lus avec une sainte avidité; ils rendaient plus intime l'union entre le monde et les pauvres du Seigneur; la religion s'identifiait davantage avec les hommes, les vertus se fortifiaient à son contact, et des âmes héroïques se formaient, capables d'actions sublimes et de sacrifices généreux. Dans tous les temps, au reste, Dieu n'a point connu d'autres moyens de régénération. Il a envoyé au monde des hommes pauvres et sans ressources temporelles. Quand le monde les a écoutés, ils l'ont pénétré de haine contre le vice et d'amour pour la vertu; ils lui ont ouvert le cœur du Rédempteur éternel; ils l'y ont introduit, et alors de grandes choses ont eu lieu, des merveilles se sont accomplies, et des jours de bonheur ont brillé sur la terre.

Parmi les personnes dont les vertus s'élevaient de la cour de France jusqu'au trône de Dieu pour attirer ses bénédictions sur les peuples, une surtout se distinguait

glorieusement et ne le cédait en mérite qu'au saint monarque ; c'était Isabelle, sa sœur. Formée, comme lui, à une vie d'innocence et à toutes les pratiques de la religion par les soins de son illustre mère, elle consacra à Dieu sa virginité, et s'avança de jour en jour vers une perfection plus sublime. Le travail, la prière, la lecture faisaient son occupation habituelle. Ses jeûnes étaient fréquents, sa nourriture simple et toujours en quantité médiocre. Le soin des pauvres l'inquiétait avant tout ; c'était pour eux qu'elle travaillait ; leur personne lui était sacrée comme la personne du Sauveur lui-même. Un jour, saint Louis l'ayant trouvée occupée à filer un bonnet, la pria gracieusement de le lui donner, l'assurant qu'il le porterait la nuit pour l'amour d'elle. « Non, dit-elle, j'ai résolu qu'il appartiendrait à Notre-Seigneur Jésus-Christ; car c'est le premier que j'ai oncques filé. — Sœur, reprit le roi, or vous prierai-je donc que vous en filiez un autre pour moi. — Je le veux bien, si j'en file encore à l'avenir. » Et le soir elle fit porter son travail à une pauvre femme malade qu'elle nourrissait des mets de sa table.

La cour, malgré de nombreux exemples de vertus admirables, rappelait encore trop le monde à une âme aussi parfaite. Isabelle y vivait solitaire, il est vrai, mais elle soupirait après une solitude plus profonde. Par le conseil de son confesseur, elle fit bâtir le monastère de Longchamps, aux portes de Paris, afin de s'y livrer sans réserve aux exercices de la vie religieuse. Pendant qu'on élevait cette maison, la pieuse princesse s'occupa de lui procurer une règle conforme à celle des sœurs de Sainte-Claire, dont la renommée proclamait

les hautes vertus dans tout le monde chrétien. Six Frères Mineurs furent chargés de ce soin; c'étaient saint Bonaventure, Eudes Rigaud, depuis archevêque de Rouen, Eudes de Rosny, Guillaume de Milleenconne, Geoffroi de Vierzon et Guillaume d'Hartembourg. La règle de sainte Claire fut légèrement modifiée, et le pape Alexandre IV l'approuva en 1258. Puis, deux ans plus tard, le monastère étant terminé, vingt filles pieuses y entrèrent la veille de Saint-Jean, ayant à leur tête quatre religieuses Clarisses demandées à la maison de Reims, pour les former aux observances de la vie régulière. Isabelle donna à son monastère le nom d'*Humilité de Notre-Dame*, parce que c'est par la vertu d'humilité que Jésus-Christ *eslut Nostre-Dame à estre sa mere*. Cependant l'auguste princesse ne prit point l'habit et ne fit pas profession. Des infirmités causées par ses austérités et ses mortifications lui donnèrent la crainte d'avoir à recourir trop souvent à des dispenses, et d'introduire le relâchement par son exemple. Elle n'en fut pas moins la mère bien-aimée de ces saintes religieuses. Elles lui ouvraient leur cœur avec confiance, et bientôt elle sut que, malgré leur zèle et leur bonne volonté, la règle était au-dessus de leurs forces. De concert avec saint Louis, elle s'adressa à Urbain IV pour obtenir quelques adoucissements qui rendraient cette règle plus supportable. Cependant elle obligeait encore les sœurs à jeûner depuis la fête de saint François jusqu'à Pâque, de l'Ascension à la Pentecôte, tous les vendredis de l'année; elle renfermait bien d'autres pratiques capables d'effrayer notre mollesse, mais qu'alors on ne trouvait pas impossible au courage de pauvres femmes.

Les infirmités d'Isabelle allèrent en croissant, et sa patience aussi. Elle continua d'être l'édification de ses pieuses filles durant plusieurs années encore ; puis, le 22 février 1270, elle s'endormit saintement dans le Seigneur. Le roi son frère présida lui-même à ses funérailles, et la divine miséricorde y manifesta par de nombreux miracles, combien l'abnégation, les austérités et toutes les vertus de la vénérable princesse lui avaient été agréables. L'Église a placé Isabelle sur ses autels et autorisé son culte (1).

Ainsi, pendant ce siècle, les saints apparaissaient dans tous les rangs de la société. Ils édifiaient sur le trône, ils s'immolaient dans le cloître, ils brillaient dans la vie religieuse, ils sanctifiaient les peuples et tenaient le premier rang dans les sciences ; en un mot, ils étaient partout pour glorifier l'Église et annoncer au monde son inépuisable fécondité.

(1) Plusieurs princesses marchèrent sur les traces de la bienheureuse Isabelle. Ainsi le monastère de Longchamps reçut successivement dans ses murs, Blanche de France, fille de Philippe le Long, Jeanne de Navarre, Madeleine de Bretagne et Jeanne de Brabant.

CHAPITRE XI

CHAPITRE GÉNÉRAL DE NARBONNE. — EXPLICATION DE LA RÈGLE. — LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS.

Circa illum corona fratrum : quasi plantatio cedri in monte Libano. (ECCLÉS., L.)

Il a été environné de ses frères comme d'une couronne ; ils se sont tenus autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont Liban.

Le pieux docteur Bonaventure avait reçu le fardeau du commandement au milieu des agitations du dehors et des ébranlements de l'intérieur, et ainsi il était appelé à combattre. Nous l'avons vu déjà s'armer contre les ennemis de son ordre, nous le verrons encore dans la suite reprendre la lutte lorsque de nouveaux adversaires viendront le provoquer; maintenant ce qui l'occupe par-dessus tout c'est de faire revivre parmi ses frères l'esprit de François d'Assise, c'est de ranimer les cœurs languissants, de relever les courages abattus, de faire produire à la terre confiée à sa vigilance les fleurs de la piété et les fruits du salut.

Saint François avait adopté dans son ordre une pratique depuis longtemps en vigueur dans les autres religions pour le maintien de la discipline, l'affermissement

des vertus et le retranchement des désordres : c'était la tenue des chapitres généraux où les membres les plus considérables de chaque province étaient appelés à faire connaître l'état véritable des diverses maisons soumises à leur autorité. Ces chapitres se tenaient tous les trois ans, à moins que le supérieur général ne jugeât nécessaire de les convoquer à des intervalles plus rapprochés, ou d'en différer la réunion. Les provinciaux devaient à leur tour réunir le chapitre de leurs provinces respectives, afin de promulguer les ordonnances du chapitre général, et de plus ils pouvaient tous les ans rassembler leurs frères pour ranimer leur ferveur et remédier aux choses les plus pressantes.

Saint Bonaventure comprenait trop l'avantage de semblables réunions pour les négliger. Tant qu'il le put, il aima à se trouver au milieu de ses religieux, à les interroger sur les besoins des maisons confiées à leur vigilance, à prendre leurs conseils, et à s'entendre avec eux sur les remèdes à apporter aux désordres, sur les moyens de maintenir et d'accroître le bien commencé. Nous trouvons cinq chapitres tenus par lui, le premier à Narbonne en 1260, le second à Pise, le troisième à Paris, le quatrième à Assise et le cinquième à Lyon, et partout il parut avec l'éclat de sa science et de sa vertu.

Le plus important de ces chapitres est le premier, car c'est là qu'eut lieu l'exposition de la règle de saint François, exposition qui a fait considérer son auteur comme le second fondateur de l'ordre. Cette règle y est réduite à douze chapitres, et à chacun est joint un commentaire destiné à la faire aimer et à empêcher toute interprétation arbitraire. « Je me propose, dit le pieux géné-

ral, de faire connaître brièvement la sainteté de cette règle, espérant par là consoler ceux qui l'ont embrassée, et remettre dans le droit chemin ses ennemis qui, la considérant avec des yeux pleins d'envie et de prévention, attribuent à sa lumière les défauts de leurs ténèbres (1). »

Tout dans cette exposition est d'une clarté lumineuse, et rien ne laisse occasion au doute ; tout est consolant pour l'humble religieux engagé dans l'ordre des Frères Mineurs ; tout contribue à le relever et à le remplir d'un saint orgueil et d'une douce confiance.

Voici le début du premier chapitre, où se manifestent et la piété et la riche imagination du saint commentateur.

« La règle, dit-il, est divisée en douze points, qui sont comme les douze pierres très-dures prises, d'après le commandement de Josué, dans le lit du Jourdain, à l'endroit où s'arrêtèrent les prêtres, par douze hommes choisis, et placées par eux à l'endroit où les enfants d'Israël devaient camper la nuit suivante. Les Frères Mineurs, comme des hommes choisis par le vrai Josué, par le Seigneur, désireux de passer le Jourdain et de marcher en toute hâte vers la terre promise, doivent donc prendre douze pierres d'une dureté impénétrable, c'est-à-dire les douze chapitres de la règle confirmée par le jugement évangélique et apostolique ; ils doivent les prendre au lieu où les prêtres ont reposé leurs pieds, ou autrement en marchant sur les traces des douze apôtres. Les trois premiers chapitres reçoivent les rayons du soleil levant ; les trois suivants nous gardent des dangers de l'aquilon ; les trois autres éloignent de nous les maux du couchant,

(1) Œuvres spirituelles, t. V.

et les trois derniers sont remplis des délices de la terre du midi. Ainsi notre ville, se développant sur quatre faces diverses, ornée de douze portes qui sont les douze perles apostoliques, n'a pas à craindre les insultes des puissants; elle est fortifiée par l'habileté des pauvres et des sages (1). »

Après cette exposition de la règle, le saint fit plusieurs ordonnances dont la plupart étaient relatives à la pauvreté. C'était le point principal, celui qui avait le plus souffert jusqu'alors, et par où menaçait de s'introduire le relâchement. François d'Assise avait légué la pauvreté comme un héritage à ses enfants; il l'avait établie reine de son ordre, et par elle il espérait le conserver à la sublime hauteur de sa vocation. De là ce zèle de Bonaventure à maintenir intacte cette belle vertu. Il avait remarqué avec douleur comment les religions les plus recommandables étaient tombées de leur ancienne splendeur par l'amour des biens terrestres; il avait vu le sel s'affadir en se mélangeant à la poussière du monde, et il tremblait qu'il n'en arrivât autant pour les siens. Voici quelques-unes de ces ordonnances, que nous pourrions trouver sévères, mais dont chaque article repose sur la règle de saint François. « On ne bâtira pas de dôme dans les églises sans la permission du ministre général, excepté sur le grand autel. Que les clochers ne soient plus bâtis en forme de tour. Qu'il n'y ait plus dans les églises de verrières peintes et historiées, hormis celles du principal autel, où l'on pourra représenter l'image du crucifix, de la Vierge Marie, de saint François et de saint

(1) Œuvres spirituelles, t. V, p. 164.

Antoine de Padoue. Les retables des autels ne seront point somptueux. Les encensoirs, les croix, les images, tout ce qui est d'or et d'argent sera ôté par obédience, à moins que dans ces croix ne soient renfermées de précieuses et vénérables reliques, et que ces vases ne soient destinés à contenir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les calices seront simples et sans ornements, et pèseront deux marcs et demi. Chaque autel aura son calice; mais il y en aura un particulier pour la messe conventuelle (1). »

En ce chapitre eut lieu une circonscription nouvelle des provinces de l'ordre. Depuis le temps de Grégoire IX, où la dernière délimitation avait eu lieu, des maisons nouvelles s'étaient élevées de toutes parts, des contrées jusqu'alors inexplorées s'étaient ouvertes au zèle des frères, le champ à cultiver était devenu plus vaste; mais en même temps la direction des nouveaux établissements réclamait un pouvoir moins éloigné pour chacun d'eux; il fallait donc ajouter aux provinces anciennes. Plusieurs maisons ne savaient trop à quelle province elles devaient appartenir, et cependant il était de la plus haute importance pour le maintien de la régularité d'ôter toute incertitude en ce point. Tous les provinciaux et les autres frères présentèrent leurs observations sur les limites à assigner à chaque province; on en créa deux nouvelles, et on y ajouta quatre vicairies.

Nous avons sous les yeux le tableau de cette circonscription opérée par les soins de Bonaventure et de ses religieux. Il nous montre combien la bénédiction cé-

(1) *Histoire de saint François*, par M. Émile Chavin de Malan, p. 288.

leste avait multiplié la famille de François. L'ordre comptait cinquante-trois ans d'existence, et il était répandu en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Irlande, en Portugal, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Dalmatie, en Pologne, en Bosnie, dans l'empire grec, la Terre-Sainte, la Tartarie, et autres pays parcourus par ses missionnaires, comme nous le dirons plus loin. Il comptait trente-trois provinces et quatre vicairies, en tout deux cent trente maisons. L'avenir devait constater un accroissement non moins prodigieux, et montrer à tous les peuples quelle précieuse semence avait confiée à la terre l'humble pénitent d'Assise, quand il avait donné à ses frères la pauvreté pour héritage et la folie de la croix pour tout trésor. Environ cent quarante ans après le chapitre de Narbonne, Barthélemi de Pise donnait dans son livre des *Conformités* une liste des maisons alors existantes, et elles s'élevaient à quinze cent cinquante-six. Ainsi s'accomplissaient les promesses du Ciel au bienheureux fondateur; ainsi le nouvel Abraham voyait sa race se multiplier comme les étoiles du firmament, il la voyait couvrir le monde entier et se consacrer à ses besoins afin de l'embraser des ardeurs du divin amour.

Une chose bien importante pour nous dans l'histoire de ce chapitre général de Narbonne, c'est qu'il a donné lieu à l'illustre docteur d'écrire la délicieuse *Légende de saint François*. Peu de temps après la mort du glorieux patriarche des Frères Mineurs, un de ses disciples les plus chers, un des témoins les plus assidus de sa vie sublime, Thomas de Celano, l'auteur du *Dies iræ*, avait reçu l'ordre du grand pontife Grégoire IX, jadis l'ami

et le protecteur de François, de recueillir ce qu'il connaissait de ses actions et de ses vertus, afin d'en conserver le souvenir. Thomas s'acquitta de cette tâche avec amour. Nous possédons encore aujourd'hui cette œuvre d'obéissance et de piété filiale. Plus tard, trois autres religieux contemporains de François, Léon, son secrétaire et son confesseur, Angelo et Rufin, écrivirent aussi l'histoire de sa vie sur la demande de leur supérieur général, Crescentius de Jési. Mais ces ouvrages ne suffisaient pas à la tendre affection des frères pour leur bienheureux Père. Ils supplièrent Bonaventure de leur raconter à son tour cette vie merveilleuse si propre à ranimer leur ferveur et à les soutenir au milieu des travaux et des tribulations de la terre. La science et la piété dont ils le savaient rempli leur faisaient espérer qu'un pareil travail serait un monument impérissable, élevé à la gloire du fondateur de leur ordre, un monument destiné à conserver son esprit au milieu de ses enfants. Il y avait encore dans plusieurs de leurs maisons des témoins de la vie de François; mais la mort en diminuait de jour en jour le nombre, et l'on craignait de voir tomber dans l'oubli bien des traits que les anciens se plaisaient à redire, et que l'on écoutait toujours avec une avidité insatiable. Les membres les plus influents de l'ordre, assemblés à Narbonne, s'adressèrent donc avec les instances les plus vives à celui dont tous les efforts tendaient à faire revivre parmi eux les vertus des temps anciens. La prière de ces hommes vénérables fut un commandement pour notre saint. Dans l'exercice habituel de ses hautes fonctions, il aimait à s'incliner devant les conseils de leur sagesse et de leur expérience, ils

étaient pour lui des pères et des frères plutôt que des inférieurs ; mais quand ils lui parlaient de ranimer parmi eux le souvenir des actions de François, son cœur pouvait-il demeurer insensible à leurs désirs ?

Son humilité, il est vrai, le portait à se défendre d'une pareille entreprise ; mais la reconnaissance, cette vertu de prédilection des saints, lui rappelait sans cesse le miracle opéré en sa personne par les supplications de François, et elle le détermina à raconter sa gloire. « Je me sens incapable et indigne, dit-il, d'écrire la vie d'un homme aussi vénérable, cette vie si digne de servir de modèle à tous, et jamais je n'aurais tenté un semblable travail, si le désir ardent de mes frères ne m'y eût excité, si les instances unanimes du chapitre général de notre ordre ne me l'eussent comme imposé, et si la dévotion particulière que je dois à notre bienheureux Père ne m'en eût fait une obligation. En effet, dans mon enfance j'ai été, par ses prières et ses mérites, arraché aux étreintes de la mort, et le souvenir de ce bienfait est toujours vivant en mon esprit. Si donc je refusais de célébrer ses louanges, je craindrais d'être accusé du crime d'ingratitude. C'est là le motif principal qui me fait entreprendre cet ouvrage. Je me sais redevable de la vie du corps et de l'âme à l'intercession de François ; j'ai fait par moi-même l'expérience de sa puissance auprès de Dieu ; j'ai donc résolu de recueillir, au moins en partie, les vertus, les actes, les paroles de sa vie, comme autant de précieuses reliques éparses çà et là, et à la veille de tomber dans l'oubli (1). »

(1) Légende de saint François. Œuvres spirituelles, t. V.

Cette tâche imposée par l'amour et la reconnaissance, Bonaventure s'appliqua à la remplir avec zèle et ferveur. Il entreprit pour cela un saint pèlerinage où son âme dut goûter de suaves délices. Il parcourut les lieux honorés de la présence de François, les lieux où il était né, où il avait vécu, où il avait terminé sa vie bienheureuse. Il s'entretint avec les disciples qui lui avaient survécu, il en appela à leurs souvenirs, et recueillit leurs récits avec l'empressement le plus religieux, afin d'en composer ensuite son ouvrage. Il s'adressa principalement à plusieurs dont la sainteté éminente avait établi un lien plus intime entre eux et leur glorieux Père. C'étaient « des hommes dignes de foi, et par leur propre connaissance des choses, et par leur vertu éprouvée. » Ils furent heureux, avant de quitter la terre, de déposer encore une fois, en l'honneur de celui dont les enseignements et les exemples étaient vivants en leur cœur; et en voyant le digne émule de François offrir à leur ordre l'histoire de cette vie céleste, ils purent se flatter que des jours heureux se lèveraient encore sur la terre, et espérer que les enfants du Séraphique stigmatisé se souviendraient de leur sublime origine.

Notre saint apporta donc à son travail une ardeur toute filiale. Après avoir rassemblé les matériaux dont il avait besoin, il les examina au flambeau de la vérité et les coordonna, afin d'en former un corps d'histoire. Ensuite il se mit à écrire ce récit, où il nous offre à chaque page quelque indice des sentiments dont son cœur était rempli. C'était une œuvre d'amour qu'il avait entreprise, il l'exécuta au milieu des enivrements de l'amour, et quelquefois même des ravissements et des extases. Un

jour, saint Thomas d'Aquin vint avec un frère de son ordre le visiter pendant qu'il était occupé à ce travail. Le Docteur Angélique aimait, comme nous l'avons dit, à se délasser avec Bonaventure des profondes méditations de la théologie. Il trouvait un charme ineffable à ces entretiens où les intérêts de la terre n'avaient jamais place, et il vénérait en son ami bien plus le Séraphin embrasé que l'homme initié à tous les secrets de la science. Ce jour-là, personne ne répondit. Thomas entr'ouvre la porte, et voit le saint plongé tout entier dans la contemplation, élevé miraculeusement au-dessus de terre, immobile, et étranger à tout ce qui l'environnait. Quel souvenir de la vie du grand patriarche le transportait en ce moment? Était-ce son ardeur pour le martyre, ou bien ces gémissements et ces soupirs dont François remplissait les solitudes, ou ces larmes incessantes provoquées par la méditation des douleurs de son Dieu, ou encore cette apparition de l'Alverne où son cœur fut percé par l'amour et son corps empreint des marques sacrées de la Passion? La pieuse discrétion de Thomas d'Aquin ne nous a rien appris sur un mystère qu'il nous eût été doux de pénétrer. Il bénit le Ciel de l'avoir rendu témoin des merveilles accomplies en son pieux ami, et, respectant les opérations de la puissance divine, il se tourna vers son compagnon, et lui dit avec émotion : « Laissons un saint travailler pour un saint (1). »

Rien de plus propre à porter à la vertu, à élever l'âme et à lui inspirer le mépris du monde, que ce tou-

(1) Sinamus sanctum qui laborat pro sancto.

chant récit, cette pieuse légende de François d'Assise. En parcourant ces pages si pleines de douceur, on sent que plus d'une fois le saint narrateur dut les arroser des larmes de sa dévotion. Nous voudrions citer, mais nous aimons mieux inviter à lire cet ouvrage vraiment digne de la piété du Docteur Séraphique. Cependant nous ne pouvons résister au désir de rapporter un passage où notre saint trahit davantage ses sentiments les plus intimes. Il vient de raconter fort au long le miracle des stigmates. Alors le souvenir de toute la vie du patriarche se présente à son esprit. Cette dernière faveur du ciel, venant mettre le comble à tant d'autres, le transporte; il laisse de côté le rôle d'historien, et, comme s'il était présent au lieu même du prodige, comme s'il voyait le saint lui-même, il s'écrie : « Et maintenant, ô vaillant soldat du Christ, porte donc les armes de ton chef invincible. Ainsi protégé et défendu, tu surmonteras tous tes ennemis. Porte l'étendard du Roi tout-puissant, et à sa vue tous les membres de sa divine armée se sentiront animés au combat. Porte le sceau du Pontife suprême, et tes paroles et tes actions seront regardées de tous comme des paroles de vérité, comme des actions irrépréhensibles. Aujourd'hui que tu es marqué des stigmates du Seigneur Jésus, nul ne doit plus te contrister, mais tous les serviteurs du Christ doivent t'environner de leurs hommages et de leur amour. Ces signes dont la vérité ne repose plus seulement sur deux ou trois témoins, ce qui serait assez d'ailleurs, mais sur l'autorité surabondante d'une multitude sans nombre, ces signes, témoignages irrécusables de Dieu manifestés par toi et en ta personne, enlèvent tout prétexte à l'incrédu-

lité : ils confirment les enfants du Seigneur dans la foi, ils les remplissent d'espérance, et les embrasent du feu de la charité. Maintenant est accomplie cette vision qui te fut montrée dès le commencement, et où l'on t'annonçait que, lumière brillante du Christ, tu serais revêtu d'armes célestes, de l'étendard de la croix et de ses insignes glorieux.... Cette manifestation de la sagesse chrétienne gravée dans la poussière de ta chair, nul homme vraiment pieux ne la rejettera, nul fidèle véritable ne l'attaquera, nul cœur sincèrement humble ne la méprisera. C'est l'œuvre même du Ciel, elle mérite d'être acceptée sans réserve (1). »

Nous terminerons ce chapitre en citant ce que nous disions dans la préface de notre cinquième volume des Œuvres de saint Bonaventure. Bien des choses, écrivions-nous alors, pourront sembler extraordinaires et puériles dans cette vie au commun des lecteurs, mais les hommes sages et instruits des voies de Dieu en jugeront autrement. François d'Assise sera à leurs yeux l'homme revenu aux beaux jours de la création et remis en possession de la puissance donnée à Adam sur toutes les créatures. S'il voit en elles des frères et des sœurs, c'est qu'il les considère comme autant d'œuvres de la main de son Créateur. S'il prêche aux animaux privés de raison le Dieu auteur de leur vie, c'est que le souvenir des bienfaits du Ciel le transporte ; le premier besoin de son cœur est la reconnaissance, et il s'est rappelé que le Prophète-Roi aussi invitait le feu et la grêle, la neige et les tempêtes, les montagnes et les collines, l'arbre

(1) Légende de saint François, *loc. cit.*

penché vers la terre sous le fardeau de ses fruits et le cèdre superbe, tous les animaux, depuis le reptile qui se traîne dans la fange jusqu'à l'oiseau qui s'élève aux régions les plus pures de l'air ; il s'est rappelé, dis-je, que le Prophète les invitait à louer le Seigneur et à s'unir dans un concert solennel, à l'homme créé pour connaître, aimer, bénir et célébrer son nom sur la terre, et à l'ange déjà en possession de son inénarrable félicité.

Ce serait au reste faire preuve d'une ignorance singulière, que de regarder les touchants récits de la vie de saint François comme des choses particulières au moyen âge. Sulpice-Sévère nous raconte, dans son grave et beau latin, un grand nombre de faits semblables, et les solitudes de l'Égypte ont été témoins de la plupart des merveilles renouvelées, huit siècles plus tard, en la personne de l'humble et séraphique pénitent d'Assise.

Ajoutons que cette Légende du patriarche des pauvres fut un des ouvrages les plus populaires du moyen âge. La foi de nos pères trouvait à s'y nourrir, et ils aimaient, après avoir entendu les prédications ferventes des Frères Mineurs, leurs apôtres de prédilection, à se reporter aux jours où le Seigneur envoya François consoler son Église et appeler les hommes à la pénitence. Les quarante-cinq éditions de ce livre disent assez en quelle estime il fut chez les diverses nations de l'Europe catholique.

CHAPITRE XII

PÈLERINAGE AU MONT ALVERNE. — L'ITINÉRAIRE DE L'AME A DIEU. — LA PHILOSOPHIE DE SAINT BONAVENTURE.

In philosophia naturaliter latet sapientia Dei. (De Reduct. art. ad theolog.)

En la philosophie se cache naturellement la sagesse de Dieu.

Entre les lieux honorés de la présence de François d'Assise, il n'y en a point de plus illustre que le mont Alverne. Là aimait à venir se reposer dans la prière et la méditation le saint fondateur; là s'accomplirent des prodiges nombreux, et surtout le prodige ineffable qui imprima en sa chair les stigmates sacrés du Sauveur; là respirait le parfum de toutes les vertus, et l'âme ne pouvait approcher de cette solitude sans être en proie aux émotions les plus indicibles, sans trouver plus lourd le fardeau de la vie, et plus léger le joug béni de Jésus. Deux sanctuaires sur la terre attiraient surtout les regards des Frères Mineurs : le sanctuaire d'Assise et celui de l'Alverne. A Assise s'était formée l'union indissoluble de François avec la pauvreté, et cette union avait donné au monde une génération aussi nombreuse que les étoiles du firmament, une génération d'apôtres, de martyrs, de

confesseurs, d'anachorètes, de docteurs, dont les vertus, semblables aux rayons du soleil, se reflétaient jusqu'aux extrémités de la terre ; à Assise, François avait déposé dans l'humilité et l'espérance la dépouille mortelle de son corps, et s'était élevé vers les régions bienheureuses de l'éternité ; à Assise, des miracles chaque jour renouvelés rendaient glorieux le berceau de la pieuse famille. Aussi le pauvre Frère Mineur s'estimait-il heureux quand, au moins une fois en sa vie, il pouvait aller s'agenouiller sur le sol arrosé des larmes de son vénéré père et témoin de ses derniers soupirs. Le monde lui-même se tournait avec amour vers cette contrée comblée des faveurs célestes ; il envoyait ses peintres et tous ses artistes déposer dans le temple du saint la fleur la plus douce et la plus suave de leur génie ; il invitait ses grands hommes à s'incliner devant la poussière du pauvre ; il portait les cœurs attristés à chercher la force et la paix dans le souvenir des vertus du plus humble des enfants de Dieu.

Le sanctuaire de l'Alverne était l'objet d'une vénération égale. Suivant une pieuse tradition, si les flancs de la montagne étaient aussi déchirés, si ses rochers se présentaient aussi abruptes au regard du voyageur, c'est que le frémissement qui ébranla la nature au jour de la mort du Sauveur laissa en ces lieux une empreinte plus large de ses violences. C'était donc un nouveau calvaire, surtout depuis le miracle opéré en la personne de François. Tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre dans l'Église avait des paroles d'enthousiasme pour le mont sacré, au temps de Bonaventure et dans les siècles suivants. Les Papes et les rois, les grands seigneurs et

les hommes sans fortune ont aimé ce lieu; ils en ont exalté et raconté les merveilles.

« Nous affectionnons de tout notre cœur, dit Alexandre IV, la célèbre et florissante montagne de l'Alverne, nous ressouvenant que c'est le lieu où, l'amour dont le cœur de François était embrasé s'enflammant encore davantage à la vue du Séraphin, et éclatant au dehors, il reçut ces merveilleuses plaies qui le firent paraître crucifié, et donnèrent à son corps, qu'elles ornaient comme autant de pierres précieuses, une dignité proportionnée à l'élévation de son âme.

« Qui peut aimer son salut éternel sans se plaire extrêmement en ce lieu, où le Roi des rois, par un excès de bonté, a voulu, dans la décadence des siècles, honorer son chevalier des marques royales, afin qu'il ranimât les troupes timides qui fuyaient devant l'ennemi, et que, par ses actions, comme par ses paroles, il annonçât sa victoire en combattant sous les étendards de Celui qui est venu d'en haut vaincre et triompher? Oh! combien de tristes soupirs et de sanglots amers saint François a-t-il tirés du fond de son cœur sur cette montagne! Oh! combien de fois, prosterné sur sa bienheureuse poitrine, a-t-il mouillé cette heureuse terre de ses larmes, quoiqu'il y fût quelquefois consolé par la présence des esprits célestes, et que souvent il y reçût de Dieu de hautes révélations sur l'Église militante! Nous qui mettons notre confiance dans les prières d'un aussi grand patriarche, nous prenons le mont Alverne sous notre spéciale protection, et employons tout notre pouvoir à le défendre. C'est pourquoi nous vous prions tous, vous avertissons, vous exhortons sérieusement, vous

ordonnons et mandons expressément, en vertu d'obéissance, par ces lettres apostoliques, de destiner quelques-uns des frères pour servir Dieu continuellement sur cette sainte montagne, ne voulant pas que cet établissement soit jamais détruit ni abandonné de l'ordre pour quelque raison que ce puisse être. »

A la voix des Papes se joignait celle de ses ministres : « Quel est donc le fidèle, s'écriait un légat du Saint-Siége, quel est donc le fidèle qui ne veuille visiter ce lieu consacré par de si grands témoignages ? Ni la difficulté des chemins, ni la rigueur des saisons ne doit empêcher personne de monter à l'Alverne, non-seulement sans se plaindre, mais en volant avec une ardeur séraphique (1). »

Le pieux successeur de François d'Assise désirait depuis longtemps se reposer dans la terre des saints ; bien souvent, au milieu de ses pénibles travaux il avait levé ses regards vers la montagne, et une voix secrète lui avait dit que le secours lui viendrait de ces lieux. Quand donc, après avoir accepté de rappeler à ses frères les actions du bienheureux patriarche, il se mit en route pour recueillir les traditions et les souvenirs de sa vie, le mont Alverne s'offrit à lui comme un jardin de délices, où il pourrait recueillir les fleurs les plus suaves et les plus enivrantes, et il y dirigea ses pas sans tarder. Mais quels sentiments débordèrent de son âme quand la montagne de *la vision* parut à ses regards, quand il en gravit les sentiers étroits et bordés de précipices ! « C'est l'amour qui me gouverne, et non la raison,

(1) *Histoire de saint François*, par M. Émile Chavin de Malan.

ô mon Dieu, et je cours avec ardeur partout où il me semble que vous vouliez me conduire. Ceux qui me voient... ne savent pas que je suis ivre d'amour...; ils ne remarquent pas la grandeur de mon désir. Ils ignorent que votre amour, une fois allumé, empêche l'usage de la raison; que celui qui vous cherche avec ferveur s'abandonne lui-même et abandonne toute chose en même temps, et que celui qui court à vous avec un cœur pur s'inquiète si peu de ce qui l'environne, que souvent même il est comme étranger à ses propres actions (1). »

Ainsi le disciple de François s'avançait plongé dans les délices de la méditation et des pensées les plus célestes; il arrivait aux saints lieux où le Ciel accomplit ses prodiges, où le Christ enseigna à François un martyre tout d'amour. Mais une solennité imposante devait marquer son passage sur la montagne. L'église principale, élevée sous le titre de Sainte-Marie-des-Anges et de Saint-François, n'avait pas encore reçu la consécration; pour cette belle et sublime cérémonie on attendait la présence de Bonaventure. Les frères avaient été invités au loin, et toutes les maisons s'étaient empressées de répondre en se faisant représenter dans cette occasion à jamais mémorable. Plusieurs jours à l'avance on avait vu les chemins se couvrir de troupes nombreuses de pieux Franciscains. Ils accouraient pour implorer les bénédictions célestes, non-seulement en faveur du saint temple, mais surtout en faveur des frères dont ils étaient les ambassadeurs, des frères répandus sur la face du globe et occupés aux pénibles travaux de leur mission.

(1) Œuvres spirituelles.

L'ordre entier s'était réuni en esprit, et mille religieux se pressaient dans les cellules trop étroites du couvent, sur les flancs de la montagne, et partout où un pieux souvenir et une pensée divine les appelaient.

Sept évêques s'étaient rendus aussi à la solennité: l'évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel se trouvait l'Alverne; les évêques de Florence, de Fiésole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino et de Città di Castello. Des populations innombrables accoururent, attirées par la beauté du spectacle et le désir de satisfaire leur dévotion envers le Pauvre du Seigneur, dont si souvent elles avaient éprouvé la puissance.

Ce fut un moment vraiment sublime et digne d'attirer les regards des anges, que celui où les prélats s'avancèrent revêtus de leurs insignes sacrés, précédés de l'illustre successeur de François et de ses mille religieux, dont plusieurs avaient connu le saint patriarche et admiré ses vertus. Ce fut un moment solennel que celui où la voix du prélat consécrateur entonna les prières si admirables de l'Église pour cette auguste circonstance, et que les chants des religieux firent retentir les échos de la montagne des louanges divines et des plus humbles supplications. La foule se pressait, et dans le temple trop étroit pour la contenir, et dans tous les lieux environnants, saintement avide et pieusement recueillie. L'Église entière se trouvait représentée. « Sous ses tentes, en effet, habitent des soldats, des voyageurs et des gardiens vigilants; elle combat dans les pieux laïques et les hommes du siècle; ses voyageurs sont les clercs fidèles et les religieux fervents; ses gardiens vigilants sont les prélats zélés et les bons pasteurs. Elle est noire

par les sollicitudes quotidiennes de la vie, mais elle est belle par la charité fraternelle, belle par ses travaux nombreux, belle par son zèle à se réformer à l'image de Dieu. Elle gémit dans son pèlerinage, parce qu'elle est soumise aux incommodités du temps présent, parce que la patrie est encore éloignée. Le clerc est gémissant, lui dont le Seigneur seul est l'héritage; le religieux est gémissant, lui qui a rejeté le fardeau des choses terrestres; ses soupirs s'élèvent vers le ciel, et il est condamné à demeurer ici-bas. Le prélat, semblable à l'onagre du désert, habite dans la solitude, afin de travailler à sa propre sanctification ; il établit sa demeure dans une terre stérile, entraîné par l'ardeur de sa charité; il se place sur la montagne afin de veiller avec un soin diligent sur les hommes confiés à sa garde (1). »

C'était bien l'Église décrite par notre docteur qu'on pouvait admirer en ce jour sur les sommets du mont Alverne. La sainte consécration dura longtemps sans que la piété perdît rien de sa ferveur; puis quand tout fut terminé, les évêques montèrent à cheval, le peuple les précéda portant des croix et des bannières, et les religieux, des cierges en main, s'avancèrent chantant des psaumes et des hymnes. L'immense procession descendit la montagne et en fit le tour, puis les évêques, donnant à ce lieu sacré un nom digne des mystères accomplis sur ses hauteurs, le bénirent sous le nom de Montagne Séraphique.

Depuis ce jour surtout, l'Alverne fut vénérable aux peuples chrétiens. Les personnages les plus augustes

(1) S. Bonav., serm. III, *de Dedicat. Eccl.*, passim.

tinrent à honneur d'en gravir les rochers une fois en leur vie, et de venir s'y fortifier dans le mépris des choses de la terre. Des saints y ont appris un renoncement plus parfait; des pécheurs innombrables y ont déposé, dans les larmes de la pénitence, le fardeau de leurs fautes; les riches de ce monde y ont laissé des marques éclatantes de leur piété. Quelques années seulement après la visite de saint Bonaventure, en 1264, Simon, comte de Batifolio et de Puppio, jetait les fondements de l'église des Stigmates, qui ne fut consacrée qu'un demi-siècle plus tard. En 1348, le comte de Chiusi, et sa femme Joanna, comtesse de Santa-Fiore, commençaient une autre église, qu'un siècle après, le sénat de Florence, établi par Eugène IV conservateur du mont Alverne, terminait avec les soins les plus diligents. Un jour seulement la profanation et le sacrilége pénétrèrent dans ce lieu à jamais vénéré. Les armées vénitiennes s'emparèrent de la montagne, et la traitèrent comme une ville prise d'assaut. Rien ne fut respecté, le couvent et les églises furent en proie aux fureurs d'une soldatesque sans frein, les louanges divines cessèrent d'être redites par les échos accoutumés à les transmettre au Ciel, le deuil et la désolation remplacèrent les chants d'allégresse et de pénitence. Mais quand les troupes se furent retirées couvertes de honte, frappées du mépris de toute la contrée, le zèle des populations et des bons religieux s'appliqua à faire disparaître jusqu'à la moindre trace du passage des impies, les temples sacrés furent réconciliés, et les enfants du Seigneur recommencèrent à célébrer son nom.

Ce jour de pieuse solennité s'était écoulé bien vite. Mais

pour Bonaventure allaient se succéder des jours d'un recueillement plus profond, des jours dont il dirait le secret à la terre dans un de ses plus sublimes écrits. Depuis longtemps il soupirait, au milieu de ses travaux, après les douceurs de la retraite, afin de goûter cette paix apportée aux hommes par Jésus-Christ, et dont le bienheureux François avait été le prédicateur le plus fervent. L'Alverne lui parut le séjour le plus propre à satisfaire son ardent désir, et quand la foule eut abandonné ce saint lieu, quand les frères, venus de loin, eurent, après avoir reçu les avis et les encouragements de leur bon supérieur, repris le chemin de leur demeure, il s'enfonça dans la solitude; son regard y embrassa le monde entier, il se réfléchit sur lui-même, il se fixa sur Dieu, et partout il trouva à admirer et à aimer. C'est le fruit de ces méditations qui nous a valu le livre immortel appelé l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, cette *œuvre immense* dont Gerson fit pendant plus de trente ans ses délices, et qu'aux jours de sa vieillesse il parcourait encore avec un plaisir insatiable.

Jamais la philosophie ne s'est élevée plus haut, jamais elle n'a poussé plus loin ses investigations, jamais elle n'a été plus audacieuse en ses demandes à la raison, jamais la théologie n'a parlé un langage plus délectable et ne s'est énoncée avec plus de charme. Le saint, en composant l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, s'est proposé de faire un livre de piété, et il s'est révélé à la fois grand philosophe, profond théologien, et mystique sublime.

Notre but n'est pas, dans un ouvrage de ce genre, de nous livrer à l'examen des doctrines philosophiques de l'illustre général des Frères Mineurs. Nous n'avons fait

que mentionner ses nombreux écrits sur la théologie ; si nous voulions examiner ses idées sur la philosophie, il nous faudrait un livre spécial, et non point une histoire de sa vie. Ce livre a été fait, il n'y a pas longtemps ; seulement nous regrettons que l'auteur ait été forcé par la nature de son travail de se réduire à des formes trop restreintes (1). Pour nous, nous donnerons seulement un aperçu succinct du beau traité de l'*Itinéraire,* où se trouvent résumées en grande partie les idées éparses dans les *Commentaires sur les Sentences* et dans la multitude des ouvrages de l'illustre docteur. Ce sera assez, croyons-nous, pour faire connaître à quel degré d'élévation était monté ce hardi génie, et comment chez lui la sublimité de l'esprit contribuait toujours à épurer le cœur.

La philosophie de Bonaventure ne consiste pas en une série de spéculations arides et ne laissant à l'âme que le vide et la déception ; ce n'est point une contemplation purement naturelle, où la raison met la foi de côté, et s'épuise en efforts stériles et ténébreux. Il n'a point connu cette séparation contre nature. L'âme est faite pour le bonheur, et le bonheur réside dans la jouissance du souverain bien. Ce bien étant supérieur à l'homme, nul ne saurait y arriver qu'en s'élevant au-dessus de soi-même par l'action de son esprit. Or nous sommes impuissants à nous élever de la sorte, si une vertu supérieure ne nous vient en aide ; nos meilleures dispositions demeurent sans effet, si elles ne sont assistées du secours d'en Haut. Mais

(1) Nous voulons parler de l'*Essai sur la philosophie de saint Bonaventure*, par M. Amédée de Margerie.

ce secours n'est donné qu'à ceux qui l'implorent avec dévotion et humilité. L'oraison est donc la source et le principe de notre élévation à Dieu.

Après avoir ainsi établi la nécessité de la grâce pour arriver à Dieu, il examine par combien de degrés nous pouvons passer, et partout il joint la philosophie à la théologie, la raison à la foi. Ces degrés sont au nombre de six. Les deux premiers sont dans le monde extérieur, les deux autres dans notre âme, et les deux derniers en Dieu lui-même.

Le monde extérieur par sa beauté et sa grandeur rend sensible à nos yeux le Dieu qui l'a créé. Au regard de l'intelligence il offre en chaque chose le nombre, le poids et la mesure; à l'œil de la foi, il se présente avec son origine divine et surnaturelle, avec la triple loi dont il fut doté dans le cours des siècles et le jugement dernier qui mettera fin à son existence; aux investigations du raisonnement il apporte la variété des êtres dont il est rempli, les uns n'ayant que l'existence simple, les autres l'existence et la vie, d'autres enfin l'existence, la vie et le discernement. Ensuite, parmi les êtres, les uns sont corporels, les autres ont un corps et un esprit, d'où il conclut qu'il doit y en avoir de simplement spirituels, comme meilleurs et plus excellents. Il découvre encore qu'il y a des êtres sujets au changement et à la corruption, comme tout ce qui est terrestre; que d'autres sont mobiles, mais incorruptibles, comme les corps célestes: d'où il comprend qu'il doit s'en trouver d'immuables et d'incorruptibles. Ainsi les choses visibles nous conduisent à considérer la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu; à reconnaître qu'il a en lui-même

l'être, la vie et l'intelligence, qu'il est simplement spirituel, incorruptible et immuable.

Maintenant chaque créature peut être considérée sous sept conditions différentes, et elle offre ainsi un témoignage sept fois répété de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines. Ces conditions sont l'origine, la grandeur, la multitude, la beauté, la plénitude, l'opération et l'ordre de toutes choses. (Ch. 1.)

Mais ce n'est pas assez pour la créature de nous conduire à la connaissance de son auteur en nous révélant les merveilles de son action créatrice, elle nous apparaît portant en elle-même l'image de Dieu, elle nous rappelle la génération éternelle du Verbe, elle nous dit qu'en Dieu seul se trouve le bonheur, parce qu'en lui seul il y a la beauté, la suavité et le salut par excellence; et ainsi tout être créé est une ombre et un écho du premier principe, une copie ou un exemple mis à la portée des hommes les plus grossiers pour les élever aux choses invisibles de l'intelligence, un signe destiné à leur faire connaître la chose signifiée. (Ch. 2.)

Du monde extérieur le Docteur passe au monde intérieur, à notre âme, et là il trouve empreinte à un degré bien autrement remarquable l'image de Dieu et de la Trinité. — La mémoire embrasse dans un seul instant le passé, le présent et l'avenir, et elle rappelle ainsi l'éternité dont le présent indivisible comprend tous les temps. Elle a l'idée des choses simples, et ces idées, n'ayant pu lui arriver par les sens, doivent venir d'un principe supérieur. Elle possède les axiomes immuables des sciences, et cette connaissance la fait remonter naturellement à la vérité souverainement immuable. —

L'action de la puissance intellectuelle consiste à comprendre les termes, les propositions et les conséquences. Mais les termes ont besoin d'une définition, la définition se fait au moyen de choses plus élevées, ces choses se définissent par la notion de choses plus élevées encore, jusqu'à ce que l'on arrive à ce qu'il y a de plus élevé et de plus général. Si donc l'on ne connaît pas ce qu'est l'être par lui-même, il est impossible de définir une substance quelconque. De plus, tout être contingent se présente à nous avec quelque chose de négatif et de défectueux ; mais ce qui est négatif ne peut se définir que par ce qui est réel et positif, et ainsi l'on ne saurait bien définir l'être créé sans être aidé de l'idée de l'être pur, actuel, complet et absolu par excellence.

Pour comprendre avec certitude la vérité des propositions, il faut savoir que cette vérité est immuable; mais notre esprit, étant soumis au changement, ne peut la découvrir existant de la sorte en lui-même. Il doit donc pour cela remonter à cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

La vérité d'une conclusion découle nécessairement des prémisses, même pour les choses contingentes; mais la nécessité d'une conclusion ne saurait venir de la chose en elle-même, puisque son existence est contingente; elle ne vient pas non plus de l'existence de cette même chose en notre âme, car cette existence ne serait qu'une fiction si la chose n'existait en réalité. Elle vient donc du modèle éternel où toutes les choses puisent le rapport et l'enchaînement qui les unissent selon les règles existantes en ce divin modèle.

L'action de la volonté se manifeste par la délibération, le jugement et le désir. Or la délibération consiste à chercher ce qu'il y a de mieux entre une chose et une autre. Mais le mieux ne peut être appelé ainsi que selon qu'il se rapproche davantage du Bon par excellence, et personne ne peut dire telle chose meilleure s'il ne connaît son degré de ressemblance avec le Bien suprême; donc il doit connaître ce Bien lui-même. — Le jugement requiert la certitude, la certitude repose sur une loi, et cette loi doit être droite, indépendante de nous et supérieure à notre âme. Mais rien n'est supérieur à notre âme si ce n'est Celui qui l'a créée. — Le désir a pour fin le bonheur, et le bonheur ne peut être réel que dans le Bien suprême et notre fin dernière. C'est toujours vers ce Bien que nous soupirons, même quand un vain fantôme nous détourne de la réalité. — Ainsi la mémoire nous conduit à l'éternité, l'intelligence à la vérité, la volonté à la bonté suprême de Dieu.

La mémoire produit l'intelligence, qui est comme sa fille; de la mémoire et de l'intelligence émane l'amour, le nœud qui les unit. Or ces trois choses, l'esprit qui engendre, le verbe et l'amour qui appartiennent à la mémoire, à l'intelligence et à la volonté, sont consubstantielles, coégales et coexistantes; elles se pénètrent et s'embrassent mutuellement. Si donc Dieu est parfait, il possède la mémoire, l'intelligence et la volonté; il a un Verbe engendré et un amour qui émane de lui et du Verbe. Comme ces trois choses sont distinctes nécessairement, et que d'un autre côté cette distinction ne réside pas dans l'essence divine et n'est point accidentelle, il s'ensuit qu'elle est personnelle. Ainsi l'âme,

en se considérant, s'élève jusqu'à la contemplation de la Trinité bienheureuse..... (Ch. 3.)

Cette âme n'est pas seulement l'image de Dieu, elle est sa demeure, et nous pouvons le trouver en elle: Elle est sa demeure quand la foi l'illumine, quand l'espérance l'excite, quand la charité l'embrase. Elle devient hiérarchique et semblable à la céleste Jérusalem; elle nous rappelle les neuf ordres des anges par la possession de qualités correspondantes à ces ordres. Alors Dieu habite en elle comme en sa demeure; elle est sa fille, son épouse, sa bien-aimée, la sœur et la cohéritière de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit. (Ch. 4.)

Arrivée à ce degré, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même et s'avance plus loin dans la contemplation divine. Elle considère Dieu comme l'être par excellence. Cet être lui apparaît comme l'opposé du néant, comme existant par lui-même et nécessairement, et de là, comme souverainement parfait et éternel, simple et actuel, indéfectible et un. Toute perfection découle naturellement de son être, et existe nécessairement en lui; il est très-présent parce qu'il est éternel, il est très-grand parce qu'il est très-simple, il est très-immuable parce qu'il est très-réel, il est immense parce qu'il est très-parfait, il renferme tout parce qu'il est souverainement un. Il est tout, non par essence, mais comme cause surexcellente, universelle et très-suffisante de tous les êtres.

Il est éternel et très-présent : donc il embrasse et pénètre toutes les durées comme leur centre et leur circonférence. Il est très-simple et très-grand : donc il est tout entier en toutes choses, et tout entier hors d'elles; et ainsi il est une sphère intelligible dont le centre est

partout et la circonférence nulle part. Il est très-réel et très-immuable : donc, en demeurant dans cette immutabilité, c'est lui qui donne le mouvement à tous les êtres. Il est très-parfait et immense : donc il est en toutes choses sans y être renfermé, hors de toutes choses sans en être exclu, au-dessus sans être plus élevé, au-dessous sans être plus bas. Il est souverainement un et il réunit toutes les manières d'être : donc il est tout en tous, quoique ce mot de *tout* embrasse une multitude de choses, et que Dieu ne soit qu'un ; car, par son unité très-simple, sa vérité très-pure, sa bonté très-réelle, il y a en lui toute vertu, tout modèle et toute puissance pour se communiquer ; et ainsi de lui, par lui et en lui sont toutes choses, parce qu'en lui nous avons la toute-puissance, la science parfaite et la bonté suprême. (Ch. 5.)

Dieu est souverainement bon, il l'est nécessairement, mais il ne saurait être conçu tel sans qu'il soit triple et un en même temps. Le bien aime naturellement à se répandre : donc le Bien suprême aime à se répandre d'une manière infinie. Mais cette diffusion souveraine ne peut être qu'actuelle et intrinsèque, substantielle et hypostatique, naturelle et volontaire, libre et nécessaire, incessante et parfaite. Si donc dans le Bien suprême il n'y avait pas une production actuelle et consubstantielle, une production de personne égale en noblesse au principe d'où elle sort par voie de génération et d'amour ; si ce bien n'était pas principe éternel d'un principe se communiquant également de toute éternité par l'amour mutuel qui procède de l'un et de l'autre, et de la sorte Père, Fils, et Saint-Esprit, ce

Bien suprême ne serait pas, parce qu'il ne se répandrait que d'une manière imparfaite; car l'effusion qui a lieu dans le temps, en faveur de la créature, n'est qu'un point en comparaison de l'immensité de la bonté éternelle. L'effusion la plus grande est donc celle où le principe communique toute sa substance et sa nature, et le Bien suprême ne serait pas s'il pouvait être ou si l'on pouvait le concevoir autrement.

Dans les personnes divines la bonté souveraine produit naturellement une communication sans limites; celle-ci engendre une consubstantialité parfaite; de cette consubstantialité naît une ressemblance entière; de ces perfections réunies, une égalité totale, et par là une éternité coexistante; enfin tout cela produit une union intime qui fait qu'une personne est en l'autre par une pénétration réciproque et suprême; que l'une opère avec l'autre sans distinction aucune de substance, de vertu et d'action.

En cette Trinité bienheureuse la puissance communicative suprême est unie à la propriété des personnes; l'unité de substance, à leur pluralité; la souveraine similitude, à la distinction qui leur est inhérente; l'égalité parfaite, à un rang différent; la coexistence éternelle, à une émanation comme d'un principe; et enfin, il y a une cointimité mutuelle avec émission d'une des personnes.

Ensuite le saint considère la Trinité dans ses rapports avec l'humanité en Jésus-Christ, et partout il trouve un magnifique sujet d'élévation, partout il admire avec transport et amour. (Ch. 6.)

Une fois en possession de ce Bien suprême, que l'âme

oublie le monde sensible, s'oublie elle-même, et s'appuie sur Jésus-Christ, par la foi, l'espérance, la charité, la dévotion, l'admiration, l'allégresse, un hommage suprême, la louange et la jubilation; alors elle goûtera les délices du paradis. Si ce passage en Dieu est parfait, il laisse de côté toutes les opérations de l'intelligence; il transporte et transforme en lui sans réserve l'affection de la volonté. Mais c'est là une faveur mystérieuse et divine, une faveur qui a l'Esprit-Saint pour principe. (Ch. 7.)

Tel est ce livre admirable. L'idée que nous en donnons est bien grossière et bien imparfaite. Il faut lire et relire sans cesse ces pages substantielles, où il y a autant de choses que de mots; il faut les méditer longuement, puis y revenir encore, si l'on veut en pénétrer les beautés. L'homme qui, dans une nuit pure et sereine, se contente de porter un regard rapide sur l'immense étendue des cieux, demeure indifférent au spectacle majestueux déroulé en sa présence; mais s'il s'abandonne à une contemplation profonde, s'il considère avec une attention soutenue l'ineffable harmonie des globes célestes, son âme entre dans le ravissement, et des merveilles ignorées viennent le jeter en des transports de douce ivresse. Ainsi en est-il de l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*. Une lecture rapide n'y aperçoit rien; une méditation sérieuse et prolongée y découvre des flots de lumière, un horizon infini, de sublimes hauteurs. C'est une œuvre immense, pour me servir du mot de Gerson, un livre où il y a toujours à apprendre, un livre où le cœur trouve toujours à se nourrir, l'esprit à s'élever, et l'âme à s'embraser.

On a beaucoup exalté les écrits philosophiques de plusieurs grands hommes du XVIIe siècle, et c'était justice. Cependant nous doutons qu'ils soient arrivés, dans leurs spéculations, à des hauteurs aussi prodigieuses que saint Bonaventure dans son *Itinéraire*, qu'ils aient contemplé la vérité avec un regard aussi pénétrant, qu'ils l'aient envisagée avec autant de hardiesse, qu'ils l'aient exprimée d'une manière aussi lumineuse. Pour ce livre comme pour le *Bréviloque*, nous émettrons le même jugement : on dirait que le Docteur Séraphique a vu à découvert chacune des choses qu'il énonce, et que son esprit habite comme naturellement au milieu des régions les plus sublimes de l'intelligence.

Et non-seulement en cet écrit, mais en ses autres ouvrages, toutes les questions philosophiques semblent être de son domaine. Il les envisage sous leurs diverses faces, il en sonde les secrets les plus intimes, et cela avec une simplicité admirable. L'âme humaine, en particulier, n'a rien de caché pour lui ; il en a interrogé les mouvements les plus imperceptibles, il en a distingué les ressorts les plus mystérieux. Si l'on réunissait les notions philosophiques répandues comme au hasard dans les œuvres de ce grand homme, on en ferait un des livres les plus capables d'honorer l'esprit de l'homme, un des livres les plus propres à le diriger dans la connaissance de la vérité.

Comme nous l'avons dit plus haut, Bonaventure n'oublie jamais que la raison sans la foi est toujours bien bornée en ses investigations, et que, d'un autre côté, le flambeau de la raison réjouit la foi, en lui donnant d'entrevoir, jusqu'à un certain point, à sa lumière, plu-

sieurs des vérités embrassées uniquement d'abord sur l'autorité de la révélation, et qu'elle la console en répondant aux attaques de l'impiété, en les repoussant à l'aide des mêmes armes. Ainsi unies, la raison et la foi marchent dans tous ses écrits, sans jamais empiéter sur les droits l'une de l'autre. Parties toutes deux d'un principe commun, qui est Dieu, elles reviennent, sous la direction du grand Docteur, à ce principe immuable, comme à leur centre, à leur lumière, à leur vie, à leur fin. La raison est aidée de la foi, parce qu'elle est impuissante à parcourir la route ouverte sous ses pas, à en discerner les nombreux détours, et à éviter les dangers dont elle est semée. Mais la foi, en s'approchant d'elle, ne l'anéantit pas. Loin de là, elle double ses forces naturelles, elle l'illumine sur une multitude de points, et alors sa voix mérite de se faire entendre dans l'assemblée des sages; ses conseils sont graves, profonds et solennels; on dirait qu'elle a oublié sa faiblesse originelle, tant ses paroles ont de poids; et quand la foi remplace, quand elle transporte l'âme à des hauteurs inaccessibles aux regards terrestres, ce passage de la terre au ciel s'accomplit avec tant de charme, que la raison semble s'élever également, et habiter au milieu des splendeurs divines, comme pour en tempérer l'éblouissant éclat.

De même que la raison est soumise à la foi, de même la philosophie est soumise à la théologie, comme à une science plus auguste, plus sainte et plus conforme aux besoins d'un cœur créé pour un ordre surnaturel. Cette infériorité de la philosophie, il la proclame en différents endroits, mais surtout dans un petit traité, digne de l'*Itinéraire*, où il montre comment les arts et la philo-

sophie se rapportent à la théologie, et vont se fondre en elle comme dans un centre naturel. Si cette science divine emprunte des termes et des formes aux autres sciences, c'est qu'elles sont pour elle autant de servantes destinées à lui prêter leur ministère, c'est que toutes les sciences ont pour conclusion dernière l'affermissement de la foi, l'honneur de Dieu, le règlement des mœurs, et les consolations qui résident dans l'union de notre âme à son divin Époux (1).

Telle était la pensée unique de cet homme admirable et sublime : tout rapporter à son Dieu, faire de tout un moyen d'arriver à lui, le découvrir en tout, le trouver en chaque science comme en chaque créature. Jamais l'esprit de l'homme n'avait atteint à une semblable élévation, jamais la science n'avait été mieux comprise dans sa mission divine. Elle pouvait, en suivant cette voie, enfanter des merveilles, mais il lui eût fallu pour disciples des hommes comme Bonaventure, et de pareils hommes sont rares, même dans les siècles les plus chrétiens.

(1) Hic est fructus omnium scientiarum, ut in omnibus ædificetur fides, honorificetur Deus, componantur mores, hauriantur consolationes, quæ sunt in unione sponsi et sponsæ. (*De Reduct. art. ad theolog.*)

CHAPITRE XIII

VISITES DES MONASTÈRES. — ÉCRITS SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Vagando per diversas terras, vix vel raro propter multas occupationes habui opportunitatem scribendi modicum. (S. Bonav., in prolog. *de Profec. relig.*)

Errant en diverses contrées, c'est à peine si j'ai eu le moment, même à de rares intervalles, de composer quelques écrits d'une faible étendue.

Ces jours donnés à la contemplation, dans la solitude du mont Alverne, s'étaient enfuis bien vite, et le fardeau du commandement se faisait sentir à notre saint avec ses innombrables sollicitudes, ses embarras de chaque instant. Un ordre aussi multiplié que celui des Frères Mineurs demandait une vigilance incessante et les soins les plus empressés. Aux pieuses solennités, aux douces méditations allaient donc succéder les fatigues des voyages et la visite des diverses maisons de la grande et bien-aimée famille. Depuis François d'Assise, ces visites avaient été considérées comme un puissant moyen de maintenir la ferveur et la discipline, et le pieux docteur la mit toujours au rang de ses plus importants

devoirs. Dès les premiers temps de son élection à la dignité de supérieur, il les avait commencées avec zèle et continuées autant que les affaires générales le lui permettaient ; aussitôt après le voyage de l'Alverne, il les reprit avec la même ardeur.

Dans ses voyages il marchait à pied, toujours plongé dans le recueillement, la méditation et la prière, ou occupé des besoins de ses frères. En chaque maison il paraissait comme un ange envoyé du Ciel, afin de porter aux hommes les consolations et l'amour. Il s'informait de tout avec exactitude, et surtout de l'état spirituel de ses enfants. Il était dans la joie quand il les voyait marcher d'un pas ferme dans les sentiers de l'abnégation et de la charité ; il gémissait amèrement quand ils oubliaient leur sublime vocation. Il les reprenait alors, mais avec tant de douceur et de bonté, que plus d'une fois, dans les chapitres, les anciens lui en firent des reproches, comme d'une faiblesse pernicieuse au bien commun. Il ne pouvait se résoudre à éteindre la mèche qui fume encore, et là où il entrevoyait l'espoir d'un retour, il compatissait à l'infirmité des siens comme une mère aux douleurs d'un fils unique et tendrement chéri. Quand on lui adressait de pareils reproches, il avait des paroles dignes de son cœur et de sa haute intelligence des misères humaines pour les hommes portés à blâmer sa mansuétude, et l'expérience lui démontra souvent combien une sage longanimité de la part d'un supérieur peut guérir de blessures. Cependant, lorsque le mal était invétéré, lorsque les remontrances paternelles et les ferventes exhortations ne portaient aucun fruit, il ne craignait pas de recourir aux remèdes sévères et de frapper

les coupables. « Les religions les plus recommandables, disait-il, et celles qui sont tombées, ne diffèrent point entre elles en ce que les pécheurs ne se rencontrent point dans les premières, mais en ce que le péché n'y demeure pas impuni, en ce qu'on s'efforce de lui fermer toute entrée, en ce que les scandaleux et les incorrigibles en sont retranchés, en ce qu'on y aime et protége les bons, afin de les porter à persévérer et à devenir de jour en jour meilleurs (1). »

Dans ces visites, il aimait à converser avec chaque frère en particulier, afin de mieux répondre aux besoins cachés des âmes. Il savait au prix de quels sacrifices, de quels combats, de quelles amertumes quotidiennes s'élève le difficile édifice de la perfection religieuse; tout son désir était d'en alléger la peine à ses chers enfants. Aussi les frères avaient-ils en lui une confiance sans borne, et s'ouvraient-ils le plus souvent sans crainte, entraînés par sa tendre et bénigne charité. Un jour, au couvent de Paris, un jeune religieux alla le trouver et le supplia ardemment de vouloir bien lui apprendre par quels moyens il pourrait, dans l'ordre, se conserver irrépréhensible et sans tache, et croître en mérites pour la vie éternelle. Le bon supérieur, touché de la candeur innocente du jeune frère, se rappela les dangers sans nombre de la vie; il trembla pour cette âme encore sans expérience, et, poussant un grand soupir, il répondit : « O mon fils, si vous voulez demeurer sans péché et exempt de toute souillure en la vie religieuse, souvenez-vous des six conseils suivants, et ayez-les sans cesse présents à la

(1) *Les six Ailes des Séraphins*, ch. 3.

pensée : nous les avons puisés dans les enseignements et les exemples des saints Pères.

« 1° Soyez toujours fidèle à l'oraison et à la lecture des saints livres. Pour y arriver et ne point vous relâcher, visitez souvent l'église le jour et la nuit, et aimez votre cellule par-dessus tout. Qu'on ne vous voie jamais hors d'elle ou de l'église, passer votre temps avec d'autres dans l'oisiveté, sur les places ou les chemins; mais quand l'office ou le repas est terminé, quand vous avez rempli vos charges ou les commandements de vos supérieurs, revenez de suite à votre cellule sans lever les yeux, et là rendez-vous à vous-même.

« 2° Veillez sur toute chose à bien garder l'honnêteté en votre cœur et en tous vos sens. Pour y arriver, n'ayez jamais de liaison spirituelle trop intime avec personne; mais vivez d'une manière commune avec tout le monde, en sorte qu'on ne remarque en vous rien d'extraordinaire ni de singulier.

« 3° Exercez une vigilance sans bornes sur votre langue, et quand vous êtes avec les autres, ne parlez que de choses nécessaires, et seulement lorsqu'on vous interroge. Ne louez personne et ne blâmez ni les absents ni ceux qui vous écoutent, quand même les autres vous en donneraient l'exemple.

« 4° Soyez souverainement attentif à ne jamais rapporter ce que vous avez appris des autres, si ce n'est pourtant les choses propres à édifier.

« 5° Rappelez souvent en votre cœur le souvenir des bienfaits de Dieu et de vos péchés, des félicités du Ciel et des peines de l'enfer. Pensez aussi à tous ceux qui sont dans la tribulation et aux misères de ce monde.

« 6° Soyez fidèle à ne jamais juger personne en votre cœur ni en vos paroles, si ce n'est vous-même. Observez ces choses, et vous vous sauverez au milieu des hommes (1). »

Il y avait dans un couvent d'Italie un jeune frère en proie aux anxiétés les plus vives, et dont rien jusqu'alors n'avait soulagé les peines. Bonaventure étant venu en cette maison afin de la visiter, en se rendant au chapitre de Pise, le pauvre religieux conçut le désir de lui ouvrir son cœur et de lui demander l'allégement de ses peines; en ses discours il espérait trouver cette paix si longtemps poursuivie, ce courage dont son âme avait un si pressant besoin. Mais comment aborder le Père au milieu de ses graves et nombreuses occupations? Comment oser le distraire de ses travaux, et lui demander de prendre sur les courts instants qu'il doit consacrer aux intérêts généraux de la maison? La crainte retient le religieux, et Bonaventure part accompagné des membres les plus influents de l'ordre. Alors, affligé outre mesure, s'accusant de lâcheté et de timidité puérile, d'avoir laissé échapper l'occasion peut-être unique de recevoir les consolations de l'homme de Dieu, le pauvre frère va à sa rencontre sur le chemin, et là, sans s'inquiéter de la multitude, il s'écrie : « Mon vénéré Père, je désire ardemment vous entretenir et recevoir de vous quelque consolation. Sans doute je suis le dernier d'entre mes frères, mais je vous en conjure humblement, ne dédaignez pas un homme confié à votre sollicitude. » Ces paroles d'un cœur malheureux avaient touché profondé-

(1) Œuvres spirituelles, t. VI, p. 499.

ment le bon supérieur; il se détacha de son entourage, prit le frère à part, et le faisant asseoir avec lui dans la campagne, il l'encouragea à lui découvrir l'état de son âme. A chacune de ses communications il répondit par de suaves conseils, et l'entretien dura longtemps. Les compagnons du saint, ennuyés d'un tel retard, et ne comprenant pas assez les raisons puissantes de la charité en pareille circonstance, s'approchèrent, et crurent devoir le blâmer d'une condescendance trop humble à leurs yeux. « Mes frères, leur répliqua le vrai successeur de François d'Assise, je suis ministre et serviteur; celui-ci est mon maître. Je me rappelle cette prescription de notre règle : *Les ministres recevront les frères avec charité et bénignité; ils useront d'une telle familiarité à leur égard, que ceux-ci puissent dire et faire avec eux comme des maîtres avec leurs serviteurs; car il est dans l'ordre que les ministres soient les serviteurs de tous les maîtres.* Moi donc, ministre et serviteur, j'ai dû obtempérer à la volonté de mon seigneur, et compatir à l'infirmité de celui qui souffre. » Puis il continua à donner ses encouragements au jeune religieux, et partit heureux d'avoir répandu en cette âme affligée le baume des célestes consolations (1).

Quelquefois ce n'était pas seulement des conseils donnés de vive voix que l'on demandait au saint, mais une règle écrite pour avancer plus rapidement dans les sentiers de la perfection. Jamais il ne savait résister à de pareilles demandes, et la tendresse du père l'emportait toujours sur l'humilité du Frère Mineur en ces occa-

(1) Wadding, *ad ann.* 1269.

sions. S'il tardait un peu à accomplir sa promesse, sa charité ne lui laissait aucun repos; le désir d'un de ses enfants semblait lui imposer une dette sacrée qu'il avait hâte d'acquitter. Voici le début et la fin d'une de ces lettres où le supérieur s'efface entièrement pour ne laisser voir que l'humble et charitable religieux.

Bonaventure de Bagnaréa à son bien-aimé en Jésus-Christ, à son frère dans le Seigneur, à celui qui, ayant dépouillé le vieil homme, désire vivre pour Jésus-Christ et mourir au monde.

« Vous m'avez conjuré avec les instancees les plus « vives, mon bien-aimé frère dans le Seigneur, lorsque « nous demeurions sous un même toit, de vouloir bien « vous visiter dans la suite par quelque lettre d'encou- « ragement. Une telle prière, je l'avoue, a ramassé des « charbons ardents sur ma tête. Mais, par sa persévé- « rance amoureuse, votre humilité si profonde a vaincu « l'orgueil de mon inflexibilité, et j'ai promis de satis- « faire votre désir, quoiqu'il eût été beaucoup plus dans « l'ordre que je reçusse de vous ce que je m'engageais « à vous envoyer. Cependant, puisque l'ardeur inces- « sante de votre tendresse m'a forcé de devenir insensé « en ce point, je vais tenter de faire, autant qu'il sera « en moi, ce que vous me demandez, sans pourtant « m'astreindre à vous écrire rien de spécial, mais me « contentant de choses simples et sans apprêt que je « m'étais proposé de recueillir pour mon usage, et « dont vous connaissez déjà un certain nombre. »

Puis, entrant dans le détail, toujours avec la même effusion de tendresse, il donne au pieux religieux une suite de saintes pratiques propres à le conduire aux plus hautes régions de la vie parfaite, et il termine à peu près comme il avait commencé, en lui disant :

« Si je vous ai adressé ces choses, mon bien-aimé,
« ce n'est point que je crusse que vous en eussiez be-
« soin ; mais je les avais auparavant recueillies pour mon
« usage, et voyant combien j'étais enclin à l'inconstance,
« combien peu je devais compter sur mon courage, j'ai
« pensé à vous les communiquer comme à un aide
« fidèle, dans l'espérance que, si par ma paresse et la
« négligence que le temps apporte avec soi, je venais à
« me relâcher en quelque point, votre magnanimité et
« la ferveur de votre sollicitude sauraient y mettre ordre.
« Ce qui me confirme surtout en cette pensée, c'est que
« je sais combien tous vos vœux s'accordent avec les
« miens, et combien vous trouvez de joie dans les choses
« pleines de simplicité que je viens d'exposer. Ainsi,
« mon bien-aimé dans le Seigneur, recevez-les donc
« avec la même charité qui a porté mon cœur à vous les
« adresser. Appliquez-vous à vous y soumettre, et ex-
« citez-vous-y par l'habitude des pensées du ciel. La
« peine qui accompagne la pratique de tels enseigne-
« ments ne semble point, il est vrai, devoir apporter
« la joie, mais la tristesse ; cependant elle fera recueillir
« dans la suite, au milieu d'une paix profonde, des
« fruits de justice, et même, dans le temps présent, leur
« attente sera pleine de douceur, et elle répandra en
« votre âme le goût de la piété, elle la remplira d'abon-
« dance et de force en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à

« qui vos prières ferventes voudront bien recommander
« mon aridité et ma faible dévotion (1). »

Ainsi les rapports de Bonaventure avec ses frères portaient toujours l'empreinte de cette charité dont son cœur était embrasé: mais ce n'était point assez, dans ses visites, de prodiguer les conseils et les encouragements, il n'oubliait jamais qu'en lui il y avait deux personnages distincts: le supérieur général et le Frère Mineur. Le supérieur avait pour mission d'instruire, de diriger, de consoler, de reprendre et de corriger. C'était un ministère grave et important, mais le Frère Mineur en avait un autre également impérieux, c'était de s'exercer aux pratiques de l'humilité, d'en donner l'exemple dans les choses propres à mortifier la nature. Or le saint frère Bonaventure ne manquait jamais de se porter avec ardeur à ces pratiques, d'embrasser ces choses en toute occasion. Ce qu'il avait fait aux premières années de sa vie religieuse, il le faisait alors avec une noble simplicité en chacune des maisons de son ordre. Il ne craignait pas de déroger à sa dignité, ni de se rendre vil aux yeux de ses frères; car il savait que l'humilité est le plus sûr appui du commandement, et que l'autorité n'a pas de gardienne plus puissante que cette vertu. Aussi les jeunes religieux étaient dans l'admiration en voyant cet homme si sublime en ses enseignements théologiques, si profond en la science des saints livres, si versé dans les voies les plus mystérieuses de la spiritualité, si puissant en ses prédications, ils étaient, dis-je, dans l'admi-

(1) Les vingt-cinq mémoriaux.

ration en le voyant devenir comme le dernier d'entre eux ; les anciens sentaient renaître l'ardeur de leur jeunesse, et il leur semblait plus doux et plus facile de consommer leur sacrifice dans l'humiliation et le mépris d'eux-mêmes.

La plus grande partie de son généralat se passa en ces visites. L'ordre si multiplié de Saint-François avait été, comme nous l'avons dit, ébranlé en plus d'un endroit ; il fallait donc voir tout par soi-même, autant qu'il était possible, afin de porter remède à tout. Le zélé supérieur ne recula jamais devant les fatigues inhérentes à des voyages sans cesse réitérés et accompagnés de travaux accablants. Il visita les maisons de France, il parcourut celles d'Italie, et partout il parut comme un ange envoyé aux pauvres religieux enclins à plier sous le fardeau des épreuves, pour ranimer leur courage et les élever à la hauteur de leur céleste vocation.

Cependant tant de soins et de fatigues ne suffisaient pas à cette âme éprise des ardeurs du divin amour, il lui fallait initier ses frères d'une manière plus durable à une vie uniforme et digne de leur sublime état, il lui fallait les exciter par une prédication de chaque jour à la pratique de toutes les vertus, et les conduire jusqu'à la consommation d'une vie parfaite.

Ensuite, dans l'ordre il y avait beaucoup de maisons où il ne pouvait faire entendre sa voix ; leur éloignement en rendait la visite le plus souvent impossible ; et pourtant les bons religieux appelés à habiter en ces demeures lointaines comptaient sur la charité de leur père, ils soupiraient après sa parole avec une sainte ardeur, ils connaissaient sa tendresse pour eux, ils savaient

qu'il les portait en son cœur, et que la distance des lieux n'affaiblissait en rien son amour; il leur devait donc aussi une part de cette plénitude de richesses spirituelles dont il surabondait. De toutes les extrémités du monde, comme du centre de la chrétienté, tous les frères avaient les regards tournés vers cet homme vénérable à qui le ciel avait départi tant de faveurs, et tous semblaient le conjurer de ne point ensevelir dans l'obscurité les trésors divins. Il prit donc la plume pour édifier ses frères et les instruire, comme il l'avait fait pour les défendre contre les attaques du dehors.

Nous avons parlé des œuvres de théologie et de controverse de Bonaventure; nous avons fait connaître sa *Légende de saint François* et l'*Itinéraire de l'âme à Dieu;* il nous reste encore bien des livres à examiner, ou plutôt à mentionner, tant son esprit était fécond, tant infatigable était l'ardeur de son zèle. Il a écrit sur la vie religieuse, la piété, la mysticité, l'Écriture sainte, la Vierge bienheureuse; on ne saurait donc, en racontant l'histoire d'un docteur aussi illustre, passer sous silence tant d'œuvres de science et de charité. Là est une partie de sa gloire la plus éclatante, car il a tiré des précieux trésors de son cœur tout ce qu'il a avancé; là fut pour lui la source de mérites sans nombre, car l'amour divin l'excitait seul à écrire; là est son héritage le plus précieux, héritage destiné à traverser la durée des siècles, à faire fleurir les vertus dans la vigne du Seigneur, et à donner au Père céleste des adorateurs en esprit et en vérité. Nous ferons connaître successivement, et selon l'occasion, chacun de ces ouvrages, où l'Esprit de Dieu a répandu son onction avec une abondance inusitée. Com-

mençons par ceux qui concernent proprement la vie religieuse. Son zèle ne lui a rien laissé échapper de ce côté; il a écrit pour les novices, les profès, les supérieurs; et plusieurs frères en particulier ont obtenu de sa tendresse des traités qui tiennent un rang si distingué parmi ses œuvres.

Le premier de ces ouvrages est le *Miroir de la Discipline, ou la Réforme de l'homme extérieur*. Il s'adresse aux novices. Nul mieux que le saint n'avait compris l'importance d'une telle réforme, non-seulement pour l'édification du monde, mais encore pour l'avancement dans les vertus. « La discipline, dit-il, est le tombeau des mauvais désirs, le frein de la concupiscence, le joug destiné à abaisser l'orgueil; elle dompte l'intempérance, elle enchaîne la légèreté, elle étouffe les mouvements désordonnés de notre esprit.... Lorsque le corps est captivé par la discipline, l'esprit s'affermit et se fortifie, et peu à peu il se pacifie intérieurement; gardé ainsi, rien de nuisible ne peut l'atteindre du dehors. Au contraire, quand l'âme a perdu sa stabilité, bientôt elle se répand à l'extérieur par des mouvements sans arrêt, et cette mobilité est un indice qu'il n'y a plus en cette âme aucune base solide. (L. I, ch. 7.) »

Mais cette réforme, pour être réelle et digne de récompense, doit partir de l'intérieur. Aussi est-ce par le renoncement à la volonté propre et à tous les vices dont elle est la source, que le saint docteur commence. Il entre ensuite dans son sujet, et il considère la discipline sous tous les points de vue possibles. Sa sagacité embrasse tout, rien ne trompe sa vigilance, et cet homme, si parfaitement étranger aux choses du dehors, les connaît si

bien jusque dans leurs moindres détails, qu'il semblerait avoir employé sa vie à les examiner. C'est qu'en effet il avait exercé en sa personne une recherche rigoureuse et sévère de tout ce qui pouvait blesser les saintes lois de la perfection religieuse, et il était arrivé ainsi à pouvoir signaler une multitude de fautes inconnues à une âme moins intérieure.

Si l'on veut se faire une idée de la politesse chrétienne, de la vraie politesse des temps catholiques, c'est dans ce livre qu'il faut aller s'en instruire. Le christianisme, a-t-on dit, est une école de respect. Le *Miroir de la discipline* semble n'être autre chose que le développement de cette pensée. Respect envers Dieu, respect envers les supérieurs, respect envers les égaux et les inférieurs, respect envers soi-même, telle pourrait être l'analyse de cet ouvrage. Un simple extrait d'un tel livre formerait un cours de civilité chrétienne où rien ne serait oublié, où l'on trouverait pour toutes les circonstances de la vie une règle assurée de conduite, règle aussi sage et plus religieuse que celles données par la plupart de nos auteurs modernes. Un pareil recueil mettrait à même aussi de juger si notre siècle est réellement supérieur à ces siècles devenus l'objet de nos dédains et de notre mépris, parce que notre science est devenue impuissante à en étudier les œuvres, et notre cœur incapable d'en comprendre les belles institutions.

Après la réforme de l'homme extérieur, le saint passe à celle de l'homme intérieur, dont il avait parlé du reste en plus d'un endroit du *Miroir de la discipline*. A ce sujet il consacre donc un grand et magnifique traité intitulé : *De l'avancement spirituel des religieux*. C'est un

résumé des conférences spirituelles adressées soit aux novices, soit aux religieux par lui-même en diverses circonstances. Il se proposait, dit-il, de leur apprendre de quelle manière ils devaient s'avancer dans cette réforme de l'homme intérieur, réforme qui consiste à combattre le vice, à contracter l'habitude des vertus, et à régler selon Dieu, autant que possible, ses actes extérieurs. Il voulait aussi, en faisant ce recueil, avoir plus promptement sous la main ses diverses prédications aux religieux pour le cas où il en aurait besoin. Mais, tout en s'occupant des autres, il songeait à lui-même, et ce qu'il dit à cette occasion nous fait connaître admirablement comment ce grand homme travaillait avec une persévérance infatigable à sa propre réforme en s'appliquant avec un zèle si vif à celle de ses frères.

« J'ai eu l'intention aussi, dit-il, en écrivant ou en lisant sur ces divers sujets, d'employer mon temps d'une manière utile, de remplir ma mémoire de saintes pensées, de rendre mon intelligence capable de pénétrer plus clairement les secrets intérieurs de la vie spirituelle, d'exciter ma volonté à marcher dans la vertu et à s'embraser des ardeurs de la dévotion, d'ôter à mon corps le moyen de se livrer à des courses dissipantes, de combattre par un semblable travail mes négligences et mes péchés, et enfin de pouvoir lire dans la suite et dérober ainsi à l'oubli le sujet de mes méditations (1). »

Ce livre, composé pendant les voyages du saint et au milieu de distractions sans fin, comme il le témoigne lui-même, est cependant une de ses plus belles produc-

(1) *De l'avancement spirituel des religieux.* Prologue.

tions. On pourrait l'appeler une somme de la perfection chrétienne et religieuse. Tout s'y trouve, depuis les humbles commencements de la vertu jusqu'aux voies les plus élevées et les plus extraordinaires, tout y est exposé avec ordre et clarté, tout y décèle une connaissance profonde des choses et une expérience consommée.

Dans le premier livre il donne à l'homme encore novice dans le bien les conseils dont il peut avoir besoin, il le prémunit contre les tentations, puis il traite de la réforme de la raison, de la volonté et de la mémoire, et comme tous les vices ont leur principe dans l'abus de nos facultés naturelles, il passe en revue les différents sentiments de l'âme; il montre le but que se proposait le Créateur en les imprimant en nous, et ce qu'ils sont devenus en se détournant de leur fin. De là il arrive aux vices nés du désordre de nos sentiments naturels. Ces vices sont renfermés dans les sept péchés capitaux: c'est donc à les faire connaître et à leur opposer les remèdes convenables qu'il faut s'appliquer.

Et non-seulement il y a nécessité de guérir les vices, mais encore de s'avancer dans les vertus. Or cet avancement comprend sept degrés, et ces sept degrés répondent à toute la perfection religieuse, ils s'étendent à toutes les vertus. A cette occasion il entre sur chaque point dans les détails les plus explicites et les plus propres à éclairer l'âme; il ne s'arrête point qu'il ne l'ait instruite de tout ce qu'il lui importe de savoir.

Ces deux écrits ne suffirent point à ce cœur enflammé du désir de faire de ses frères une famille sainte et une race choisie; il trouva encore du temps pour composer

quelques autres traités en faveur de ses chers novices. En eux résidait l'espoir de l'ordre; aussi les contemplait-il avec un regard d'amour, et s'efforçait-il de les rendre dignes de leur vocation glorieuse. Comme à des plantes jeunes et fragiles, il leur prodiguait les avis les plus propres à les tenir en garde contre les orages du monde; comme à de petits enfants encore incapables d'une nourriture trop substantielle, il leur donnait le lait de la charité, il les exhortait à tenir sans cesse les yeux fixés sur la personne du Sauveur, le miroir sans tache et le modèle parfait de toute sainteté. Il leur rendait aussi plus faciles les abords de la perfection, il les accoutumait à une réforme de plus en plus entière, il éteignait par degrés en eux le souvenir de la terre, et quand le temps de l'épreuve était passé, ils pouvaient se livrer sans crainte aux entreprises difficiles, affronter les dangers et les peines, et demeurer inébranlables au milieu des tribulations.

A ces soins donnés aux novices et aux religieux, il fallait enjoindre d'autres plus importants encore. L'ordre le plus fervent ne se maintient dans son éclat que par des supérieurs dignes d'exercer le commandement remis entre leurs mains. Le saint docteur le comprenait mieux que personne. Appelé, jeune encore, à gouverner l'innombrable famille de François d'Assise, il s'était trouvé en face de difficultés sérieuses, il avait eu à traiter les affaires les plus graves, et l'expérience lui avait fait connaître combien précieux sont les bons supérieurs, combien il est difficile d'en rencontrer qui soient doués de toutes les vertus requises pour un pareil emploi. Les agitations dont l'ordre Séraphique avait été attristé de-

puis la mort de son illustre fondateur avaient eu leur source dans la faiblesse ou les prétentions exagérées de ses chefs. C'était donc lui rendre un service inestimable que de s'appliquer à lui former des hommes capables de le maintenir à la hauteur de sa mission providentielle. Bonaventure s'efforça de le faire en toute circonstance, et c'est dans ce but qu'il écrivit l'important ouvrage intitulé : *Les six Ailes des Séraphins.*

Ces six ailes sont les six vertus principales qu'un supérieur doit posséder pour être à la hauteur de ses fonctions. Mais avant d'entrer dans aucun détail, il commence par examiner pourquoi plusieurs, et surtout les hommes nouveaux en religion, ne sauraient se passer d'un supérieur. « Ils en ont besoin, dit-il, pour apprendre ce qui est nécessaire et profitable à leur salut et à leur avancement : ce qu'ils doivent éviter, ce qu'ils doivent aimer, ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils doivent espérer, ce qu'ils doivent craindre, ce qu'ils doivent choisir entre le moins et le plus, entre le bien et le mal... Un supérieur leur est nécessaire pour les exercer aux actes des vertus, les empêcher de tomber dans le péché, et les corriger après leurs fautes. » (Ch. 1.)

Mais quels hommes n'ont pas besoin de supérieur? Les hommes d'une science profonde et ayant reçu le don de discerner les esprits; les hommes embrasés d'une dévotion ardente, pénétrés d'un vif amour du bien, remplis d'une humilité inaltérable; les hommes dont la stabilité est inébranlable en toutes leurs saintes résolutions. Et comme il est difficile de trouver des hommes possédant toutes ces dispositions, il s'ensuit qu'il convient à bien peu de vivre en dehors du joug de l'obéis-

sance. « Ceux-mêmes qui commandent, dit-il, ont besoin, pour s'acquitter plus sûrement et avec plus de fruit de leur emploi, d'être soumis à d'autres supérieurs, en montant de degré en degré jusqu'au Souverain Pontife, qui tient la place de Jésus-Christ dans le gouvernement de l'Église militante. » (Ch. 2.)

Ces préambules établis, il entre dans son sujet, et expose longuement, l'une après l'autre, les six vertus dont un supérieur doit être orné, les six ailes spirituelles sur lesquelles il doit s'appuyer s'il veut gouverner utilement la famille des enfants de Dieu. Ces six ailes sont : le zèle de la justice, la tendresse fraternelle, la patience, la vie exemplaire, un discernement plein de circonspection, et la dévotion envers Dieu. Nous regrettons de ne pouvoir citer des extraits nombreux de cet ouvrage, et d'être obligé de nous renfermer en des limites bien restreintes.

« La première aile du directeur des âmes, le zèle de la justice, ne lui permet point de supporter sans murmure intérieur ce qui est mal en lui-même et dans les autres... Ce zèle, semblable à l'écarlate teinte deux fois, brille du double éclat de la charité, il est animé de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. L'amour de Dieu ne désire pas seulement jouir de sa douceur et s'attacher à lui, il aime encore son bon vouloir, il veut qu'il s'accomplisse, que son culte se propage, et que son honneur s'étende et s'exalte. Il veut que le Seigneur soit connu de tous, aimé de tous, servi de tous, et honoré par-dessus tout. L'amour du prochain ne cherche pas seulement son bien-être corporel, sa prospérité temporelle, mais avant tout son salut éternel. Là donc où

cette charité est plus parfaite se trouve également une ardeur plus vive, un soin plus empressé à désirer tous ces biens, et une joie plus pure quand on les voit possédés par ses frères... Plus vous aimez le Seigneur, et désirez sans réserve tout ce qui se rapporte à son honneur, plus vous concevez de douleur des offenses qu'il reçoit... De même, plus vous aimez le salut du prochain, plus vous vous affligez de sa perte ou des obstacles qui arrêtent son avancement...

« Le zèle de la justice doit avant tout et par-dessus tout déplorer toute transgression des commandements de Dieu, des préceptes inviolables de la sainte Église, des obligations imposées par un vœu ; il doit déplorer tout scandale d'avarice, d'envie, d'orgueil, de colère, etc., toute négligence dans la discipline extérieure qui a été établie pour donner de l'éclat à la religion, et faciliter l'avancement spirituel ; il doit éviter de troubler l'application à la piété, car c'est sur elle que s'appuie toute vraie religion ; c'est elle qui nourrit tout exercice de vertu.

« Que le zélateur véritable montre combien il aime Dieu en faisant vivre en soi et dans les autres le bon plaisir du Seigneur. Qu'il ne laisse point amollir son zèle par la négligence ; qu'il ne cède point aux fatigues du travail, et ne se rende point à des conseils étrangers ; que la ruse le trouve insensible, l'amitié et la flatterie inexorable, la menace inébranlable, et que l'habitude du mal, prescrite par une longue durée, ne paraisse point à ses yeux un obstacle qui puisse l'empêcher d'accomplir le devoir de sa charge. » (Ch. 3.)

« La seconde aile du Séraphin de l'Église est la ten-

dresse fraternelle. La charité envers Dieu a allumé le zèle de la justice, l'amour du prochain fait naître la compassion. Si l'on doit au vice une verge qui flagelle, on doit aussi à l'infirmité un bâton qui soutient. Or il y a une infirmité corporelle et une infirmité spirituelle.

« Aux infirmes de corps il faut donner les remèdes de la médecine; il faut en leur faveur relâcher la rigueur de la discipline, les exempter du travail, les soulager dans leurs charges et leurs offices, leur montrer une humanité sans bornes; car ils sont flagellés par le Seigneur. Un bon supérieur se regarde comme le père de ses frères, et non comme leur seigneur; il se montre vis-à-vis d'eux comme un médecin charitable, et non comme un tyran. Il ne les considère pas comme de vils animaux ou des esclaves qu'on achète, mais comme des enfants appelés à partager avec lui l'héritage céleste.

« Il y a trois sortes d'infirmes spirituels. Les premiers sont ceux dont l'infirmité a pour principe le manque de dévotion et la violence des tentations. Une faible occasion les fait vaciller et les place sur le bord de l'abîme. Les seconds ont de la bonne volonté et de la piété, mais ils perdent courage au moindre avertissement, et se laissent quelquefois aller à des pensées de désespoir. Les troisièmes sont en général tous les imparfaits, qui chancellent dans les exercices des vertus, et se sentent de temps à autre attaqués de la fièvre des passions. Il faut enlever aux hommes atteints de telles infirmités toute occasion de scandale, les affermir par des exhortations encourageantes, s'abstenir de réprimandes trop sévères, supporter avec longanimité leurs défauts, et ne point

leur imposer des fardeaux au-dessus de leurs forces. (Ch. 4.)

« La patience est la troisième aile du supérieur. De même que le toit du tabernacle protégeait et conservait pur et brillant tout ce qui était enfermé en son enceinte contre la poussière, la pluie et les vents, de même les supérieurs qui veulent défendre fidèlement leurs sujets contre la tempête du péché doivent souvent recevoir sur eux-mêmes la violence de toutes sortes d'adversités.

« Or trois choses rendent la patience nécessaire à ceux qui commandent : 1° les occupations multipliées de leur charge ; 2° la faiblesse des progrès chez leurs inférieurs ; 3° l'ingratitude de ceux qui sont pour eux l'objet d'une sollicitude sans repos. Il leur faut la patience pour répondre avec modestie, réflexion et bonté à chaque chose, la patience pour demeurer pacifiques et ne point se venger des injures, la patience pour ne pas succomber à l'ennui du travail et au dégoût. (Ch. 5.)

« La quatrième aile est la vie exemplaire. Le supérieur doit d'abord observer la vie commune dans la nourriture, le vêtement et le travail ; il doit pratiquer l'humilité dans toute sa personne, dans ses rapports avec ses inférieurs et dans l'usage des choses temporelles ; il doit être grave dans son maintien, et cette gravité demande qu'il ne soit point léger dans ses actes extérieurs, dans ses affections, dans ses desseins et ses résolutions. Ces trois points réclament de sa part une attention spéciale, s'il veut être l'exemple de ses inférieurs. (Ch. 6.)

« La cinquième aile est un discernement plein de circonspection, et une considération attentive et sérieuse

des choses. Quatre points principaux exigent de la part du supérieur une vigilance toute particulière. Qu'il considère : 1° Comment il doit diriger, dans l'état qui leur est propre, ses subordonnés, afin que les bons persévèrent dans le bien. 2° Comment il doit redresser et corriger ceux qui sont tombés et ceux qui s'écartent de la droite voie. 3° Comment il doit mener les affaires extérieures qui réclament ses soins, afin qu'elles soient maintenues dans un ordre convenable. 4° Comment il doit se garder et se conduire lui-même au milieu de tout cela. Tels sont les points sur lesquels un supérieur doit exercer son discernement. (Ch. 7.)

« La dernière aile est la dévotion envers Dieu. C'est par elle que le zèle de la justice s'enflamme, que la tendresse de la compassion pénètre le cœur, que la patience s'affermit, que le bon exemple se forme, et que le discernement devient glorieux. Cette dévotion doit être commune, spéciale et continuelle. La dévotion commune se rapporte aux offices divins, la dévotion spéciale aux oraisons privées, et la dévotion assidue se rattache à toutes nos actions. Pour les offices, elle exige qu'ils se fassent avec ordre et sans confusion, de grand cœur et non avec paresse et nonchalance, pieusement, respectueusement et sans dissipation. La dévotion particulière consiste en des oraisons privées, en la récitation de prières vocales qui nous sont propres, en de saintes méditations. Le supérieur doit de temps en temps, lorsque rien ne s'y oppose, dérober et ravir quelques instants à ses occupations pour les consacrer à la prière, de peur qu'il ne vienne à se refroidir tout à fait, qu'il ne perde l'habitude de prier, qu'il ne devienne

comme étranger à Dieu, et que la grâce de la divine miséricorde ne lui soit enlevée insensiblement. Enfin le supérieur doit avoir une dévotion assidue et continuelle, ainsi que tous les hommes désireux de faire des progrès dans les vertus. Cette dévotion demande la présence non interrompue de Dieu en son cœur, une attention incessante à lui plaire en toute action et en toute parole, et le soin de faire précéder chaque action de la prière au moins mentale, de se prémunir par elle contre tout événement, d'accompagner tout bienfait d'actions de grâces et de louanges à Dieu. (Ch. 7.) »

Telles sont, en abrégé, les choses traitées en ce magnifique ouvrage. C'est à nos yeux un des plus beaux écrits du grand docteur. Les supérieurs de maisons religieuses et les pasteurs des âmes y trouveront à apprendre les graves devoirs de leurs charges, à se consoler dans les peines attachées à leur accomplissement, et à se soutenir dans la pratique de toutes les vertus. Ce livre est un manuel où il était difficile de renfermer plus de choses et de les exprimer dans un langage plus pieux ; on y reconnaît partout le saint et le docteur.

Nous pourrions étendre bien plus loin les limites de ce chapitre ; mais nous devons traiter à part des écrits mystiques de notre bienheureux, de ses commentaires sur les saintes Écritures, de ses traités en l'honneur de Marie. Les paroles de vie coulaient en toute circonstance, comme d'une source intarissable, du cœur de Bonaventure, et se répandaient partout où s'élevait une maison de Frères Mineurs. Elles y portaient l'allégresse et l'abondance, elles ranimaient les courages chancelants et donnaient aux vertus déjà fortes une im-

pulsion nouvelle. A leur parfum les enfants de François d'Assise se sentaient pénétrés d'une vigueur inaccoutumée, et l'Église voyait de jour en jour éclore quelque fleur nouvelle, de jour en jour elle apprenait que le Seigneur avait visité son peuple.

CHAPITRE XIV

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT ANTOINE DE PADOUE. — NOUVEAUX RÈGLEMENTS. — LA FÊTE DU CORPS DU SEIGNEUR.

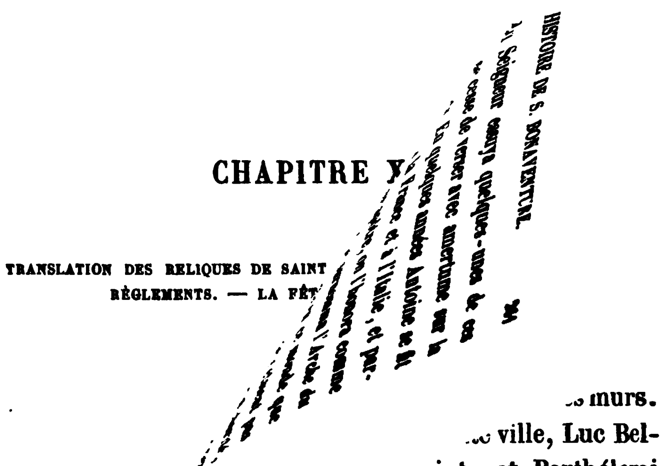
In omni ore quasi mel indulcabitur ejus memoria... Ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis. (ECCLES., XLIX, 2, 3.)

Son souvenir sera doux à la bouche de tous les hommes, comme le miel... il a été destiné divinement pour faire entrer le peuple dans la pénitence.

L'ordre de Saint-François n'avait point compté parmi ses membres d'homme plus illustre que saint Antoine de Padoue. Épris dès sa jeunesse de l'ardeur du martyre, il s'était dirigé vers les contrées infidèles ; mais Dieu l'appelait à d'autres travaux et à d'autres souffrances : il l'avait réservé pour être son envoyé auprès des grands et des peuples, il l'avait choisi pour consoler la terre et lui faire produire des fruits abondants. Il mit en sa bouche des paroles de salut, et à sa voix, comme à celle de Jean-Baptiste, les populations accoururent, les tyrans s'inclinèrent, les pécheurs se convertirent, les justes se sentirent remplis d'une volonté plus forte,

et l'Église du Seigneur essuya quelques-unes de ces larmes qu'elle ne cesse de verser avec amertume sur la ruine de ses enfants. En quelques années Antoine se fit entendre à l'Espagne, à la France et à l'Italie, et partout on le révéra comme un apôtre, on l'honora comme un saint. Le Pape Grégoire IX le surnomma l'*Arche du Testament;* mais pour lui il n'estima en ce monde que l'humiliation et les souffrances. Dix ans ne s'étaient pas écoulés qu'il tombait victime de son zèle et de sa charité, et s'endormait dans le Seigneur, jeune encore, mais riche en bénédictions de toutes sortes.

La ville de Padoue avait entendu ses dernières prédications et reçu ses derniers bienfaits. Elle avait reconnu en lui l'homme du Ciel; aussi fut-elle la première à acclamer ses vertus quand il eut rendu le dernier soupir : des enfants se répandirent dans les rues en criant : *Le Saint est mort, saint Antoine est mort.* La voix de ces enfants de Padoue était alors la voix de Dieu, comme le fut autrefois la voix des enfants de Jérusalem à l'entrée du Sauveur. Bientôt le tombeau de l'apôtre devint glorieux, et le Pape Grégoire IX, son ami et son admirateur aux jours de sa vie mortelle, consola les peuples en leur donnant pour protecteur celui qui les avait aimés avec tant de tendresse. Mais la ville de Padoue ne put dès lors se livrer à tout son enthousiasme. Un monstre féroce, un homme dont la cruauté sanguinaire est presque sans exemple dans les annales des peuples, Ezzelino de Romano, faisait alors peser la rigueur de son joug sur les habitants, et répandait la terreur chez tous les hommes de bien. Antoine, peu de temps avant sa mort, avait reproché au tyran sa barbarie. Quand



CHAPITRE X

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT … RÈGLEMENTS. — LA FÊT…

… murs.
… ville, Luc Bel-
… saint, et Barthélemi
… couvent des Frères Mineurs,
…erner devant le tombeau d'Antoine.
… conjurèrent de venir en aide à leurs infortunés concitoyens et d'obtenir de Dieu qu'ils fussent délivrés de la tyrannie intolérable dont ils étaient victimes. La prière des deux religieux était fervente, elle se prolongea bien avant dans la nuit; mais une grande consolation devait en être le prix. Une voix partit du tombeau et les assura que cette année-là même Padoue verrait une ère nouvelle, que le jour de l'octave d'Antoine serait pour la cité un jour de salut. En effet, le 19 juin, le légat Octavien battit les troupes d'Ezzelino, le chassa de Padoue et rendit la liberté à ses habitants. La ville fit alors éclater sans mesure sa reconnaissance, et prouva au monde catholique combien elle était digne des faveurs dont le *Père saint* l'avait comblée. Sous la direction de Nicolas Pisano, les fondements d'une splendide et magnifique église furent jetés en l'honneur d'Antoine,

le monument put abriter ses précieuses re-

l'année 1263 ; Bonaventure, le supérieur
es Mineurs, parcourait l'Italie, tout
dont nous avons parlé dans le cha-
souvenir d'Antoine lui était cher
venir de son bien-aimé père,
enfance il avait entendu le
es par sa vertu, et depuis
ration pour cette grande
ne n'avait fait que s'accroître.
yeux un homme divinement doué de
s anges et des patriarches, des prophètes et
apôtres, des martyrs, des docteurs et des vierges;
comme un ange, il avait servi Dieu fidèlement et calmé
sa colère par la ferveur de ses supplications; comme
un patriarche, il avait tout abandonné pour suivre
l'inspiration du Seigneur; comme un prophète, il avait
consolé les cœurs malades, brisé les impies et les méchants, relevé ceux qui étaient tombés, et fortifié les
hommes chancelants sous le poids de la fatigue; comme
un apôtre, il avait suivi Jésus sans regarder en arrière;
comme un martyr, il avait soupiré après les tourments
et combattu contre tous les vices; comme un docteur,
il avait répandu la science sans jamais se lasser; comme
une vierge, il avait fui les dangers et les vanités du
siècle, il s'était refugié à l'abri des remparts sacrés de
la vie religieuse. Antoine était un homme divinement
illuminé, un enfant d'obéissance, un cœur passionné
de l'amour de Jésus crucifié et plein de miséricorde,
une âme éprise du désir des biens célestes. Ainsi l'avait

fait connaître notre saint docteur en ses prédications. Pendant son séjour au mont Alverne, sa dévotion envers lui avait grandi encore. Dans cette retraite, comme en beaucoup d'autres maisons de l'ordre, en Italie, le pieux général avait recueilli les documents destinés à composer la Légende de François, et le nom d'Antoine était venu plus d'une fois se mêler au nom du Patriarche des pauvres. Aussi, se trouvant peu éloigné de Padoue, voulut-il présider à la translation de ses reliques vénérables. Lui-même ouvrit le tombeau, et quand, après avoir contemplé ses ossements desséchés sous l'action de la mort, il vit la langue du glorieux prédicateur saine et aussi vermeille qu'au jour où elle annonçait les miséricordes du Seigneur aux enfants des hommes, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Pendant longtemps il les tint fixés sur cette langue, instrument si docile de l'Esprit-Saint; puis, la prenant dans ses mains, et la couvrant de ses pieux baisers, il s'écria : « O langue bénie, qui toujours as loué Dieu et l'as fait bénir par les hommes, on voit maintenant combien tu es précieuse devant Dieu. » Cette langue sacrée fut déposée dans une châsse d'or, et conservée comme le trésor le plus inestimable.

La reconnaissance des habitants de Padoue ne s'est point refroidie dans la suite des temps. Chaque siècle a ajouté aux splendeurs du temple auguste, et aujourd'hui encore la gloire de la cité est l'église *du Saint*.

Vers la fin du dernier siècle, les Français victorieux s'emparèrent de Padoue. La châsse d'or tenta leur cupidité, et ils voulurent s'en emparer. Ils ne savaient pas qu'Antoine avait été l'apôtre de la France comme de

l'Italie, qu'il était une de ses gloires les plus illustres; quand ils l'auraient su, quelle gloire alors trouvait grâce aux yeux des fils de la révolution et de l'impiété? Que leur importait un sacrilége de plus après les iniquités dont ils avaient souillé leur patrie? Mais les habitants s'émurent à la nouvelle d'un semblable dessein. Les âmes pieuses résolurent d'empêcher, n'importe à quel prix, une profanation si odieuse. On entra en composition avec les chefs de l'armée, et en peu d'heures une souscription eut couvert la somme exigée par la rapacité révolutionnaire.

Après la translation si glorieuse des reliques d'Antoine, le saint docteur quitta Padoue, l'âme inondée de consolation, et plus affermi que jamais dans sa résolution de tout sacrifier à faire aimer le Dieu dont la magnificence apparaît si merveilleuse envers ses serviteurs. Il alla à Pise, où il tint le Chapitre général de son ordre. C'est là qu'il donna connaissance à ses frères de la Légende du grand fondateur de l'ordre. Il avait accepté ce travail trois années auparavant, sur l'invitation pressante des religieux réunis à Narbonne; il ne voulait pas le rendre public avant de l'avoir soumis à leur jugement et d'en avoir reçu l'approbation. Ce fut un moment solennel que celui où il lut, au milieu de l'assemblée pieusement recueillie, cette histoire admirable où le fils exaltait avec amour son père vénéré. Le Patriarche des pauvres semblait revivre au milieu de ses enfants, et tous écoutaient le récit de ses œuvres comme s'ils l'eussent contemplé de leurs yeux. Quand cette lecture fut terminée, les frères se levèrent pleins de joie et de douces émotions, ils remercièrent avec actions de grâces l'il-

lustre auteur, et, après quelques observations sur certains faits d'une importance secondaire qu'ils le portèrent à retrancher, ils reçurent cet ouvrage comme un présent du ciel destiné à faire bénir François d'Assise dans toute la suite des siècles.

Dans ce Chapitre le saint s'appliqua par-dessus tout à inspirer à ses frères l'amour de la solitude et de la science. La solitude est la gardienne du recueillement et la nourrice des vertus. L'âme s'y retrempe après le travail, elle y trouve son Dieu, elle y jouit de ses entretiens, et s'y prépare à des œuvres nouvelles. Quand le Seigneur appelle un cœur à la perfection, il ne manque jamais d'imprimer en lui l'amour de la solitude. François d'Assise, le modèle des Frères Mineurs, aimait la solitude, il la cherchait avec ardeur, l'abandonnait avec tristesse, et y revenait avec félicité. Antoine de Padoue s'était préparé dans le silence de la solitude aux grandes œuvres accomplies durant les années si peu nombreuses de son apostolat. Bonaventure avait reconnu de bonne heure combien la retraite est avantageuse, et il l'appréciait comme l'avaient appréciée ces hommes vénérables. « La solitude du corps, dit-il, est insuffisante si elle n'est accompagnée de celle de l'esprit; mais pour posséder la solitude de l'esprit, il faut que la solitude corporelle soit très-profonde (1). »

La solitude était un moyen puissant de sanctification; mais, sans la science, que pouvaient faire les Frères Mineurs? Quelle eût été l'autorité de leur parole en face de tant d'hommes si profondément versés dans la

(1) *Médit.*, ch. 17.

science de la théologie? Comment répondre aux ennemis de la religion, aux ennemis des ordres religieux armés de toutes les arguties de la mauvaise foi? Le fondateur l'avait compris quand il avait ordonné à Antoine de Padoue d'étudier la théologie et de l'enseigner aux frères. Le monde, au commencement, accusait ces religieux d'ignorance; mais cette accusation, toujours mal fondée quand il s'agissait des prêtres de l'ordre, ne pouvait avoir lieu depuis les prédications d'Antoine, depuis l'enseignement d'Alexandre de Halès, de Jean de la Rochelle, de Bonaventure, depuis que l'ordre avait reçu en son sein d'habiles docteurs de l'Université de Paris. La tactique des ennemis de tout bien avait alors changé, et l'on demandait pourquoi les enfants de François d'Assise se livraient à l'étude des sciences, étude peu en rapport avec la simplicité dont les religieux font profession. Le saint docteur avait répondu en alléguant les raisons les plus puissantes, et son vif désir était de voir les hommes soumis à son autorité se rendre habiles dans les saintes Lettres, afin de devenir des ministres capables de servir l'Église. Il les y exhortait donc ardemment, il les y portait par ses encouragements, et pour leur en faciliter les moyens il écrivait tantôt le *Bréviloque*, tantôt le *Centiloque*, tantôt quelques-uns de ces opuscules dont nous avons parlé plus haut.

Là aussi il fit quelques règlements afin d'accroître dans le cœur de ses enfants l'amour de l'auguste Marie. Mais ce qu'il entreprit pour sa gloire, les écrits qu'il composa en son honneur exigent un chapitre à part dans cet ouvrage, comme nous l'avons dit plus haut.

L'année suivante eut lieu l'institution de la fête du

Saint-Sacrement. Tout le monde connaît l'origine de cette belle solennité, dont le retour ne laisse jamais sans félicité le cœur du chrétien, et sans frémissement celui de l'impie. Le nom de saint Thomas d'Aquin se présente naturellement au souvenir de cette fête, et les chants divins dont il est l'auteur auraient suffi seuls pour le faire aimer et bénir par toutes les générations catholiques. Mais, si l'on en croit quelques auteurs, le nom du Docteur Séraphique vint se mêler à celui de son illustre ami de la façon la plus glorieuse pour l'un et pour l'autre. Le Pape Urbain IV, suivant ces auteurs, ordonna aux deux illustres religieux de composer en particulier un office sur le touchant mystère de nos autels. Au jour marqué ils se présentèrent devant le Pontife, et Thomas d'Aquin commença la lecture de son travail. Bonaventure, son admirateur impartial, ne put l'entendre en ce moment sans éprouver cet enthousiasme que les siècles ont voué depuis à l'œuvre de l'immortel docteur. Ce langage majestueux où la rigoureuse exactitude de la théologie ne sacrifie aucun de ses droits, ces pensées sublimes dont la plupart semblent empruntées au Ciel, cette piété tendre et pleine d'une onction céleste, tout cela ravit l'âme si impressionnable de l'humble Frère Mineur. Son travail lui parut indigne d'entrer en comparaison avec l'œuvre de Thomas. Il se plut à reconnaître en lui l'homme suscité de Dieu pour célébrer le mystère de l'amour par excellence, et le jugement du Pape, conforme au sien propre, loin de l'humilier, le combla de joie. Touchant spectacle que ces deux génies éclatants, sans ambition, sans vanité, épris uniquement du désir de la gloire divine! Thomas,

en ce jour solennel, demeurait humble et indifférent en présence des éloges du Pontife suprême ; Bonaventure bénissait le Seigneur d'avoir inspiré à ce noble esprit des paroles propres à faire bénir à jamais son nom.

Wadding a voulu donner à saint Bonaventure au moins une part dans cet office en lui attribuant le *Lauda Sion* (1); mais la simple lecture de ce chant magnifique suffit à en faire reconnaître le véritable auteur. Saint Bonaventure, dans ses compositions mystiques, ne conserve point cette empreinte théologique que l'on remarque en ce morceau comme dans tous les ouvrages de Thomas d'Aquin. Chez lui le cœur domine, et il se répand sans cesse comme la cire au contact du feu ; le Docteur Angélique, au contraire, est avant tout théologien : il aime ardemment, mais l'esprit ne s'éloigne jamais du cœur, il conserve tous ses droits, et semble toujours exercer son empire. Quoi qu'il en soit, Bonaventure était digne d'être associé à Thomas dans une circonstance aussi solennelle, et la haute considération dont il jouissait auprès des Souverains Pontifes, pour sa science et ses vertus, nous semble confirmer singulièrement ce que les auteurs anciens racontent à ce sujet.

(1) Longtemps auparavant le livre des *Conformités* le lui avait attribué.

CHAPITRE XV

LES RELIGIEUSES DE SAINTE-CLAIRE. — LE LIVRE DES MÉDITATIONS SUR LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — LE LIVRE DE LA PERFECTION DE LA VIE.

Flores apparuerunt in terra... vox turturis audita est in terra nostra... Vineæ florentes dederunt odorem suum.
(CANT., II, 12, 13.)

Les fleurs ont apparu sur la terre... La voix de la tourterelle s'est fait entendre en nos contrées... les vignes en fleur ont répandu leur parfum.

A côté de la grande famille franciscaine, à son ombre et sous sa protection, croissait et se multipliait une autre famille également bénie du Ciel et chère au monde chrétien. Une jeune fille d'Assise lui avait donné le jour et l'avait vue se développer comme un arbre plein d'avenir, au souffle vivifiant de ses paroles et de ses exemples. Claire, entraînée par les vertus éclatantes de François d'Assise, avait jeté sur le monde un regard de mépris dédaigneux, et s'était vouée, sous la conduite de l'homme Séraphique, à la pénitence et à la contemplation. Bientôt les âmes les plus ferventes, les âmes impuissantes à respirer au contact de la terre, s'étaient

levées et avaient demandé à l'humble vierge de les conduire dans les voies sacrées de la perfection, de les protéger contre les tempêtes de la vie, et d'être leur mère durant leur pèlerinage vers l'éternité. Claire n'avait pu résister, et son cœur débordant de charité, comme le cœur de François, avait embrassé avec transport ces pauvres plantes qui venaient se réchauffer aux ardeurs de ses vertus. Une famille s'était formée, et bientôt elle compta des établissements dans toutes les parties du monde.

Les Frères Mineurs avaient été les directeurs naturels de ces maisons jusqu'au temps de saint Bonaventure, mais sans y être astreints rigoureusement. Saint François avait vu avec peine quelques-uns de ses religieux témoigner trop d'empressement pour ce nouvel ordre. Il prévoyait combien leur liberté pour le bien se trouverait entravée dans la suite par les soins d'une semblable direction ; et, malgré la joie qu'il éprouvait en contemplant les vertus sublimes de sainte Claire et de ses disciples, il ne voulut imposer à son ordre, sur ce sujet, qu'une obligation purement de charité. Les enfants de François s'étaient conformés à son désir, et, tout en rendant à ces saintes communautés les services dont elles avaient besoin, ils demeuraient toujours libres de les refuser quand ils y verraient des inconvénients. Au reste, la prudence ne fut jamais en défaut de ce côté. Bien des calomnies furent débitées contre les Frères Mineurs durant les disputes avec l'Université de Paris, bien des accusations eurent lieu, et cependant jamais leur vertu ne fut contestée. La vie héroïque des filles de Claire et la fidélité des humbles religieux aux

conseils de leur Père avaient ôté à la médisance jusqu'à la pensée d'un murmure. Il y eut des reproches, mais ils servirent à faire connaître au monde ce que la charité empressée des frères avait empêché de découvrir. On regardait généralement ces religieux comme astreints, en vertu de leur règle, à diriger les Clarisses, et l'on disait : « Pourquoi donc vous chargez-vous de l'ordre de Sainte-Claire, et entravez-vous ainsi votre liberté? »

Et le saint docteur répondait, en expliquant le véritable état des choses : « L'ordre des Clarisses n'est point uni servilement au nôtre, et de façon à exiger de nous des soins obligatoires; mais, sur la demande du cardinal protecteur, qui est le vrai supérieur de l'ordre, nos ministres lui donnent des confesseurs chargés de leur administrer de temps à autre les sacrements de l'Église, et des visiteurs pour corriger les abus. Nos autres frères ne sont point tenus de s'occuper d'elles, et s'ils le font, ils agissent en cela comme ils feraient pour les autres amis de l'ordre. Mais comme ces religieuses vivent en clôture et sous une règle uniforme, il est facile de les diriger. Cependant, si l'on reconnaissait généralement qu'une semblable charge ne nous convînt pas, nous pourrions nous en délivrer; car notre règle ne nous impose d'obligation stricte que vis-à-vis des membres de notre ordre, et, parmi les autres ordres, nous avons le privilége d'une liberté toute particulière (1). »

Les ennemis des Frères Mineurs, persuadés que tout chez les Clarisses se gouvernait par la volonté de ces religieux, ajoutaient une autre objection plus impor-

(1) *Libell. Apolog.*, quæst. 17.

portante à leurs yeux que la première; car ils s'inquiétaient peu de voir la liberté des frères entravée. Plusieurs personnes avaient été reçues avec une dot, ce qui semblait contraire à la pauvreté rigoureuse dont ces maisons faisaient profession, et les Universitaires étaient bien aises d'en faire le reproche aux Franciscains, comme si, en permettant une telle façon d'agir, ils eussent dérogé à l'esprit de leur règle. Le saint, tout en défendant les Clarisses, en prenait occasion de montrer son ordre étranger à ce qui les concernait.

« Si certaines communautés, disait-il, agissent de la sorte, il faut leur en demander compte à elles-mêmes, et non à nous. Cependant, afin de rendre raison à ceux qui nous interrogent, nous dirons qu'il y a quatre manières de recevoir dans un ordre quelconque. 1° Sans argent, et purement pour Dieu : c'est ce qu'il y a de plus parfait en présence de Dieu et des hommes. 2° Avec de l'argent, mais non en vue de l'argent, de sorte que, si la personne ne donnait rien, elle serait néanmoins reçue... 3° Avec de l'argent, et non en vue de l'argent, sans cependant l'admettre autrement, parce que la pauvreté de la maison ne le permet pas; et en cela il n'y a rien qui soit digne de blâme. 4° En vue de l'argent, avec le désir d'avoir la somme, sans la personne elle-même, s'il était possible: c'est là de la simonie... Si donc on reçoit de l'argent d'une personne que l'on admettrait d'ailleurs volontiers dans le cas où l'on pourrait pourvoir à sa subsistance, nous ne voyons pas qu'il y ait simonie en cela... C'est ainsi que nous permettons aux sœurs de Sainte-Claire d'admettre des personnes avec une dot, quand les ressources du monastère sont

insuffisantes à entretenir comme il convient toutes celles qui demandent à être reçues (1). »

Cependant ces soins, uniquement fondés sur la charité, menaçaient d'être considérés comme obligatoires pour les Frères Mineurs, et cette liberté si ardemment défendue pouvait finir par recevoir une entrave. Les frères réunis en chapitre général à Pise, en 1263, prirent donc la résolution de renoncer entièrement à la direction des Clarisses, et le Pape Urbain IV agréa leurs raisons. Mais l'année suivante, sur les instances du cardinal Cajétan, saint Bonaventure consentit à s'en charger de nouveau, en obligeant toutefois les sœurs à reconnaître par écrit que les services rendus par les religieux étaient purement de charité, et non une obligation de justice.

Ces précautions, dictées par la sagesse et conformes à l'esprit du saint fondateur, une fois prises, le pieux général donna un libre cours à son zèle, et rappela aux vertueuses filles de Claire les jours de François d'Assise. Nul plus que lui n'admirait l'illustre fondatrice, nul n'appréciait mieux de quel poids étaient, pour l'édification de l'Église, les exemples donnés par cette multitude de religieuses ferventes. Plusieurs avaient tenu dans le monde un rang distingué, et le cloître n'était point tellement fermé au monde qu'il ne laissât échapper quelques parfums des vertus éclatantes pratiquées dans son enceinte. Les âmes faibles se trouvaient animées, les cœurs coupables sentaient naître le remords en apprenant au prix de quels sacrifices tant de personnes

(1) *Libell. Apolog.*, quæst. 18 (quoad sensum).

éminentes s'avançaient vers l'éternité; or un tel spectacle ne pouvait frapper les regards de l'homme de Dieu sans le faire tressaillir d'allégresse, sans remuer profondément son âme. Il avait eu des paroles d'amour pour les pécheurs, il avait donné aux personnes du siècle des conseils de perfection, il ne saurait donc refuser d'en redire les secrets aux épouses bien-aimées de son Dieu, de faire arriver jusqu'aux fleurs les plus pures de la sainte Église les eaux destinées à entretenir leur fraîcheur, à conserver leur parfum.

Nous avons, dans les œuvres du saint, un livre ayant pour titre *De la Perfection de la vie*, adressé aux sœurs de Sainte-Claire sur la demande de l'une d'entre elles. Cet écrit contient quelques chapitres seulement : les occupations nombreuses du docteur lui laissaient bien peu de moments; mais, comme toujours, il sait tout renfermer dans l'espace le plus étroit, et la tendresse de son âme ne s'en épanche pas avec moins d'abondance. Il parle de la vraie connaissance de soi-même, de l'humilité, de la parfaite pauvreté, du silence, de l'application à l'oraison, du souvenir de la Passion de Jésus-Christ, du parfait amour de Dieu et de la persévérance finale. Chacun de ces chapitres est plein de choses, et montre un cœur débordant d'amour, brûlant du zèle de la vertu, un cœur dont les pensées appartiennent plus au ciel qu'à la terre. Il n'y a pas à choisir pour citer : c'est partout la même effusion. Écoutez-le exhortant à la pauvreté, la vertu de prédilection de François d'Assise et de Claire.

« Que le païen, dit-il, cherche les richesses du monde, je le comprends : il n'a point de Dieu; que le

juif les poursuive : il a reçu des promesses terrestres; mais vous, vierge de Jésus-Christ, servante du Seigneur, de quel front vous laisseriez-vous aller à de pareils désirs? Vous avez fait vœu de pauvreté, vous vivez parmi les pauvres du Seigneur; vous voulez être la fille d'un père pauvre, de saint François; vous avez promis de marcher sur les traces d'une mère pauvre, de la bienheureuse Claire, en vous élevant au-dessus de ce monde. O ma sœur bien-aimée, nous nous couvrons de confusion si nos convoitises sont encore pour la terre. Nous faisons profession de pauvreté, et cette pauvreté nous la changeons en avarice! Nous soupirons après ce qui nous est défendu, après ce que notre règle nous empêche de posséder, et le Fils de Dieu s'est fait pauvre pour nous! Et cependant, mes sœurs, plus vous aimerez avec ferveur la pauvreté que vous avez embrassée, et plus vous serez les imitatrices de la pauvreté évangélique, plus, j'en suis assuré, vous serez dans l'abondance des biens temporels et spirituels. Si, au contraire, vous méprisez cette pauvreté, vous serez en proie à toutes les privations du corps et de l'esprit. La Mère pauvre de Jésus pauvre, Marie, nous a dit : *Il a rempli de biens les hommes affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches*. David, le prophète très-saint, nous dit également : *Les riches ont été dans la gêne, et ils ont eu faim; mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien*. D'ailleurs n'avez-vous pas lu, n'avez-vous pas entendu le Seigneur Jésus lui-même crier à ses Apôtres dans l'Évangile : *Gardez-vous d'être inquiets en disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses*. Écoutez encore le même Seigneur dire

à ses Apôtres : *Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose?* Ils répondirent : *De rien*. Si, parmi les Juifs barbares et cruels, le Sauveur a nourri ses disciples et les a soustraits à toute sollicitude, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il nourrisse, parmi les peuples chrétiens et fidèles, les Frères Mineurs et les pauvres sœurs appliquées à pratiquer l'abnégation évangélique? Jetez donc toutes vos peines et toutes vos inquiétudes dans son sein, parce qu'il a soin de vous.

« Nous aimerions à suivre dans la nudité Jésus dépouillé de tout, si nous étions bien fervents. Les hommes accablés par la chaleur ont coutume de rejeter leurs vêtements et de s'en débarrasser. C'est donc un signe de grande froideur de s'environner ainsi de l'attirail des choses temporelles. O mon Dieu! comment pouvons-nous être aussi durs envers Jésus-Christ? Il est sorti de sa patrie, il est descendu des cieux; il est sorti de sa famille, de la société des anges; il est sorti de la maison paternelle, du sein de son Père; pour nous il est devenu pauvre, il s'est plongé dans l'abjection, il s'est chargé de mépris, et pour lui nous ne voulons pas abandonner ce monde misérable et corrompu! Nous y renonçons de corps; mais, hélas! tout notre cœur, toute notre âme, tout notre désir en est rempli et absorbé. O bienheureuse servante de Dieu! rappelez-vous la pauvreté de Jésus-Christ notre Seigneur, gravez en votre cœur la pauvreté de votre père, saint François; souvenez-vous de votre mère, la bienheureuse Claire; attachez-vous de tous vos efforts, de toutes vos forces à la pauvreté; embrassez-la comme votre reine; ne consentez à avoir rien

autre chose sous le ciel, au nom du Seigneur, que la pauvreté; laissez là les honneurs, les richesses, et inquiétez-vous uniquement de garder la sainte pauvreté à laquelle vous êtes unie par un vœu. Avoir des richesses et les aimer, c'est une chose infructueuse; les aimer et ne pas les avoir, c'est un danger; les avoir et ne pas les aimer, c'est un travail pénible. Il est donc utile, il est sûr, il est doux de ne point les avoir et de ne point les aimer, c'est l'acte d'une vertu parfaite... O bienheureuse pauvreté! combien tu rends cher à Dieu, combien tu mets à l'abri des dangers en ce monde celui qui t'aime!

« ... O Dieu riche envers tous les hommes! O bon Seigneur Jésus, qui pourra exprimer dignement en ses paroles, concevoir en son cœur, décrire de sa main cette gloire céleste que vous avez promis de donner aux pauvres? Ils méritent par leur pauvreté volontaire de prendre part à la gloire de leur Créateur; ils méritent d'entrer dans la gloire de leur Seigneur, dans ces tabernacles éternels, dans ces demeures brillantes de lumière; ils méritent de devenir les habitants de cette cité dont Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur. Vous-même, Seigneur, leur avez promis, de votre bouche sacrée, une telle félicité, quand vous avez dit: *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* (1). Mais ce royaume des cieux n'est autre que vous-même, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Vous vous donnerez vous-même à eux pour être leur prix, leur récompense, leur bonheur. Ils jouiront de vous, ils seront heureux de vous, ils se rassasieront de

(1) Matth., v, 3.

vous. *Les pauvres mangeront*, dit le Prophète, *et ils seront rassasiés. Ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent, et leurs cœurs vivront dans toute l'éternité* (1). »

Une religieuse de l'ordre de Sainte-Claire avait invoqué en sa faveur le zèle du saint. Il répondit en écrivant le livre inestimable des *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, ce livre qu'on relit toujours avec une félicité nouvelle. Il fallait s'être reposé bien souvent sur le cœur du Sauveur pour y avoir puisé avec une abondance aussi admirable les trésors de tendre piété, de touchante dévotion, de brûlante charité, de sagesse profonde, de détachement parfait, que l'on trouve à chaque page en ce livre. Il fallait surtout s'être enivré de l'absinthe et du fiel de la croix, pour avoir pu retracer d'une façon aussi attendrissante chacune des scènes douloureuses de la Passion, chacun des actes de ce drame lamentable dont le dénoûment fut la réconciliation du Ciel avec la terre. Ces pages ont fait verser bien des larmes de compassion, elle ont touché et soulagé bien des cœurs, elles ont affermi plus d'un courage chancelant, et inspiré bien des résolutions sublimes. Et en vérité je doute que jamais rien de plus pieux ait été écrit sur les souffrances de l'Homme-Dieu.

Des critiques, il est vrai, ont élevé la voix contre les récits de notre saint, ils en ont blâmé les détails; mais qu'importent les observations d'hommes accoutumés à censurer tout ce qui ne sentait pas le paganisme de leur siècle? Des voix plus augustes et plus solennelles se sont fait entendre; ces voix sont celles de saint François de

(1) Psal. xxi, 27.

Sales, de Grenade, d'une multitude d'autres; et, par-dessus toutes ces voix, la voix plus imposante encore de l'Église a déclaré à tous les âges que Bonaventure avait écrit sur la piété comme s'il eût été inspiré par l'Esprit-Saint.

Notre siècle en a appelé de ces critiques desséchés au souffle d'une littérature toute mondaine, et les paroles d'une des gloires de notre époque ont vengé le saint docteur des reproches d'un autre temps.

« On ne sait, dit le cardinal Wiseman, quoi le plus admirer dans les excellentes méditations de saint Bonaventure sur la vie de Jésus-Christ : ou de la richesse d'imagination, qu'aucun poëte n'a surpassée, ou de la tendresse de sentiment, ou de la variété des applications. Après nous avoir conduits à travers tous les touchants événements de l'enfance et de la vie de notre Sauveur, arrivé aux dernières scènes, si impressives, sa marche se ralentit par suite de la variété de ses belles, mais mélancoliques idées; alors il ne procède plus d'année en année, ou de mois en mois, ni même de jour en jour; mais chaque heure a sa méditation propre, et chaque acte de la dernière tragédie lui fournit matière à de pathétiques considérations. Quand, à la fin, il en vient à nous proposer une méthode pour réduire en pratique ses saintes contemplations, il les distribue de manière que l'espace compris entre le lundi et le mercredi embrasse toute la vie de notre Sauveur, et que du jeudi au dimanche inclusivement, chaque jour est tout entier consacré au mystère que l'Église, dans la semaine sainte, lui a affecté. C'est ainsi que, comme l'ont fait beaucoup d'autres, il étend à toute l'année les solennelles commé-

morations de la semaine dans laquelle nous allons entrer, faisant par là, dans l'intérêt de la piété et de la sanctification individuelles, ce que l'Église a fait pour le bien public (1). »

L'ordre de Sainte-Claire s'est étendu comme celui de Saint-François. Il a eu ses jours d'épreuves et de tribulation. Il s'est incliné de temps en temps au souffle de la terre, mais il a toujours trouvé en lui-même assez de séve vivifiante pour se ranimer et offrir au monde des exemples sublimes de vertu. Après la bienheureuse fondatrice et les âmes héroïques qui s'unirent à ses sacrifices, il a vu parmi ses membres la bienheureuse Colette; sainte Catherine de Bologne; sainte Cunégonde; sainte Hedwige, reine de Pologne; la bienheureuse Salomé, reine de Hongrie; Catherine d'Autriche, fille d'Albert, comte de Hapsbourg; Anne d'Autriche, reine de Pologne; Agnès, fille de l'empereur Louis de Bavière; Blanche, fille de saint Louis, pour qui saint Bonaventure écrivit le livre du *Gouvernement de l'âme;* une autre Blanche, fille de Philippe le Bel; Catherine, fille de Frédéric, roi de Sicile; Constance, fille de Mainfroi, aussi roi de Sicile; et une multitude de dames illustres qui renoncèrent aux grandeurs et aux plaisirs terrestres pour embrasser l'humilité et la pénitence. Leurs vertus ont réjoui l'Église pendant leur vie, et leur esprit persévère encore de nos jours, malgré l'affaiblissement de la foi, en plus d'une sainte maison (2).

(1) Conférences sur les Offices de la semaine sainte. (*Démonstrat. évangél.*, t. XVI, p. 575.)

(2) En France, il y a des communautés de Clarisses dans les villes d'Amiens, d'Alençon, du Puy, de Marseille, etc.

Sales, de Grenade, d'une multitu
dessus toutes ces voix, la voix
l'Église a déclaré à tous les
écrit sur la piété comme
Saint.

Notre siècle en
souffle d'une
d'une des
docteur

«
adr

CHAPITRE XVI

SAINT BONAVENTURE EST NOMMÉ AU SIÉGE D'YORK. — LES MISSIONS FRANCISCAINES.

Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.
(Ecclés., iii, 20.)

Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en tout, et vous trouverez grâce en présence de Dieu.

Propositi constans in religione maluit permanere, ut divitias et dignitates sibi procuraret in cœlis. (Act. canoniz.)

Inébranlable en sa résolution, il préféra demeurer en sa religion, afin d'acquérir les richesses et les dignités dans les cieux.

Bonaventure devenait de jour en jour plus cher aux cœurs chrétiens. Les grands de la terre l'aimaient comme un guide d'une sagesse à toute épreuve; les fidèles le vénéraient comme un saint dont les vertus vivifiaient l'Église du Seigneur; les Papes le considéraient comme un vaisseau d'élection où l'Esprit-Saint avait répandu avec une plénitude surabondante ses dons sacrés; les Frères Mineurs s'attachaient à lui comme à un père dont l'amour allait toujours croissant, dont la tendresse ne connais-

'cune borne. Alexandre IV avait approuvé son
à la dignité de supérieur général dans un âge
avancé; il l'avait admiré dans ses luttes pour
ɹe son ordre contre l'Université de Paris, et,
ɹ la mort, il avait contemplé avec bonheur ses ef-
ɹrts infatigables pour ramener les religieux confiés à
ses soins à l'unité et à la sainteté des temps anciens.
Urbain IV avait succédé à Alexandre en 1261, et pendant les trois années de son pontificat, il témoigna à l'illustre supérieur général et à ses enfants le même intérêt que son prédécesseur. Clément IV occupa le trône pontifical après Urbain. C'était un homme d'une vertu profonde et vraiment digne du poste éminent auquel l'appelait la confiance du sacré collége. Il se nommait Gui Fulcodi, avait été élevé avec une vigilance toute chrétienne par un père d'une rare piété, et, après de solides études de la jurisprudence, il était devenu conseiller intime de saint Louis. Engagé dans le mariage, il demeura plusieurs années occupé des affaires du siècle sans rien relâcher de sa ferveur; puis, devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, fut d'abord archidiacre, ensuite évêque du Puy-en-Velay (1257), et enfin archevêque de Narbonne (1259). Urbain IV le fit cardinal-évêque de Sabine; mais il fallut toute la fermeté du Pape pour l'amener à accepter cette nouvelle dignité. Il ne pouvait se résoudre à quitter sa chère église de Narbonne, et saint Louis demandait à le garder au moins une année encore dans son royaume, afin de profiter des conseils de sa sagesse et de son expérience.

Gui Fulcodi partageait les sentiments de son roi pour

les religieux mendiants. Il avait suivi avec un vif intérêt, étant encore dans le monde, leurs controverses avec l'Université de Paris ; il s'était réjoui de leur triomphe comme du triomphe de l'Église, et, parmi les membres des deux ordres en proie aux persécutions de l'envie, il avait distingné particulièrement Thomas d'Aquin et Bonaventure. Il lisait continuellement les magnifiques commentaires de ce dernier sur le *Maître des Sentences*. Devenu le Pape Clément IV, il les relisait encore avec un plaisir nouveau, et leur consacrait les instants que lui laissait la sollicitude de toutes les Églises.

Mais, en admirant ces pages d'un des plus grands génies du siècle, en voyant Bonaventure déployer dans le gouvernement de ses frères autant de sagesse qu'il avait mis de profondeur dans ses écrits, Clément résolut de ne pas laisser plus longtemps dans un rang secondaire un flambeau aussi lumineux. En 1265, le siége d'York étant venu à vaquer par la mort de Geoffroi de Kinton, l'élection de son successeur ne se trouva conforme ni aux règles canoniques, ni aux besoins de cette illustre église. Le Pape était personnellement, dans cette circonstance, le meilleur juge de l'état des choses ; il avait été nonce du Saint-Siége en Angleterre ; à son élection au souverain pontificat, il en remplissait encore les fonctions. Après avoir annulé la nomination faite par le chapitre d'York, il chercha, comme il le dit lui-même, pour un poste aussi important un homme remarquable par l'intégrité de sa vie, doué d'un savoir insigne, capable d'une vigilance toute spéciale ; un homme chéri de Dieu, et dont la perfection pût inspirer

une confiance sans bornes, un homme enfin capable de servir de modèle par ses œuvres éclatantes, et d'être, à la tête du troupeau catholique, un flambeau lumineux destiné à le diriger au port du salut par les sentiers les plus sûrs. Après une longue et mûre délibération, après avoir rappelé à sa pensée les noms les plus célèbres de l'Église, le vertueux Clément ne jugea personne plus apte que Bonaventure à répondre à ses pieux désirs. Il le nomma donc au siége d'York, par une bulle datée de Pérouse, le 8 décembre 1265, et dans laquelle, en louant avec une douce complaisance le pieux général des Frères Mineurs, le bon Pape montre toute la beauté de son âme, et fait, sans le savoir, son propre éloge à lui-même. Citons pour l'honneur de ces deux grands hommes la fin de cette bulle.

« En cette circonstance, dit le Souverain Pontife, « nous avons tourné sans réserve tous nos désirs vers « le Seigneur, nous avons remis à son bon vouloir le « soin d'une semblable nomination, et, procédant avec « confiance dans la seule espérance de sa grâce, après « avoir consulté nos frères sur cette affaire, et par leur « conseil, nous avons dirigé vers vous le regard de « notre pensée, nos vœux ont trouvé en vous à s'ap- « puyer, en vous notre esprit s'est reposé avec une « résolution entière. En effet, considérant en votre « personne l'austérité de la religion, l'éclat de la vie, « l'innocence des mœurs, la sublimité de la science, « une circonspection pleine de prévoyance, la gravité « du maintien; considérant comment, depuis tant d'an- « nées, vous avez gouverné d'une manière aussi louable « votre ordre tout entier, en exerçant la charge de mi-

« nistre général, et en remplissant tous ses devoirs avec « fidélité, prudence et utilité, pour le plus grand hon-« neur et l'avancement du même ordre; comment vous « vous êtes appliqué sans relâche à mener une vie pure « sous l'observance régulière; comment vous avez su « conserver la paix en tous lieux, et conquérir l'amour « de tout le monde, nous avons une espérance assurée « de trouver entièrement en vous ce qui fait l'objet de « nos désirs les plus ardents pour l'Église et le siége « d'York, dont nous nous occupons en ce moment, et « pour le royaume lui-même. C'est pourquoi, de notre « autorité apostolique, nous pourvoyons à cette Église « en votre personne, et nous vous en établissons ar-« chevêque et pasteur. »

Des lettres non moins flatteuses pour Bonaventure étaient adressées par le Pape au chapitre, au clergé, et aux vassaux de cette même Église. Il y fait avec amour l'éloge des vertus du nouvel archevêque, et leur recommande de lui rendre l'honneur, l'obéissance et le respect comme au digne pasteur de leurs âmes.

A la lecture d'une pareille lettre, le saint demeura consterné. Comme au jour de son élection à la dignité de supérieur de son ordre, son premier soin fut de se prosterner devant le Seigneur, et de le conjurer de l'avoir en pitié dans une circonstance aussi pénible; puis, sans perdre de temps, il court se jeter aux pieds du Souverain Pontife, et le supplie, autant par ses larmes que par ses paroles, de ne point l'arracher à la vie de Frère Mineur, de ménager sa faiblesse, et de lui épargner un fardeau aussi écrasant.

Clément IV avait un cœur tendre et compatissant; la

bonté était sa vertu première. La voix douce et suave de Bonaventure, ses larmes abondantes, son amour de l'obscurité, les raisons qu'il faisait valoir et que sa douleur rendait encore plus persuasives, tout cela toucha le Pape. Ém📍u d'une humilité aussi profonde et d'une vertu aussi admirable, il répondit au saint par ces paroles de l'Écriture : *Demeurez dans l'alliance que vous avez contractée, faites-en le sujet de vos entretiens, et vieillissez dans la pratique des commandements que vous vous êtes imposés* (1). Ces paroles du pieux vieillard résonnèrent à l'oreille du docteur comme un concert divin; il se releva consolé, heureux et plein d'espérance. Mais ces paroles d'une âme douce et facile n'étaient point prophétiques. La mort ne devait point trouver l'humble religieux au milieu de ses frères; une voix plus ferme se fera entendre dans la suite, et les intérêts de la sainte Église seront tels alors, que l'humilité devra s'incliner à l'appel du chef suprême, et se résigner sans avoir le droit de balbutier une excuse.

Cet exemple d'humilité et de renoncement devait exercer sur l'ordre une influence avantageuse. Déjà dès le commencement de son administration, l'habile général avait vu avec inquiétude les chapitres et les populations des villes épiscopales appeler fréquemment ses frères aux dignités de l'Église. C'était, il est vrai, un hommage rendu à leur mérite, et la réponse la plus péremptoire aux calomnies dont ils étaient l'objet. D'ailleurs les religieux élevés à l'épiscopat avaient été étrangers à leurs promotions; les honneurs étaient venus les

(1) II Tim., III, 14.

chercher au milieu des travaux les plus humbles, et leurs vertus n'avaient rien perdu de leur éclat en paraissant sur un plus vaste théâtre (1). Cependant Bonaventure, comme tous les maîtres illustres de la vie religieuse, craignait de voir l'ambition pénétrer dans les cœurs; il redoutait l'influence si facilement contagieuse de ces honneurs. Il s'était donc adressé à Alexandre IV pour éloigner le plus possible les Frères Mineurs de l'épiscopat, et le Pape avait arrêté qu'à l'avenir les religieux franciscains ne pourraient devenir évêques ou archevêques sans le consentement des supérieurs de l'ordre. Mais l'exemple donné par le saint devait être plus efficace encore que les décrets du Souverain Pontife. L'année même de sa nomination au siége d'York, deux évêques d'Irlande descendirent de leur trône épiscopal, l'un pour reprendre le pauvre habit de Frère Mineur, auquel la volonté d'Urbain IV l'avait soustrait, et l'autre pour accomplir un vœu fait avant sa promotion d'embrasser la vie religieuse dans l'ordre de François d'Assise.

Clément essaya aussi de tirer Thomas d'Aquin de sa

(1) Pour ne citer qu'un exemple, nous rapporterons ce que disent les auteurs de l'*Histoire de l'Église gallicane*, d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen. « Eudes réunit les voix du chapitre, lorsque, uniquement occupé au salut des âmes dans les fonctions de son institut, il n'avait même ni l'éclat de la vogue, ni aucune recommandation marquée qui briguât en sa faveur. Le diocèse acquit dans Rigaud un prélat humble et pauvre; mais qui, selon l'éloge qu'on en a fait, « honora l'Église par « son humilité, et l'enrichit par sa pauvreté. » Les peuples, touchés des leçons que leur donnaient ses exemples, plus que ses paroles, exprimaient en deux mots ce qu'ils en pensaient, l'appelant *la règle de bien vivre*. Il le fut pour tous ceux que Dieu avait confiés à sa vigilance. » (T. XI, p. 291.)

vie de simple religieux et de l'élever aux honneurs ; il le nomma à l'archevêché de Naples. Mais, comme son saint et illustre ami, le Docteur Angélique eut recours aux supplications les plus humbles, et le bon Pape ne crut pas devoir enlever cette âme d'élite à ses immenses travaux. C'est à cette condescendance du Souverain Pontife que nous devons la *Somme théologique*, commencée l'année même de cette nomination. Thomas, une fois enchaîné aux fonctions nombreuses de l'épiscopat, n'eût plus trouvé le temps nécessaire à une entreprise aussi vaste; peut-être même n'en eût-il pas conçu le projet, et l'Église eût été privée d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Ces hommages rendus au génie et aux vertus de ces hommes éminents n'altéraient en rien leur humilité. Placés dans leur propre estime au dernier rang, ils se considéraient comme les serviteurs de tous, et regardaient comme un devoir impérieux de sacrifier tout ce qu'ils avaient de forces et de science au bien de cette Église, dont ils se jugeaient incapables de gouverner la plus faible portion. Pendant que Thomas d'Aquin, délivré de l'appréhension des dignités, commençait à asseoir cet édifice prodigieux, destiné à traverser les siècles et à servir jusqu'à la fin des temps d'arsenal aux défenseurs de la vérité, Bonaventure embrassait le monde entier dans l'ardeur de son amour. Ses voyages, comme nous l'avons dit, se multipliaient; il parcourait l'Italie pour y visiter ses frères, et partout il passait en faisant le bien, en donnant des exemples édifiants, en prêchant la paix et l'union à tous les cœurs; il venait en France, et chacune des nombreuses maisons de son ordre enten-

dait successivement sa parole, et jouissait du spectacle de ses vertus.

Pendant ce temps, ses religieux s'étendaient dans le nord de l'Europe, et s'y établissaient comme des apôtres infatigables, prêts à tous les sacrifices pour le triomphe de l'Évangile. Partout où l'on comptait des chrétiens, on était presque assuré de rencontrer les enfants de François d'Assise. Le saint général les suivait par la pensée dans les régions les plus lointaines avec autant d'amour que s'ils eussent été sous ses yeux, et quand le bien accompli par eux à la gloire du Seigneur arrivait à sa connaissance, c'était pour son âme comme un murmure céleste, comme un écho divin qui la faisait vibrer jusqu'en ses profondeurs. Il bénissait leurs fatigues, et, en échange de la bonne nouvelle, il leur envoyait des actions de grâces et des encouragements.

Mais au delà des pays catholiques s'étendaient d'autres contrées assises à l'ombre de la mort, des contrées où le Seigneur pouvait bien compter çà et là quelques adorateurs épars, mais où son nom était généralement ignoré. François et Dominique avaient contemplé ces régions infortunées avec une tristesse amère, et leur noble ambition avait rêvé de les réduire sous l'empire du Christ. En ces âmes fortes et ardentes l'exécution suivait de près une pensée généreuse. Le patriarche des Frères Mineurs était allé lui-même en Orient braver l'impiété jusqu'à la cour du sultan d'Égypte, et inviter son peuple à embrasser le joug de l'Évangile. L'insuccès de sa mission ne l'avait point découragé. Le saint frère Ægidius et quelques autres étaient passés en Afrique sans plus de consolation, et avaient dû revenir en Italie. Six autres

religieux étaient partis fortifiés par la bénédiction de François; cette bénédiction en avait conduit cinq au martyre dans l'empire de Maroc, et le dernier, tombé malade en route, mourait d'allégresse en apprenant le triomphe de ses frères. En 1221, sept nouveaux religieux s'embarquaient encore pour le Maroc, et, après une confession glorieuse de la foi, ils tombaient victimes de la fureur des ennemis de Dieu. Dix ans plus tard, l'ordre comptait encore deux nouveaux martyrs chez les Maures d'Espagne. Mais un sang versé si libéralement fécondait la terre qui en était arrosée, les chrétiens se multipliaient malgré les entraves de tout genre, malgré les difficultés de toute nature, et, dans l'année 1237, le Pape Grégoire IX donnait un Franciscain pour évêque à ses enfants catholiques du Maroc.

D'un autre côté, les Frères Mineurs allaient à Damas, en 1233, avec des lettres du Souverain Pontife pour le sultan. De là ils s'avançaient jusqu'à Bagdad, et remettaient d'autres lettres de Grégoire au calife de cette ville. Le Pape exhortait ces princes à ouvrir les yeux au flambeau resplendissant de la foi. C'est la charité, le zèle de leur salut qui l'a porté à leur écrire et à leur envoyer ses ministres; ce qu'il désire n'est point leur empire, mais eux-mêmes, mais leurs âmes. Qu'ils ne craignent donc point de marcher à la tête de leurs peuples dans les sentiers de la vérité, comme ils y marchent par la puissance et les dons de l'intelligence. Plusieurs chefs de nations l'ont fait déjà; ils sont devenus pour leurs sujets une cause de salut, et, sans rien perdre des honneurs de la terre, ils sont entrés en possession du royaume éternel.

Nous trouvons, dans le même temps, cinq religieux du même ordre en Natolie. Ils s'y étaient rendus pour prêcher l'Évangile ; la prison fut la récompense de leur zèle ; mais leurs souffrances n'allèrent pas jusqu'au martyre. Renvoyés de ce pays, ils cherchèrent un autre moyen de travailler à la gloire de l'Église et s'en vinrent à Nicée où résidait l'empereur grec de Constantinople. Là, ils entrèrent en conférence avec le patriarche schismatique, afin de tenter un retour à l'union. Celui-ci écrivit au Pape qui, l'année suivante (1233), leur envoya deux Frères Prêcheurs, Hugues et Pierre, et deux Frères Mineurs, Haimon et Raoul. C'étaient des hommes éminents en science et en vertu. Ils parlaient la langue grecque comme leur propre langue, et ils disputèrent sur les points les plus subtils de la théologie avec un savoir, une profondeur, un courage et une prudence dignes de la cause sainte confiée à leur zèle. Les actes de cette légation nous sont restés, ils ne sont pas un des monuments les moins admirables de cette grande époque. Ces conférences porteront leurs fruits plus tard, fruits passagers, il est vrai, mais toujours glorieux pour l'Église romaine (1).

En d'autres contrées de l'Orient, le Ciel bénissait les efforts des missionnaires. Un patriarche des Jacobites, dont l'autorité s'exerçait sur les chrétiens de soixante-dix provinces, Perses, Mèdes, Chaldéens et Arméniens, se convertissait aux prédications des Dominicains dans un pèlerinage au tombeau du Sauveur. Deux arche-

(1) Rohrbacher, dans son *Histoire de l'Église* (t. XVIII), rapporte fort au long les discours tenus entre les Grecs et les envoyés de Grégoire IX dans cette mémorable légation.

vêques, l'un jacobite, l'autre nestorien, ouvraient également les yeux à la vérité; la parole sainte opérait des merveilles, et les chrétiens de toute secte, à l'exception des Grecs, se rapprochaient de l'Église romaine comme du centre de la lumière, comme du sanctuaire de la vérité. Les enfants de saint Dominique, désireux de répondre aux espérances qui brillaient à leurs regards, se livraient avec ardeur à l'étude des langues, et bientôt ils étaient à même de satisfaire à tous les besoins.

En 1245, le Pape Innocent IV envoyait des missionnaires des deux ordres chez les Tartares, dont les conquêtes s'étendaient de jour en jour en Asie, et faisaient trembler l'Europe. Ces religieux furent exposés à des fatigues, des souffrances et des dangers sans nombre; mais ils se montrèrent constamment à la hauteur de l'œuvre importante dont ils étaient chargés. Ils forcèrent les barbares à admirer leur vertu, à rendre hommage à leur courage, et ils purent leur faire entendre des paroles salutaires dont nous verrons les heureux effets dans la suite.

Dix ans plus tard, le roi saint Louis envoyait aussi, de concert avec le chef de l'Église, le Franciscain Guillaume de Ruysbrock, chez ces mêmes Tartares dont le monde s'occupait alors, comme au ve siècle on s'occupait des barbares du nord de l'Europe. L'humble religieux trouva des chrétiens dans ces pays inconnus. Il les ranima dans la foi, les admit à participer aux sacrements, traita les intérêts de Dieu en présence des grands et des chefs de la nation, puis s'en revint rendre compte de sa mission dont il nous a laissé le récit.

Ainsi se réalisait la pensée des deux serviteurs de

Dieu, François d'Assise et Dominique. Les frères étaient au milieu des infidèles comme des champions valeureux prêts à se jeter dans les dangers et à affronter la mort pour la propagation de l'Évangile. L'Église avait en eux des fils obéissants dont l'amour ne calculait pas les distances ; à sa voix ils partaient, comme les anges à la voix de Dieu, pour aller annoncer ses volontés aux nations les plus lointaines et leur ouvrir les sentiers du salut. Quand le martyre se présentait comme le terme de leur course, ils bénissaient le Seigneur d'avoir daigné les choisir pour confesser son nom et rendre témoignage à la foi.

Ces missions, confiées à l'ordre Séraphique, intéressaient au plus haut degré saint Bonaventure. Son âme ardente et avide de la gloire divine se reportait souvent vers ces régions lointaines où ses enfants les plus dévoués se consumaient au milieu de travaux inouïs, sans consolations terrestres, sans secours humains, toujours en proie à de nouvelles tribulations, toujours exposés à des périls sans cesse renaissants. Lorsqu'il envoyait quelque nouvel apôtre à ces nations infortunées, il ne le voyait jamais partir sans envier son bonheur, sans ressentir plus vivement le fardeau du commandement qui le tenait enchaîné. Son désir eût été de marcher à la suite de ses frères, ou plutôt, de les précéder dans cette carrière laborieuse où son amour des souffrances eût rencontré de quoi se satisfaire sans mesure, où son zèle eût trouvé un champ immense comme l'ardeur qui l'embrasait. Aussi à leur départ il les bénissait avec une sainte effusion de tendresse, il appelait sur leur entreprise toutes les grâces du Ciel, et, comme le vieillard Tobie, son cœur leur

disait : *Que votre voyage soit heureux ; que Dieu soit avec vous dans votre chemin, et que son ange vous accompagne.* Les frères, réjouis par les paroles de paix et de charité de leur père, s'en allaient heureux et pleins d'espérance. Leur mission semblait moins pénible à leurs yeux, la distance à parcourir moins longue en voyant comment l'amour du saint et d'une multitude de religieux vénérables leur ferait cortége.

Le pieux supérieur tressaillait de joie quand quelques-uns de ses frères lui témoignaient le désir d'aller faire connaître le nom du Seigneur aux peuples idolâtres ; cependant il n'accédait point légèrement à de tels désirs. Il savait qu'une pensée humaine peut se glisser dans le cœur de l'homme sous le voile du bien, et que l'illusion est facile dans les œuvres héroïques quand les dangers apparaissent de loin avec leur auréole de gloire et leurs luttes accomplies. Il examinait donc sur quels motifs reposait une semblable vocation, et il excitait les ministres de l'ordre à agir également avec prudence sur ce point. Le ministère des missions tient le premier rang entre tous, parce qu'il expose chaque jour au martyre, et soumet ceux qui l'embrassent à des fatigues incessantes. En conséquence, les supérieurs ne sauraient en faire de leur propre mouvement une obligation à leurs sujets ; ils doivent attendre leur demande. Quand cette demande a lieu, il faut voir si elle n'a pas pour principe l'impétuosité naturelle du caractère, l'impatience du joug, la pensée de se soustraire à la discipline, ou une ferveur passagère... Ensuite il faut considérer si les frères qui soupirent après ce ministère ont l'aptitude requise, s'ils sont robustes de corps, si leur foi est iné-

branlable, leur vertu éprouvée et leur vie entièrement irrépréhensible. (Explic. de la règle, ch. 12.)

Ainsi chez l'homme de Dieu la prudence s'unissait au zèle, et le dirigeait dans les choses difficiles. Les frères choisis de la sorte consolaient l'Église en faisant briller aux yeux des nations infidèles les vertus les plus sublimes; ils rendaient respectable le nom chrétien à ses plus mortels ennemis (1), et si le succès ne répondait pas toujours aux désirs de leurs cœurs, si la moisson n'était pas aussi abondante qu'ils l'eussent ambitionné, ils n'en étaient pas moins, aux yeux du monde catho-

(1) Nous avons des lettres de divers sultans au Pape Innocent IV. Celle du sultan du Caire a pour titre: *Au saint, à l'illustre, au pur, à l'excellent, au contempteur des choses temporelles, à l'adorateur de Dieu, au vénérable, au sublime, au savant, au grand, au chef de la chrétienté, au conducteur des enfants du baptême, qui est assis sur la chaire de Simon et a l'esprit orné de la sainte théologie, au Pape de Rome, dont Dieu veuille perpétuer la prospérité.* Il y a une lettre du sultan de Damas: *Pour la sainte, apostolique et vénérable présence du Seigneur Pape, le dominateur des nations franques, le commandant des capitaines de la loi chrétienne, le chef libéral de la chrétienté. Que Dieu lui soumette tous ses princes, qu'il fasse pénétrer son précepte dans leurs jugements, et réunisse à son service et à son obéissance toutes les nations qui adorent la croix.* — Un autre sultan termine sa lettre par ces mots: *Que le Dieu de gloire conserve le Pape magnifique, vénérable, religieux, croyant, sage, magnanime... l'honneur des patriarches, l'oracle des chrétiens, la gloire de la multitude des Francs, de ce que dans ses lettres, il a bien voulu lui parler de cette philosophie qui éclaire la multitude et illumine ceux qui l'étudient.* Les Frères Mineurs et Prêcheurs étaient les agents d'une telle correspondance. Ils allaient de l'Orient à Rome, et s'en retournaient chargés des nouvelles lettres de la part des Souverains Pontifes. Ces relations valurent aux deux ordres des garanties dans les pays infidèles, et leur facilitèrent singulièrement l'exercice du saint ministère auprès des chrétiens.

lique, des hommes inestimables, des héros dignes de la noble cause confiée à leurs soins.

L'œuvre des missions, durant le gouvernement de saint Bonaventure, prit une extension extraordinaire. En 1258, des Franciscains furent envoyés à plus de vingt-trois nations infidèles, énumérées dans la bulle *Cum hora,* d'Alexandre IV (1). Telle avait été la fécondité de l'ordre, qu'il pouvait offrir des apôtres à toutes les contrées de l'univers, et satisfaire aux divers ministères dont il s'était chargé dans les pays catholiques. « Avant la mort du frère Gilles, le dernier des douze compagnons de saint François, dit Gorres, rappelant cette bulle du Pape, Alexandre IV pouvait écrire à ses fils bien-aimés les frères de l'ordre des Mineurs dans les pays des Sarrasins, des Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Éthiopiens, des Syriens, des Ibériens, des Alains, des Khazares, des Goths, des Lechs, des Ruthéniens, des Jacobites, des Nubiens, des Géorgiens, des Arméniens, des Indiens, des Tartares, des Hongrois et d'autres peuples de l'Orient (2). »

Ce mouvement, dont les Papes étaient les premiers auteurs, alla en s'accroissant d'année en année, et ne finit point avec le saint général, dont nous racontons l'histoire. Cent vingt-cinq ans après sa mort, un pieux et fervent religieux, Barthélemi de Pise, offrait à ses frères le livre des *Conformités,* et dans ce livre nous trouvons les détails les plus intéressants sur le nombre des maisons possédées alors par l'ordre chez les nations infidèles.

(1) *Secoli Serafici,* secol. I, ch. 4.

(2) Tom. I.

En Russie on compte quatorze maisons; dans la province d'Orient il y en a douze; dans celle de l'Aquilon, dix-huit; en Tartarie il y en a deux à Cepton, une à Chambalech, dans le palais du kan; dans la grande Tartarie on en compte plusieurs, et sous le nom de maisons ne sont pas compris les endroits ou deux frères seulement résident pour satisfaire à des besoins moins considérables. Il y avait en Tartarie un plus grand nombre d'établissements avant que les Sarrasins eussent attiré les populations à leurs erreurs, et rendu les routes impraticables aux missionnaires. En Bosnie il y a trente-huit résidences; deux à Jérusalem, celle de la montagne de Sion et celle du sépulcre du Seigneur. Il y en a une à Bethléhem et une à Beyrouth. A Nazareth il y en eut une que la méchanceté des Sarrasins a ruinée, etc. etc.

Chacune des contrées infidèles avait été arrosée du sang de quelques missionnaires. Dans la Terre-Sainte trente-un frères étaient morts martyrs. A Argenga trois avaient souffert la mort en 1318; en Perse frère Antoine terminait sa vie par un combat glorieux; dans la même contrée frère Aldobrandino tombait de même.

A Thana, en 1321, quatre religieux, Jacques de Padoue, Thomas de Tolentino, Pierre de Sienne et Démétrius de Tefolio rappelaient, par leur courage au milieu des tourments, les plus beaux triomphes des premiers chrétiens.

En 1334, chez les Tartares, frère Étienne de Hongrie, après avoir apostasié honteusement, réparait son crime par une confession éclatante, et était soumis à des supplices atroces qu'il endurait avec un héroïsme invincible.

Au Catay, en 1340, de nouveaux martyrs consolaient l'Église; c'étaient Richard, évêque d'Armalech, François d'Alexandrie, Pascal et Raimond, prêtres, et trois frères lais, parmi lesquels était un Indien converti et devenu disciple de saint François.

En Livonie il y eut cinq martyrs; il y en eut également deux à Céreth, et quatre en Bosnie chez les Bulgares.

Au temps où écrivait Barthélemi de Pise, l'ordre des Frères Mineurs avait vu quatre-vingt-sept de ses membres verser leur sang pour la noble cause de l'Évangile dans les pays infidèles, et ses missionnaires étaient partout, depuis l'extrême frontière du Maroc jusqu'au delà des rives de l'Euphrate, depuis la Norwége jusqu'au centre de la Chine.

Nous avons touché un mot du résultat de ces missions. Si l'on veut quelques nouveaux détails, le même écrivain et un autre plus moderne répondront : « Dans les vastes régions de la Tartarie, des empereurs et des impératrices, des rois et des reines, des princes et des multitudes innombrables ont reçu le baptême; des églises ont été érigées, des hôpitaux fondés, des couvents établis. Le frère Jean de Montecorvin est mort archevêque de Cambalu (Pékin) après avoir converti plus de trente mille infidèles; le frère Nicolas l'a remplacé, et vingt-six prêtres et six frères de son ordre sont allés avec lui partager ses immenses travaux (1333). Cinq ans après (1338), le Pape a envoyé d'autres Frères Mineurs, soit comme missionnaires aux Tartares, soit comme nonces aux souverains de ces contrées. Parmi les convertis s'est trouvé le frère de l'empereur barbare Ootogonte, dont

la foi et les saintes vertus opéraient des miracles. En Géorgie les habitants reviennent à la lumière; les Arméniens sont conduits au concile de Florence par le frère Jacques Primadizzi; l'illustre frère Albert de Sartiano y amène les Grecs, puis revenu en Orient il décide les Jacobites et le prêtre Jean, roi des Abyssins, à y envoyer des ambassadeurs (1). »

Si maintenant l'on voulait compléter cette esquisse imparfaite, il faudrait s'avancer jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, et l'on verrait à cette époque les enfants de François d'Assise s'élancer à travers les mers afin d'y poursuivre de nouvelles conquêtes. On les trouverait au Mexique et au Pérou, dans l'Yucatan, le Guatemala, la Nouvelle-Grenade, le Chili, le Nicaragua, dans le Brésil et les Indes orientales, au Paraguay et chez les peuplades les plus barbares. A côté de ces vaillants champions de la foi, il faudrait placer les fils de saint Dominique, compter leurs maisons, leurs travaux et leurs martyrs depuis le jour où le saint patriarche de l'ordre Séraphique s'unit avec lui pour la conquête du monde jusqu'à l'époque où d'autres apôtres, les enfants d'Ignace de Loyola, vinrent partager leurs triomphes et leurs tribulations dans le champ du Seigneur. On a passé trop légèrement, dans la plupart de nos histoires ecclésiastiques, sur ces belles missions des XIIIe, XIVe et XVe siècles, et cependant quel tableau plus consolant pour un chrétien que ce zèle et cette tendresse de la sainte Église pour les nations infidèles, cette ardeur infatigable à répandre la lumière divine chez tous les peuples, et cet

(1) *Secoli Serafici.* — Lib. *Conform.*

empressement de tant de cœurs généreux à essuyer les larmes de leur mère en faisant entrer sous ses tentes une multitude d'enfants dont elle pleurait les erreurs?

Des siècles se sont écoulés depuis François d'Assise et Bonaventure ; cependant nous voyons les Frères Mineurs dans plusieurs des contrées qu'ils occupèrent dès le commencement. Chassés d'un lieu, ils se sont fixés dans un autre, et, à l'aide de cette persévérance apostolique, ils ont encore des missions en Moldavie, en Turquie, à Céphalonie, dans l'Anatolie, en Syrie, à Jérusalem, en Mésopotamie, à Agra, dans plusieurs provinces de la Chine. Ils sont dans l'Abyssinie, la Haute-Égypte, à Tunis et à Tripoli, etc. (1). Partout ils font bénir le Seigneur comme aux temps anciens, ils convertissent des âmes et consolent l'Église au milieu de son pèlerinage à travers le monde.

(1) *Annales de la Propag. de la foi*, mai 1856.

CHAPITRE XVII

LE CULTE DE MARIE AU MOYEN AGE. — EFFORTS DE SAINT BONAVENTURE POUR L'ÉTENDRE. — ÉCRITS EN L'HONNEUR DE MARIE.

Matrem Domini nostri Jesu Christi indicibili complectebatur amore, eo quod Dominum majestatis fratrem nobis effecerit, et per eam simus misericordiam consecuti. In ipsa post Christum præcipue fidens, eam sui ac suorum advocatum constituit. (Legend. sancti Francisci.)

Il avait pour la Mère de Jésus-Christ Notre-Seigneur un amour indicible, parce qu'elle nous a donné pour frère le Seigneur de toute majesté, et que nous avons par son entremise obtenu miséricorde. Plaçant en elle après le Sauveur sa confiance principale, il la choisit pour avocate de sa personne et de ses enfants.

L'homme de Dieu, dont le zèle embrassait les nations infidèles dans ses étreintes, et se préoccupait avec tendresse de leurs besoins, veillait avec un empressement égal à faire vivre, parmi les peuples catholiques de la vieille Europe et parmi ses frères, les saintes vertus qui élèvent les âmes au-dessus de cette terre, et en font autant de sanctuaires délectables de la divinité. Nous avons parlé de ses prédications, de ses écrits sur la vie religieuse, de ses efforts pour seconder la piété de la cour de France et conduire les filles de sainte Claire à la per-

fection de leur sublime institut; mais dans ce vaste champ de la vie de l'illustre docteur, il nous reste encore bien des fleurs à cueillir et des fruits délicieux à savourer. Nous n'avons rien dit de ses œuvres en l'honneur de Marie, et cependant il a écrit sur l'auguste Vierge des pages magnifiques, il a porté sans cesse ses enfants à bénir son nom et à invoquer sa puissance, il a annoncé aux peuples ses grandeurs, et il leur a enseigné à voir dans sa protection un refuge suprême contre les dangers du présent et les appréhensions de l'avenir. D'autres œuvres nous appelleront ensuite; nous aurons à parler des écrits mystiques de notre saint, de ses poésies et de ses explications des livres sacrés. Dans cette noble existence il y a eu du temps pour tout, malgré des occupations sans nombre, et l'amour divin a toujours été le mobile persévérant de chacun de ses actes.

La dévotion à Marie, née au berceau du christianisme, liée de la façon la plus intime et la plus inséparable au culte rendu au Sauveur des hommes, s'est étendue d'âge en âge plus vive et plus ardente chez tous les peuples chrétiens. Comme un parfum ineffable, sa douce suavité a pénétré là surtout où il y avait des douleurs à calmer, des amertumes à consoler, des espérances à relever, de grands desseins à affermir, de vastes succès à assurer. Tous les grands hommes du christianisme ont élevé vers Marie un regard de confiance, et, bénis par elle, ils ont marché sans crainte au milieu des entreprises gigantesques de leur zèle.

Mais c'est surtout au moyen âge que cette douce et bénigne dévotion parut dans tout son éclat. Les nations paraissent se reposer sur la Vierge comme sur un appui

branlable, les chefs d'ordres religieux lui soumettent leurs pieuses familles, les docteurs lui font hommage de leur science, les saints la contemplent comme leur guide infaillible, les défenseurs de la vérité attendent d'elle leurs triomphes, les rois lui consacrent leurs couronnes, les cités lui élèvent de toutes parts de vastes basiliques et des temples où la piété se traduit par une magnificence d'art incomparable, la terre entière semble respirer pour Marie. Là où son nom n'est pas écrit, où son assistance n'est pas invoquée, ni sa gloire proclamée, la vie semble faire défaut; ces siècles de religion si forte et si sublime veulent militer avant tout sous les étendards de la Mère de Dieu, et le plus inspiré des écrivains de ces temps heureux, saint Bernard, ne craint pas d'avancer que la volonté du Ciel a été de nous transmettre tous ses trésors par l'intermédiaire de la Vierge.

Saint François et saint Dominique, les deux plus puissants personnages du XIIIe siècle, avaient voué un amour spécial à Marie. Dominique, dans ses fatigantes et âpres missions, attendait de sa tendresse pour les pécheurs la conversion des hérétiques, et l'on sait combien sa confiance a produit de fruits. « François d'Assise avait pour la Mère de Jésus-Christ un amour indicible, parce que le Seigneur de toute majesté s'est rendu par elle notre frère, et que nous avons par son entremise obtenu miséricorde. Plaçant en elle, après le Sauveur, sa confiance principale, il la choisit pour avocate de sa personne et de ses enfants (1). »

(1) Légende de saint François, ch. 9.

La dévotion à Marie fut traditionnelle dans l'ordre Séraphique, et saint Bonaventure travailla avec ardeur à l'accroître. Au chapitre de Narbonne, à ceux de Pise et d'Assise, il fit plusieurs ordonnances à ce sujet. La plus importante est celle qui oblige les frères à réciter le soir, au son de la cloche, trois fois la Salutation angélique, en mémoire du bienfait de l'Incarnation, bienfait auquel Marie a coopéré si admirablement. Les religieux devront, dans leurs prédications, exciter les fidèles à embrasser cette pieuse pratique. Déjà plusieurs saints personnages l'avaient mise en vogue dès le commencement de ce siècle, mais le Docteur Séraphique en fut le promoteur ardent; dans la suite elle s'étendit à toute l'Église, et partout, trois fois le jour, le son de la cloche invita les pieux fidèles à honorer dans Marie le plus glorieux des priviléges, le privilége de la maternité divine uni à celui de la virginité.

Saint François avait ordonné à ses frères de chanter le samedi une messe solennelle en l'honneur de l'auguste Vierge. Saint Bonaventure rappela cette ordonnance, et la renouvela en 1269 au chapitre d'Assise. Depuis, cette pratique, comme celle de l'*Ave Maria*, s'est répandue par toute l'Église, et le dernier jour de la semaine est demeuré un jour cher aux enfants de Marie, un jour où ils aiment à méditer les vertus dont le Ciel l'a enrichie, et à se souvenir au prix de quels sacrifices elle a mérité d'être exaltée au milieu de nous.

En 1264, douze habitants de Rome s'étaient réunis sous la conduite d'un vertueux prêtre de cette ville afin d'honorer Marie d'une façon toute spéciale. Ils communiquèrent leur dessein à l'évêque de Sienne, alors vi-

caire du Souverain Pontife. Celui-ci les adressa au supérieur général des Frères Mineurs, comme à un homme dont la prudence, la sagesse et la piété pouvaient plus sûrement les diriger dans leur pieuse entreprise. Cependant la tendre Vierge apparaît elle-même à Bonaventure; sous les larges plis de son manteau se tiennent ses douze serviteurs, et à leurs côtés des hommes, des femmes de diverses conditions. Marie a ses regards fixés sur l'enfant de François d'Assise, elle vient lui manifester son désir. *O mon cher fils,* lui dit-elle, *écrivez ;* puis elle se retire. C'en est assez pour le saint; il a compris la volonté de sa mère; il se met à écrire une règle pour ceux qui lui sont présentés, et donne à la pieuse association, comme marque distinctive, une croix blanche et rouge que chaque membre devait porter sur l'épaule (1). On était au temps des croisades, tout enrôlement dans les combats de l'esprit comme dans les luttes terrestres s'accomplissait en prenant l'étendard sacré du Christ. Cette croix, par sa blancheur, rappelait aux confrères la pureté sans tache de l'auguste Vierge et sa virginité à jamais inviolable; par sa couleur rouge, elle disait de quelle charité brûlante et embrasée avait brûlé l'âme de Jésus au jour de son immolation pour le salut du monde. Cette association s'étendit en plusieurs lieux sous le nom de confrérie du *Gonfalon*. Le saint l'établit lui-même à Lyon peu de temps avant sa mort, et il est à croire qu'il la propagea en d'autres endroits, car son zèle ne lui laissait passer aucune occasion de faire aimer Celle dont il se glorifiait d'être le *pauvre serviteur*. Ur-

(1) Marangoni.

bain IV en confirma les statuts; lui et ses successeurs lui accordèrent des priviléges et des faveurs spirituelles; et enfin, regardée comme la mère de tant d'autres associations qui surgirent en l'honneur de Marie, elle reçut le nom d'Archiconfrérie.

Dans ses prédications, combien de fois le saint a-t-il uni ses louanges à celles de son divin Fils, le Sauveur du monde! Combien de fois l'a-t-il montrée aux hommes admirable en sa puissance, vénérable en sa sainteté et ineffable en l'abondance des biens célestes dont elle fut comblée! Sa pureté sans tache, sa charité ardente, sa courageuse persévérance dans les tribulations, son éminente chasteté, sa sagesse sans mesure, la plénitude de toutes les grâces en elle faisaient le sujet ordinaire de ses discours. Bonaventure brillait dans la chaire entre tous ses contemporains (1) par l'onction de sa parole; mais quand il s'agissait de louer Marie, son langage devenait plus doux et plus tendre encore, et les peuples en l'entendant sentaient leur amour s'enflammer et leur confiance devenir plus inébranlable.

A ces discours prêchés devant la multitude saintement recueillie, il joignait des écrits destinés à porter plus loin la connaissance de *sa Souveraine*. Il se faisait poëte, comme nous le dirons dans la suite, pour la chanter; il paraphrasait le Psautier, il composait l'Office de la *Compassion*, il donnait au monde le Miroir de la Vierge bienheureuse, et dans plusieurs de ses ouvrages nous trouvons sur Marie des pages que l'on croirait dic-

(1) *Vita et doctrina admodum gratiosus, sed præcipue sermone.* (Ptolom. Luc., *Hist. Eccl.*, l. XXIII.)

tées par un esprit céleste. Il faut dire un mot de tous ces écrits. Les pieuses associations ont pu dans la suite des temps être remplacées par d'autres, suivant les besoins divers des siècles; mais ces œuvres du génie et de l'amour sont restées vivantes, les siècles n'ont en rien diminué leur éclat, leur fraîcheur n'a point souffert de la succession des temps, nous les trouvons aujourd'hui telles que les contemporains de Bonaventure les admiraient, pleins de la douce suavité que les générations du moyen âge y goûtaient avec transport.

Le premier et le plus important des écrits du saint docteur en l'honneur de l'auguste Marie est le *Miroir de la Vierge bienheureuse*. Il se jugeait incapable de parler de Marie, et si, à l'exemple de saint Bernard, rien ne le réjouissait comme de célébrer les merveilles dont elle fut l'objet, rien aussi ne l'effrayait davantage. Il y a toujours en ces esprits sublimes un combat entre l'amour et l'humilité; et si la première de ces vertus l'emporte, soyons-en bien sûrs, jamais les droits de l'autre n'auront à en souffrir. Écoutons comment se passe cette lutte dans ces âmes d'élite.

« Désirant, dit notre saint, pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ Notre-Seigneur, écrire quelque chose à la gloire et à la louange de sa très-glorieuse Mère, j'ai jugé convenable de prendre pour sujet la *Salutation* pleine de douceur que nous lui adressons. Mais je confesse sans hésiter ma parfaite et totale insuffisance pour une œuvre semblable, soit à cause des immenses difficultés d'un si vaste sujet, soit à cause de la faiblesse extrême de ma science, de la sécheresse désolante de mon langage, de l'indignité profonde de ma vie, soit

enfin à cause des louanges sans limites dont est digne la personne que j'entreprends de célébrer.....

« La louange n'est pas belle dans la bouche d'un pécheur : comment donc un misérable, un homme criminel comme moi, comment un avorton dont la vie est comblée d'indignités, oserait-il faire entendre sa voix en l'honneur de Marie?... Assurément la sainteté et l'éloquence sont trop faibles en moi pour que je puisse louer comme il convient la Vierge bienheureuse et glorieuse. A quoi bon d'ailleurs porter une goutte d'eau à la mer? A quoi bon joindre un faible caillou à une montagne? Marie a été exaltée par la bouche de Dieu et de ses anges : que peut notre infirmité, et surtout la mienne, ajouter à sa gloire?.....

« Cependant, tout en reconnaissant la faiblesse de mon esprit, la pauvreté extrême de ma science et de mon éloquence, je me suis enhardi jusqu'à offrir ce petit don, ce tout pauvre écrit en l'honneur d'une Reine si glorieuse, afin qu'en lui, comme en un miroir bien obscur assurément, ses serviteurs les moins instruits puissent contempler au moins faiblement et sa grandeur et sa dignité.

« Ainsi, ô Marie, ma Souveraine charitable, ayez donc pour agréable ce faible présent que vous offre votre pauvre ami. C'est avec ce don tout petit, avec cet opuscule de votre *Salutation* que je vous salue; que, prosterné en terre, le front incliné, je vous salue de cœur et de bouche, et que je m'écrie : *Je vous salue, Marie.* »

Telle est dans les saints l'union de l'amour et de l'humilité. Comment ensuite s'étonner si leurs œuvres portent des fruits au centuple?

Après un début si touchant, le grand docteur parcourt les priviléges, les grâces, les vertus que tous les hommes admirent en Marie. Elle est à ses yeux la Vierge exempte de la malédiction du péché originel, de la malédiction du péché actuel, de la malédiction de la peine de l'enfer; la Vierge justement appelée mer d'amertume, étoile de la mer, illuminatrice et Reine souveraine. En elle il découvre l'abondance des grâces célestes, la grâce des dons, des paroles, des priviléges, des récompenses; en elle il voit la plénitude des neuf chœurs des anges; en elle il contemple le Seigneur universel de toutes choses, le Seigneur très-puissant, très-sage, très-opulent, très-immuable, le Seigneur très-bon, très-juste, très-fidèle, très-illustre de la créature raisonnable; et ce Seigneur est avec elle à plusieurs titres : il y est comme avec sa noble Fille, sa digne Mère, sa chaste Épouse, sa servante dévouée. Ensuite Marie est pour nous l'aurore, la verge fleurie d'Aaron, la reine qui triomphe; elle est la Vierge bénie à cause de la plénitude des grâces en elle, de la grandeur de son Fils, de l'étendue de sa miséricorde, de la magnificence de sa gloire, des vertus qu'elle oppose aux sept péchés capitaux; elle est bénie à cause du fruit de son sein, ce fruit qui est le partage de ceux qui combattent l'orgueil par l'humilité, l'envie par l'amour, la colère par la douceur, la paresse par le travail, l'avarice par la libéralité, la gourmandise par l'abstinence, la luxure par la chasteté. C'est en ce fruit que le monde a trouvé la fin de tous ses maux et la source de tout son bonheur dans le temps présent et durant les siècles éternels.

Voilà en quelques mots les points développés dans le

Miroir de la Vierge. Ils y sont considérés sous toutes leurs faces et mis à la portée des hommes les moins instruits. C'est un des plus beaux ouvrages composés à la louange de Marie ; aussi est-il devenu un des livres les plus populaires du moyen âge, et comme le manuel où les serviteurs de la Mère de Dieu aimaient à apprendre les faveurs dont elle fut comblée.

Nous passons sous silence les poésies de notre saint sur la Vierge ; nous en parlerons dans un chapitre spécial où nous aurons à faire connaître toutes ses œuvres poétiques. Arrêtons-nous pour le moment à quelques-uns des magnifiques chapitres où il semble avoir répandu toute l'ardeur dont il était capable à la célébrer dignement.

Dans l'*Aiguillon de l'amour*, l'un des chefs-d'œuvre du docteur, il veut nous initier aux mystères les plus sublimes de la Passion de son Sauveur ; mais sur la route du Calvaire il rencontre la Mère de Jésus, et elle s'offre à lui plongée dans cet abîme d'amertume dont Dieu seul a connu la profondeur. Il ne saurait poursuivre sans lui témoigner sa compassion, sans lui demander d'être associé aux peines dont elle est abreuvée.

« Auprès de la croix de Jésus, dit-il, se tenait sa
« Mère. O ma Souveraine, où étiez-vous? Était-ce seu-
« lement auprès de la croix? Non, assurément, mais
« sur la croix avec votre Fils. Là, vous étiez crucifiée
« avec lui ; il l'était dans son corps, vous l'étiez dans
« votre cœur ; ses plaies étaient répandues par tout son
« corps, et elles étaient réunies dans votre cœur. Là,
« ô Reine, ce cœur fut percé de la lance ; là il fut
« couronné d'épines ; là abreuvé de moqueries, d'op-

« probres et d'injures, rassasié de fiel et de vinaigre.
« O Reine, pourquoi êtes-vous allée vous immoler pour
« nous? la Passion du Fils était-elle donc insuffisante,
« si la Mère n'était crucifiée avec lui ? O cœur tout
« d'amour, pourquoi vous êtes-vous changé en un
« globe de douleur? O ma Souveraine, je cherche à com-
« templer votre cœur, et ce que je vois n'est point ce
« cœur, mais de la myrrhe, de l'absinthe et du fiel.
« Je cherche la Mère de mon Dieu, et je ne trouve que
« des crachats, des fouets et des blessures; car vous
« êtes tout entière en ces choses.

. . . .

« O Reine, transpercez nos cœurs; renouvelez dans
« ces cœurs et votre passion et celle de votre Fils. Unis-
« sez à nos cœurs votre cœur percé de blessures, afin
« que nous soyons aussi percés des mêmes blessures.
« Pourquoi du moins n'ai-je pas votre cœur en ma pos-
« session, afin qu'en quelque lieu que j'aille, je puisse
« vous considérer sans cesse crucifiée avec votre Fils? Si
« vous ne voulez pas me donner votre Fils crucifié, si
« vous me refusez votre cœur percé des traits de la Pas-
« sion, je vous en conjure, au moins accordez-moi les
« blessures de ce cher Fils, les injures, les moqueries,
« les opprobres qu'il endura, et tout ce que vous res-
« sentîtes vous-mêmes... Permettez à mon indignité
« profonde de s'unir à ces ignominies, et de se joindre,
« comme une consolation dans vos peines, à vous et à
« votre Fils. Oh! quel serait mon bonheur si je pouvais
« seulement vous être associé dans vos tourments! Qu'y
« a-t-il, en effet, de plus désirable, ô Souveraine, que
« d'avoir son cœur uni à votre cœur et au corps trans-

« percé de votre Fils?.... Je ne vous demande ni la
« splendeur du soleil, ni l'éclat des astres ; je ne
« désire que des blessures... Ou enlevez-moi la vie du
« corps, ou blessez mon cœur, car je suis couvert de
« confusion et de honte quand je vois Jésus, mon Sei-
« gneur, tout meurtri, et vous, ma Souveraine, blessée
« de ses douleurs, et que je me considère, moi le plus
« indigne de vos serviteurs, sans le moindre tourment.
« Ah! je sais ce que je ferai : prosterné à vos pieds, je
« prierai sans interruption, avec gémissement, avec
« larmes; j'élèverai la voix, et mon importunité sera telle
« qu'enfin vous m'exaucerez.... (1) »

Ce langage d'amour n'était point particulier à l'homme Séraphique, tout le moyen âge savait le parler. C'est en ce jour que l'Église a commencé à chanter ce touchant *Stabat* où nous demandons à la Vierge d'être blessés des plaies de son Fils, d'être enivrés de sa croix et de son sang, d'être associés à la Passion, et de conserver en tout temps un souvenir fidèle de ses tourments.

Si l'on veut parcourir encore de belles pages sur les douleurs de Marie au pied de la croix, on les trouvera dans les *Méditations* du docteur sur la vie de Jésus-Christ dont nous avons parlé. Là encore il a montré la tendresse de son cœur pour sa Mère, là encore il nous apprend à pleurer ses angoisses.

Mais ailleurs il change de ton, car la tristesse et les larmes ne sont pas le seul apanage des amis du Seigneur, leur amour n'est pas toujours empreint d'amertume. Nous avons dans ce même ouvrage, d'où nous avons tiré

(1) Chap. 3.

ce qui précède, une paraphrase de la Salutation angélique et une autre du *Salve Regina*, où tous les sentiments dont surabonde l'âme des saints se trouvent réunis; c'est la confiance, l'allégresse, l'espérance, l'amour, la douleur et l'humilité; ce sont toutes les nobles émotions, tous les pieux mouvements dont un cœur pur et sincèrement dévoué est capable, et cela dans le degré de transport où l'âme d'un séraphin peut s'élever. Comment emprunter un passage à ces chapitres délicieux sans craindre d'en affaiblir les grâces? Contentons-nous des dernières paroles du saint.

« *O clemens, o pia! o dulcis Virgo Maria!* O Vierge!
« vous êtes clémente envers ceux qui sont pauvres,
« tendre pour ceux qui vous prient, douce à ceux qui
« vous aiment. O Vierge clémente envers ceux qui se
« repentent, tendre pour ceux qui s'avancent dans le
« bien, douce à ceux qui vous contemplent! O Vierge
« clémente dans votre sollicitude, tendre dans vos libé-
« ralités, douce dans le don que vous faites de vous-
« même! O Vierge clémente en vos consolations, tendre
« en vos caresses, douce en vos embrassements! O
« Vierge clémente en vos opérations, tendre en votre
« amour, douce en vos entretiens! O Vierge clémente
« dans vos pensées, tendre dans vos regards, douce
« dans l'étreinte de vos bras, douce dans l'amour que
« vous portez aux justes! O Vierge clémente envers
« ceux qui vous sont soumis, tendre envers ceux qui
« se sont corrigés de leurs fautes, douce à ceux que vous
« aimez! O clémente, ô tendre, ô douce Marie! Ainsi
« soit-il. »

Nous ne dirons rien de l'Office de la *Compassion*. Le

passage cité plus haut nous donne assez à comprendre que le saint a répandu en cet Office toute la tendresse de son cœur. Il lui était doux de parler des angoisses déchirantes de sa Souveraine, et son désir le plus ardent était de porter ses frères à les estimer selon leur grandeur.

Nous avons dans les œuvres de Bonaventure des litanies de la Vierge. Là encore il aime à rappeler ses titres à notre confiance et à nos supplications. Elle est l'illuminatrice des cœurs, la source de la miséricorde, la splendeur de la sainte Église, la rose suave du printemps, le fleuve de la sagesse, la splendeur et la lumière de l'Orient, le porte-étendard de la virginité, l'aurore de la Lumière éternelle, la table de délices de la Divinité, l'échanson de la cour céleste, l'ombrage rafraîchissant où Dieu aime à se reposer, l'allégresse des anges, la mère des orphelins, la consolation des affligés, l'objet des louanges et de la vénération de toutes les créatures.

Parmi les écrits de notre pieux docteur il en est un qui réclame notre attention d'une façon toute particulière, parce qu'il a été l'objet de plus d'une censure amère, et qu'on en a contesté l'authenticité. Nous voulons parler du grand *Psautier de la Vierge*. C'est, a-t-on dit, une œuvre indigne de Bonaventure, où il aurait perdu beaucoup de temps à dégrader les beautés simples et majestueuses des psaumes. Nous ne discuterons pas ses droits à cet ouvrage; nous nous bornerons seulement à donner à nos lecteurs la traduction de deux ou trois de ces psaumes, et nous laisserons à leurs lumières le soin d'apprécier si c'est dégrader la sainte Écriture que

de l'employer de la sorte à louer Marie. Nous prenons au hasard.

Psaume v. — « O ma Souveraine, prêtez l'oreille à « mes paroles, et ne détournez pas de moi la beauté de « votre face.

« Changez notre deuil en joie, et notre tribulation en « allégresse.

« Que nos ennemis tombent devant nos pieds ; que « leur tête soit brisée par votre vertu.

« Que toute langue vous bénisse, et que toute chair « confesse votre saint nom :

« Votre esprit est plus doux que le miel, votre héri- « tage plus suave que le miel et le rayon de miel le plus « excellent. »

Psaume VIII. — « O Souveraine, notre Seigneur est « devenu notre frère, il est devenu notre Sauveur.

« Comme autrefois le feu dans le buisson, comme au- « trefois la rosée sur la toison, en vous est descendu le « Verbe éternel de Dieu.

« L'Esprit-Saint vous a rendue féconde, la vertu du « Très-Haut vous a ombragée.

« Bénie soit la conception très-pure de votre sein, « béni votre enfantement virginal.

« Bénie soit la pureté de votre chair, bénie la dou- « ceur miséricordieuse de votre cœur. »

Psaume LXXXVIII. — « O Souveraine, je chantera « éternellement vos miséricordes.

« Offrez en guérison aux hommes dont le cœur est

« brisé les parfums de votre tendresse, et calmez nos
« douleurs en versant dessus l'huile de votre miséri-
« corde.

« Que votre visage plein de douceur m'apparaisse au
« dernier jour de ma vie ; que la beauté de votre face
« réjouisse mon esprit quand il quittera mon corps.

« Excitez cet esprit à aimer votre bonté ; excitez mon
« âme à exalter votre noblesse et votre grandeur ines-
« timable.

« Délivrez-moi des maux de toute tribulation, et
« gardez mon âme de tout péché. »

Après avoir adapté de la sorte les cent cinquante psaumes aux louanges de Marie, l'auteur a étendu son travail aux cantiques employés par l'Église en ses divers offices. Nous terminons ces citations par quelques passages du *Te Deum:*

« Vous êtes, dit-il, la Souveraine des anges, vous
« êtes la porte du paradis.

« Vous êtes l'échelle du royaume céleste et de la
« gloire.

« Vous êtes la source de la miséricorde, l'épouse et
« la mère du Roi éternel.

« Vous êtes le temple et le sanctuaire de l'Esprit-
« Saint, la demeure intime de toute la Trinité bien-
« heureuse.

« Vous êtes la médiatrice entre Dieu et les hommes,
« la tendre amie des mortels, l'illuminatrice des cieux.

« Vous êtes le soutien des combattants, l'avocate des
« pauvres, la miséricorde et le refuge des pécheurs.

« Vous êtes la Souveraine du monde, la Reine du
« ciel, notre seule espérance après Dieu.

« Vous êtes le salut de ceux qui vous invoquent, le
« port des cœurs battus par la tempête, la consolation
« des malheureux, l'asile de ceux qui périssent.

« Vous êtes la mère de tous les bienheureux, leur
« joie parfaite après Dieu, la félicité de tous les habi-
« tants de la cité suprême.

. . . .

« En vous, douce Marie, nous espérons; soyez notre
« défense pour l'éternité.

« A vous la louange, à vous l'empire, à vous la puis-
« sance et la gloire dans tous les siècles des siècles. »

Quel que soit l'auteur de ces paroles, jamais nous ne nous sentirons le courage d'élever contre lui une voix accusatrice. Son livre a dû consoler plus d'un cœur en proie à la tristesse, ranimer plus d'une âme plongée dans l'angoisse et l'amertume, inspirer plus d'une sainte pensée, provoquer plus d'un élan de tendre piété. Ce n'est pas en nos jours de détresse que nous oserons blâmer l'amour surabondant de temps plus heureux (1).

(1) M. le comte de Montalembert, dans sa belle et savante *Introduction à l'histoire de sainte Élisabeth*, n'a pas partagé les frayeurs des auteurs qui ont regardé ce Psautier comme indigne de saint Bonaventure. Il le lui attribue sans la moindre hésitation. M. de Riancey a traduit cet ouvrage.

CHAPITRE XVIII

LA POÉSIE AU MOYEN AGE. — PHILOMÈLE. — LES LOUANGES DE MARIE. — LE PETIT PSAUTIER DE LA VIERGE, LES LOUANGES DE LA CROIX.

Carmen pertinet ad sanctos, qui ad Dei canticum provocantur. (Hieron., epist. 147.)

C'est aux saints qu'il appartient d'être poëtes; ils sont entraînés à chanter le Seigneur.

Le siècle de saint Louis, de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, n'est pas seulement le siècle des penseurs profonds et des grands théologiens, le siècle des monuments gigantesques et des humbles dévouements, il est encore le siècle de la belle poésie. Depuis l'époque décorée du titre amèrement dérisoire de Renaissance, le monde avait jeté un regard dédaigneux sur les âges catholiques. Parce qu'ils avaient estimé leurs trésors assez abondants pour ne point mendier au paganisme ses inspirations et ses goûts terrestres, parce qu'ils avaient jugé leurs campagnes émaillées de fleurs assez embaumées pour ne point étendre la main vers les fleurs penchées et flétries de la

terre, parce qu'ils s'étaient crus assez forts pour ne point chercher un appui étranger, on les avait accusés d'impuissance, on leur avait prodigué l'injure et le mépris, on avait été jusqu'à proclamer la foi incapable de fournir jamais au génie les nobles inspirations de la poésie. De nos jours on a appelé de ce dédain, et, dans leurs savantes investigations, des hommes chers à la foi l'ont vengée de l'accusation d'être demeurée stérile aux plus beaux jours de ses triomphes et semblable à un champ dont aucune fleur ne saurait embellir la surface. « Jamais, dit un écrivain, la poésie n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'au XIIIe siècle. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau..... L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poëtes de cette période qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse semblable à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents, on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains..... Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiments qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils

n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux (1). »

Il n'entre pas dans notre sujet de disserter sur la poésie au moyen âge; mais, écrivant l'histoire d'un homme doué à un si haut degré du génie poétique, nous ne pouvons passer sous silence ses œuvres en ce genre. Ici, comme dans ses autres écrits, il est digne de lui-même, et il ne descend pas des sublimes élévations où il a établi sa demeure. L'objet de ses chants n'est point le monde, ses passions, ses espérances toujours vaines, ses désirs toujours frivoles et souvent humiliants; son cœur s'est épris d'un plus noble amour, ce qu'il aime n'a rien de terrestre et ne saurait abaisser l'âme: c'est le Sauveur des hommes, c'est la croix, c'est Marie, la Vierge auguste et sans tache. Ne lui demandez pas d'incliner ses regards vers la terre; sa plume se briserait, et sa langue aux accords si mélodieux deviendrait muette, s'il devait exprimer le langage des enfants des hommes. Comme François d'Assise, son maître et son modèle, c'est l'amour divin qui l'a rendu poëte, et il ne saurait faire entendre autre chose que des accents divins.

Le premier de ses poëmes est intitulé *Philomèle*. Il a pour but de rappeler les bienfaits de Dieu dans l'œuvre de la création et de la rédemption, et d'exprimer quels sentiments l'âme pieuse conçoit en contemplant les merveilles de la charité céleste. Voici quelques passages de ce chant de l'homme Séraphique.

« Philomèle, messagère des beaux jours, vous dont

(1) *Introduction à l'histoire de sainte Élisabeth* de Hongrie, par M. le comte de Montalembert. On peut consulter aussi sur ce sujet les *Poëtes franciscains* de M. Ozanam.

« les chants délicieux réjouissent notre âme et nous an-
« noncent que les pluies et les vents se sont enfuis,
« oiseau plein de prudence, je vous salue; venez, venez
« à moi.

« Venez, je vous en conjure, et je vous enverrai où
« il ne m'est point donné de diriger mes pas. Je vous
« enverrai adoucir, par vos accords, les chagrins d'un
« homme cher à mon cœur. La douceur de votre voix
« dissipera sa tristesse. Hélas ! à cette heure, ma parole
« est impuissante sur son âme.

. . . .

« Si quelqu'un veut savoir pourquoi je vous ai choisie
« pour être mon envoyé, répondez-lui que j'ai reconnu
« en vous certaines qualités tout à fait conformes à la
« divine loi, et que je sais être agréables au Roi suprême
« pour le but que je veux atteindre.

. . . .

« J'ai lu de cet oiseau qu'aux approches de la mort il
« se repose sur un arbre, et que, dès le lever du jour,
« dressant sa tête, il se répand en chants les plus
« variés.

« Il prévient l'aurore de ses plus doux accents. Mais
« lorsque le soleil lance ses premiers rayons, sa voix
« devient bruyante, sa douceur s'accroît, et dans ses
« chants il ne connaît plus de repos.

« A la troisième heure, il semble ignorer toute me-
« sure, car la joie de son cœur va toujours s'augmen-
« tant. Sa poitrine semble prête à se rompre sous ses
« efforts, sa voix grandit d'un moment à l'autre, et,
« plus ses accents retentissent avec force, plus son ar-
« deur s'enflamme.

« Mais, lorsqu'au milieu du jour le soleil lance ses
« rayons les plus brûlants, l'excès de ses cris brise son
« faible corps. Allons! allons! chante-t-il en son lan-
« gage, et il tombe épuisé sous le poids de ses fati-
« gues.

« Sa voix ainsi éteinte, il palpite et agite encore son
« bec, alors qu'il conserve à peine un souffle inanimé.
« Enfin, à la neuvième heure, toute vie l'abandonne,
« tout son corps s'affaisse sous l'action de la mort.

. . . .

« Philomèle, c'est l'âme pleine de vertus et d'amour.
« Alors que par la pensée elle parcourt sa belle et déli-
« cieuse patrie, elle fait entendre des chants vraiment
« délectables.

« Pour accroître sa sainte espérance, un jour mys-
« tique est offert à ses yeux, et les heures de ce jour,
« ce sont les bienfaits que la main du Seigneur ne cesse
« de répandre sur l'homme.

« Le matin, ou le point du jour, c'est le moment où
« il sort merveilleusement des mains de son Créateur.
« La première heure, c'est l'instant où Dieu s'est in-
« carné, et la troisième, le temps que dura son pèle-
« rinage au milieu de nous.

« La sixième, c'est le jour où il se livra aux impies,
« où il voulut être lié, conduit avec violence, flagellé,
« conspué, en proie à des tourments cruels, être cru-
« cifié, percé de clous, où il soumit sa tête vénérable
« à une couronne d'épines.

« La neuvième, c'est lorsqu'il meurt après avoir ac-
« compli le cours de ses combats, après avoir surmonté
« le démon et jeté l'effroi dans son empire. Et le soir,

« c'est le moment où le Sauveur fut enseveli et mis dans
« le tombeau. »

Puis le saint poëte parcourt chacune des heures de ce jour sacré ; à chacune il reproduit les sentiments dont son âme surabonde, à chacune il fait entendre des cris d'amour. Nous regrettons de ne pouvoir donner ce poëme tout entier ; mais cependant nous ne résisterons pas au désir d'en citer encore quelques passages. D'ailleurs, où trouver mieux racontée la vie des saints que dans ces écrits où ils nous dévoilent leur cœur?

« L'âme, méditant dans le secret ce jour bienheu-
« reux,.... reporte ses chants à l'aurore de sa vie. Elle
« loue, elle glorifie son Dieu ; elle rappelle combien il
« fut admirable au jour où il lui donna l'être.

« O pieux Créateur, lui dit-elle, combien ineffable est
« la dignité que j'ai reçue de vous, alors que l'image du
« Seigneur a été imprimée en moi. Mais de quelle ma-
« gnificence n'eût-elle pas été accrue, si je n'eusse violé
« les ordres de mon Dieu!

« Vous vouliez, ô Charité suprême! m'unir insépara-
« blement à vous, établir ma demeure au milieu des
« célestes délices, me fixer en votre présence; vous vou-
« liez me nourrir et m'instruire comme votre fille bien-
« aimée.

. . . .

« O unique suavité, douceur unique, salutaire ravis-
« seur des cœurs qui vous aiment! tout ce que je pos-
« sède, tout ce que je suis, je vous le donne; à vous je
« confie mon dépôt tout entier. »

Écoutons maintenant l'âme en présence de la crèche de l'Homme-Dieu:

« O source de tendresse ! qui vous a revêtu des lam-
« beaux d'une pauvreté si dure? Qui vous a porté à vous
« donner ainsi sans mérite aucun de notre part? Ah !
« c'est la violence de votre amour, c'est l'ardeur de
« votre charité.

« Oui, il a été véhément ce zèle, elle a été brûlante
« cette ardeur. Le Roi des cieux a été vaincu par sa
« puissance, il a été son captif; vaincu et enchaîné par
« ses liens sacrés, il a été revêtu des haillons d'un
« pauvre enfant.

« O doux petit enfant ! Enfant sans égal ! heureux
« celui à qui il fut donné alors de vous serrer dans ses
« bras, de baiser vos mains et vos pieds, de consoler vos
« larmes, et de demeurer sans cesse appliqué à vous
« servir !

« Hélas ! pourquoi ne m'a-t-il point été permis de
« calmer les vagissements de cet enfant et de mêler mes
« pleurs aux siens? Que n'ai-je pu réchauffer ses mem-
« bres délicats et me tenir toujours vigilant à son berceau!

« Non, je le crois, ce tendre Enfant n'eût point dé-
« daigné des soins semblables, et même il y eût souri,
« comme un enfant a coutume de le faire; il eût pleuré,
« en voyant un pauvre pécheur verser des larmes, et il
« eût aisément pardonné son péché.

« Heureux celui qui eût pu alors mériter de servir son
« admirable Mère, et obtenir, par ses ardentes prières,
« qu'elle voulut bien, au moins une fois le jour, offrir
« son doux Enfant à ses baisers et à ses caresses !

« Oh ! avec quel bonheur j'eusse préparé le bain qui
« devait le rafraîchir ! avec quel empressement j'eusse
« apporté l'eau qui devait servir à ses besoins ! avec

« quelle ardeur je fusse venu en aide à la Vierge, et
« qu'il m'eût été doux de laver, de mes mains, les langes
« destinés à vêtir ce pauvre enfant ! »

Le reste de ce cantique est sur le même ton d'amour. L'âme sainte y donne un libre cours à sa piété en repassant dans les pleurs *les travaux, la soif, la faim, le froid, les brûlantes chaleurs, les sueurs abondantes* du Sauveur au milieu de sa mission évangélique; en méditant dans les larmes sur le *tendre Agneau*, sur cet *Agneau sans tache, couronné d'épines, meurtri de blessures, percé de clous, et tout couvert du sang que le fer a fait jaillir de son côté*. Elle se tourmente avec amertume, elle s'enivre d'absinthe, de gémissements et de soupirs; elle meurt au monde sans réserve, et alors le poëte séraphique s'écrie :

« O âme sainte ! ô tendre rose ! lis de la vallée,
« pierre précieuse, vous pour qui la chair fut toujours
« un objet de haine, heureuse est votre fin, inesti-
« mable est votre mort ! »

Ainsi dans les siècles catholiques les amis du Seigneur célébraient ses bienfaits. On a pu de nos jours parler un langage plus poli : jamais on ne parlera comme eux le langage du céleste amour.

Les poëtes du moyen âge auraient cru laisser leur œuvre imparfaite si, après avoir célébré le Sauveur des hommes, ils ne lui eussent associé dans leurs chants sa Mère vénérée et bénie. On ferait un touchant et délectable ouvrage si l'on voulait recueillir les hymnes sans nombre où les cœurs pieux exprimaient leur tendresse pour Celle qu'ils envisageaient comme l'espérance du monde et la consolation de l'infortune. Bonaventure occuperait un rang distingué dans ce recueil, car nul n'a

témoigné un amour plus filial à Marie, nul ne l'a chantée avec un enthousiasme plus sincère. Nous ne parlons point ici de ces ouvrages en prose où son génie poétique ne brille pas d'un moindre éclat (nous l'avons fait il y a un instant), mais de ses poëmes. Il a paraphrasé en vers le *Salve Regina*, cette prière si confiante de l'homme en proie aux tribulations de la vie; et cela avec la douce effusion d'une âme aimante et pleine de tendresse. Il a composé les *Louanges de Marie*, où il nous la montre dans les figures sous lesquelles les Livres saints l'offrent à notre admiration. Voici le début de cet ouvrage :

« Salut! lis céleste, rose épanouie, mère de l'humilité, « Reine des anges, sanctuaire de la Divinité. En cette « vallée de larmes, donnez-nous le courage; venez à « notre secours, vous que le Ciel nous offrit pour avo- « cate au milieu de nos crimes.

« Tendre Vierge, vous êtes incomparable; vous avez « mérité d'entendre la voix de l'Ange, et de concevoir « le Fils de Dieu sous le souffle sacré de l'Esprit-Saint. « Vierge avant d'avoir conçu, vous l'êtes encore après. « Refuge vraiment unique, hélas! dans cette vie si in- « constante, daignez consoler ceux qui vous servent.

« La terre est dans l'étonnement en vous voyant « vierge et mère à la fois. Notre fragilité ne peut com- « prendre des merveilles d'une puissance aussi magni- « fique. Il faut que notre foi s'élève aux célestes hau- « teurs; et là seulement elle confesse dans la vérité que « vous êtes la Mère du Christ, qu'en vous la Divinité « s'est revêtue de notre chair.

« O Mère! vous avez engendré un Fils par excellence; « née dans le temps, vous avez mis au jour Celui qui fut

« votre Père ; simple étoile, vous avez produit le Soleil ; « faible créature, vous avez donné la vie à Celui qui « est incréé ; petit ruisseau, vous avez fait jaillir la fon- « taine qui vous alimente ; vase fragile, vous avez formé « le potier qui vous façonna, et vous êtes demeurée tou- « jours vierge, toujours immaculée ; et par vous, Mère « du Christ, la vie que nous avions perdue nous l'avons « recouvrée.

« Oh ! qu'elles sont glorieuses ces entrailles devenues « le temple sacré du Seigneur ! Qu'elles sont saintes ces « mamelles qu'il daigna sucer ! Qu'il est suave ce lait « dont il voulut être nourri ! Mère vraiment digne d'un « salut de grâce, vous qui régnez au plus haut des « cieux, délivrez-nous de la malédiction de la mort « éternelle ; délivrez-nous de tout malheur.

« Rose pure, rose d'innocence, rose nouvelle et sans « épine, rose épanouie et féconde, rose devenue pour « nous un bienfait de Dieu, vous avez été établie Reine « des cieux ; il n'est personne qui puisse jamais vous « être comparé ; vous êtes le salut du coupable, vous « êtes le soutien de tous nos efforts.

« La loi vous a montrée en ses figures ; les pages « saintes du Testament vous ont annoncée par de nom- « breuses énigmes, et l'Alliance nouvelle vous a rendue « grande entre toutes les femmes ; elle vous a élevée au- « dessus de toute créature.

« Avant l'origine du monde le Seigneur vous a choisie, « alors que dans sa sagesse il jetait les fondements du « ciel. Dès ce jour il arrêta de combler par vous, Vierge « et Mère, l'abîme ouvert par le péché de notre premier « père.

« Réjouissez-vous, ô Vierge! ô Mère! réjouissez-vous.
« C'est par vous que le monde voit ses ruines se réparer.
« Mêlez les accents de votre joie à ceux dont le ciel
« retentit. C'est à vous que la gloire est donnée de
« payer à Dieu sans réserve le prix de notre rançon; à
« vous qu'il a été accordé de délivrer l'homme des mal-
« heurs de la ruse infernale dont il fut la victime; et
« cette gloire est au-dessus de tout éloge. »

Ensuite, aux yeux du saint poëte, Marie est la fontaine s'élevant de la terre dans le paradis terrestre, l'arbre de vie destiné à nourrir ses habitants, le paradis lui-même, arrosé d'un fleuve de délices; elle est l'arche du salut au jour du déluge, l'arc-en-ciel donné à Noé, l'échelle montrée en songe à Jacob, le buisson ardent de l'Horeb, le vase où la manne est conservée, la verge d'Aaron, l'étoile et la verge dont parle Balaam, la toison de Gédéon, le temple bâti par Salomon; elle est cette Abigaïl qui rétablit la paix entre Nabal et David, cette Judith héroïque qui donne la mort à Holopherne, cette Esther qui délivre son peuple; elle est enfin la colombe de l'arche, l'arbre qui porte le serpent d'airain, la porte fermée d'Ézéchiel et la femme vue par saint Jean en son Apocalypse.

Le *Petit Psautier* est composé de trois parties dont chacune contient cinquante versets qui sont autant d'élans d'amour vers la Mère de Dieu. Là encore, comme dans l'ouvrage précédent et la paraphrase sur le *Salve*, c'est la forme poétique qui est en usage. Citons seulement quelques lignes pour donner une idée de ce travail :

« Salut, ô Vierge, arbre de vie, qui, toujours fidèle

« au vœu de votre cœur, avez donné au monde un fruit
« digne de louanges éternelles !

« Salut, vous que les rois et les reines de la terre
« vénèrent en tout temps, vous la Reine des siècles,
« la dominatrice des royaumes et des rois !

« Salut, fille de David, fille pleine de justice !
« Rendez le ciel propice à nos vœux, afin que nous
« puissions goûter les bienfaits vivifiants du Sei-
« gneur.

« Salut, Vierge digne de Dieu ! Veillez sur vos ser-
« viteurs ; gravez sur eux la lumière de votre front
« et la splendeur de la face de Dieu.

« Salut, Mère unique entre les mères ! Ombragée
« du bouclier de Dieu, vous avez conçu le Rédemp-
« teur du monde, et sa naissance vous laissa pure et
« sans tache. »

Complétons maintenant ce chapitre en parlant d'une autre source féconde de poésie et de grandes œuvres au moyen âge, de la croix. Ce nom sacré vibrait alors avec puissance jusqu'au plus profond des âmes, et y soulevait des torrents de saintes émotions. Tous les auteurs, en ces jours de foi vive, ont parlé de la croix, et leur langage témoigne assez de l'enthousiasme divin qu'elle inspirait. L'illustre docteur a consacré aussi un chant au signe vénérable de notre salut. Il était digne de célébrer un tel sujet ; depuis son enfance il avait placé en la croix toutes ses joies, il n'avait point voulu se reposer ailleurs que sur le lit douloureux où son Dieu avait racheté le monde. Je ne sais si jamais poëte a rien composé de plus tendre et de plus touchant.

« Souvenez-vous de la croix sainte, dit-il, ô vous qui

« menez une vie parfaite; trouvez-y en tout temps votre
« bonheur.

« Souvenez-vous de la croix sainte; qu'elle soit l'ob-
« jet de vos méditations sans jamais vous en lasser.

. . . .

« Aimez la croix, c'est la lumière du monde, et Jésus-
« Christ sera votre guide durant les siècles éternels.

« Environnez votre corps de la croix, unissez-le à
« la croix d'une manière inséparable, et que votre main
« en imprime partout la trace.

« Que votre cœur soit sur la croix; que la croix soit
« en votre cœur; qu'elle le trouve sans aucune tache,
« et qu'elle y fasse régner la paix.

« Que votre langue devienne une croix; qu'elle en-
« seigne et célèbre la croix sans jamais se fatiguer.

« Que la croix soit en votre cœur; qu'elle soit en
« votre bouche; qu'elle vous fasse goûter sa douceur
et vous pénètre de sa suavité.

« Que la croix règne sur vos membres, et qu'en vous
« l'homme ne possède rien où son empire ne soit établi.

« Que la croix absorbe votre cœur; qu'il soit ravi en
« elle par un incendie d'amour.

. . . .

« Au milieu des tribulations de tout genre, dans l'af-
« fliction et les calamités, la croix est un remède souve-
« rain.

« Dans les peines et les tourments, la croix est la
« douceur qui récrée l'âme pieuse; elle est son refuge
« assuré.

« La croix est la porte du ciel; les saints ont mis en
« elle leur confiance, et ils ont été partout vainqueurs.

« La croix est la médecine du monde; c'est par elle « que la bonté divine a opéré des merveilles.

« La croix est le salut des âmes, elle est la lumière « véritable et brillante, le baume qui réjouit les cœurs.

« La croix est la vie des bienheureux; elle est le « trésor des parfaits, elle est leur gloire et leur félicité.

« La croix est le miroir de la vertu; elle est le guide « glorieux du salut et toute l'espérance des fidèles.

« La croix est l'étendard d'honneur des élus; elle est « leur consolation et tout leur désir.

« La croix est un vaisseau; elle est un port, elle est « un jardin de délices où tout fleurit avec éclat.

« La croix est une armure impénétrable; elle est un « rempart assuré contre lequel le démon voit se briser « ses efforts.

« La croix est un arbre magnifique, arrosé du sang « de Jésus-Christ, et abondant en fruits de toute es- « pèce.

. . . .

« Cherchez donc la croix, portez la croix, contem- « plez la croix de Jésus-Christ jusqu'à languir d'a- « mour.

. . . .

« O chrétien! pleurez la mort de Jésus, pleurez-la « le soir et le matin, et que votre bonheur réside en « vos larmes.

« Combien le Roi des cieux s'est humilié! Combien « il s'est abaissé afin de sauver le monde!

« Il a enduré et la soif et la faim; il a vécu dans les « misères et dans les privations, et il est mort sur un « gibet.

« Souvenez-vous de sa pauvreté, de ses abaissements
« profonds et de son effroyable supplice.

« Si vous voulez faire usage de votre raison, rappe-
« lez-vous ce supplice, rappelez-vous et l'absinthe et le
« fiel.

« Lorsque Celui qui est infini fut conduit et suspendu
« à la croix, en ce moment ses disciples prirent la
« fuite.

« On perça ses pieds et ses mains, on l'abreuva de
« vinaigre. Et il était le Roi suprême des siècles !

« Ses yeux, qui répandent le bonheur, se sont obs-
« curcis sur la croix, et son visage s'est couvert d'une
« pâleur effrayante.

« Aucune beauté ne demeura en son corps nu et
« dépouillé, et tout éclat disparut.

« C'est à cause des péchés des hommes que sa chair
« fut déchirée au milieu des horreurs de la flagella-
« tion.

« Ses membres se roidirent au milieu des tourments
« affreux et des blessures profondes dont ils furent
« couverts.

« En proie à des douleurs cruelles, sur la croix il
« pleura, et il rendit l'esprit.

« Pleurons aussi et soupirons ; pleurons du fond de
« notre cœur comme on pleure sur un fils unique. »

. . . .

Et les bons chrétiens pleuraient d'amour et de ten-
dresse sur leur Dieu crucifié ; ils pleuraient, et ils em-
brassaient les nobles sacrifices. Quand le jeune homme
ou le père de famille abandonnait tout pour s'en aller
combattre aux pays d'outre-mer contre les Sarrasins,

la séparation était poignante ; bien peu revenaient de ces longs et périlleux pèlerinages ; mais cependant le cœur se consolait à la pensée de la croix sainte, et le pieux guerrier, en murmurant le long du chemin, au milieu des tempêtes de la mer, au milieu des horreurs des combats, ce nom sacré, sentait son espérance plus vive. Tout lui avait rappelé la croix depuis son enfance, non-seulement les chants des poëtes chrétiens, mais les prédications des prêtres et des religieux, ses frères, et les écrits où il réchauffait chaque jour sa piété (1).

(1) Nous avons, dans les œuvres de saint Bonaventure, un autre passage bien digne de figurer à côté de celui que nous venons de citer. Le voici : « La croix est l'étendard du commandement placé sur l'épaule du « Sauveur. O signe inestimable et vraiment abondant en mystères ! La « croix est l'arbre de vie planté au milieu du paradis, et d'où s'échappent « les quatre fleuves des Évangiles ; c'est la charité, ou autrement la me- « sure qui a perfectionné l'arche du salut, c'est-à-dire l'Église. C'est « l'autel sur lequel Abraham a immolé Isaac, sur lequel le Père céleste « a sacrifié Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est le bois jeté dans *Mara*, « le bois mêlé à l'amertume du monde, et qui a rendu douces les eaux « de la loi.... La croix est la verge avec laquelle la pierre fut frappée, « et cette pierre, c'est Jésus-Christ. Sous ses coups, des fleuves immenses « ont jailli, et nos âmes y ont trouvé la vie et l'innocence. C'est le po- « teau où fut attaché le serpent d'airain, où Jésus-Christ fut suspendu ; « et tous ceux qui jettent dessus un regard fidèle sont guéris des mor- « sures enflammées du serpent infernal. C'est la guitare touchée par le « vrai David, par Jésus-Christ, alors qu'il s'y tenait expirant, et dont « les accords éloignaient du genre humain, image de Saül, les attaques « de l'esprit diabolique. La croix est ces deux morceaux de bois recueil- « lis par la veuve de Sarepta, ou autrement l'Église, afin de cuire du « pain pour elle et son fils, car c'est sur la croix que Jésus-Christ est « devenu un pain véritable. Elle est ce bois d'Élisée qui a fait surnager « le fer des profondeurs de l'eau, car nous avons été par elle arrachés « aux abîmes de la mort, et c'est à Élisée devenu chauve, à Jésus-Christ « dépouillé de ses vêtements sur la croix, que nous devons ce bonheur. « La croix est ce bois dont les Juifs ont dit dans Jérémie : *Venez, mé-*

Souffrir pour la croix, mourir pour son honneur, devenait pour lui une source de consolation et de félicité. Le croisé tombé dans la bataille ou mort au milieu des fatigues de la guerre, était un martyr, et sa mémoire vivait bénie par les générations fidèles. Telle était donc cette sainte poésie du moyen âge. On pouvait l'appeler un présent du Ciel, la fille du Très-Haut, l'inspiratrice des saintes pensées et des pieux désirs. Quand des hommes comme François d'Assise, Bonaventure, Thomas d'Aquin devenaient poëtes, le monde pouvait se croire ramenés à ces jours où David, enivré d'amour et illuminé des splendeurs divines, célébrait les merveilles de la puissance et de la charité du Maître suprême. Hélas! de tels hommes ont paru trop rarement sur la terre, et la fille du Ciel s'est fatiguée trop souvent de sa noble vocation ; elle s'est unie aux fils de la terre, et en leur société sa beauté s'est flétrie, son innocence souillée, sa sublimité abaissée, et ses attraits n'ont plus été que les attraits empoisonnés du vice.

« *langeons du bois à son pain;* c'est-à-dire faisons mourir le Christ sur « la croix. Elle est le palmier sur lequel Jésus est monté, et dont il a « cueilli le fruit, la rédemption du genre humain. Elle est la clé de « David, qui a ouvert la porte du ciel et nous y a introduits (*). »

(*) Œuvres spirituelles, t. II, p. 438.

CHAPITRE XIX

ÉCRITS MYSTIQUES DE SAINT BONAVENTURE.

> *Dedit mihi Dominus linguam mercedem meam; et in ipsa laudabo eum.*
>
> *Appropiate ad me, indocti... animæ vestræ sitiunt vehementer.*
>
> (ECCLI., LI, 30, 31.)
>
> Le Seigneur m'a donné pour récompense une langue instruite; je m'en servirai pour le louer.
>
> Approchez-vous de moi, ô hommes sans savoir... vos âmes sont en proie à une soif ardente.

Les hommes les plus religieux ont toujours été les plus féconds en grandes choses. L'âme épurée par un contact incessant avec le Ciel devient capable d'une action plus forte, plus persévérante, plus sublime et plus gigantesque. Tout en ce monde repose sur l'esprit de sacrifice, et cet esprit est plus entier et plus inébranlable là où le souffle divin se fait sentir avec plus de force, où le souffle de la terre a moins d'accès. Aussi les âmes les plus étrangères à ce dernier souffle ont-elles été de tout temps les plus propres aux entreprises éner-

giques. Saint Paul, saint Bernard, saint François Xavier, et tous ces glorieux saints dont le passage à travers le monde a laissé une empreinte si large, ont été des hommes animés par une pensée divine et guidés par un désir céleste. Leurs œuvres ont été grandes, parce que rien de terrestre ne subsistait en eux, parce que, pour me servir du langage de l'Apôtre, « ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ne pouvaient les séparer de la charité de Jésus-Christ. » Ils étaient arrivés au sommet de la perfection évangélique, et leur action n'était rien autre chose que l'action de Dieu lui-même.

Quand on examine de près la vie de ces hommes, on découvre avec admiration en tous leurs efforts un désir violent de rendre le monde semblable à eux. Saint Paul écrivait à tous les chrétiens des lettres remplies des conseils du détachement le plus profond, de la mortification la plus austère, de la charité la plus tendre et la plus dévouée; il se plaignait de trouver en plusieurs de ses disciples des dispositions trop faibles, et ses disciples avaient cependant souffert sans murmure le pillage de leurs biens, les injures de leurs compatriotes, les prisons et les chaînes pour Jésus-Christ. Il proportionnait ses paroles à leur faiblesse, et les enseignements qu'il leur donnait transportent d'admiration et d'enthousiasme les esprits les plus relevés. Saint Bernard comptait parmi ses enfants des hommes de tout rang, et cependant à tous il exposait les ineffables profondeurs du Cantique des cantiques, à tous il racontait les opérations les plus mystérieuses de l'amour divin, et il ne redoutait pas, en de pareils enseignements, de leur faire entendre un langage au-dessus de leurs forces, de leur

offrir une nourriture peu en rapport avec leurs besoins.

En effet, le besoin premier du cœur de l'homme est l'amour divin; le détachement, l'abnégation, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, toutes les vertus, en un mot, ne sont que des moyens pour arriver à cet amour, pour accroître son intensité, donner à son action une liberté plus entière. Aussi, quand un cœur est pur, rien ne lui est cher comme l'amour de son Dieu, et si tous les hommes étaient arrivés à cette pureté dont le parfum est si facile à altérer, le seul langage convenable alors serait le langage de l'amour, le langage de la patrie bienheureuse. Nous avons un exemple frappant de cette vérité dans ce qui arriva à la mort de saint Thomas d'Aquin, dont le nom revient toujours avec bonheur en cette histoire, comme sa pensée revenait à l'âme de l'illustre docteur Bonaventure. Thomas, consumé par la maladie, vit un jour les humbles enfants de saint Benoît, au milieu desquels il se trouvait, entourer son lit de douleurs et le supplier de reconnaître les services qu'ils lui avaient prodigués. Quel désir pouvaient exprimer des hommes étrangers à la terre, morts au monde et appliqués depuis de longues années à la pratique de vertus héroïques? Ils ne demandaient au grand homme ni de leur ouvrir les secrets des sciences humaines, ni d'abaisser pour eux les hauteurs de la théologie; tout cela leur eût rappelé encore les combats de la terre. Ils le conjuraient seulement de leur faire entendre des paroles d'amour, de leur expliquer le Cantique des cantiques, le livre de l'amour. Ce besoin, tout cœur l'éprouve quand il est purifié; et ne pas le ressentir est un indice d'infirmité, un signe d'imperfection. Le cœur de l'homme est fait pour le bon-

heur, son bonheur consiste dans l'amour du Bien suprême, et l'obstacle à ce bonheur, c'est la terre.

Conduire les hommes à l'amour divin, les rendre étrangers aux choses de la terre, les élever à la hauteur de leur vocation divine, tel est, croyons-nous, tout le fond de la doctrine des auteurs mystiques, et de saint Bonaventure en particulier. Au premier regard leurs écrits paraissent obscurs et inintelligibles; mais ils ne sont tels que pour les esprits irréfléchis ou ignorants, surtout quand ces auteurs tiennent un rang distingué, quand leurs vertus ont été sublimes et qu'ils ont traité de choses connues par l'expérience. La science de ces hommes est une science de méditation profonde, une science basée sur une connaissance intime de l'âme et de tous ses besoins, des créatures et de leur fin surnaturelle, de Dieu et de l'entraînement irrésistible de son amour vers nous.

Cette science d'expérience n'a jamais été plus parlée dans l'Église ni plus goûtée qu'au XIIIe siècle. Jusqu'à cette époque elle semblait être le partage de quelques âmes privilégiées, de quelques communautés ferventes; mais le doux murmure de ces âmes ne passait guère les bornes du cloître. Saint Bernard commença à la faire entendre plus au loin. Sa voix puissante et grave agit avec plus de force, et ses écrits formèrent peu à peu d'innombrables disciples dont toutes les pensées se portèrent vers les célestes hauteurs, dont toute l'ambition fut de s'unir plus intimement avec la Divinité. Les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique répandirent cette science jusque dans le monde, et l'écho de leurs prédications put se traduire par ces mots du prophète: *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

Saint Bonaventure est dans le XIIIe siècle le principal représentant de l'école mystique. Ce que saint Thomas fut pour la théologie, il le devint pour la direction des âmes dans les hautes régions de la spiritualité. Disciple assidu de saint Bernard, il en étudia si profondément la doctrine, il en embrassa si étroitement toutes les idées, que la voix de Bernard semble parler encore par la bouche du docteur Séraphique. Aux enseignements du saint abbé, il joignit ceux d'une multitude d'autres auteurs, et il en fit comme un corps de doctrine lumineuse, brûlante et pleine de suavité, d'amour et d'entraînement. Les livres *des Sept chemins de l'éternité*, *des Sept dons du Saint-Esprit*, *de l'Incendie de l'amour*, *des Cinq fêtes de l'Enfant-Jésus*, *des Sept degrés de contemplation*, *de l'Aiguillon de l'amour*, etc., sont autant d'ouvrages du mysticisme le plus pur et le plus délicieux. Dans quelques-uns de ces ouvrages il marche constamment appuyé sur l'autorité de ses maîtres; mais les passages qu'il leur emprunte nous révèlent toujours le même esprit, cet esprit insatiable de son Dieu, avide de s'élever au-dessus de la terre et impatient des jouissances célestes. Dans d'autres il oublie, pour ainsi dire, sa vaste érudition, il ne fait d'emprunt à personne, et alors c'est l'effusion d'un cœur entièrement en proie à l'amour ; il se fond et se dissout sous son action dévorante, il se répand comme un fleuve impuissant à se contenir dans ses limites naturelles. Qu'on lise les *Cinq fêtes de l'Enfant Jésus*, le livre de l'*Aiguillon de l'amour* et *Philomèle*, c'est partout le même langage. D'autres fois sa parole semble plus appartenir à l'intelligence qu'à la volonté ; il semble manier l'une après l'autre les pierres de l'édi-

fice qu'il veut élever, les ranger symétriquement et les coordonner entre elles. Il marche graduellement; mais on sent dès le commencement que son cœur brûle, que sa science est incandescente d'amour, et que l'édifice commencé sur la terre n'aura son couronnement que dans les régions les plus hautes du ciel. Tel est le livre de l'*Incendie de l'amour*.

Mais en tous ces ouvrages remarque-t-on un système arrêté, comme chez les maîtres de la science humaine? Nullement, son système est celui de l'Évangile, celui des Apôtres. Il se souvient de ce qu'est l'homme par sa nature, et de ce qu'il peut devenir par la grâce. Les obstacles à son avancement sont le péché et les imperfections soit naturelles, soit contractées. Le péché doit être retranché sans miséricorde, et ce n'est point là une affaire de perfection, mais de justice. Aussi à peine en est-il question, tant la chose paraît évidente. Les imperfections sont comme autant d'infirmités dont l'âme est atteinte. Elles lui viennent du monde, de son propre corps et d'elle-même. Elles peuvent être naturelles ou une suite du péché. Ces imperfections ne disparaissent jamais entièrement, et jusqu'à la fin les saints devront s'écrier : *Homme malheureux ! qui me délivrera de ce corps de mort* (1)? Cependant on peut les diminuer; pour y atteindre il faut appliquer les facultés de l'âme aux fonctions qui leur conviennent, et cela par l'exercice de toutes les vertus. Chacune de ces vertus a une fin particulière. Les unes la purifient de tout vestige du péché, d'autres effacent en elle l'affection aux choses terrestres,

(1) Rom., VII, 24.

d'autres dissipent les ténèbres dont elle est environnée, d'autres la fortifient, d'autres l'embrasent et l'unissent à son Dieu pour lui faire goûter le repos. Cette union est la fin de toute la science mystique, comme elle est la fin de l'Évangile. Par elle on pénètre jusque dans les secrets de Dieu, on voit sa splendeur, on goûte ses délices, soit dans les extases, soit dans les ravissements, soit dans les illuminations. Mais elle est toujours imparfaite durant cette vie, alors même qu'elle atteindrait au degré le plus élevé. La béatitude éternelle en est la seule consommation.

L'âme arrivée aux états les plus sublimes n'est pas dispensée de la pratique des vertus; elle y est au contraire d'autant plus obligée, que les faveurs dont elle est l'objet sont plus insignes; elle doit les pratiquer avec une perfection plus grande, et ses opérations doivent être des opérations déiformes. Ainsi, en sortant de ses entretiens avec son Père céleste, le Seigneur se livrait à la prédication et à tous les exercices de la charité; ainsi les Apôtres passaient de la vie active à la vie contemplative, et revenaient ensuite à l'action. Ainsi, dans la vie humaine, le travail prépare le repos, et le repos dispose au travail. Les vertus sont la vie de l'âme; et si une seule venait à s'affaiblir, nous en éprouverions de suite un détriment funeste.

Mais quels moyens peuvent conduire à cette élévation sublime? La voie n'est autre qu'un ardent amour pour Jésus crucifié. On arrive à cet amour par les désirs, et les désirs s'enflamment par la prière et la contemplation. La lecture ne suffit pas sans l'onction; la considération, sans la dévotion; la recherche, sans l'admiration; l'at-

tention profonde, sans la joie du cœur; l'habileté, sans la piété; la science, sans la charité; l'intelligence, sans l'humilité; l'application, sans la grâce; la lumière, sans le souffle de la sagesse divine (1). Il faut commencer par fuir toute dignité terrestre, abhorrer toute ostentation de la science, toute vaine gloire, et, prenant pour partage la pauvreté la plus profonde, s'appliquer sans cesse au divin amour par la prière et la méditation. Alors une étincelle de la vertu incréée fera briller sa lumière en l'âme, et disposera le cœur à recevoir cet embrasement qui dissipe toute obscurité (2).

Ce serait se tromper étrangement que d'attribuer aux auteurs mystiques l'intention systématique d'élever l'âme jusqu'aux ravissements et autres opérations extatiques. C'est l'œuvre de Dieu, et non des hommes. Ce que ces pieux auteurs se proposent, c'est de conduire à l'amour, de l'allumer ardent et fort parce qu'il est la consommation de toute vertu. « J'entreprends, dit notre saint, d'exciter tous les hommes à l'amour et à ce qu'il y a de plus ardent en l'amour (3). » Si quelquefois ils montrent ces consolations extraordinaires au regard avide de bonheur et de félicité, c'est afin de porter aux gémissements de l'exil, aux soupirs vers la patrie, et non pour inspirer des espérances insensées. Qu'on parcoure les chapitres consacrés par notre saint aux voies extraordinaires, dans le livre de l'*Avancement spirituel des religieux,* et l'on verra avec quelle sagesse les auteurs mystiques procèdent dans leurs enseignements,

(1) *Itinéraire*. Prolog.
(2) *Incendie de l'amour*. Prolog.
(3) *Ibid.*

combien salutaires sont leurs conseils, et combien peu on court risque de s'égarer en les mettant en pratique.

Cette vie mystique au XIIIe siècle avait, comme nous l'avons dit, pénétré jusque dans le monde. On en connaissait les secrets et les douceurs à la cour de saint Louis, et, dans tous les rangs de la société, elle produisait ce dévouement profond qui ne reculait devant aucun sacrifice. Elle inspirait le génie, et se reproduisait dans ses œuvres. Nos basiliques les plus belles et les plus pieuses sont les œuvres de cet âge mystique. Elles expriment la pensée du temps, pensée toute divine et cherchant à graver son cachet jusque dans la matière. Ces voûtes sublimes, ces colonnes audacieuses, ces verrières ne laissant arriver jusqu'à vous qu'une lumière affaiblie par les images des saints ou du Christ, comme si cette lumière elle-même était trop terrestre, ces clochers perdus dans les airs sans presque aucun support, qu'est-ce que tout cela, sinon l'expression d'un sentiment tout divin, un effort surhumain pour diviniser quiconque touchera le seuil de ces édifices? Les siècles savants n'ont pas l'intelligence de pareilles choses; aux siècles de piété, aux âges mystiques il appartient de les comprendre et de les accomplir.

C'est sous cette influence que la poésie, dont nous avons déjà parlé, prenait ce caractère si profondément religieux, et devenait l'expression la plus vraie et la plus pure des émotions et des besoins de l'âme. Où trouver quelque chose de plus divin et de plus poétique que le *Dies iræ*, du Frère Mineur Thomas de Celano, le *Veni sancte Spiritus* d'Innocent III, le *Lauda Sion*, et les autres hymnes de saint Thomas d'Aquin? Saint

François d'Assise surpasse en ses cantiques tout ce que le lyrisme a jamais écrit de plus impétueux, de plus grandiose et de plus touchant à la fois. Le bienheureux Jacques de Todi, un enfant de la famille franciscaine, a écrit également des cantiques délicieux.

Nous pourrions parcourir toutes les sciences enseignées à cette époque, passer en revue tous les arts, et nous verrions que là où l'œuvre revêt le plus de perfection, une pensée plus sainte a donné jour à cette œuvre, et une intelligence plus détachée de la terre en a dirigé l'exécution.

L'Église, dans tous les siècles, a vu dans les auteurs mystiques des hommes admis à une communication plus intime des secrets divins; elle a aimé et exalté leurs écrits. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales nous ont laissé des écrits chers à son cœur; mais il n'en est point dont elle ait parlé avec autant de tendresse que des ouvrages mystiques de saint Bonaventure, il n'en est point dont elle ait fait un éloge plus éclatant: « Dieu, dit-elle, l'a comblé d'honneur et de gloire aux yeux de tous les peuples, sa mémoire est en bénédiction; car il a écrit de telle sorte sur les choses divines, que l'Esprit-Saint semble parler par sa bouche (1). »

(1) Bull. canoniz.

CHAPITRE XX

TRAVAUX DE SAINT BONAVENTURE SUR LES DIVINES ÉCRITURES.

Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit.

Narrationem virorum nominatorum conservabit, et in versutias parabolarum simul introibit. (ECCLI., XXXIX, 2.)

Le sage recueillera la sagesse des anciens, et il relira sans cesse les prophètes.

Il retiendra le récit des hommes célèbres, et il entrera en même temps dans les mystères des paraboles.

Le grand théologien, le pieux directeur des âmes dans les voies de la vertu, le sublime mystique, l'ardent et zélé prédicateur, le suave et délicieux poëte, le défenseur invincible des ordres religieux s'offre à nous maintenant sous un nouvel aspect, il nous apparaît avec ses beaux et magnifiques commentaires de nos saints livres. La gloire la plus pure des docteurs de l'Église est d'avoir pénétré plus profondément ces livres divins donnés par le Ciel à la faiblesse humaine pour la guider et la consoler au milieu des dangers de l'exil, d'y avoir contemplé la vérité plus clairement que le reste des

hommes, et d'en avoir communiqué au monde, avec une tendre effusion, les enseignements lumineux. Augustin, Jérôme, Ambroise, Grégoire le Grand, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, qu'étaient-ils avant tout dans l'Église, sinon de doctes et sublimes commentateurs des Écritures? Quand la foule avide se pressait autour de leurs chaires, ou dévorait avec une ardeur insatiable leurs savants ouvrages, que leur demandait-elle autre chose que cette vérité manifestée par le Seigneur à la terre, et conservée principalement dans les Écritures?

Bonaventure a marché sur les traces de ces hommes illustres; comme eux il s'est attaché avec une persévérance infatigable à étudier les livres du Testament, il en a sondé les mystérieux abîmes avec une pieuse et incessante curiosité, il en a recueilli les trésors avec une ambition sans cesse renaissante. Peu satisfait d'une pareille étude, il a copié deux fois de sa main la Bible tout entière, afin d'imprimer plus intimément en sa mémoire les formes de son langage, et de témoigner de son respect pour le livre sacré. Lors donc qu'il entreprend de nous faire part de richesses si noblement acquises et de nous expliquer les secrets célestes, nous pouvons en toute confiance prêter l'oreille à sa voix : l'Église elle-même a rendu hommage à sa parole.

Le premier ouvrage du docteur a pour objet l'excellence de l'Écriture. Après l'avoir méditée le jour et la nuit avec autant d'assiduité, il lui appartenait de traiter un semblable sujet. Elle est ce fleuve d'eau vive de l'Apocalypse dont les eaux, brillantes comme le cristal, jaillissent du trône de Dieu et de l'Agneau. Son élévation ne saurait être atteinte, sa plénitude est inépuisable, sa

certitude infaillible, sa valeur inappréciable, sa beauté inviolable, et son étendue sans limites. C'est un fleuve abondant en délices, un fleuve lumineux et embrasé, un fleuve d'une impétuosité que rien n'arrête. Il sort du jardin planté par la main de Dieu afin d'arroser le paradis de l'âme fidèle et de l'Église militante, et se divise en quatre branches, selon la variété des sens du texte divin. Des deux côtés de ce fleuve est l'arbre de vie chargé de douze fruits différents, et cet arbre, c'est Jésus-Christ, la fin de l'Ancien et du Nouveau Testament (1).

Nous avons du saint docteur des Commentaires sur les Psaumes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, les Lamentations de Jérémie, l'Évangile de saint Luc, celui de saint Jean, un abrégé de ce dernier commentaire, une Explication de l'Oraison dominicale, et vingt et un discours sur l'Œuvre des six jours. Il avait expliqué encore plusieurs autres livres de l'Écriture, mais ces derniers ouvrages se sont perdus dans la suite des temps et avant l'invention de l'imprimerie. La plupart des autres ont échappé à un sort semblable, grâce aux soins et aux efforts du grand Pape Sixte-Quint, dont nous aurons à raconter plus loin le zèle à exalter Bonaventure et à relever sa gloire aux yeux des hommes.

Le livre sur les *Psaumes* est un travail immense où le saint a prodigué avec abondance les richesses de son génie et de sa piété. Il explique chacun de ces divins cantiques, qu'il aimait à méditer de préférence et qu'il exhortait de même ses frères à méditer, parce que, di-

(1) Bonav., Oper., t. I.

sait-il, dans les psaumes, Jésus-Christ apparaît plus parfaitement et avec plus de clarté que dans les autres livres du Testament ancien, et ensuite parce que le cœur y trouve une plus grande espérance de pardon (1). Deux choses se font remarquer dans cette belle Exposition : le zèle de l'auteur à réfuter l'impiété des hérétiques, et le soin qu'il apporte à fournir aux âmes pieuses une ample matière de douces méditations. C'est une mine inépuisable de richesses où la ferveur trouve à se nourrir et à s'éclairer. Cependant il y a partout la concision la plus grande; mais chaque parole est pleine de sens, chaque parole est brûlante d'amour. L'illustre docteur, dans ces explications, avait en vue les besoins de ses frères bien-aimés; il savait que la famille confiée à sa sollicitude serait grande devant Dieu et devant les hommes si la piété y régnait, et dès lors il mettait tout en œuvre pour donner aux cœurs une nourriture forte et substantielle, une nourriture abondante et délectable. Puis les religieux de l'ordre Séraphique avaient pour mission de travailler au salut des âmes; et il leur offrait les trésors dont le Ciel l'avait comblé, il cherchait à illuminer leur esprit de toutes les splendeurs dont le sien était environné, afin de les rendre aptes à leur tour à verser sur le monde des torrents de lumière.

Le livre de l'*Ecclésiaste* devait attirer naturellement l'attention de Bonaventure, malgré ses difficultés nombreuses, car il a pour but constant d'inspirer le mépris du monde et de ses vanités. Aussi s'est-il efforcé d'en donner une explication complète. Mais là, plus que

(1) *Præfat. in Psalt.*

dans les Commentaires sur les Psaumes, il s'attache à la solution des endroits embarrassants, sans cependant négliger les sens mystiques dont ce livre abonde. On découvre, comme dans tous ses ouvrages, le grand théologien animé du zèle de la vérité et saisissant toutes les occasions de combattre ses ennemis, et en même temps l'homme versé dans les voies de la perfection et heureux d'en parler le langage. Presque dès le début il nous dit: « Seul, le Seigneur donne la félicité, et il n'est point d'autre nom sous le ciel en qui l'on doive la chercher. A lui seul, en effet, sont inhérentes par essence la béatitude et la puissance, tandis que notre béatitude à nous a lieu par participation. Mais si cette dernière est telle, elle a nécessairement son principe dans la béatitude par essence. Nous serons donc heureux quand notre félicité viendra de la source même du bonheur. Seul, il possède la réunion de tous les biens; or notre félicité réclame une telle abondance, donc elle ne saurait exister qu'en lui seul. Seul, il a un repos immuable; tout change autour de lui, et le changement ne saurait l'atteindre; mais la félicité, pour être réelle, exige la possession calme et tranquille des biens qu'on a amassés. Donc en Dieu seul on peut être heureux. Seul, il jouit d'une immortalité interminable; mais la béatitude demande une durée sans fin pour les biens dont elle est en possession; elle se trouvera donc en Celui qui est la source de l'immortalité. » A chaque page il offre des instructions semblables. Là où l'homme moins versé dans les connaissances des vérités célestes passerait sans rien apercevoir, le regard du docteur embrasse tout un horizon et en contemple toutes les variétés. Ainsi, qu'il nous

soit permis d'en citer un exemple. Au chapitre douzième l'écrivain sacré exhorte les hommes à servir Dieu dès leur jeunesse et à ne pas attendre les années de la caducité, puis il énumère les maux auxquels on est en butte au déclin de la vie. Le commentateur explique d'abord ce passage dans son sens propre, et ensuite, s'élevant plus haut, il voit dans ces infirmités le dernier état de l'Église et chacune des tribulations auxquelles elle sera soumise. Il voit les chefs de l'Église s'affaiblir dans la foi, les parfaits en proie au doute, les simples livrés au dégoût et s'éloignant du bien à cause des embûches semées sous leurs pas; il voit les sages tombant dans l'erreur, s'environnant de ténèbres et allant çà et là comme des hommes ivres. La foi affaiblie, l'erreur gagne et se dilate. L'Antéchrist, semblable à l'oiseau de nuit, se répand en paroles d'infidélité, et les peuples reçoivent ses enseignements. La vérité demeure muette et silencieuse, parce qu'il n'y a personne pour entendre sa voix. La puissance de l'Antéchrist est une puissance formidable, les faibles et les forts le redouteront et se prosterneront devant lui pour l'adorer. Les moyens dont se sert l'Antéchrist pour étendre l'erreur sont les prestiges qu'il lui sera donné d'accomplir pour séduire les insensés, les présents dont il comblera ses sectateurs, et les tourments auxquels il soumettra ses ennemis. Mais enfin le jugement viendra, et alors la vaine éloquence des hommes s'en ira en fumée, leur puissance se dissipera, la sagesse mondaine sera anéantie, les richesses terrestres s'évanouiront, l'impie sera plongé dans les tourments, et les justes se réuniront au Seigneur.

Dans ses explications de la *Sagesse*, le saint procède

de la même manière. C'est toujours la même profondeur de vues, la même fécondité de doctrine, le même langage de la piété. Ce livre lui plaisait singulièrement, car il lui rappelait les amertumes de son Sauveur et les persécutions des impies contre lui; il lui offrait de douces invitations à l'amour de cette sagesse éternelle dont son cœur s'était épris dès sa jeunesse; il lui montrait l'action persévérante de la Providence sur les justes au milieu des peines et des tribulations du présent, et cette Providence était la vie des pauvres Frères Mineurs; elle était leur refuge et leur consolation, alors qu'ils étaient dispersés par tous les pays du monde pour accomplir l'œuvre du Père céleste.

Le livre des *Lamentations de Jérémie* avait également un attrait particulier pour l'âme si tendre et si compatissante de Bonaventure. Aussi donne-t-il à ses Commentaires plus de développements; il considère chaque verset sous tous ses sens. Cette ville pleurée par le prophète, c'est Jérusalem privée de la gloire dont elle brillait aux jours de David et de Salomon, c'est l'âme devenue l'esclave du démon après avoir été la fille du Très-Haut, c'est l'Église du Seigneur exposée à tant de tribulations sur cette terre de son exil. On comprend de suite combien vaste est le champ ouvert en présence de notre auteur, et combien de graves enseignements doivent sortir de sa plume si féconde et si embrasée. Ce livre doit être rangé parmi les plus beaux ouvrages de l'illustre docteur; seulement nous regrettons de le voir s'arrêter à la fin du quatrième chapitre. Il restait encore à commenter la touchante prière du Prophète, et nul, plus que Bonaventure, n'était apte à nous en découvrir

les beautés; mais quand on se rappelle au milieu de quels travaux se sont écoulées les années de sa vie, à quelles distractions sans nombre il dut être en proie dans une charge aussi importante que celle de supérieur général d'un ordre répandu par tout l'univers, on s'étonne moins de trouver quelques-unes de ses œuvres incomplètes; même l'on se demande comment un seul homme a pu s'acquitter de tant de devoirs imposants, et écrire autant de chefs-d'œuvre. L'amour, comme nous l'avons dit plus haut, possédait son cœur, et lui révélait les secrets du Ciel; puis, comme le prophète, il lui tardait d'en faire part à ses frères, et c'est là ce qui nous a valu tant d'écrits admirables.

Si l'on en croit quelques auteurs, notre saint aurait commenté les quatre Évangiles, les Épîtres de saint Paul, les sept Épîtres canoniques et l'Apocalypse. Cependant, jusqu'à ce jour, plusieurs de ces monuments seraient demeurés dans l'obscurité. Nous avons seulement parmi les œuvres du docteur une Explication de l'Oraison dominicale, qui semble, il est vrai, se rattacher à un travail d'ensemble, et en être seulement un extrait, puis des Commentaires sur saint Luc et saint Jean.

Le Commentaire sur saint Luc a toujours passé pour un des ouvrages les plus parfaits de saint Bonaventure. Il l'entreprit dans le temps où son illustre ami, Thomas d'Aquin, travaillait à expliquer les Évangiles à l'aide des écrits des anciens, et composait cet admirable recueil connu sous le nom de *Chaîne d'or*. Le Docteur Séraphique désirait répondre aussi, autant qu'il était en son pouvoir, au désir exprimé par Urbain IV, de voir la plus précieuse portion de nos livres sacrés

illustrés par des explications capables de les venger du mépris de la science humaine, et d'en révéler les secrets à tous les hommes. Il apporta donc à ce travail un soin particulier; il le poursuivit avec persévérance, et l'accomplit glorieusement. C'est l'Écriture expliquée par l'Écriture; tous les textes viennent se ranger et s'enchaîner comme naturellement à l'appel de l'écrivain; les colonnes du Testament divin semblent être à son service comme les écrits des docteurs étaient au service de Thomas d'Aquin, et, tandis que le disciple de saint Dominique s'avançait dans son œuvre, environné de ces nombreux et imposants personnages appelés Pères de l'Église, le fils de François d'Assise s'entretenait avec les patriarches et les prophètes des temps anciens; il invoquait les apôtres et les écrivains inspirés; il leur demandait de rendre encore une fois témoignage à la vérité. Puis, quand leur parole réclamait un langage plus adapté à l'infirmité humaine, il s'adressait à son tour à ces mêmes Pères dont la charité avait su descendre jusqu'au dernier des enfants du Christ. Il appelait également au service de son œuvre toutes les ressources de la science d'Aristote et de Platon, ainsi que les documents de l'histoire ancienne, afin de tout soumettre à son Sauveur, et de le montrer Roi des vivants et des morts.

Pour l'Évangile de saint Jean, il a interrogé les deux plus illustres docteurs des temps anciens, saint Jean Chrysostome et saint Augustin. Le premier, dans une série de discours adressés à son peuple, a expliqué le sens propre de l'évangéliste; le second s'est appliqué surtout au sens mystique, et nous a laissé un ouvrage

digne de son génie et de sa piété. Saint Anselme avait déjà suivi les traces d'Augustin, et s'était en partie approprié son travail. Notre saint réunit ses explications à celles de ses devanciers, et marche appuyé sur leur autorité. Il ne donne pas à son livre toute l'étendue dont il serait susceptible ; il se contente seulement de présenter chaque chose avec clarté et précision, en se restreignant dans les plus justes limites.

Comme ce n'était pas assez à ses yeux de ce Commentaire, où cependant à chaque page on admire la profondeur du génie et la science théologique la plus élevée, il écrivit sur le même Évangile quatre-vingt-onze Conférences, à l'usage des jeunes étudiants de l'ordre des Frères Mineurs. Il offre à leurs méditations, dans ce second ouvrage, des trésors inépuisables ; mais, pour en jouir et se les approprier, ils doivent à leur tour s'appliquer à développer les pensées de leur maître, et à en pénétrer les sens cachés. Ce qu'il se propose, c'est d'aider leur intelligence, de leur présenter des sujets de réflexions utiles et savantes, de leur faciliter les moyens de graver en leur mémoire les enseignements sublimes contenus dans le livre du disciple bien-aimé, et non de leur livrer, avec une abondance peu en rapport avec leur capacité, toutes les merveilles de ce livre divin. Nul, mieux que Bonaventure, n'a su descendre jusqu'à ces intelligences du jeune âge, se proportionner à leurs besoins, et les encourager à monter de degrés en degrés aux sommets du savoir. Il a formé de la sorte plusieurs docteurs illustres, et l'ordre Franciscain a ressenti, pendant de longues années après sa mort, combien précieuse

était sa discrétion dans le gouvernement des esprits et la direction des cœurs (1).

Il nous reste maintenant à parler du dernier des ouvrages du saint docteur sur l'Écriture, de ses discours sur le premier chapitre de la Genèse. Longtemps avant lui saint Basile avait abordé ce sujet, et l'avait traité avec une telle supériorité, que son travail est compté parmi les plus belles productions de l'esprit de l'homme; seulement la mort l'avait empêché de conduire à sa fin ce magnifique monument d'un des plus glorieux génies du catholicisme. Saint Ambroise avait suivi les traces de l'archevêque de Césarée, et plusieurs autres encore avaient parcouru la même voie. Saint Bonaventure vint à son tour, mais pour éclipser tous ceux qui l'avaient précédé, si l'on en excepte saint Basile. Au reste, il ne suit pas les sentiers tracés avant lui, il s'ouvre des voies nouvelles, et son esprit, emporté sur les ailes de l'amour, s'élève à des hauteurs infinies. Il voit, il contemple des choses ineffables, et, dans cette œuvre de la création, il trouve des trésors qu'on n'avait pas soupçonnés jusqu'alors.

Vingt-trois discours sont consacrés à cette grave et solennelle exposition. Le docteur commence par se demander en quel lieu il faut annoncer les enseignements divins. C'est dans l'Église de Jésus-Christ, parce que là se trouvent la paix et la charité, là vit et respire un troupeau composé d'êtres raisonnables, à l'opposé de la Synagogue, qui est formée d'hommes privés de raison;

(1) Nous espérons donner les Conférences de saint Bonaventure sur saint Jean dans notre traduction des Œuvres théologiques de l'illustre docteur.

c'est dans l'assemblée des justes unis pour louer le Seigneur, et non dans l'assemblée des orgueilleux et des cœurs livrés à l'envie, à la colère, à tous les désordres. Le principe de nos discours doit être Jésus-Christ, parce qu'il est le médiateur entre Dieu et les hommes. Il tient le milieu en tout, en lui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, et les deux plus grands écrivains inspirés, Moïse et saint Jean, ont commencé par lui leur récit. (Serm. I.)

La fin de nos discours doit être dans la plénitude de la sagesse, et la sagesse a son origine dans la grâce divine. Or la grâce se répand en nous par le Verbe incarné, le Verbe crucifié, le Verbe inspiré. La grâce a pour but de nous faire avancer dans l'accomplissement du bien; mais il faut en user fidèlement, courageusement et libéralement. La grâce a pour effet la rémission de la faute, la plénitude de la justice, la consommation de la félicité. La grâce qui nous guérit se donne dans l'exercice des sept œuvres de miséricorde; la grâce qui nous affermit, dans les sept dons de l'Esprit saint; la grâce qui consomme notre bonheur, dans les sept béatitudes. (Serm. II.)

Le grand docteur, arrivé là, traite spécialement du don de sagesse et d'intelligence, et il en part pour entrer plus profondément dans son sujet. Il parle de la lumière de l'intelligence, qui est la vérité, et de ses espèces, de la vérité des choses, des actions et des discours. Il passe ensuite aux vertus cardinales, et les considère sous leurs diverses faces. C'est là ce qu'il appelle la première vision. *Vidit Deus lucem quod esset bona.*

La seconde vision a pour objet la sublimité de la foi,

sa fermeté inébranlable, sa beauté, et, comme elle nous élève jusqu'à la Trinité, il en prend occasion de montrer comment ce Dieu en trois personnes est un miroir ravissant où tout vient se refléter.

La troisième vision roule sur les sens multiples de l'Écriture, ses enseignements, ses figures, ses mystères avant la loi, sous la loi et après la loi, ses mystères touchant Jésus-Christ et l'Antéchrist, et les six états de l'Église. L'Écriture nourrit l'intelligence et la volonté, elle place l'âme comme dans un paradis de délices, et lui fait produire des fruits abondants. Mais, pour comprendre ce mystère des divins livres, il faut être un véritable enfant d'Israël, il faut abandonner l'Égypte et s'avancer vers les régions de la vérité; il faut étudier le texte sacré avec de grandes précautions, en s'appuyant sur les docteurs de l'Église. Si, dans cette étude, on veut progresser, on doit commencer par mener une vie sainte et sans tache...

La quatrième vision traite de la contemplation. Elle fixe ses regards sur la Trinité, l'essence divine, les ordres des anges, puis elle vient sur la terre pour y considérer l'Église militante, comparer sa hiérarchie avec celle du ciel, et admirer comment cette Église est descendue jusqu'à nous des régions éternelles, et comment elle s'élève de ce monde pour retourner à la patrie.

La cinquième vision devait embrasser l'esprit de prophétie dans ses diverses opérations; la sixième, nous entretenir des ravissements et des extases de l'âme en Dieu; la septième, de l'état de consommation bienheureuse dans le Ciel. Mais le saint docteur fut arrêté dans sa course, et il ne lui fut pas donné de terminer ce travail.

Je ne sais si jamais on a écrit rien d'aussi imposant sur les divines Écritures. On voit jaillir la lumière à chaque page de ce livre magnifique; l'intelligence plane dans des sphères sublimes, on se sent étranger à la terre et en communication avec le ciel. L'homme qui vous parle vous semble un prophète, dont le cœur a besoin de rendre les saintes pensées puisées dans ses entretiens avec Dieu; c'est Moïse descendant de la montagne le front environné d'une auréole de gloire, c'est l'Apôtre revenant du troisième ciel, et manifestant quelques-unes des merveilles dont il a été témoin au séjour de la félicité. De ces discours, Bonaventure n'avait écrit que les sept premiers. Pour les autres, il les prononça d'inspiration, au milieu d'une foule d'hommes d'élite, suspendus à sa parole, et transportés hors d'eux-mêmes en écoutant ces prodigieuses improvisations du génie. Cent soixante frères étaient présents, et avec eux des maîtres et des bacheliers en théologie. Plusieurs écrivaient avec un pieux empressement les paroles du saint, et c'est à l'un d'eux que nous devons les seize derniers discours de cet immortel ouvrage. Ces notes demeurèrent longtemps comme en oubli; le bon religieux, entraîné par les occupations d'un ministère absorbant, ne pouvait trouver le temps nécessaire pour les revoir et les coordonner. Enfin des jours de repos se présentèrent, et il en profita avec ardeur. En parcourant ce recueil, il lui semblait encore entendre la voix de son bienheureux père, il se rappelait ses gestes et ses propres expressions; puis sa pensée se reportait aux jours où un ordre de Grégoire X arrachait le grand docteur à ces travaux chéris, et le disciple de Bonaventure se lamentait d'avoir vu son

maître élevé aux honneurs ; il regrettait avec amertume qu'on l'eût ravi à l'amour et à l'admiration de ses enfants, et que la mort fût venue consommer une séparation aussi douloureuse (1).

Les regrets du pieux Franciscain nous montrent combien en honneur était l'étude des saintes Écritures dans l'ordre des Frères Mineurs. Bonaventure avait travaillé sans relâche à accroître de ce côté le zèle de ses religieux, et quand les Universitaires lui en demandaient la raison, quand ils ne rougissaient pas de lui en faire un reproche, il répondait : « L'office de prédicateur et de confesseur étant attaché à notre ordre comme partie régulière de ses emplois, cet office exige la connaissance des saintes Écritures, qui en plusieurs endroits ont besoin d'explications difficiles ; et si l'on ne veut, par ignorance, enseigner l'erreur pour la vérité, il est nécessaire de se livrer à l'étude de ces divins livres, et d'avoir des maîtres pour en être instruit. Ensuite une telle science est non-seulement utile à l'enseignement des autres, mais encore à notre propre instruction ; elle apprend à l'homme à bien se gouverner lui-même, à discerner les vertus des vices, à avoir une connaissance plus claire de Dieu et des récompenses futures, à vivre en tout avec plus de prudence et en produisant des fruits plus abondants. Aussi l'Apôtre exhorte-t-il Timothée à s'adonner à cette lecture, et nous entendons fréquemment louer le zèle des saints à méditer les Écritures célestes. C'est aux sources des Écritures que l'on puise la

(1) Heu! heu! heu! superveniente statu excelsiori et vitæ excessu Domini et magistri hujus operis, prosecutionem prosecuturi non acceperunt. (*Addit. ad luminaria.*)

vérité de la foi et la sainteté de la vie, sans lesquelles il est impossible d'arriver au salut. Ensuite les hérétiques ont trouvé dans de fausses interprétations de ces livres sacrés l'occasion de leurs erreurs; il faut donc, par une investigation profonde et diligente, renverser leurs subtilités, prémunir les fidèles contre leurs fraudes, et découvrir leurs piéges cachés. De là cette parole de saint Jérôme : « Une sainte ignorance ne sert qu'à elle-même; mais autant elle édifie l'Église par les bons exemples de sa vie, autant elle lui est nuisible si elle ne peut s'opposer à ceux qui répandent l'erreur (1). »

(1) *Determinat.* Œuvres spirituelles, t. V.

CHAPITRE XXI

CHAPITRE DE PARIS. — LES FRÈRES MINEURS PRÊCHENT LA CROISADE. — CHAPITRE D'ASSISE. — NOUVELLES ATTAQUES CONTRE LES RELIGIEUX MENDIANTS. — L'APOLOGIE DES PAUVRES.

In lege Domini congregationem judicavit... et cognitus est in verbis suis fidelis.
(ECCLI., XLVI, 17, 18.)

Il a jugé l'assemblée d'Israël selon la loi du Seigneur... et il a été reconnu fidèle en ses paroles.

Ut quid natus sum videre contritionem populi mei, et contritionem civitatis sanctæ, et sedere illic, cum datur in manibus inimicorum? (I MACHAB., II, 7.)

Pourquoi suis-je né pour voir le malheur de mon peuple et la ruine de la ville sainte, et pour demeurer en paix alors qu'elle est livrée aux mains de ses ennemis?

Au milieu de ses travaux scientifiques, Bonaventure ne négligeait aucun des devoirs de sa charge. En 1266, il tint un chapitre général de l'ordre à Paris. C'était le vingtième depuis l'établissement des Frères Mineurs; ce qui montre combien les supérieurs avaient été fidèles au point de la règle concernant ces utiles réunions. Le saint commença par rappeler à ses enfants les exemples et les vertus de leur bienheureux patriarche, afin de les

affermir dans l'esprit de leur pieuse vocation, et de les exciter à produire des fruits de vie dans l'Église du Seigneur. Il prit pour texte de son discours cette parole du Disciple bien-aimé dans l'Apocalypse : *Je vis ensuite un autre Ange qui montait du côté de l'orient, ayant le sceau du Dieu vivant* (1). Déjà, dans sa Légende de François d'Assise, il lui avait appliqué ce passage du livre mystérieux; mais en ce jour il le faisait avec une assurance plus grande, depuis que le Ciel lui en avait révélé le sens d'une façon toute miraculeuse. Quelque temps avant son retour à Paris, se trouvant à Sainte-Marie-des-Anges, il fut prié de prendre la parole pour célébrer les vertus de son père. Toujours heureux de condescendre à de pareils désirs, il ouvrit les saintes Écritures, et tomba sur ce passage. Il se mit donc en prière et conjura le Seigneur de daigner lui apprendre quel était ce sixième ange dont parlait l'apôtre; cet ange ayant pour mission de crier aux ministres des vengeances célestes : *Ne frappez point la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu*, et de travailler à tirer les élus du milieu des pécheurs. Une voix lui fit connaître que cet ange était François d'Assise, l'homme envoyé à la terre pour inviter ses habitants à pleurer et à gémir sur leurs iniquités (2).

Dans ce chapitre il s'appliqua à calmer les divisions nées entre certains inquisiteurs de son ordre et ceux des

(1) Apoc., VII, 2.

(2) « Frère Bonaventure, étant supérieur général, fut instruit divinement que la prophétie du chapitre VII de l'Apocalypse touchant l'ange qui portait le signe du Dieu vivant devait s'entendre à la lettre de François d'Assise. » (Barthélemi de Pise, *Conformit.* 31.)

Frères Prêcheurs. Au commencement, l'Inquisition avait été confiée aux Dominicains; ensuite les Papes leur avaient associé les religieux Mineurs, comme les hommes les plus propres à les seconder sagement et selon l'esprit de l'Église dans ces fonctions importantes. Le zèle des inquisiteurs avait opéré un bien considérable; ils n'avaient reculé ni devant les dangers, ni devant aucune considération humaine; ils avaient défendu la foi jusqu'à l'effusion de leur sang. Mais peu à peu la désunion s'était glissée entre eux, le mal avait gagné plusieurs membres influents des deux ordres en France et surtout en Provence, et cette intimité, si vivement recommandée par Humbert de Romans et Bonaventure, était menacée de s'altérer en ce moment. Le vertueux Clément IV, ému de cette disposition des esprits, déplorait amèrement, dans une lettre à l'évêque d'Aix, ces dissensions élevées entre les champions les plus valeureux des combats sacrés. « Ils sont entrés, dit-il, dans ce champ de bataille spirituelle pour y briser la tête de l'ange d'impiété et consacrer leurs efforts à arracher à sa dent meurtrière la proie qu'elle dévore. Leur profession les distingue, sans doute, mais leurs vœux sont semblables, le terme de leur course est le même. Ils ont pour but d'édifier le clergé et le peuple par leurs enseignements et leurs exemples, et d'arracher du champ du Seigneur toutes les ronces de l'iniquité. Après avoir rempli un ministère aussi pieux, la récompense objet de leurs soupirs et de leur ambition, c'est, quand ils auront rompu les liens et déposé le fardeau de la chair, de trouver le juste Juge favorable, de le trouver empressé à les admettre en sa gloire. Combien donc doit être grande la concorde entre

les deux ordres, combien profonde la paix, combien ferme et indissoluble le lien de la charité! La perfection de leur état, la sainte résolution de leur salutaire entreprise, leur zèle à la poursuivre, leurs travaux et la fin de cette œuvre, tout, en un mot, l'indique. Et maintenant l'ennemi de tout bien a semé la désunion parmi eux; ils se livrent à de misérables différends; ils viennent en aide au démon; ils nourrissent l'incendie allumé par sa haine, en lui donnant pour aliment leurs paroles ou leurs actions ajoutées aux scandales déjà existants. Et, ce qui est plus amer, les hommes chargés plus particulièrement, dans les deux ordres, d'arrêter les ravages du feu, sont ceux qui ne craignent pas de l'activer témérairement (1). »

Ce langage énergique, Clément pouvait l'employer, non-seulement comme chef de l'Église universelle, mais comme ami tendrement dévoué des deux ordres. Nous avons déjà parlé de ses sentiments affectueux; qu'il nous soit permis d'en citer encore un témoignage. Un noble chevalier dégoûté du monde avait tourné ses regards vers l'état religieux. Incertain de son choix, il avait consulté le Pape pour savoir laquelle des deux religions méritait le plus sa confiance, et Clément lui avait répondu : « Nous n'avons de préférence ni pour l'une ni « pour l'autre. Toutes deux, fondées sur une même et « très-rigoureuse pauvreté, tendent à un même but, « croyons-nous, le salut des âmes. Si donc vous choi- « sissez soit celle-ci, soit celle-là, vous embrasserez « sûrement une vie austère, et vous entrerez, par la

(1) Wadding., *ad ann.* 1266.

« porte étroite, dans une terre où coulent des ruisseaux
« de miel, dans une terre plus spacieuse que toutes les
« autres... Liez donc votre vie de telle sorte à l'une
« d'elles, que vous ne vous éloigniez pas de l'autre par
« l'amour. Car le Frère Prêcheur qui n'aime point les
« les Frères Mineurs, est un homme digne d'exécration,
« et le Frère Mineur qui a de la haine ou du mépris
« pour l'ordre des Frères Prêcheurs, est également exé-
« crable et mérite d'être condamné (1). »

Quand un homme aussi affectionné que Clément aux deux ordres se lamentait des divisions élevées entre plusieurs de leurs membres, Bonaventure ne pouvait demeurer calme et indifférent, lui, l'homme de paix et de charité, dont la tendresse depuis dix ans avait calmé tant d'irritations et réchauffé tant de cœurs. Aussi regarda-t-il comme le principal objet du chapitre de Paris de rétablir l'harmonie entre les inquisiteurs. Sa sagesse, sa haute prudence, et surtout cette douceur à laquelle ses contemporains étaient impuissants à résister, parvinrent à tout concilier. Il sut fixer les intérêts de chacun, et faire prévaloir les intérêts sacrés et inaliénables de la sainte Église.

L'Inquisition, aux yeux de l'illustre général, était une barrière opposée aux égarements de l'esprit humain,

(1) Neutrum neutri præficimus, sed in una et arctissima paupertate fundatos ad unum tendere credimus, salutem scilicet animarum, et ideo sive hunc, sive illum elegeris, arctam vitam aggredieris, et per portam intrabis angustam ad terram mellifluam et præ cæteris spatiosam.... Sic uni conversatione adhæreas, ut amore ab altero non discedas. Frater enim Prædicator qui Minores non diligit, est execrabilis, et Frater Minor qui vel odit Prædicatorum ordinem, vel contemnit, est execrabilis et damnandus.

un rempart protecteur de la société catholique, un moyen puissant d'épargner aux peuples des guerres sanglantes et des troubles lamentables. Comme tous les personnages illustres de son temps, ou plutôt de toutes les époques, il considérait comme un devoir de l'Église et des sociétés de maintenir la foi par les moyens en leur pouvoir, par le glaive quand la douceur était sans succès, par les châtiments quand la persuasion était nulle. Les désordres occasionnés dans le midi de la France par les Albigeois faisaient envisager l'hérésie comme un crime de lèse-majesté divine et humaine, comme une révolte contre la société, dont les lois étaient essentiellement catholiques, et dès lors l'Inquisition n'eût pas existé qu'il eût fallu l'établir. Saint Louis l'adopta pour son royaume, et sa gloire n'en a pas souffert; saint Bonaventure vit ses frères en exercer les fonctions, il s'appliqua à les diriger en leur rappelant les règles de l'Église, son esprit de douceur et de charité; mais jamais il ne s'effraya de les voir occuper de tels emplois. Toutes les nations, au reste, ont eu leur inquisition, toutes ont poursuivi le crime, soit qu'il se manifestât par des actes, soit que, plus timide ou plus prudent, il se fît connaître à l'état de doctrine, et là où la justice a été assez vigilante pour étendre son action jusqu'aux principes du mal, les désordres ont été moins nombreux. Les hommes sages ont déploré en tout temps les fautes commises dans l'exercice de fonctions honorables et utiles, mais les ennemis de l'ordre, les ignorants et les esprits à idées courtes, ont pu seuls blâmer une institution ayant pour but l'extinction du mal et l'affermissement du bien.

Dans ce même chapitre de Paris il établit l'usage des thèses publiques, où les jeunes religieux étaient appelés à disputer sur un sujet donné. Il voulait, par ces exercices, les accoutumer à rendre facilement raison de leur foi, à parler en public avec plus d'assurance, et en même temps donner à leur supérieur le moyen de constater leurs progrès dans la science ecclésiastique. Cet usage a persévéré dans l'ordre Séraphique, et plusieurs autres ordres se sont empressés de l'adopter (1).

Clément IV avait reçu des plaintes contre plusieurs Frères Mineurs, et en avait fait part à Bonaventure, en l'avertissant d'employer toute son autorité pour mettre un terme au mal. Depuis dix ans le pieux général n'avait cessé de multiplier ses efforts pour arracher jusqu'au plus léger ferment de désordre ; sa charité s'était prodiguée en mille manières au soulagement de toutes les infirmités ; il avait relevé bien des courages affaiblis, redressé plus d'un esprit errant hors de la voie, apporté le remède à bien des maux ; mais il restait encore des abus. En plus d'un endroit, la règle souffrait des atteintes de religieux peu fervents ; d'autres manquaient de prudence et de respect pour les évêques dans l'exercice de leur ministère ; c'était le point principal signalé par le chef de l'Église. Le saint communiqua aux ministres provinciaux réunis à Paris ces réclamations d'un Pontife si tendrement affectionné à ses frères. Ensuite, par leur conseil, il adressa une circulaire à toutes les provinces de l'ordre, comme il l'avait fait déjà une fois. Sa lettre contient moins de reproches que la

(1) Du Boulay, *Hist. univ. Paris.*

première, mais elle est écrite avec le même esprit de zèle et de ferveur. Nous nous contenterons de la citer en l'abrégeant.

Il se plaint de la manière d'agir trop molle de certains supérieurs, et c'est là ce qui permet au désordre de lever la tête; puis des courses inutiles de plusieurs religieux, de leur importunité à demander, de leur empressement à élever des édifices trop somptueux. La ruine des âmes est la conséquence d'un tel luxe. D'autres ne craignent pas, dans leurs prédications, d'attaquer les prélats, ce que le saint n'a appris qu'avec un sentiment d'effroi. « J'ai en horreur profonde, dit-il, l'audace de certains religieux effrontés, qui, contre l'enseignement de notre père, s'élèvent, en prêchant à l'église, en présence des laïques, contre les prélats, blâment leurs actes, sèment de la sorte le scandale, les disputes et les haines, et provoquent la colère de Dieu et de ses ministres... » D'autres enfin interviennent dans les sépultures et les testaments, ce qui rend les frères odieux à tout le clergé séculier. La raison de ces divers abus, c'est que les règlements établis dans les chapitres généraux sont comptés pour rien. Les transgresseurs ne sont point punis comme ils le mériteraient; et ainsi, en méprisant les petites choses, on offense Dieu en de plus graves. L'affaiblissement de la discipline accroît l'insolence, on néglige les vertus intérieures, et, quand l'occasion se présente, on donne le scandale au dehors. Ainsi s'obscurcit la splendeur brillante d'un ordre, ainsi s'avilit la beauté ravissante de sa sainteté, ainsi se change en odeur pestilentielle le parfum de sa bonne renommée, ainsi le nom du Seigneur est blasphémé.

Arrivé là, le saint général sent son ardeur déborder. « O mon frère, s'écrie-t-il, de peur que le sang des âmes ne nous soit redemandé, non-seulement des âmes confiées à notre sollicitude, mais de toutes celles qui s'avancent dans les voies du salut au flambeau de notre saint ordre, j'ai cru devoir, dans cette lettre, exciter le zèle de votre charité par un commandement plus efficace. Je vous adjure donc, par l'effusion du sang de Jésus-Christ, par les stigmates de sa Passion, ces stigmates dont le corps sacré de notre père a porté avec tant d'éclat l'empreinte indubitable, je vous adjure de vous armer, comme un fidèle et prudent serviteur du Christ, de toute la force de votre cœur, de déployer toute la vigilance de votre âme, de vous embraser de toute la ferveur de votre esprit pour l'extirpation de semblables pestes. Et d'abord, excitez efficacement les frères soumis à votre autorité, à s'exercer avec ardeur à la sainte oraison. Poussez et forcez également les hommes atteints du mal et enclins à l'insolence à observer sans détour la règle qu'ils ont vouée ; n'ayez de considération pour personne ; arrachez et détruisez ; dissipez et dispersez. Enfermez les coupables ou chassez-les de l'assemblée sacrée de nos frères, selon que la charité et la justice le demandent, de peur qu'une pitié cruelle, en épargnant un membre gâté, ne laisse à la corruption le temps d'envahir de ses poisons la partie saine du corps... »

En ce même temps d'autres soins appelaient l'attention de l'homme de Dieu. L'Église en Orient voyait ses malheurs et ses tribulations s'accroître de jour en jour depuis le retour de saint Louis. Les Tartares envahissaient la Terre-Sainte ; en Égypte, Bibars, d'abord es-

clave, s'élevait par sa valeur aux plus hautes dignités, et parvenait enfin au rang suprême par l'assassinat. Une fois investi de l'autorité souveraine, il attaqua les Tartares et les repoussa ; puis il enleva aux Latins Laodicée, Césarée, Antioche, Safed, Tibériade, etc.; il porta ses ravages en Arménie et laissa partout des traces désolantes de son passage.

Au mois d'avril 1261, il vint mettre le siége devant Acre, où il échoua. Dans le même mois, ses troupes détruisirent le monastère de Bethléem ; l'église du mont Thabor fut renversée, celle de Nazareth également détruite. La terreur se répandit chez tous les pauvres chrétiens d'Orient; ils tournèrent leurs regards vers Rome, et implorèrent l'appui du vicaire de Jésus-Christ. Urbain IV commença l'œuvre de la croisade, mais il ne lui fut pas donné de voir le résultat de ses efforts.

En 1265, Bibars avait obtenu de nouveaux succès. Le château d'Arsouf tomba en son pouvoir; quatre-vingt-dix chevaliers de l'Hôpital furent pris ou tués; les autres, qui défendaient le château, au nombre de mille, furent conduits en captivité au Caire.

En Hongrie, on prêcha la croisade contre les Tartares qui menaçaient de tout envahir; on en prêchait une autre en même temps, dans ces contrées septentrionales, en faveur des chevaliers Teutoniques et des fidèles de Prusse, de Livonie et de Courlande.

En 1266, le sultan d'Égypte assiégea de nouveau la ville d'Acre. Après huit jours d'efforts inutiles, il attaqua le château de Saphet, dont il se rendit maître le 24 juin; mais, avant d'y entrer, il envoya sommer les habitants de choisir entre l'apostasie et la mort. Deux en-

fants de Bonaventure et de François d'Assise étaient au milieu de ce peuple infortuné; ils passèrent la nuit à exhorter tout le monde à la persévérance et au martyre, et le lendemain le sang des chrétiens coula comme un ruisseau sur le versant de la montagne; six cents avaient donné leur vie pour le Sauveur; l'on n'avait compté que huit apostats. Les deux religieux et le supérieur des Templiers périrent au milieu de la troupe sainte, mais après avoir passé par les supplices les plus atroces.

Quand le Pape Clément IV apprit ces glorieuses et lamentables nouvelles, son cœur paternel en fut profondément affecté. Il s'empressa d'écrire aux chrétiens de ces contrées malheureuses pour leur offrir des consolations et leur faire espérer un prochain secours. Il s'adressa en même temps aux princes et aux souverains de l'Europe afin de hâter la croisade. Mais les peuples ne se tournaient plus avec autant d'ardeur vers ces contrées témoins des miracles du Sauveur des hommes. Tant de malheurs avaient accompagné ces expéditions lointaines, tant de victimes avaient succombé depuis près de deux siècles, sous les coups d'ennemis toujours renaissants, que les cœurs s'étaient refroidis. Les dépenses avaient été énormes; il avait fallu consentir à des sacrifices onéreux, et ces sacrifices, il fallait les renouveler encore pour n'obtenir peut-être que des succès insignifiants, si même l'on n'allait pas au-devant de désastres, comme dans la guerre où le roi de France avait été prisonnier des infidèles. La charité était donc moins fervente pour ces sortes d'entreprises dans les divers États de la chrétienté, et les choses n'allaient pas aussi promptement que le vertueux chef de l'Église l'eût désiré et

que les besoins de nos frères d'Orient le demandaient.

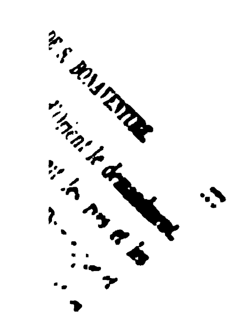
Cependant le zèle du Pape pressait les rois et les peuples. Il fit appel aux enfants de saint Dominique et de saint François en cette circonstance solennelle, et les chargea de prêcher la croisade. Bonaventure excita ses religieux à répondre aux intentions de Clément IV; il les envoya dans les villes où leur parole espérait encontrer un écho; il leur commanda de s'adresser aux faibles et aux grands, de réclamer tous les concours et tous les sacrifices, le sacrifice du sang et le sacrifice des biens terrestres. Le sang des martyrs de Saphet criait, et à leur tête se trouvaient deux Franciscains; les ruines de Bethléem, de Nazareth, du Thabor avaient une voix; cette voix se répandait en gémissements; elle venait de cette terre sacrée où s'accomplirent les mystères racontés avec tant d'amour par le grand docteur aux âmes fidèles, et comment son cœur n'eût-il pas été ému? D'ailleurs le bon et tendre Clément IV qui l'avait béni au jour où il lui permettait de demeurer étranger aux dignités de l'Église, avait parlé, il s'était remis aux Frères Mineurs du soin de l'œuvre de Dieu, comment ne pas consacrer tous ses efforts à en assurer le succès?

Le roi de France se distingua par son zèle en cette circonstance. Les tribulations de la première croisade n'avaient point affaibli son ardeur; il désirait, avant de quitter la terre, entreprendre encore quelque chose de grand et de difficile pour la gloire de Dieu; ses pensées se portaient vers la Terre-Sainte, et son amour pour ces lieux bénis s'enflammait et devenait plus intense chaque jour. Il diminua les dépenses de sa maison afin de pourvoir à la nouvelle guerre; mais il tenait secret son

fants de Bonaventure et de François d'Ass [illegible] r con-
milieu de ce peuple infortuné ; ils pass [illegible] r avant
exhorter tout le monde à la persévéra [illegible] ment un
et le lendemain le sang des chréti [illegible] cause de la
ruisseau sur le versant de la mon [illegible] ombien serait
donné leur vie pour le Sauv [illegible] ce aussi éminent.
que huit apostats. Les deux [illegible] prouver les desseins
Templiers périrent au m [illegible]
après avoir passé par le [illegible] ment pour le jour de l'An-

Quand le Pape Clé [illegible] trouvait le légat du Pape, qui
mentables nouvelle [illegible] sujet de cette réunion. Louis IX entra,
dément affecté. [illegible] mains la Sainte Couronne d'épines ; puis,
ces contrées r [illegible] tribune, il retraça, avec une éloquence en-
tions et leu [illegible] les malheurs de la Terre-Sainte, et se déclara
dressa en [illegible] nécessité, les [illegible] prendre la croix « pour venger les affronts
l'Europ [illegible] faits depuis si longtemps au Sauveur du monde, et pour
se to [illegible] enlever l'héritage des chrétiens, envahi par les infidèles,
tér [illegible] à cause de nos péchés. » Le légat du Pape prit ensuite
la parole. Après son discours, le roi s'avança et reçut de sa main la croix avec une grande dévotion ; ses trois fils, Philippe, Tristan et Pierre la reçurent de même. Son frère Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse ; Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne ; Robert, comte d'Artois, fils de celui qui avait péri à la Massoure ; Gui, comte de Flandre ; Jean, fils du comte de Bretagne ; Matthieu II de Montmorency marchèrent sur les traces du souverain, et se déclarèrent prêts à venger les injures du Seigneur.

Les prédications continuaient dans les divers États de l'Europe, et les religieux répondaient aux espérances du Souverain Pontife. La nation anglaise avait entendu la



'nal Ottobon, deux fils du roi s'étaient
'les seigneurs s'étaient rangés à leur
en Portugal les princes et les rois
ndard de la croix; tout se pré-
utre-mer.

enture, toujours occupé des in-
l'Église et toujours attentif à ceux
it un chapitre de l'ordre à Assise. Là,
l'avons dit, il exhorta à la dévotion envers
et prit des mesures pour la faire répandre parmi
chrétiens; il s'occupa de la réforme de quelques abus, qu'il n'avait pu déraciner entièrement depuis son élévation au pouvoir: mais un des objets les plus importants de ce chapitre fut la croisade. Le saint général parla des malheurs de la chrétienté, et il le fit avec cette onction pénétrante qui était le propre de tous ses discours. Il représenta les diverses calamités auxquelles la religion de Jésus-Christ était en proie, les désirs du chef de l'Église et sa confiance dans les Frères Mineurs pour une entreprise aussi importante. Il excita les ministres à prier ardemment et à toucher le Ciel par leurs supplications, puis à prêcher la croisade avec un zèle infatigable, et à la faire prêcher par des hommes choisis spécialement pour ce saint ministère.

L'expédition eut lieu: le roi de France, déjà malade, mit ordre à toutes les affaires de son royaume et pourvut à son avenir; puis il écrivit son testament, où il n'oublia point ses amis les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique, et alla s'embarquer pour l'Orient. Longtemps la flotte vogua incertaine : devait-on aller débarquer en Égypte, ou aborder de suite les côtes de

la Palestine, ou enfin rabattre sur Tunis? Le souverain de cette dernière contrée avait fait espérer sa conversion au christianisme; il semblait n'attendre que la présence des croisés pour se déclarer ouvertement. Le roi de France le crut, et il se décida à aborder en Afrique, avec la pensée si douce à sa charité, que ses conquêtes allaient commencer par des conversions, et qu'il lui serait facile de pousser ensuite son expédition plus loin vers l'Orient. Le sultan de Tunis tendait un piége aux croisés; il les accueillit les armes à la main, et, malgré des succès glorieux, nos pères reconnurent bien vite que des calamités marqueraient cette entreprise.

Bientôt les maladies se mirent dans le camp. Une des premières victimes fut le seigneur de Montmorency, un des ancêtres de cette maison illustre qu'on trouva toujours sur le chemin de l'honneur et du devoir. Les trois fils du roi furent atteints, et l'un d'eux, Tristan, mourut quelques jours après; un des légats du pape succomba également; enfin, le saint roi lui-même se sentit attaqué, et de suite il comprit toute la gravité de sa position. Le mal empira de jour en jour; le vingt-cinquième du mois d'août, on annonça que les derniers moments du monarque approchaient. « A cette annonce, dit un historien, le camp entier s'ébranle; bannerets, hommes d'armes, blessés, malades, tous accourent en tressaillant : un des côtés de la tente royale se relève, et Louis, soutenu par ses fidèles serviteurs, apparaît, revêtu d'un long cilice, une croix entre ses mains déjà livides, les yeux fixés vers un lit de cendres jeté à la hâte sur une terre desséchée. C'était la couche sur laquelle le pieux roi avait voulu mourir. Isabelle d'Aragon, Amicie d'Ar-

tois, la reine de Navarre, la comtesse de Poitiers, étouffent leurs sanglots; leurs nobles époux, les fils du monarque expirant, Pierre d'Alençon, les seigneurs, les aumôniers, les chapelains, les ambassadeurs impériaux de Michel Paléologue, forment, à genoux, un cercle autour du mourant, dont jamais la majesté ne brilla d'un éclat plus pur que sur ce trône de douleur, ayant pour sceptre un crucifix, pour diadème l'auréole du martyre, pour dais le ciel de Carthage, pour cour plénière une armée en pleurs, et pour royaume l'éternité. En proie aux plus horribles souffrances, aucune plainte, aucun regret, aucun murmure ne sort de sa bouche. On l'entend seulement répéter d'une voix éteinte : « O mon Dieu, ayez pitié de ce peuple qui m'a suivi sur ces rivages! ramenez-le en son pays, afin qu'il ne soit pas contraint de renier votre saint nom. » Puis, après avoir donné à Philippe, son fils, les préceptes les plus admirables de gouvernement et de vertu, il s'écria à plusieurs reprises : « Jérusalem ! Jérusalem! » Enfin il expira en prononçant ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint temple. »

Les malheurs ne finirent pas à la mort du roi. On contraignit les Sarrasins à demander la paix, et l'on se remit en mer pour gagner la Sicile avec une armée affaiblie et impuissante à tenter de nouvelles conquêtes. Une tempête vint ajouter aux désastres, quatre mille personnes y trouvèrent la mort. La maladie fit encore des victimes parmi les personnages les plus illustres de l'armée et de la cour, et quand Philippe III rentra à Paris, il était accompagné de cinq cercueils, contenant

les ossements du roi, son père, du comte de Nevers, son frère, du roi de Navarre, son beau-frère, de Jeanne d'Aragon, sa femme, et de l'enfant qu'elle mit au monde en mourant, à Cozence, en Calabre, et qui mourut même avant elle. Quelques jours après, on apporta à Saint-Denis le corps d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, mort à Cornero, en Toscane, au retour de la croisade. La comtesse Jeanne, sa femme, le suivit de près dans la tombe.

La douleur fut immense en Europe, et en France surtout, quand on apprit cette série de lamentables calamités; les pleurs coulèrent en tous lieux, et les quelques succès remportés par Édouard, fils aîné du roi d'Angleterre, qui avait débarqué en Palestine, ne furent point capables d'opposer un contre-poids à l'amertume et à la désolation des catholiques. Cependant nous n'avons point lu que des murmures se fussent élevés, soit contre les Papes auteurs de ces entreprises aventureuses, soit contre les prédicateurs dont le zèle avait armé tant de nobles hommes, maintenant victimes de leur dévouement. Loin de là, nous voyons les rois et les seigneurs, assemblés à Trapani, promettre avec serment de se trouver réunis au même port, trois ans plus tard, pour tenter une nouvelle expédition; nous verrons, au concile de Lyon, les chefs de l'Église parler encore en faveur de la croisade, et vingt ans plus tard, un ami de Bonaventure, son successeur dans la dignité de supérieur de ses frères, Jérôme d'Ascoli, devenu le pape Nicolas IV, s'adressera, avec un zèle toujours le même, à tous les souverains de l'Europe catholique, pour attirer leurs regards vers cet Orient, contrée de souvenirs tou-

chants et objet de l'ambition de toutes les âmes d'élite à cette époque.

Nous n'avons point ici à justifier les croisades, ni à montrer l'utilité de ces guerres saintes. D'autres l'ont fait avec succès, et nous partageons pleinement leur manière de voir. Les croisades sont à nos yeux un des plus beaux fleurons de la couronne catholique ; nous les appellerons volontiers des *luttes de géants*, des luttes où, au milieu des vices de la fragilité humaine, ont brillé les vertus les plus sublimes, des luttes où l'héroïsme des martyrs s'est allié au courage des guerriers, et les actes d'une miséricorde compatissante aux dévouements les plus admirables d'un sacrifice sans arrière-pensée (1).

Bonaventure associa ses larmes à celles du monde

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, une expédition vient de se terminer en Orient, et, comme si ces contrées étaient appelées à réveiller dans tous les siècles les nobles sentiments, jamais armée n'a fourni de plus beaux traits de valeur et de foi chrétienne, que l'armée française ; jamais, dans aucun temps, la nation n'a suivi avec un plus touchant intérêt ses enfants sur les plages étrangères. Mais, hélas ! les climats n'avaient pas changé. Six siècles après les croisades, malgré les soins empressés d'un gouvernement actif et prévoyant, malgré l'agilité de nos vapeurs, malgré les efforts d'une administration militaire intelligente et noblement dévouée, malgré les envois abondants de la charité et du patriotisme, les maladies et les privations ont consumé une multitude incroyable de nos soldats. Le fer des Russes a été moins cruel que les épidémies. Nous pourrions en dire autant de cette Afrique, tombeau de saint Louis, où, depuis vingt-cinq ans, nous versons nos trésors et notre sang. Nous engageons ceux qui ont coutume d'élever la voix contre les croisades, leur mauvaise organisation, leur imprévoyance, etc., à comparer ce qui s'est passé de nos jours, dans notre siècle de progrès, où rien de ce qui tient au bien-être matériel de la vie n'est oublié ; nous les engageons, disons-nous, à comparer les malheurs présents aux malheurs anciens, et à nous dire si le blâme ne devrait pas être distribué avec une réserve prudente.

les ossements du roi, son père, d… …nt Louis et les
son frère, du roi de Navarre, sor… …ne perdait pas seu-
d'Aragon, sa femme, et d… …de vigilance pour les
monde en mourant, à Cozer… perdait un ami dont la
même avant elle. Quel… …ont, en plus d'une circon-
Saint-Denis le corps… …ier le sincère attachement; il
de Toulouse, frère… …ssé à suivre ses conseils, à se con-
Toscane, au re… …ses lumières et à parcourir les voies
sa femme, l… de la perfection. Jamais cœurs ne s'étaient
La do… plus unanimes et mieux faits pour se com-
surtou… L'homme qui a élevé la Sainte-Chapelle en
lam… l'honneur des souffrances du Fils de Dieu, était digne
… de celui qui a écrit des pages si ineffables sur la Passion.
Il perdait un protecteur zélé de ses frères, le défenseur de son ordre, le père de ses enfants, la providence de leurs besoins. Et quand il considérait comment était tombé le Fort de Juda, celui dont l'épée était le rempart d'Israël, comment, malgré ses vertus héroïques et son zèle à purifier son armée, des calamités sans nombre avaient accompagné sa mort, sa douleur redoublait, et il se rappelait ces éloquentes paroles de saint Bernard, dans une occasion semblable; il se les appropriait, comme il avait coutume pour ses autres écrits :

« Hélas ! s'écriait le saint abbé après la croisade de Louis VII, hélas! combien a été grande la confusion des prêtres du Seigneur, qui avaient annoncé la paix, qui avaient prédit toutes sortes de biens! Nous avions dit: Vous aurez la paix; et la paix est loin de nous : nous avions promis le bonheur; et l'on ne voit que tumulte et désordre : de telle sorte que nous semblons avoir agi, dans cette occasion, avec imprudence et lé-

Et pourtant, en agissant ainsi, nous n'avions
hé à l'aventure; mais nous obéissions à vos
'adresse au Pape), ou plutôt aux ordres de
qui nous étaient intimés par vous. Com-
't-il que nous ayons jeûné, et qu'il n'ait
accorder un regard; que nous ayons
cœurs, et qu'il semble ne l'avoir point su?
..en de tout cela n'a détourné sa colère, mais sa main est encore appesantie sur nous. Voyez, en même temps, avec quelle patience il continue à entendre des voix sacriléges, et les blasphèmes des Égyptiens, qui lui imputent d'avoir conduit exprès ses enfants au désert pour les y faire périr! Les jugements de Dieu sont toujours équitables; qui pourrait en douter? Mais celui-ci présente un tel abîme, que je crois pouvoir proclamer bienheureux quiconque n'en aura pas pris occasion de scandale. » (*De Consider.*, l. II, c. 1.)

Nous ne suivrons pas, à travers les provinces de l'Italie éplorée et de la France en larmes, le convoi funèbre et en même temps glorieux de Louis IX; notre sujet nous rappelle à Assise, où nous avons laissé notre saint après le chapitre de 1269. Assise offrait à Bonaventure les souvenirs les plus chers; c'était pour lui la terre bénie et privilégiée, la véritable terre de promission, où l'âme s'enivrait au parfum délectable des vertus de François, où le cœur se préparait et s'animait aux grandes choses, à la pensée des merveilles dont ce lieu avait été témoin. C'est en présence du tombeau du glorieux patriarche qu'il se plaisait à méditer sur les devoirs de sa charge, et qu'il s'affermissait dans la résolution de sacrifier son repos et sa vie à la

sanctification de ses enfants. Les jours passaient vite dans ce sanctuaire céleste, et le saint, au milieu des consolations divines, y demeurait volontiers étranger à la terre.

Mais d'autres soins réclamaient son attention, et il allait être appelé à reprendre la plume pour défendre encore une fois les pauvres du Seigneur. Leurs ennemis se taisaient, et les querelles universitaires semblaient éteintes depuis les ordonnances si fermes d'Alexandre IV; cependant le feu couvait toujours sous la cendre, et de temps à autre il en jaillissait quelque étincelle. La gloire resplendissante attachée au front de Thomas d'Aquin; l'auréole brillante de savoir et de vertu, qui couronnait le général des Frères Mineurs; la voix des Papes qui avait proclamé leurs mérites en les appelant aux dignités de l'Église et en admettant le refus de leur modestie; la confiance de l'Église et des princes de la terre en ces deux personnages illustres; la renommée de plusieurs autres docteurs célèbres des deux ordres, renommée dont l'éclat rejaillissait sur l'Université de Paris, tout fut inutile; il y a des cœurs dont la haine ulcérée ne cède à aucune considération. Un nouvel orage se forma contre les ordres mendiants, orage moins considérable que le premier, mais pourtant assez grave pour attirer l'attention de Bonaventure.

L'auteur de cet orage fut Girard d'Abbeville, docteur de Paris. Ennemi des frères mendiants, il partageait contre eux les préjugés de Guillaume de Saint-Amour, et il ne craignit pas de les réveiller dans un libelle anonyme, au moment où ces religieux s'employaient avec le plus de zèle à prêcher la croisade, et donnaient le moins de prise à de semblables attaques. C'étaient tou-

jours les mêmes subtilités, les raisons vaines et sans appui d'autrefois. Girard exaltait la fuite de la persécution et de la mort, comme un acte propre des parfaits et des saints. L'abstinence et le jeûne, au contraire, étaient à ses yeux des pratiques convenables seulement aux faibles et aux imparfaits, parce que ce sont des remèdes contre les maladies spirituelles. Il relevait comme plus louable l'état de ceux qui possédaient des biens, et ravalait l'état des pauvres volontaires jusqu'au rang d'une vie basse et dangereuse. Enfin il s'efforçait d'attaquer et d'avilir par des subtilités malignes, où il paraissait quelquefois se contredire, la pauvreté et l'humilité des religieux mendiants (1).

Saint Bonaventure voulut en finir d'un coup avec ce fabricateur de mensonges, dont la fourberie, cachée sous l'enveloppe d'une piété apparente, pouvait devenir un grave danger pour les âmes. Il entreprit de le suivre pas à pas, de mettre à découvert, à l'aide d'une argumentation vigoureuse, la vanité de ses sophismes. Mais en même temps, comme la clémence divine peut convertir l'ennemi de ses frères, il les excite à supplier Jésus-Christ en sa faveur, afin qu'il daigne faire entendre à son oreille la vertu de sa voix, faire briller à ses yeux la lumière de sa sagesse, effrayer son audace, abaisser son orgueil, rechercher, corriger et ramener dans les droits sentiers, cet homme victime de l'erreur. Si donc il le poursuit, ce n'est point avec l'amertume d'un cœur haineux, mais avec la charité brûlante d'une âme calme et tranquille (2).

Ensuite le saint docteur entra dans son sujet, qu'il

(1) *Hist. de l'Église gallic.*, t. XII, p. 125.
(2) *Apolog. paup.* Prolog.

divise en trois parties, dont chacune est sous-divisée en quatre chapitres. Il prend corps à corps chacun des arguments de son adversaire, il les renverse avec une force de raisons irréfutables, avec une abondance de doctrine digne de son savoir et de sa haute réputation; il les réduit au néant, en établissant à leur place la vérité, sans s'écarter ni à droite ni à gauche. Nous ne suivrons pas l'illustre défenseur des ordres religieux dans ce long et lumineux travail (1). L'*Apologie des pauvres*, entreprise par le plus éminent des pauvres de cette époque, les a vengés dignement des injures de leurs ennemis, et a mis fin à cette nouvelle tentative de l'orgueil humilié. Bonaventure avait commencé son œuvre avec des pensées de miséricorde, il la termine de même. « Que le persécuteur des pauvres, dit-il, mette donc un terme à ses calomnies pleines de malignité et à ses paroles de médisance, de peur que, surpassant Balaam en malice, sa malédiction ne s'étende à ceux que le Seigneur a bénis, et qu'en perdant la bénédiction promise d'en haut, il n'encoure la malédiction éternelle. Si cependant il refuse de s'arrêter, alors que le vrai pauvre s'écrie : *Seigneur mon Dieu, secourez-moi, sauvez-moi à cause de votre miséricorde*. Qu'il continue la prière du prophète, et conclue à la fin avec lui par ces paroles : *Ma bouche rendra grâces au Seigneur de toutes ses forces, et je le louerai au milieu de la multitude des peuples; parce qu'il s'est tenu à la droite du pauvre, pour sauver mon âme de ceux qui la persécutent* (2). »

(1) L'*Apologie des pauvres* fera partie des Opuscules théologiques de saint Bonaventure dont nous préparons une traduction.

(2) Ps. CVIII, 31.

Le pieux général remettait ainsi sa cause à celui dont la Providence a pris le pauvre et l'orphelin sous sa protection. Il ne lui fit pas défaut; mais sa vengeance fut terrible contre l'ennemi de ses serviteurs dévoués. Girard ne fut touché ni des raisons, ni de la tendre charité de Bonaventure, et les Frères Mineurs continuèrent, dans sa pensée, à être ce que son esprit, troublé par la haine et l'orgueil, les avait vus. Une maladie horrible, la lèpre lui fit sentir ses atteintes et le consuma; la paralysie vint s'y joindre, et l'infortuné mourut dans les douleurs les plus atroces. Son livre n'eut pas un meilleur sort; il fut condamné au feu et brûlé en la ville de Parme.

Durant plusieurs années l'ordre Séraphique ne fut plus troublé par ces querelles du dehors; il put vaquer sans crainte aux divers ministères dont l'Église le chargeait avec une confiance sans bornes, travailler à étendre le royaume du Seigneur, et faire bénir son nom dans la paix et la ferveur.

CHAPITRE XXII

MORT DE QUELQUES PERSONNAGES ILLUSTRES DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE. — VACANCE DU SAINT-SIÉGE. — ÉLECTION DE GRÉGOIRE X. — SECOND CHAPITRE DE PISE. — SAINT BONAVENTURE EST NOMMÉ CARDINAL.

Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio: sed supra candelabrum, ut qui ingrediuntur lumen videant.
(Luc, xi, 33.)

Nul n'allume une lampe pour la mettre dans un lieu caché ou sous le boisseau; mais on la place sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient sa lumière.

L'ordre Séraphique, si l'on en excepte quelques dérangements partiels, marchait dans la ferveur et la fidélité sous la direction de saint Bonaventure. Les frères édifiaient le monde par leurs vertus; ils le sanctifiaient par leurs exemples, et réduisaient l'envie au silence. Le pieux supérieur, toujours vigilant et dévoré du zèle de la justice, étendait son action paternelle sur sa famille bien-aimée, sans se laisser abattre par des fatigues sans cesse renaissantes. Son plus doux repos était de pouvoir contempler cette multitude presque innombrable de religieux, appliqués aux ministères les plus divers dans

toutes les parties du monde, et travaillant avec persévérance à l'œuvre de Dieu, sans une pensée pour la terre. Il en avait coûté bien des peines au vertueux général pour atteindre un résultat semblable ; mais aussi il n'avait jamais ambitionné d'autre récompense en cette vie. François d'Assise vivait dans ses enfants, son disciple et son successeur avait trouvé le comble de ses désirs.

Cependant ces joies n'étaient pas sans mélange pour l'âme aimante de Bonaventure. En cette année 1270, où il avait pleuré Louis IX, un autre souverain, protecteur et ami des Franciscains, Béla, roi de Hongrie et frère de sainte Élisabeth, avait terminé une vie illustrée par de longs combats contre les Tartares. Plusieurs autres nobles personnages étaient morts également. Cette année était vraiment funeste (1), mais pour les Frères Mineurs surtout, car, dès les premiers jours, Rufin, un des compagnons les plus chers de saint François, s'endormait dans le Seigneur, et bientôt il était suivi de vingt autres religieux, dont les vertus et souvent les miracles consolaient les cœurs en diverses contrées, et faisaient bénir l'ordre (2).

Sans doute, ces hommes vénérables étaient dignes d'envie ; ils échangeaient les amertumes de l'exil contre les joies et les félicités de la patrie bienheureuse ; mais le monde avait besoin de leurs saints exemples. Ils étaient des colonnes brillantes de beauté dans la maison du Seigneur, des arbres chargés de fleurs et de fruits dans

(1) Funestus plane hic fuit annus insignium virorum morte. (Raynald., *ad ann.* 1270.)

(2) Wadding., *ad ann.* 1270.

le jardin du Père de famille; l'illustre général ne pouvait les voir quitter la vie sans en ressentir une douleur profonde, sans gémir sur lui-même et sur ses frères. D'ailleurs il aimait plusieurs d'entre eux comme des pères, dont il avait expérimenté la sagesse et l'habileté, il chérissait les autres comme des disciples fidèles, dont le zèle à suivre ses enseignements était pour lui une consolation pleine de douceur.

L'année suivante, d'autres morts venaient encore attrister l'ordre. Léon, l'un des premiers enfants de François, l'un des plus zélés religieux de son temps, s'en allait recevoir la récompense de ses mérites. Le bienheureux Gui de Sienne, son compagnon, après avoir été divinement instruit de sa gloire, prédisait sa propre mort et se hâtait de rejoindre celui qu'il avait aimé. Le bienheureux Jean de Pinna et Jean de Lobedeau terminaient également une vie de pénitence et de sacrifices. Enfin Jean de La Rochelle, le maître de Bonaventure, après Alexandre de Halès, homme illustre entre tous par sa science et sa piété (1), mourait à son tour, laissant à ses disciples une mémoire vénérée et bénie. Notre saint pleura ces nobles personnages de son ordre. Il leur donna les regrets les plus sincères, et il aima à les considérer désormais comme autant de protecteurs dont les vœux et les supplications l'aideraient encore dans l'exercice de son laborieux ministère.

Cependant l'ordre prospérait, comme nous l'avons dit, il se dilatait et embrassait le monde entier dans les

(1) Vir cumprimis pius, et inter doctissimos ævi sui homines reputatus. (Wadd., *ad ann.* 1271.)

étreintes de sa charité. Les maisons se multipliaient, et, avec elles, la bénédiction du Ciel sur les contrées assez heureuses pour les posséder. Là surtout où le danger semble plus imminent, là où les combats de la science ou du zèle réclame plus de dévouement et d'activité, là où la nature a plus à souffrir, les frères se sentent comme entraînés par une vocation irrésistible. Les missions infidèles voient chaque jour arriver quelque nouveau missionnaire. Les distances ne sont comptées pour rien, les difficultés des chemins, l'ignorance de la langue, la perspective de privations sans nombre, la pensée d'une mort cruelle et de tourments atroces, tout cela ne sert qu'à enflammer l'ardeur de la charité. Les montagnes semblent s'incliner, les fleuves s'ouvrir, les chemins se tracer sous les pas de ces hommes emportés par le souffle divin. Ils sont dans les camps des croisés pour encourager à la bravoure et appeler les bénédictions du Dieu des armées sur les combattants. Ils sont chez les Grecs, et là ce n'est plus seulement la charité, la science aussi doit exercer son rôle, faire appel à tous ses moyens. Depuis Grégoire IX jusqu'au second concile de Lyon, les contrées schismatiques sont le champ de bataille des Frères Mineurs, ils s'y succèdent sans interruption avec une patience inaltérable, mais surtout aux jours de Bonaventure. Sa charité veut arracher au schisme les malheureux enfants de Photius; pour cela il s'unit aux Papes, dont le zèle est également infatigable; il s'unit à saint Louis, dont le rêve fut de conquérir des contrées à Jésus-Christ, plutôt que de remporter des victoires. Il envoie ses frères les plus illustres; à chaque demande des Souverains Pontifes, il répond en offrant l'élite de

ses sujets, des hommes qui lui succèderont dans la charge de supérieur général, des hommes qui monteront aux dignités suprêmes de l'Église. Si maintenant vous passez de ces luttes avec le schisme et l'infidélité à des combats moins brillants en apparence, mais en réalité aussi glorieux, vous trouverez les pauvres frères dans les hôpitaux occupés à prodiguer leurs soins aux malades, à consoler leurs ennuis, à leur inspirer de saintes pensées; vous les trouverez auprès des lépreux, aussi insouciants pour eux-mêmes que prodigues d'amour envers les infortunés en proie à la souffrance, et avec eux vous trouverez Bonaventure, l'auteur de tant d'écrits sublimes, et vous verrez sa main aussi habile à panser des plaies immondes qu'à écrire l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, les *Commentaires sur le Maître des Sentences*, les *Explications des Livres saints* et cette foule d'ouvrages où il nous a révélé les trésors de son intelligence et de son amour. Il ne craint pas de descendre en allant jusqu'aux infortunées victimes de la souffrance; rien ne lui est cher comme l'office de Frère Mineur, nul emploi ne lui sourit comme le service des lépreux et des malades. Plus la mort lui ravit de saints frères, plus il regarde comme un devoir de multiplier les exemples de charité, d'enseigner aux jeunes religieux par quelles voies l'homme arrive à la perfection.

Telle était donc la famille Séraphique sous la direction de cet homme habile et consommé en tout genre de vertus. Admiré du monde entier, vénéré comme un saint, aimé de tous ceux qui l'approchaient, lui seul semblait ignorer son mérite et ne pensait qu'à s'ensevelir dans les profondeurs de son humilité. Cependant il

ne négligeait aucune occasion de servir l'Église, et le sentiment de son indignité ne l'empêchait point d'émettre son avis dans les circonstances les plus solennelles. Nous en avons un exemple mémorable qui nous montre quelle influence sa sagesse et sa réputation avaient sur les esprits.

Depuis près de trois ans le Saint-Siége était vacant. Les cardinaux, réunis à Viterbe, ne pouvaient s'entendre sur le choix du successeur de Clément IV. L'Église souffrait d'un si long retard, le peuple de Viterbe menaçait de se porter à des violences. Le roi Philippe le Hardi, à son retour de la croisade, passa par cette ville, accompagné de son oncle le roi de Sicile. Après avoir salué les cardinaux et leur avoir donné le baiser de paix, il les exhorta à mettre un terme à la viduité de l'Église, et à combler la longue attente de l'Europe catholique. Ils finirent donc par s'en remettre à six d'entre eux de l'élection d'un Pape. Saint Bonaventure, alors à Viterbe, conseilla aux délégués du sacré collége de porter leurs voix sur Thébald de Visconti, archidiacre de Liége, dont ils connaissaient le rare mérite. Les cardinaux se rendirent à l'avis du saint, et le pieux archidiacre fut élu à l'unanimité.

Thébald s'était, dès sa jeunesse, adonné à l'étude et à la pratique de toutes les vertus. Attiré par la réputation de sainteté du cardinal Jacques de Pécoraria, évêque de Préneste, il se mit humblement à son service, et le suivit dans sa légation en France. Là, il devint chanoine de Lyon, et ensuite archidiacre de Liége. Il refusa l'évêché de Plaisance, sa patrie, plus heureux de servir Dieu dans un rang secondaire que dans les di-

gnités. Saint Louis l'honora de son estime et de son amitié. Le cardinal Ottoboni se l'attacha dans sa légation en Angleterre, à cause de son amour pour la paix et de son zèle à l'établir; puis, quand le temps de la croisade fut venu, honteux de témoigner moins de courage que les laïques, il partit pour l'Orient, où son arrivée combla de joie le prince Édouard d'Angleterre et tous les chrétiens, et produisit des fruits de paix entre les fidèles.

Il était à Saint-Jean-d'Acre quand les envoyés du sacré collége lui apportèrent la nouvelle de son élection à la dignité de Pontife suprême. Le pieux archidiacre demeura étonné et interdit. Il se demanda comment les princes de l'Église avaient abaissé leurs regards sur un pauvre prêtre pour l'élever à une telle dignité; c'était pour lui une énigme inexplicable. Cependant la vue des malheurs de l'Église, longtemps privée de pasteur, les calamités de la Terre-Sainte, les espérances que les nations infidèles de Tartarie donnaient de se convertir à la foi, l'action visible de la Providence dans le choix si extraordinairement accompli de sa personne, tout concourut à lui faire reconnaître les desseins du Ciel sur son serviteur. Il se soumit humblement au fardeau, et ne songea plus qu'à se diriger vers l'Italie. Avant son départ, il parla au peuple de Saint-Jean-d'Acre pour lui faire ses adieux et lui donner des espérances. Ses regards se portèrent sur cette Terre-Sainte si cruellement ravagée par les ennemis du nom chrétien; sur ces sanctuaires vénérés de Nazareth, de Bethléem, et de tant d'autres lieux où les fidèles ne pouvaient plus aller prier; sur cette Jérusalem, objet d'ambition de tous les

cœurs généreux au moyen âge. Maintenant elle était captive et sans gloire ; elle était profanée par la présence impure des sectateurs de Mahomet ; les blasphèmes avaient remplacé les chants divins ; les nations insultaient le Dieu des chrétiens, et la croix avait cessé d'être l'étendard du Calvaire. Le saint Pape sentit son âme s'émouvoir et se fendre à ces pensées lamentables, et, dans le transport de son amour, il s'écria : *Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli. Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi, si je ne mets Jérusalem au commencement de toutes mes joies* (1). Des larmes mêlées d'allégresse accueillirent ces paroles prophétiques, l'espérance régna dans tous les cœurs, et les vœux les plus ardents s'élevèrent vers le Ciel pour en hâter l'accomplissement.

Le nouveau Pape, qui avait pris le nom de Grégoire X, s'embarqua sans retard, malgré la mauvaise saison. Arrivé en Italie, le 1er janvier 1272, il fut reçu au milieu des cris de joie des populations accourues sur son passage. La ville de Rome envoya une ambassade solennelle pour l'inviter à faire son entrée dans ses murs ; mais, craignant en cette ville d'être distrait de ses premières pensées, il alla droit à Viterbe, où résidaient les cardinaux, et ses soins uniques, pendant plusieurs jours, furent la Terre-Sainte. Il engagea les villes de Pise, Gênes, Marseille et Venise à faire partir chacune trois galères armées, et offrit immédiatement neuf mille onces d'or pour les frais de la guerre.

Il se tourna ensuite vers la France, et écrivit au fils

(1) Ps. CXXXVI, 6.

de saint Louis pour lui rappeler la gloire et le zèle de son père. Sa parole ébranla Philippe III; il serait parti de suite pour la guerre, si le Pape ne l'eût prié d'attendre que les préparatifs de l'expédition fussent achevés.

Constantinople aussi attirait ses regards. L'empereur Paléologue donnait des espérances d'une réconciliation sincère avec l'Église. En apprenant l'élection de Grégoire X au souverain pontificat, il avait manifesté la joie la plus vive, et s'était plaint avec affection à lui-même qu'il n'eût point dirigé sa marche vers la capitale de l'Orient, où tout le monde eût été heureux de lui rendre les honneurs dus à son rang suprême. Il fallait donc profiter des dispositions de l'empereur, et hâter une union si longtemps désirée, si longtemps sollicitée par la charité des Papes. Grégoire eut un entretien avec saint Bonaventure, dont il connaissait le zèle et les lumières. Il lui fit part de ses espérances, et lui demanda des hommes capables, par leurs vertus et leur savoir, de seconder ses desseins. Jamais ouverture ne fut plus agréable à l'illustre supérieur. Heureux de servir l'Église dans une affaire aussi solennelle, il jeta les yeux sur Jérôme d'Ascoli, Buonagrazia, et deux autres religieux éminents, et les envoya rejoindre les autres frères qui, depuis plusieurs années, travaillaient dans le même but en Orient. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette nouvelle et décisive ambassade. Nous dirons seulement que si les Grecs se rapprochèrent de l'Église dans le concile de Lyon, on doit en renvoyer l'honneur au zèle des Franciscains et à la tendre sollicitude des Pontifes romains.

Pendant cette même année 1272, Bonaventure tint pour la seconde fois le Chapitre général de son ordre à Pise. Ces assemblées étaient pour lui un temps de repos; réuni à ses frères, occupé des besoins de tous ses enfants, il trouvait le fardeau moins lourd, quand il lui était donné d'entendre les observations des anciens et des sages de la grande famille, de recevoir les conseils de leur expérience, de connaître les progrès spirituels des diverses maisons et les œuvres de salut accomplies en faveur des âmes. En ce Chapitre, il fit une ordonnance bien digne d'un saint embrasé des ardeurs de la divine charité. Les Frères Mineurs étaient nombreux comme les étoiles du firmament; chaque jour voyait leur multitude s'accroître, tant leur vertu impressionnait fortement les cœurs. Mais ces transfuges du siècle, ces apôtres du renoncement aux biens et aux félicités de la terre, laissaient dans le monde des parents tendrement chéris, dont la vieillesse s'écoulait loin d'eux et se terminait privée des consolations de leur amour. Sans doute le Ciel récompensait les sacrifices auxquels ils se prêtaient généreusement, et chaque jour les pénitences et les prières du cloître appelaient sur eux d'ineffables bénédictions; mais la règle n'avait statué que la perfection du renoncement. Il appartenait à l'âme tendre et compatissante du vertueux supérieur d'établir un lien de pieuse union et de douce reconnaissance entre l'ordre et les familles dont les membres avaient accru sa prospérité. Il arrêta que tous les ans, avant le premier dimanche de l'Avent, un service solennel serait célébré dans toutes les maisons des Frères pour le repos de l'âme de leurs parents morts. Cette ordonnance est demeurée en vigueur

dans l'ordre Séraphique (1), et les siècles n'ont changé en rien une institution si conforme aux vœux de la piété et aux exigences de l'amour filial.

Dans ce même Chapitre il eut aussi un souvenir pour son noble et illustre ami, Louis IX, dont la chrétienté déplorait toujours la mort. L'ordre de Saint-François n'avait pas eu de protecteur plus ardent. Bonaventure s'adressa à Grégoire X, et obtint de lui la permission de célébrer solennellement, le 25 du mois d'août, l'anniversaire de la mort du saint roi. Puis il fit connaître à ses frères ses désirs et sa volonté à cet égard, et les exhorta à honorer dignement un homme tombé victime de son dévouement aux intérêts les plus chers de l'Église. C'était un premier pas vers la canonisation du monarque. Le Ciel, au reste, par des miracles de chaque jour, semblait approuver cette démarche de la reconnaissance et de l'amitié; tout annonçait que bientôt le monde catholique compterait un saint de plus sur ses autels. Grégoire X avait, lui aussi, éprouvé les bienfaits de Louis IX, il avait été le témoin et l'admirateur de ses vertus héroïques, il connaissait les prodiges opérés à son tombeau. Il fut donc heureux de répondre aux vœux du général des Franciscains, et le jour même où il faisait son entrée triomphante dans Rome, assisté du roi de Sicile, fut choisi pour accomplir envers le saint roi ce pieux devoir de justice et d'amour.

Quelques mois plus tard, Bonaventure eut à régler une affaire de peu d'importance, il est vrai, mais qui nous montre quel prix il attachait à conserver en tous lieux et

(1) Adhuc viridem observantiam retinet. (Wadding., *ad ann.* 1272.)

avec tout le monde cette paix tant préconisée par François d'Assise. Quelques contestations s'étaient élevées entre les chanoines de Sainte-Marie de Blois et les Frères Mineurs ; le provincial de Touraine était intervenu, et avait arrangé les choses en abandonnant aux chanoines certains biens qui faisaient l'objet du litige. Bonaventure en fut informé, et sans retard il écrivit pour rassurer les chanoines et confirmer la cession déjà faite par le provincial. « J'ai désiré avec un ardent désir, dit-il dans sa lettre, et je désire présentement voir disparaître, autant qu'il est possible dans le Seigneur, toutes les causes de troubles qui ont semblé vous porter à vous plaindre jusqu'à ce jour de nos frères de Blois; je désire que ces mêmes frères vous soient soumis en toute humilité, selon qu'il convient ; et comme autrefois ils vous étaient unis par les liens de l'amitié et du dévouement, je désire également que la charité fraternelle se conserve entre vous sans la plus légère altération, ainsi que cette paix du Christ qui surpasse tout sentiment.... Croyez bien que nous vous considérons comme nos pères dans le Seigneur, comme nos amis et nos seigneurs, et que nous désirons conserver en tout temps la paix avec vous. »

Quand l'homme s'humilie sincèrement et noblement, comme savait le faire le supérieur franciscain, la paix, le plus doux des trésors du Ciel à la terre, se conserve et persévère ; si quelque nuage vient obscurcir sa douce sérénité, il se dissipe bien vite. Ainsi en fut-il en cette occasion. Les chanoines n'avaient plus rien à redouter, ils continuèrent à se montrer bienveillants pour les Frères Mineurs.

Mais au milieu de ces occupations consolantes, Bona-

venture fut troublé par un bruit qui jeta l'alarme en son âme. Le Pape avait reconnu son aptitude aux affaires, sa dextérité à conduire les choses difficiles, sa rare prudence en toute circonstance; il savait avec quelle sagesse et quelle persévérance il avait dirigé ses frères dans les voies de la perfection et les emplois les plus importants; et il songeait à l'élever à la dignité de prince de l'Église afin de l'avoir en tout temps auprès de sa personne, et de profiter de son habileté pour le bien général. Les cardinaux regardaient comme un insigne honneur de compter dans leurs rangs un personnage aussi distingué, et ils encourageaient le projet de Grégoire X. A peine instruit de ce qui se préparait, le saint prit la fuite, espérant par là échapper à des honneurs dont il se croyait souverainement indigne, et dont il redoutait les graves et imposantes obligations. Il vint se cacher à Paris, où il avait passé bien des années, occupé à enseigner la théologie et à composer ses magnifiques ouvrages de piété. Pendant quelques mois, il put se croire oublié, et, dans le silence de la solitude, il expliqua les mystères cachés dans le premier chapitre de la *Genèse*. Il semblait revenu aux plus beaux jours de son enseignement; son âme débordait d'amour, son génie s'élevait à des sublimités ineffables; il ravissait ses auditeurs dans ces entretiens dont nous avons rendu compte plus haut; jamais il ne s'était cru plus éloigné des dignités de la terre.

Mais Grégoire avait arrêté irrévocablement en son esprit de ne pas laisser un tel homme enseveli dans l'obscurité d'un cloître. Il comprenait trop quels services l'Église pouvait tirer de son habileté, pour accéder aux désirs de son humilité. Vers la fête de la Pentecôte 1273,

il lui annonça qu'il l'élevait à la dignité de Cardinal et le nommait Évêque d'Albane, qu'il eût à partir sans retard et sans prétexter de motif. « Depuis le jour de « notre exaltation, dit le Pape, tous nos soins et tous les « mouvements de notre cœur se portent à rendre la « paix et la sérénité à l'Église, que nous voyons, avec la « plus vive douleur, battue de la tempête. Tous nos gé- « missements et tous nos vœux vont à demander à son « céleste Époux de rassembler les pierres de Sion, de les « embellir, de les ranger avec ordre, de relever ses « murs, de les fonder dans la justice, et d'en écarter à « jamais la calomnie et ses noirceurs, la crainte et ses « alarmes... De là, aussi touché de l'excellence qu'ef- « frayé du poids de notre ministère, nous ne cessons « de conjurer nuit et jour le Dieu dont les intérêts seuls « nous animent, d'ouvrir les yeux de notre entende- « ment, de nous éclairer de ses lumières, pour ne « confier sa cause qu'à de dignes mains, et n'associer « dans nos fonctions, par le cardinalat, que des « hommes dont la vie pure et innocente soit pour tout « son peuple comme la lumière placée sur la mon- « tagne, et pour nous un gage assuré de ses miséri- « cordes; des hommes dont la doctrine et les connais- « sances puissent éclairer nos doutes et rassurer nos « pas.... C'est pourquoi, après de longues et mûres dé- « libérations faites à votre sujet, avec nos frères, et en « considération des rares vertus qui nous font connaître « en partie les rares richesses dont le Ciel a orné votre « âme, nous avons cru devoir vous élever au cardi- « nalat et à l'évêché d'Albane.... vous enjoignant, par « ces présentes, d'acquiescer, en toute humilité et sou-

« mission, à l'ordre qui vous appelle, et de vous rendre
« auprès de nous, sans vous permettre ni excuse ni
« retard. »

Telle était la volonté formelle du Pape. Sa fermeté bien connue ôtait au pieux général l'espoir de le fléchir comme autrefois Clément IV; il dut se résigner en gémissant, et accepter un fardeau qu'il regardait comme bien au-dessus de ses forces. Ce fut pour lui un moment d'angoisse profonde et de frayeur extrême; il pleura et se prosterna devant le Dieu consolateur des affligés pour lui demander d'accroître ses forces, ses lumières et sa sagesse; puis il assembla ses nombreux enfants de la maison de Paris, afin de leur communiquer les ordres du Souverain Pontife.

Ce fut un moment solennel et un spectacle touchant. Le pieux supérieur, en proie à la douleur, semblait implorer la pitié, les pieux religieux versaient des larmes. Dans cette élévation, ils considéraient la perte d'un père tendrement chéri, d'un docteur profondément révéré, d'un maître consommé en expérience. Tous se demandaient quand l'ordre rencontrerait un guide semblable, quand il leur serait donné de revoir à leur tête un nouveau François d'Assise, et ils déploraient, comme une calamité, ces honneurs imposés au mérite de leur bien-aimé supérieur. Ils le conjurèrent de ne point les abandonner, et d'être leur père sous la pourpre, comme il l'avait été jusqu'à ce jour sous l'humble et pauvre habit de Frère Mineur.

Il en fallait moins pour émouvoir un cœur aussi sensible; Bonaventure consentit à garder sa place de supérieur général. Du reste, cette résolution se trouvait

conforme au désir du Pape, qui ne voulait pas, en s'adjoignant cet homme habile, priver la pieuse famille de ses soins paternels. Il partit ensuite le cœur plein d'amertume, et se dirigea vers l'Italie. Dans chacune des maisons de l'ordre placées sur sa route il reçut les mêmes témoignages d'affection, et partout il donna des exemples d'humilité profonde. Plus il était élevé, plus il estimait nécessaire et pressant de s'abaisser. On le voyait descendre aux emplois du dernier des religieux avec la même ferveur qu'aux jours de son noviciat; rien ne semblait au-dessous de lui, et plus le terme approchait, plus il avait hâte de remplir encore une fois l'office de Frère Mineur; il ne croyait pouvoir assez s'humilier ni assez racheter par des actes d'abnégation ces honneurs à ses yeux si intempestifs. Ses enfants en étaient témoins; ils lui compatissaient du fond du cœur, et comprenaient d'autant mieux combien irréparable était la perte d'un tel homme.

Cependant Grégoire X avait fait partir deux nonces chargés de lui remettre le chapeau de cardinal. Ils le rencontrèrent dans le petit couvent de Migel, près de Florence. Le saint était alors occupé à laver la vaisselle, suivant l'usage de la communauté; il ne voulut point interrompre son emploi pour recevoir les députés; mais il se contenta de faire suspendre le chapeau à un arbre du jardin qu'il montra. Quand il eut terminé, il rassembla ses frères, et leur dit en gémissant: « J'ai rempli l'office de Frère Mineur; je vais faire l'épreuve d'un emploi bien autrement difficile. Croyez-moi, mes frères, le premier est plus salutaire et plus sûr. Les grands honneurs sont des charges bien dangereuses. » Puis il

alla trouver les envoyés du Souverain Pontife, et les reçut avec cette douce amabilité dont il ne se départit jamais, même au milieu des peines et des embarras les plus graves.

Le Pape lui-même partit d'Orviéto et vint jusqu'à Florence, tant il lui tardait de jouir des entretiens et des lumières du saint. Il ne voulut s'en remettre à nul autre de la cérémonie de son sacre; lui-même appela sur le nouvel évêque les bénédictions du Ciel, lui-même répandit sur son front l'huile sainte, et reçut sa confession de foi. Grégoire tressaillait d'allégresse en ce jour, son cœur se remplissait d'espérance pour l'avenir; il bénissait le Seigneur de lui avoir inspiré un tel choix. Hélas! il ne savait pas combien rapide serait le passage du saint à travers les honneurs. Une année ne devait pas s'écouler sans que la mort le réunît à ses pères; mais que de choses allaient s'accomplir en cette année! Les cardinaux partageaient la joie du vénéré Pontife; ils voyaient le noble et auguste sénat de l'Église s'ouvrir devant le plus humble et le plus éclairé des hommes de ce temps. Quelle gloire n'apporterait-il pas à cette assemblée! quelles lumières ne jailliraient pas de cet esprit si sublime et si divinement illuminé! Bonaventure seul était dans la tristesse et la crainte; seul il était étranger au bonheur de ses frères. Les soupirs et les supplications étaient son unique langage en cet instant solennel; mais la grâce céleste descendait d'autant plus abondante en son âme, que le sentiment de sa propre indignité y était plus profond. François d'Assise, le fondateur de l'ordre Séraphique, s'était jugé indigne du sacerdoce, quand la voix du Ciel et de l'univers le dé-

clarait le plus saint des hommes ; Bonaventure avait gémi amèrement quand on l'avait élevé au premier rang parmi ses frères, et maintenant il est plongé dans l'angoisse, parce que l'Église proclamait le mérite de sa science et de ses vertus. Ce qui se passe lui semble un rêve et une énigme; il se demande ce que le monde peut admirer en un pauvre religieux. Heureuse famille que celle où de tels hommes s'ignorent et se sacrifient sans se douter de ce qu'il y a de sublime en eux ! Le Ciel la comble de ses bénédictions, et ses fruits deviennent pour la terre des fruits de vie et de salut.

CHAPITRE XXIII

CONCILE DE LYON. — MORT DE SAINT THOMAS D'AQUIN. — BONAVENTURE SE DÉMET DE LA CHARGE DE GÉNÉRAL DES FRÈRES MINEURS. — SES TRAVAUX AU CONCILE. — IL RESSUSCITE UN ENFANT MORT-NÉ. — IL TOMBE MALADE. — SA MORT. — SES FUNÉRAILLES. — REGRETS CAUSÉS PAR SA MORT.

In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus. (ECCLI., XV, 5.)

Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'Église, et il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence.

Grégoire X, en appelant aux honneurs l'illustre supérieur des Franciscains, se proposait de le mettre immédiatement à même de manifester au monde sa rare habileté. Un concile avait été convoqué à Lyon, dans le but surtout de pourvoir aux besoins de la Terre-Sainte, et de consommer l'union des Grecs à l'Église. Le Pape déployait une activité incessante, et ses ministres devaient seconder ses efforts. Dès le commencement de son pontificat il avait demandé aux Frères Mineurs et aux Dominicains de continuer, en faveur de la croisade, les prédications commencées sous saint Louis, et les

deux ordres s'étaient prêtés avec un religieux empressement aux désirs du zélé Pontife. Pendant que les chaires retentissaient d'exhortations à la guerre sainte, un ami de Bonaventure, dont nous avons déjà parlé en cette histoire, Humbert de Romans, ancien général des Dominicains, prenait la plume sur les questions du temps, mais principalement sur la croisade et l'union des Grecs. Dans un mémoire, où il fait preuve d'une grande habileté et d'une grande élévation de vues, il répond aux objections qui avaient lieu contre ces guerres saintes, et s'efforce de porter les fidèles à persévérer, sans regarder en arrière, dans ces nobles entreprises. Maintenant la même question va revenir plus imposante et plus solennelle au grand concile indiqué pour l'année 1274. Bonaventure a reçu l'ordre de se rendre à Lyon, et Grégoire lui fait connaître tout ce que l'Église attend de lui en cette circonstance. Là doivent se trouver réunis les évêques du monde catholique, les supérieurs des ordres religieux, les théologiens les plus célèbres, les représentants des princes de la terre. La charité du saint Pape les a convoqués des quatre extrémités de l'univers; son désir serait de voir le monde entier présent à cette assemblée, afin de le soumettre en un seul jour au Roi suprême des siècles.

Mais parmi les personnages fameux appelés à ce concile, il en est un dont le nom revient toujours avec bonheur dans ce livre, et qui mérite ici une place plus large. Nous voulons parler de Thomas d'Aquin, le prince des théologiens. Les honneurs sont venus aussi le chercher au milieu des immenses travaux de son génie et des extases de sa contemplation; mais la vo-

lonté des chefs de l'Église n'a pas été pour lui aussi impérieuse que pour Bonaventure. Dieu a exaucé les vœux de Thomas; il mourra simple religieux; il n'aura point d'autre gloire, sur la terre, que celle de la sainteté et du génie. Le Pape lui avait envoyé l'ordre de se rendre à Lyon, et Thomas était parti de Naples, où il résidait depuis plusieurs années, emportant, pour toute provision de voyage, le traité autrefois composé par lui contre les Grecs, à la demande du Pape Urbain IV.

On était à la fin de janvier 1274. Le saint docteur tomba malade en route, et dut s'arrêter dans le couvent de Fossa-Nuova, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine. En y entrant il prononça ces paroles du Psalmiste : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos* (1). Les religieux, pleins de respect et de vénération pour un homme aussi illustre, l'entourèrent de tous les soins exigés par sa maladie; l'abbé lui céda sa chambre et lui prodigua les attentions les plus délicates. Mais tout devait être inutile, le moment était arrivé pour Thomas d'aller jouir de la vue de Celui dont la pensée faisait fondre son cœur d'amour. Avant son départ de Naples il avait vu en songe un de ses disciples, frère Romain, mort depuis peu, et il lui avait demandé si la vision intuitive de Dieu était telle qu'on la décrit dans les livres. « On le voit d'une manière plus noble, lui avait répondu le religieux, et vous le saurez bientôt. »

Thomas d'Aquin demeura un mois malade à Fossa-Nuova. Ses soupirs après la céleste patrie s'enflammaient de jour en jour; le terme n'approchait pas assez vite au

(1) Ps. CXXXI, 14.

gré de ses désirs. Quand on lui apporta le saint viatique, il se fit coucher sur la cendre, afin de recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. A la vue de la sainte hostie, il s'écria : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage ! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné ! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou, si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine. »

On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, et remplira tous mes désirs ; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai au torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie. »

Ceux qui l'environnaient fondaient en larmes. Il les consola en leur représentant que pour lui la mort était un gain. Le P. Renaud, son compagnon de voyage et son confesseur, lui ayant exprimé le regret de ne pas le voir triompher des ennemis de l'Église au concile, et occuper une place où il aurait rendu d'importants service à l'Épouse de Jésus-Christ, il répondit : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge aussi peu avancé, il m'a

fait une grâce qu'il a refusée à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme pénétré de la joie la plus vive. »

Il témoigna sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux du monastère pour tous les actes de charité dont il avait été l'objet. Alors un frère lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour demeurer en tout temps fidèle à la grâce : « Quiconque, répondit-il, marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. » Ce furent ses dernières paroles. Peu après il s'endormit dans le Seigneur, âgé de quarante-huit ans, le 7 mars 1274.

Quand la nouvelle de cette mort arriva à Lyon, elle y répandit la douleur la plus profonde. On y déplora la perte d'un homme aussi célèbre. Bonaventure surtout s'attrista amèrement ; il espérait, à Lyon, presser dans ses bras le grand docteur, se consoler avec lui, recevoir ses conseils et profiter de ses lumières dans un moment aussi solennel. Il admira comment, dans ses desseins impénétrables, Dieu avait brisé sitôt cette belle et noble existence dont tous les instants étaient consacrés à la gloire de son Église, et plus que jamais il s'abîma dans son néant et se reconnut un serviteur inutile en voyant disparaître ce brillant flambeau au moment où sa lumière semblait appelée à illuminer le monde.

Cependant les évêques, les prélats de tout ordre, les députés d'un grand nombre de princes, s'étaient rendus à l'invitation de Grégoire X. Jamais réunion aussi imposante ne s'était vue dans l'Église. On y comptait plus de cinq cents évêques, soixante-dix abbés et mille pré-

lats de tout ordre. Le saint Pape, arrivé depuis plusieurs mois avec Bonaventure, n'avait cessé de s'occuper avec activité de tout ce qui pouvait concourir au succès de cette grande assemblée. Le roi Philippe III s'était empressé d'aller lui offrir ses hommages, lui avait laissé une troupe de gens de guerre commandée par un noble seigneur de la famille royale, pour lui servir de garde, et l'avait quitté en lui remettant le comtat Venaissin, cédé autrefois à Grégoire IX, mais retenu depuis lors par Alphonse comte de Toulouse, frère de saint Louis.

Le 7 du mois de mai, le lundi des Rogations, eut lieu l'ouverture du concile en l'église métropolitaine de Saint-Jean. On s'y était préparé par un jeûne de trois jours. Vers l'heure de la messe, le saint Pape descendit de ses appartements, conduits par deux cardinaux-diacres, et vint s'asseoir sur un fauteuil préparé dans le chœur. Après s'être revêtu de ses habits pontificaux, comme s'il eût dû célébrer la messe, il s'avança vers l'ambon, et s'y assit, ayant un cardinal pour prêtre assistant, un pour diacre, et quatre autres cardinaux-diacres. Jacques, roi d'Aragon, était assis auprès du Pape, sur le même ambon.

Au milieu de l'église des siéges avaient été élevés, et l'on y voyait les deux patriarches latins de Constantinople et d'Antioche, les cardinaux-évêques, parmi lesquels on remarquait Bonaventure et Pierre de Tarentaise, Dominicain élu presque en même temps que lui, les cardinaux-prêtres, les primats, les archevêques, les évêques, les abbés, et autres prélats, le maître de l'Hôpital et le maître des Templiers avec quelques frères de leurs ordres, les ambassadeurs des rois de France, d'Alle-

magne, d'Angleterre, de Sicile et de plusieurs autres princes; enfin les députés des Chapitres et des Églises. Le Pape avait déclaré avant le concile que le rang ne porterait aucun préjudice à la dignité ou au droit des Églises et des corporations.

Tout, dans cette première session, se passa avec un ordre admirable, malgré le grand nombre de personnes. Le Pape fit le signe de la croix sur les prélats placés en face de lui. On chanta les prières marquées pour la célébration du concile; puis Grégoire s'adressa à l'assemblée, prenant pour texte ces paroles du Seigneur: *J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous* (1). Il expliqua les motifs de cette convocation générale de la chrétienté, savoir: le secours de la Terre-Sainte, la réunion des Grecs et la réformation des mœurs. Enfin, il indiqua la seconde session pour le lundi suivant.

Dans l'intervalle, le bienheureux Pontife voulut voir en particulier les archevêques avec un évêque et un abbé de chaque province. Il leur ouvrit son cœur, et leur demanda de venir en aide à cette Terre-Sainte, l'objet de sa prédilection; il leur rappela ses tribulations, dont il avait été lui-même témoin, les dangers auxquels l'exposait tous les jours la rage des infidèles, et il obtint un décime des revenus ecclésiastiques pendant six ans, à commencer de la Saint-Jean de 1274, pour être employés à secourir les fidèles d'Orient.

La seconde session eut lieu au jour indiqué. Le Pape y parla sur le même sujet que dans la première; puis on publia des constitutions touchant la foi. L'on y

(1) Luc, XXII, 15.

congédia aussi les députés des Chapitres, les abbés et les princes non mitrés, excepté ceux appelés nommément au concile. On fit de même pour tous les prélats mitrés d'un rang inférieur, et la troisième session fut annoncée pour le 28 de mai. Le premier point du concile, qui avait besoin d'un plus grand concours, était obtenu. La ville de Lyon pouvant à peine contenir cette multitude nombreuse de prélats avec leur suite, le Pape dut se borner à garder seulement les hommes qui, par leur rang dans l'Église, avaient un droit plus direct au concile, et ceux dont les lumières pouvaient être d'une utilité plus grande à cette assemblée.

La majeure partie des travaux reposait sur Bonaventure. Le Pape l'avait établi comme le président du concile; il avait en ses lumières une confiance sans bornes, surtout depuis qu'il l'avait vu à l'œuvre; car il reconnaissait chaque jour combien la renommée du saint cardinal était au-dessous de la réalité. Mais tant de soins ne pouvaient s'accorder avec le gouvernement de l'ordre des Frères Mineurs; il devenait de plus en plus difficile de faire face à tous les devoirs de cette charge et à ceux du cardinalat. Le pieux supérieur s'en ouvrit à Grégoire, et lui communiqua le dessein où il était de remettre à un autre le soin de sa famille bien-aimée. Le Pape l'approuva, et le 20 mai, quelques jours après la seconde session du concile, il tint le Chapitre général de l'ordre. Là il représenta à ses frères l'impossibilité où il se trouvait de les diriger plus longtemps d'une manière convenable, selon l'esprit de leur sublime institut; il allégua les embarras de sa nouvelle charge, les travaux sans nombre qu'elle exigeait de lui

dans la circonstance présente, la volonté du Souverain Pontife, le danger pour l'ordre de décliner de sa ferveur sous un supérieur distrait par d'autres affaires. Il les invitait donc à élire un nouveau guide plus apte à répondre à leurs besoins. Pour lui, il déposait entre leurs mains le commandement dont il avait porté le fardeau depuis dix-huit années. Il n'en demeurerait pas moins l'enfant de François d'Assise et leur frère. Son affection et sa tendresse leur étaient assurées pour jamais.

La tristesse la plus vive accueillit une semblable ouverture; en ce moment surtout on se rappelait avec admiration le mérite et les vertus de ce grand homme. Sa vie si pure et si sainte depuis son entrée en religion, sa sagesse, sa charité affectueuse, sa rare prudence, sa vigilance infatigable depuis son élévation au généralat, toutes ces vertus qui avaient montré en lui un nouveau François, un père incomparable, se manifestaient plus brillantes et plus chères en ce moment; et l'ordre était menacé d'en être privé! Les anciens étaient dans la désolation, ils eussent voulu voir différer encore une résolution si pénible à leur amour. Mais il n'y avait plus à revenir sur un acte dicté par le sentiment du devoir, et approuvé par un Pontife dont la sainteté rayonnait à l'égal de celle de Bonaventure. Le Chapitre dut se décider à choisir un autre supérieur général. Les voix se portèrent sur Jérôme d'Ascoli, alors à Constantinople, et il fut appelé à remplacer l'illustre Docteur.

Jérôme était digne de succéder à Bonaventure. Comme lui il avait grandi dans la pratique de toutes les vertus; comme lui il était versé dans les sciences sacrées, et doc-

teur en théologie. Dévoré de zèle pour le salut des âmes et la gloire de l'Église, d'une humilité à toute épreuve, le travail seul lui souriait, et les honneurs le remplissaient de crainte. Trois ans après son élection, au Chapitre de Padoue, en 1277, il voulut se démettre de sa charge, et redescendre au rang de simple frère; mais les provinciaux et les anciens refusèrent d'accéder à ses désirs. La confiance des Papes le chargea de nouvelles ambassades, puis l'appela à remplacer Bonaventure dans la dignité de cardinal. Élu Souverain Pontife en 1288, après la mort d'Honorius IV, il renonça deux fois à son élection, et ne consentit qu'en pleurant à un troisième appel du sacré collége. Devenu Pape sous le nom de Nicolas IV, il envoya des missionnaires dans toutes les contrées des infidèles, et travailla sans relâche à ranimer le zèle des princes pour la Terre-Sainte; mais, voyant ses efforts inutiles, attristé chaque jour par les malheurs croissants des chrétiens d'Orient, il mourut de douleur quand il apprit la prise de Saint-Jean-d'Acre, et la ruine de la Palestine, consommée par les sultans d'Égypte.

Tel était l'homme appelé à remplacer Bonaventure. Il ne se trouvait pas à Lyon en ce moment; nous l'avons vu partir l'année précédente pour Constantinople, où il s'occupait avec un succès digne de son zèle à amener les Grecs au concile. Vers le temps où ses frères le choisissaient pour leur chef, entre la seconde et la troisième session, il écrivait avec son compagnon le frère Buonagrazia pour annoncer enfin l'envoi des ambassadeurs de Constantinople à Lyon. Le saint Pape tressaillit de joie en recevant ces heureuses nouvelles, et il ne voulut pas

attendre la session, qui devait se tenir quelques jours après, pour en faire part aux évêques. Il les fit tous appeler dans l'église de Saint-Jean. L'évêque d'Albane, Bonaventure, plein d'allégresse du succès de ses enfants, heureux de voir ce succès obtenu par l'homme choisi pour lui succéder, plus heureux du triomphe remporté par la foi, Bonaventure, dis-je, eut ordre de prendre la parole. Ses regards se tournèrent vers ces contrées malheureuses, trop longtemps en proie à un schisme funeste et aujourd'hui prêtes à rentrer dans le bercail; ils s'abaissèrent sur ces nobles représentants des églises du monde catholique, et d'une voix émue il s'écria avec le prophète Baruch : *Lève-toi, Jérusalem, tiens-toi sur la hauteur, regarde vers l'orient, et rassemble tes enfants depuis l'orient jusqu'à l'occident* (1). Jamais texte n'avait été mieux adapté. Il le développa avec toute l'ardeur et l'entraînement qu'il mettait en ses prédications; puis le Pape fit lire les lettres de ses nonces, et l'assemblée se retira pleine d'espérance et de joie.

La troisième session eut lieu le 7 de juin. Pierre de Tarentaise, de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Lyon, puis cardinal-évêque d'Ostie, prêcha sur ces paroles d'Isaïe : *Lève tes yeux tout alentour, ô Jérusalem, et regarde; tous ceux-là se sont assemblés et sont venus à toi* (2). Pierre était une des gloires de l'Église. Docteur de l'Université de Paris, il s'était formé à l'école de Thomas d'Aquin et de Bonaventure; leurs expressions lui étaient si familières, qu'il les emploie habituellement dans ses ouvrages. Il avait com-

(1) Baruch, v, 5.
(2) Isaïe, LX, 5.

menté les cinq livres de Moïse, les Psaumes, le Cantique des cantiques, l'Évangile de saint Luc et toutes les Épîtres de saint Paul. Il avait écrit sur le Maître des Sentences et des traités sur plusieurs points de théologie. La philosophie d'Aristote n'avait pas de secrets qu'il n'eût pénétrés. Sa piété égalait son savoir. Il eut à souffrir dans son enseignement; on attaqua sa doctrine; mais son maître, Thomas d'Aquin, prit sa défense, et le Pape saint Grégoire X le jugea digne de venir prendre place dans le collége des cardinaux à côté du Docteur Séraphique.

En cette session, ouverte par le discours de Pierre de Tarentaise, on s'occupa de la réforme des mœurs, et l'on publia des constitutions sur les élections des évêques et les ordinations des clercs. Puis on se retira sans préciser l'époque de la quatrième session, parce qu'on voulait attendre l'arrivée des Grecs. Mais les jours ne se perdaient pas en un vain repos; le zèle du Pape trouvait à s'occuper hors du concile, comme dans ses séances, au bien général de l'Église. Il réunissait les évêques, les portait à travailler efficacement à la réforme dans leurs diocèses, et relisait avec eux les règlements du concile sur un sujet aussi important.

Dans l'intervalle de cette session à la suivante eut lieu une affaire d'une haute gravité dans l'histoire, et à laquelle saint Bonaventure prit une part active. Rodolphe de Habsbourg, élu l'année précédente roi des Romains, avait envoyé un ambassadeur au concile pour jurer en son nom l'obéissance au Pape et la fidélité à l'Église romaine. Grégoire, de l'avis des cardinaux, reçut les serments de Rodolphe comme roi des Romains,

le 6[e] jour de juin 1274. On commença par donner lecture des engagements pris autrefois par Othon IV et Frédéric II; ensuite le chancelier de Rodolphe et son représentant, Othon, prévôt de l'Église de Spire, s'avança, et, en présence des cardinaux et du Pape, il jura, au nom et sur l'âme de Rodolphe, que jamais celui-ci, soit par lui-même, soit par d'autres, n'envahirait et n'occuperait, soit en tout, soit en partie, les terres de l'Église romaine, ni celles de ses vassaux; que jamais il n'exercerait aucun acte d'autorité sur ces mêmes terres sans une permission spéciale du Souverain Pontife; qu'il ne favoriserait rien de contraire aux droits des Papes; que si quelqu'un tentait d'envahir leur territoire, non-seulement il ne lui viendrait en aide ni publiquement ni en secret, mais, à la demande de Grégoire et de ses successeurs, il s'opposerait par les armes à ses desseins (1).

Rodolphe est le chef de cette maison illustre des Habsbourg qui, depuis six siècles, a marqué si largement dans l'histoire. La race de Frédéric, l'ennemi de l'Église, le persécuteur des Papes, est tombée et s'est anéantie sous le souffle de la colère divine; les descendants de Rodolphe ont reçu la récompense, dès cette vie, de la soumission et de la fidélité de leur glorieux chef à cette Église romaine dont il s'était constitué le défenseur. Au dernier siècle, un de ses successeurs oublia les traditions de sa famille, il remplit d'amertume l'âme d'un saint Pontife par ses innovations insensées et impies. Qu'est-il arrivé? Trente ans ne s'étaient pas écoulés que la

(1) Raynald., *ad ann.*, 1274.

main de Dieu s'étendait sur l'empire germanique pour le briser. L'empereur d'Occident devenait simplement l'empereur d'Autriche, et encore ses États, avant de se consolider, devaient-ils passer par des guerres sanglantes et ruineuses. De nos jours, la noble race de Rodolphe a racheté les écarts momentanés d'un de ses chefs, le jeune empereur d'Autriche s'est rappelé les exemples de son aïeul ; sa foi illustre son empire, et console l'Église.

Cependant les Grecs, si longtemps attendus, arrivèrent le jour de Saint-Jean-Baptiste. C'étaient Germain, ancien patriarche de Constantinople ; Théophane, métropolitain de Nicée; Georges Acropolite, historien de l'empire ; Panaret, grand officier de l'empereur; l'interprète de Bérée, et une suite considérable. Dans la traversée, un des deux vaisseaux avait péri par la tempête, et avec lui avaient disparu les magnifiques présents destinés à l'Église romaine et au Pape. L'arrivée de ces représentants de l'empire grec causa une joie singulière à tout le monde. Les personnages les plus marquants du concile allèrent au-devant d'eux et les conduisirent avec honneur jusqu'au palais du Souverain Pontife. Grégoire les reçut debout, accompagné des cardinaux et d'un grand nombre de prélats, et leur donna le baiser de paix. Ils lui présentèrent les lettres de leur maître, scellées du sceau d'or, celles de trente-huit évêques qui avaient consenti à la réunion, et déclarèrent qu'ils venaient rendre une obéissance sans réserve à l'Église romaine, professer sa foi, et reconnaître les points les plus controversés chez les Grecs : la primauté du Pape, sa nomination dans les prières, et l'appel au Saint-Siége.

L'empereur, dans sa lettre, disait entre autres choses: « Nous croyons que le Saint-Esprit est vraiment Dieu, « et qu'il procède du Père et du Fils... La sainte Église « romaine possède la primauté pleine et suprême, et la « principauté sur toute l'Église catholique. Elle a reçu « cette principauté du Seigneur lui-même en la per- « sonne du bienheureux Pierre, le prince des Apôtres, « dont le Pontife romain est le successeur. Toutes les « questions touchant la foi doivent être définies par son « jugement... A elle on peut recourir dans toutes les « causes ecclésiastiques,... à elles sont soumises toutes « les églises, et leurs chefs lui doivent l'obéissance et « le respect.... Nous connaissons pour vraie, sainte, « catholique et orthodoxe, nous acceptons et confessons « de cœur et de bouche la foi réellement gardée, fidè- « lement enseignée et prêchée par la sainte Église « romaine. Nous promettons de garder inviolablement « cette profession, d'y persévérer en tout temps, de ne « jamais nous en écarter en aucune façon, ou d'avoir « des sentiments opposés à ce qu'elle renferme.... »

La lettre des évêques reconnaît également que le Pape est le premier et le suprême Pontife de toutes les églises, et qu'il n'y en a point d'autre. Elle mentionne les efforts des signataires pour amener les autres évêques à souscrire, et les difficultés soulevées par plusieurs.

La lecture de ces dépêches remplit d'allégresse Grégoire X. Il chargea saint Bonaventure de conférer avec les Grecs sur certains points relatifs à l'abjuration du schisme. A peine en contact avec cet homme, aussi remarquable par sa douceur et sa charité que par sa haute science, les ambassadeurs et les évêques d'Orient

se sentirent subjugués ; ils consentirent à tout ce qu'on exigea d'eux. Le Pape, heureux d'un pareil événement, voulut célébrer lui-même la messe le jour des saints apôtres Pierre et Paul. On y chanta l'épître et l'évangile en latin et en grec. Bonaventure, déjà malade, monta en chaire pour exalter encore une fois la pureté des enseignements de cette Église romaine, l'objet de sa prédilection, et parler des avantages de cette union avec les Grecs, union si longtemps désirée, si ardemment poursuivie, et enfin à la veille de s'accomplir. Après le sermon on chanta le Symbole, d'abord en latin, puis le patriarche Germain le chanta en grec, accompagné des archevêques grecs de Calabre et de deux religieux, l'un dominicain, l'autre franciscain, versés en cette langue. Ils répétèrent par trois fois, lentement et pieusement, cet article : *Qui procède du Père et du Fils*. Puis le Pape continua le sacrifice en présence de l'assemblée occupée à bénir Dieu d'un si heureux commencement.

Le 4 juillet, la ville de Lyon fut témoin d'un spectacle aussi doux qu'émouvant pour tous les cœurs catholiques : c'était l'arrivée de seize députés tartares, envoyés au Pape par le kan Abaga pour former alliance contre les Turcs. Grégoire ordonna aux officiers des cardinaux et des prélats d'aller à leur rencontre et de les conduire avec honneur au palais pontifical. Ils étaient accompagnés de quelques religieux Mineurs, destinés à leur servir d'interprètes. Le Pape et toute l'assemblée les accueillirent avec une joie ineffable ; Bonaventure, surtout, voyait avec bonheur ces hommes que sa charité affectionnait si tendrement, et dont la conversion lui était si chère. Oh ! combien alors il eût été heureux de pou-

voir sacrifier ce qui lui restait de vie pour introduire dans le sein de l'Église ces populations encore engagées dans l'infidélité! Comme il contemplait avec amour les religieux venus des extrémités de la terre comme des anges conducteurs pour amener ces barbares au centre du monde catholique, dans l'assemblée la plus auguste de l'univers! En ce moment ses pensées se pressaient ferventes et pleines d'allégresse, et s'il lui eût été donné d'élever sa voix devant cette foule de prélats réunis pour l'exaltation de la sainte Église, on l'eût entendu s'écrier comme un mois auparavant : *Lève-toi, Jérusalem, tiens-toi sur la hauteur, regarde vers l'orient, et rassemble de là tes fils depuis l'orient jusqu'à l'occident.*

Abaga n'était pas chrétien, mais il laissait les missionnaires catholiques annoncer la foi aux Tartares; des conversions nombreuses avaient lieu dans les contrées soumises à sa domination; il avait pris les armes pour attaquer les musulmans, les ennemis du genre humain, et de nombreux succès avaient répandu en Asie la terreur de ses armes. Bibars avait trouvé un maître dans le Tartare Abaga; ses troupes, si longtemps victorieuses, ne pouvaient tenir devant ce nouvel adversaire, et lui-même devait succomber sous ses coups. Les ouvertures du kan furent donc reçues avec empressement. On fit lecture de ses lettres dans la quatrième session, puis le Pape lui répondit en exprimant les vœux les plus ardents pour sa conversion, et en lui annonçant qu'il lui enverrait ses légats pour traiter non-seulement de la répression des Turcs, mais encore du salut de son âme (1). L'un des ambassadeurs d'Abaga

(1) Raynald., *ad ann.* 1274.

et deux autres Tartares ouvrirent les yeux à la lumière, et le 16 juillet, le lendemain de la mort de saint Bonaventure, Pierre de Tarentaise les baptisa en présence des prélats du concile.

Cette quatrième session eut lieu le 6 juillet. On y lut les lettres de l'empereur et des évêques dont nous avons parlé plus haut, puis Georges Acropolite, grand chancelier de l'empereur Paléologue, prononça en son nom le serment d'abjuration en ces termes : « J'ab-« jure le schisme pour mon maître et pour moi; je « crois de cœur et je professe de bouche la foi catho-« lique, orthodoxe et romaine qu'on vient de lire; je « promets de la suivre pour toujours sans m'en écarter « jamais. Je reconnais la primauté de l'Église de Rome « et l'obéissance qui lui est due; je confirme le tout « par mon serment sur l'âme de mon seigneur et la « mienne. » Les évêques firent une profession semblable.

Alors le saint Pape entonna le *Te Deum*, qu'il entendit chanter en versant des larmes de joie. L'union tant souhaitée était accomplie, les désirs de Grégoire étaient comblés. Après le cantique d'actions de grâces il adressa quelques paroles à l'assemblée sur le bonheur de ce jour. Ensuite on chanta le Symbole en latin et en grec, et l'on redit deux fois le passage où le Saint-Esprit est déclaré procéder du Père et du Fils.

Peu de temps après, le Pape écrivait lui-même à l'empereur grec pour lui dire dans l'effusion de son cœur toute la félicité de la sainte Église dans ce retour de ses enfants à la maison de leur mère.

« O mon fils! s'écrie le vénérable Pontife, que ne

« vous a-t-il été donné de contempler au grand jour
« avec quels transports d'allégresse l'Église est venue à
« votre rencontre en cette circonstance ! Oh ! si vous
« eussiez entendu de vos oreilles le chant des cantiques
« sacrés par lesquels tous, et principalement les prélats,
« louaient Dieu, prosternés contre terre et le front dé-
« couvert ; si vous eussiez vu leurs yeux verser des
« larmes abondantes, vous auriez reconnu dans ces
« larmes l'indice d'une douleur qui finit, et la marque
« d'une joie qui arrive. Vous eussiez compris également
« combien agréable a été pour nous la venue de vos
« ambassadeurs, combien il nous fut doux de les rece-
« voir, et quelle jubilation surtout nous causa leur pro-
« fession de foi. Pour vous, ô mon fils ! tressaillez donc
« aussi d'allégresse, tressaillez et réjouissez-vous en
« Celui qui est la splendeur de la lumière éternelle,
« l'émanation de la clarté divine, en Celui dont le
« flambeau a éclairé votre esprit, et vous a jugé digne,
« non-seulement de revenir à la vérité, mais encore
« d'être le chef et le guide des autres dans un sem-
« blable retour. Réjouissez-vous et soyez dans l'allé-
« gresse en voyant vos efforts couronnés d'un si brillant
« succès..... (1).

Telle est la parole des Papes en ces occasions solennelles où ils voient le pécheur revenir de ses erreurs, la pauvre brebis égarée rentrer dans le bercail pour s'y reposer de ses fatigues et y retrouver l'abondance. Cette parole n'a pas varié depuis saint Pierre jusqu'à nos jours. Comme saint Grégoire X, le vieillard qui préside

(1) Raynald., *ad ann.* 1274.

en l'Église de Rome surabonde de charité pour tous ses enfants. Si la foi lui a été donnée assez grande pour illuminer le monde, assez inébranlable pour le guider infailliblement dans les sentiers les plus tortueux de la vie, l'amour lui a été communiqué également avec assez de profusion pour embrasser toutes les infirmités, pour adoucir toutes les douleurs, pour encourager tous les nobles sentiments et les diviniser.

Mais quand le Pape écrivait en pleurant de joie ces lignes où il nous a révélé toute sa tendresse, d'autres larmes, des larmes de tristesse amère avaient coulé de ses yeux ; l'homme selon son cœur et selon le cœur de Dieu, la gloire du concile et de l'Église, Bonaventure était mort, et c'est cet événement qu'il nous reste à raconter.

Dès le lendemain de la quatrième session le saint fut arrêté par la maladie, et il ne parut plus au concile. De suite il comprit toute la gravité de son état, mais sans s'émouvoir. Depuis longtemps il envisageait la mort d'un œil calme et assuré ; ses années depuis son enfance s'étaient plus passées dans la méditation des souffrances de son Dieu et des joies du ciel que dans les affaires de la terre. Comme saint Bernard, au milieu des occupations les plus absorbantes, il avait su ne jamais perdre de vue la divine présence, et maintenant il allait recueillir le fruit de ses généreux efforts. Les jours de sa maladie furent des jours de prière et de sainte retraite, des jours de repos où, rendu à lui-même, il pouvait enfin laisser son esprit se diriger vers les célestes hauteurs. « Là, se disait-il, nous verrons Celui qui est béni dans tous les siècles, nous l'aimerons, nous nous entretien-

drons avec lui, nous le louerons durant les siècles éternels. Là Dieu sera pour notre volonté l'abondance de la paix, pour notre raison le comble de la lumière, pour notre mémoire la persévérance de l'éternité. Il sera tout en tous, quand toute erreur aura été éloignée de la raison, toute douleur de la volonté, toute crainte de la mémoire, et que nous possèderons ce qui fait l'objet de notre espérance : une sérénité admirable, une allégresse divine, une sécurité éternelle. Là nous aurons un frère dont l'origine est la plus glorieuse, les richesses infinies, la charité sans bornes, la tendresse ineffable; un frère tout à fait semblable à nous, d'une amabilité inépuisable, plein de sagesse et de bonté; un époux d'une beauté incomparable, d'une suavité vraiment indicible, d'un amour incommensurable. Nous entrerons dans la joie de notre Maître. Je me réjouirai et je serai plein d'allégresse en mon Seigneur, je lui rendrai grâces de ses immenses bienfaits. Mes lèvres tressailliront de joie lorsque je chanterai ses louanges, et aussi mon âme qu'il a rachetée si glorieusement au prix de lui-même. Loue donc ton Seigneur, ô Jérusalem! loue ton Dieu, ô Sion! Que les cieux, la terre, les mers et tout ce qui existe, célèbrent ses louanges. Dès maintenant chantons l'*Alleluia* sur toutes les places de Jérusalem. Loue donc ton Seigneur, ô mon âme! Oui, je louerai mon Dieu durant ma vie, et je désire que toute créature le loue avec moi (1). »

Mais tandis que le saint faisait de sa couche de douleur un sanctuaire de supplications et d'amour, la ville

(1) Le *Soliloque*. — L'*Aiguillon de l'amour*.

entière était dans la consternation, les Pères du concile tremblaient pour une existence aussi chère, le Pape surtout demeurait en proie aux appréhensions les plus vives. Depuis son séjour à Lyon, Bonaventure, malgré ses nombreux travaux, avait trouvé des instants pour annoncer la parole divine au peuple; on s'était pressé pour entendre et admirer un homme aussi illustre, on avait pris confiance en ses vertus et en ses mérites. Sa douceur avait mis fin à de longues et fâcheuses divisions entre les chanoines et les bourgeois de Lyon (1). Il n'était plus seulement un personnage revêtu d'une dignité sublime, mais un ami du Seigneur, un dépositaire de sa puissance et un confident de sa charité. On savait que le Ciel avait pour lui des faveurs spéciales, et l'on en eut bientôt la preuve éclatante. Une femme mit au monde un enfant mort. Dans sa douleur, elle tourne ses espérances vers le saint cardinal, et lui fait porter le corps de l'enfant. Jamais la tristesse d'une mère n'avait trouvé Bonaventure insensible; il se rappelait les larmes de sa vertueuse mère quand, aux jours du danger, elle se prosterna devant le fondateur de l'ordre Séraphique, et lui demanda la vie de son fils. Il étendit donc la main sur l'enfant, le marqua du signe de la croix, et le rendit vivant à sa mère.

Il y avait à Lyon une maison des Frères Mineurs, et de nombreux religieux de l'ordre s'étaient assemblés en cette ville à l'occasion du concile. Jérôme d'Ascoli, élu supérieur général, y était venu avec les Grecs; des missionnaires y avaient, comme nous l'avons dit, accompa-

(1) Et fut faite la pès des chanoines et borjois de Lion qui longuement avoient guerroiés ensemble. (*Anecd. Thes.*, t. II.)

gné les Tartares; parmi les évêques, plusieurs étaient des Frères Mineurs élevés pour leurs vertus à l'épiscopat, entre autres Rigaud, archevêque de Rouen, et l'évêque de Tunis. Tous étaient dans le deuil et l'affliction; tous voyaient dans le cardinal un père dont ils avaient éprouvé la tendresse, le protecteur de leur pieuse famille, son rempart et son bouclier. Si l'affliction était vive dans la ville et l'assemblée des prélats, elle était extrême chez ces enfants dévoués; ils priaient et suppliaient le Ciel de se montrer propice à leurs vœux.

Cependant le mal croissait rapidement; bientôt la nouvelle se répandit que l'illustre malade approchait du terme de sa vie. Alors Grégoire X, le saint et tendre Pontife, voulut lui conférer lui-même les derniers secours de la religion. Il l'avait sacré évêque, il désirait lui donner encore une fois un témoignage de son affection paternelle. Il vint donc en personne l'oindre de l'onction dernière, et l'encourager dans cette épreuve suprême d'une vie laborieuse, toute consacrée à la gloire de l'Église. L'état du pieux cardinal ne lui permettait pas de recevoir le sacrement de l'Eucharistie; affligé, mais plein de résignation et d'amour, il demande qu'on approche au moins un peu de sa poitrine l'hostie divine, afin de ressentir encore une fois les indicibles émanations de la divinité cachée dans ce sacrement. Le Dieu très-miséricordieux accorda à son serviteur plus qu'il n'eût jamais osé espérer; il renouvela à son lit de mort le prodige accompli en sa jeunesse, alors qu'une timidité extrême le tenait éloigné du banquet des anges. L'hostie, s'échappant des mains du ministre sacré, vient se placer d'elle-même sur le cœur du pieux malade, le pénètre, en

imprimant pour un instant la marque sensible de son passage, et l'enivre d'un torrent de délices. Alors le saint éclate en actions de grâces et en soupirs de tendresse, ses élans redoublent jusqu'à ce que son âme se détache de son corps, devenu impuissant à soutenir à la fois les transports de sa ferveur et la violence de la maladie, et va continuer dans les cieux le cantique d'amour commencé au milieu des prodiges de la divine charité.

Le bruit de cette mort bienheureuse se propagea rapidement dans toute la ville; le récit du miracle eucharistique accompli à ce dernier moment vola de bouche en bouche, mais pour accroître la douleur. Jamais l'illustre enfant de François d'Assise n'avait paru aussi grand qu'en ce jour, jamais l'on n'avait mieux compris quel malheur venait de frapper le concile et l'univers chrétien. Le Pape, les cardinaux, les évêques, les Grecs, les Tartares qui l'avaient à peine entrevu, versaient des larmes; ils avaient perdu un ami, un frère, un docteur, un père. Les pieux Franciscains, surtout, sentaient leur douleur déborder; depuis le jour où leur vénéré fondateur avait quitté la vie, la mort ne s'était point montrée à eux aussi poignante, jamais elle n'avait causé tant d'amertume. Mais aussi, il faut le dire, personne n'avait, depuis François, conquis l'affection des cœurs comme Bonaventure, et jamais tant d'exemples de vertu n'avaient été donnés dans l'ordre par un seul homme.

Le saint était mort un dimanche, le 15 juillet 1274, n'ayant pas encore atteint sa cinquante-troisième année. Ses funérailles eurent lieu le soir même dans l'église des Frères Mineurs. Là se trouvèrent présents Grégoire X,

tout le sacré collége, les cinq cents évêques du concile, les abbés, les prélats de tout ordre, la ville entière de de Lyon; le temple sacré ne pouvait contenir cette multitude avide de faire hommage encore une fois au serviteur de Dieu. Sans la tristesse qui voilait tous les fronts, on eût dit un cortége triomphal, et non une pompe funèbre. Jamais rien d'aussi auguste ni d'aussi imposant n'avait frappé les regards de l'homme; jamais, selon toute probabilité, rien de semblable ne s'offrira jusqu'à la fin des temps. L'univers s'était comme donné rendez-vous auprès de ce cercueil d'un saint et d'un docteur, et, dans cette assemblée, l'on n'eut pas trouvé un seul cœur insensible au malheur de l'Église. Après les chants sacrés, Pierre de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie, l'ami de Bonaventure, monta en chaire pour faire son éloge. Il avait pris pour texte ces paroles : *Je pleure sur vous, Jonathas, mon frère* (1). L'amour le rendit éloquent dans ce discours, où il retraça, d'une voix souvent étouffée par la douleur, le doux empire exercé par le saint sur tous les cœurs, les grâces dont Dieu l'avait comblé, les prérogatives singulières dont il l'avait enrichi, les vertus dont il l'avait orné. Les sanglots de la foule répondirent à ses paroles, surtout quand, rappelant combien lamentable était la mort de cet homme, il s'écria qu'il ne voyait dans l'Église de Dieu personne qui pût lui être comparé ni appelé à occuper sa place (2).

Le lendemain le concile se réunit pour la cinquième

(1) II Reg., I, 26.

(2) Ut Ecclesiæ Dei nullum parem sibi relinquere videretur. (*Obit. S. Bonav.* Mensink, t. XI.)

session. Après la lecture d'une constitution sur la tenue du conclave après la mort des Papes, constitution préparée probablement par notre saint, qui partageait les idées du Pape à ce sujet (1); après la promulgation de quelques règlements, Grégoire X prit la parole pour soulager sa douleur en la communiquant à tous les évêques. Il rappela la perte de cet homme *inestimable*, ce conseiller très-fidèle, cet auxiliaire de ses travaux. La mort l'a ravi et mis sans doute en possession de la gloire; mais cependant qui connaît les fautes cachées dans les replis imperceptibles des cœurs? Les évêques et les prêtres du concile diront donc une messe pour le repos de l'âme de Bonaventure; ensuite ils en célébreront une autre pour tous ceux qui sont morts au concile ou en s'y rendant. Dans ce dernier vœu, le saint Pape donnait un souvenir à Thomas d'Aquin, cette autre lumière de l'Église, éteinte quelques mois trop tôt; il le réunissait dans sa tendresse à son illustre ami. Hélas! lui-même, usé par les ardeurs de son zèle, devait bientôt les rejoindre dans une vie meilleure; bientôt Grégoire X, le grand, le saint Pontife, devait quitter la terre, et clore une des plus belles périodes de l'histoire de l'Église, celle de saint Louis, de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin.

Quand on apprit dans les autres contrées la mort du saint religieux, la douleur fut grande. Tous ses enfants le pleurèrent, tous furent remplis d'amertume. Un d'eux

(1) Cette constitution est encore en vigueur de nos jours. On ne peut s'empêcher de la regarder comme œuvre du saint et de Grégoire, quand on se rappelle combien Bonaventure avait vu avec peine la longue vacance du Saint-Siége après la mort de Clément IV.

lui consacra un chant funèbre; c'était François de Fabriano, une des gloire de l'ordre Séraphique, et honoré d'un culte dans l'Église. Écoutons un saint pleurant sur la tombe d'un autre saint :

« O douleur vraiment lugubre pour l'Église! ô plaie « cruelle! la source de la grâce n'est plus, frère Bona« venture est mort! Hélas! quelle calamité que la perte « d'un si grand docteur! Ah! maintenant, ô sainte « Écriture, pousse des soupirs amers, sois désolée. « Oh! quel deuil pour tous les hommes! quel sujet de « lamentations pour l'Église! Il est mort, le modèle, la « gloire et l'ornement du sacré collége; Église de Rome, « quelle calamité! Non, ce n'est pas en vain que le monde « déplore un tel malheur. O mort sans pitié, mort ac« coutumée à briser les doux liens de la nature, ta « morsure s'est fait sentir cruellement en ce jour, tu « as frappé la terre d'un coup terrible.

« O religion des Frères Mineurs, fais entendre des « cris d'amertume; répands-toi en un fleuve de larmes; « donne un libre cours à tes soupirs; tu as perdu ton « glorieux docteur, celui qui fut ton père et ton pasteur « illustre. O pauvreté, épouse de ce grand homme, si « longtemps défendue par ses soins; fille du Roi su« prême, pleure en ce jour; devenue veuve, pleure « celui dont tu étais en vérité le trésor, celui dont l'a« mour te préféra à tous les dons. O pureté, flambeau « brillant de toute honnêteté; chasteté, vertu bien« aimée des esprits célestes, pleure maintenant le pro« tecteur de ton intégrité, l'homme chastement épris « des attraits de ta fécondité. Humilité profonde, cou« ronnée dans les cieux; céleste sublimité exaltée du

« néant de la terre ; tu es veuve aussi, pleure donc en
« ce jour, livre-toi à la douleur sur celui qui veilla à ta
« garde et méprisa la fleur passagère du monde.

« O splendeur et miroir de la vie religieuse, bâton
« pastoral d'un état si élevé, le chemin ouvert sous tes
« pas deviendra pour nous le sentier des vertus ; tu seras
« le guide assuré de nos œuvres. O zélateur de la jus-
« tice, pasteur plein de tendresse, gardien de la pudeur,
« protecteur de la pauvreté, que tout rang, que tout
« âge, que toute condition te pleure en tous lieux,
« docteur de la vérité.

« Et maintenant, ô Roi très-miséricordieux, Créateur
« de l'univers, doux Consolateur de la très-sainte Église,
« qu'il soit dans les cieux notre secours, celui qui sur
« la terre fut la règle de notre vie. »

Et le monde s'associait à ces accents de douleur : « La colonne de l'Église est tombée, » disaient les Grecs. « Le plus grand des athlètes du Christ n'est plus, » répondaient les pieux fidèles en versant des larmes.

Ainsi l'univers semblait comme un écho des lamentations du concile, l'univers s'unissait à ses Pontifes et à ses prêtres ; la religion n'avait plus qu'un cri : « La colonne de l'Église est tombée ! Le plus grand des athlètes du Christ n'est plus ! O plaie vraiment lugubre, Bonaventure est mort ! »

L'ordre de Saint-Dominique se distingua dans ce concert unanime de douleur et de pieux regrets. Il s'était exprimé, au jour de la mort du saint, par la bouche de Pierre de Tarentaise, mais ce n'était point assez pour les frères. Ils se rappelaient avec bonheur les efforts constants du général franciscain à maintenir la paix et

l'union entre les deux ordres, son amour inaltérable pour la famille dominicaine, la part qu'il prenait à ses joies et à ses succès, son zèle à combattre des ennemis communs. Pendant ces dix-huit années d'un gouvernement plein de sollicitude, les fils des deux patriarches avaient dilaté leurs tentes en se prêtant un mutuel secours, ils avaient lutté sur les mêmes champs de bataille, et Bonaventure les avait tous compris, sans exception, dans les étreintes de sa tendresse; la mort trouva les Frères Prêcheurs reconnaissants. L'année qui suivit le concile de Lyon, l'ordre, réuni en Chapitre général à Bologne, se souvint de l'ami de Thomas d'Aquin, et, parmi les ordonnances de ce Chapitre, nous lisons : « Tout prêtre célèbrera une messe pour le vénérable père et seigneur Bonaventure (1). »

(1) *Art. select. Cap. gener. Ordin. Prædicat.*

CHAPITRE XXIV

ÉLOGES DONNÉS A LA DOCTRINE DE SAINT BONAVENTURE. — SA LANGUE ET SON COEUR PRÉSERVÉS DE LA CORRUPTION. — SA CANONISATION. — IL EST MIS AU RANG DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE. — SON TOMBEAU PROFANÉ PAR LES CALVINISTES.

Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem. Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.
(ECCLI., XXXIX, 14.)

Sa mémoire ne s'effacera point de l'esprit des hommes, et son nom sera honoré de siècle en siècle. Les nations publieront sa sagesse, et l'Église célèbrera ses louanges.

Aux grandes solennités, aux pleurs amers, aux funérailles magnifiques succéda le silence. L'Église sembla avoir oublié la tombe de son vaillant champion; les Papes se turent, les cardinaux ne parurent plus se souvenir de celui dont la présence les avait comblés de joie et la mort abreuvés de tristesse. Louis IX prit rang parmi les saints, Thomas d'Aquin partagea les mêmes honneurs, le compagnon fidèle de leur vertu, l'émule de leur zèle, l'auxiliaire de leurs grandes entreprises, Bonaventure, n'attira les regards d'aucun des chefs du

monde catholique. Cependant les Frères Mineurs continuèrent à exercer, dans tous les rangs de la société chrétienne, une haute influence ; le successeur de Bonaventure, Jérôme d'Ascoli, devint, comme nous l'avons dit, le Pape Nicolas IV ; des Franciscains parvinrent au cardinalat, aux évêchés, aux charges les plus importantes de la cour romaine ; nul ne parut songer à sa canonisation. Le serviteur de Dieu, poursuivi par les honneurs et la confiance des hommes durant sa vie mortelle, trouva seulement dans le tombeau cette obscurité si chère à son cœur, cet abandon, unique objet de ses désirs, et qui l'avait fui constamment depuis son entrée en religion. Ce silence de la mort dura deux siècles ; le saint était mort en 1274, il fut canonisé en 1482.

Cependant ce serait se tromper étrangement que de voir dans ces lignes une accusation de notre part contre la sainte Église. Elle a pour tous ses enfants une affection sans bornes, mais elle attend avec patience la manifestation des volontés célestes, pour procéder à leur exaltation sur la terre ; elle interroge les moments et les temps ; elle considère les besoins du monde. Puis, quand des signes évidents lui font connaître que l'heure de Dieu a sonné, elle se met à l'œuvre, elle tresse une couronne à l'élu du Seigneur, elle l'impose sur son front et lui dit : « Sois roi parmi tes frères, domine dans l'assemblée des justes, et que ta mémoire demeure bénie jusqu'à la fin des siècles.

Le souvenir de Bonaventure ne périssait pas au milieu des peuples reconnaissants. Ses ouvrages théologiques, moins répandus, il est vrai, que ceux de saint Thomas, avaient de nombreux partisans, surtout parmi les

hommes les plus renommés par leur piété. Ses écrits mystiques étaient entre les mains de tout le monde; on les lisait en France, en Italie, en Espagne, dans les contrées du Nord; ils étaient comme une source intarissable où les nations catholiques allaient échauffer leur ferveur. Ce que saint Thomas était pour la théologie, Bonaventure l'était pour la direction dans les voies spirituelles. On ne saurait compter les éditions du *Miroir de la Vierge*, des *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur*, de la *Légende de saint François*, de *l'Aiguillon de l'amour*. Saint Laurent Justinien abrégeait ce dernier ouvrage et le rendait encore plus populaire sous le titre d'*Incendie de l'amour* (1). L'auteur de tant d'écrits brûlants des célestes ardeurs recevait le surnom de *Séraphique*, et les générations le lui ont maintenu sans en rien retrancher.

Ce serait ici le lieu de citer les auteurs qui ont rendu hommage à la doctrine du grand homme dont nous venons de raconter l'histoire. Ne pouvant les mentionner tous, nous nous bornerons à quelques-uns, et puis le langage si imposant de l'Église, dans les deux bulles où elle le met au nombre des saints et des docteurs, suppléera avec surabondance aux omissions de ce chapitre.

Gerson vient se placer au premier rang parmi les panégyristes de notre docteur. Nourri de sa doctrine dès sa jeunesse, appliqué toute sa vie à lire ses ouvrages, nul autre ne saurait mieux en parler.

« Bonaventure, dans ses écrits, dit l'illustre chancelier, est solide, pieux, exact et dévot. Alors qu'il s'ap-

(1) Ce livre de saint Laurent Justinien vient d'être traduit.

plique à éclairer l'intelligence, tout en lui se change en piété, tout pénètre la volonté des sentiments les plus religieux. Il n'y a nulle part une doctrine plus sublime, plus divine, plus salutaire et plus suave. Dans ma vieillesse je me suis adonné avec un soin plus grand encore à étudier les écrits d'un tel homme, et dès ce moment, je l'avoue, mon vain savoir a été couvert d'une confusion profonde. Je me suis dit à moi-même : C'est assez d'une pareille doctrine; à quoi bon se consumer dans un travail insensé? Pourquoi dicter, pourquoi écrire encore des livres? Que plutôt l'on multiplie, que plutôt l'on transcrive les ouvrages de ce docteur. A lui convient véritablement cette parole du Sauveur : *Il était un flambeau ardent et lumineux* (1).

« Que d'autres portent le nom de Chérubin; Bonaventure mérite en toute vérité le nom de Séraphin et de Chérubin; car il enflamme la volonté, il éclaire l'intelligence, il ramène l'âme à Dieu et l'y unit par un amour ardent.

« La lecture continue de ses ouvrages allume dans les cœurs le feu dont le sien était embrasé, elle répand une vive lumière; aussi je m'étonne, ou plutôt je regarde comme une chose déplorable et malheureuse, pour ne pas dire condamnable, de voir préférés à de tels ouvrages, sous prétexte d'une subtilité plus grande, certains livres plus propres à procurer aux âmes le trouble que le repos. »

Ailleurs, le chancelier, parlant des livres qui conviennent aux religieux, ajoute : « Je ne sais si, parmi les

(1) Joan., v, 35.

auteurs dont je viens de parler, Bonaventure ne doit pas tenir le premier rang. Je le dis sans prétendre blesser personne, entre tous les docteurs catholiques, celui-ci me semble le plus capable d'éclairer l'intelligence et d'enflammer la volonté, et sa doctrime m'offre le plus de sécurité.

« J'en fais l'aveu : depuis trente ans et plus, je me suis rendu ses ouvrages familiers, par une lecture souvent réitérée, par une méditation fréquente, et j'en ai retenu non-seulement les pensées, mais encore les paroles; cependant aujourd'hui encore c'est à peine si je crois avoir commencé à les goûter. Quand je les relis, ils me semblent toujours nouveaux, j'y trouve toujours un plaisir nouveau. Je pourrais appliquer ici ces paroles de l'Écriture : *Ses entretiens n'ont rien de désagréable, ni sa société rien d'ennuyeux; on y trouve la joie et le bonheur* (1), et ces autres où la Sagesse, se louant elle-même, nous dit : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif* (2). En effet, dans cette lecture vous avez à vous rassasier pleinement; vous la désirez ensuite avec avidité; cette avidité éloigne le dégoût, et ainsi vous jouissez sans vous lasser de ce que vous avez soif de goûter encore. »

Vers le même temps où Gerson écrivait ces éloges magnifiques de notre saint docteur, et se montrait avec tant de ferveur le disciple zélé de sa doctrine, un autre personnage également illustre par son savoir, et plus renommé encore par sa vertu, saint Antonin, archevêque de Florence, et de l'ordre de Saint-Dominique, joignait

(1) Sap., VIII, 16.
(2) Eccli., XXIV, 29.

son témoignage à celui du chancelier de l'Université de Paris, et disait : « Bonaventure semblait marcher avec une aptitude admirable dans les voies lumineuses de la science et surtout des saintes Écritures, et il croissait de même sans jamais s'arrêter dans la grâce de la dévotion. Toute vérité saisie par son intelligence devenait pour lui une formule de prière et un sujet de louange divine, il la méditait continuellement en son cœur... Il a laissé un écrit important et dévot sur les quatre livres des *Sentences*... Tous ces ouvrages, du reste, font voir clairement la pénétration de son intelligence à ceux qui recherchent la science divine, à ceux qui professent une vénération plus grande pour cette science que pour les vanités d'Aristote. »

« Saint François, dit un religieux de la Chartreuse, dont le nom ne nous est pas parvenu, saint François est comme un arbre grand, sublime, épais, et étendant ses branches en tous lieux. Autant il a produit de rameaux, autant il semble avoir donné de saints... Mais en première ligne il faut, je crois, citer le dévot docteur Bonaventure, qui l'emporte, à mon avis, sur les autres, par la profondeur de sa science et la sainteté de sa vie. Il a écrit en un beau livre la vie de son père saint François. Il a composé sur les *Sentences* un brillant et admirable ouvrage. Il nous a donné aussi un traité ayant pour titre l'*Aiguillon de l'amour*, où apparaissent avec éclat la grandeur de son amour pour Jésus-Christ et sa profonde humilité. Il a écrit ensuite bien d'autres livres vraiment utiles aux religieux et aux théologiens. » (*Anonym. Monac. Carthus.*)

« Il a écrit, dit Trithème, des ouvrages nombreux,

profonds et pleins de dévotion. L'ardeur de ses paroles n'embrase pas moins la volonté de son lecteur de l'amour de Jésus-Christ, qu'elle n'éclaire son intelligence par de saints enseignements. Si vous considérez l'esprit du divin amour et de la dévotion chrétienne s'exprimant par sa voix, il l'emporte aisément sur tous les docteurs de son temps. Il est profond sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité; ses expressions sont enflammées sans enflure. Aussi on le lit en toute sécurité, le cœur aimant le comprend avec facilité; on y revient toujours utilement, il laisse après lui un parfum de douceur et de bonnes œuvres. Plusieurs se livrent à l'enseignement de la doctrine, plusieurs prêchent la dévotion, bien peu dans leurs livres réunissent l'une et l'autre. Mais Bonaventure a surpassé les uns et les autres; chez lui la doctrine inspire la dévotion, et la dévotion répand la doctrine. Si donc vous voulez être savant et dévot, appliquez-vous à la lecture de ses ouvrages. »

Quand Trithème parlait de la sorte, le saint était canonisé il y avait déjà quelques années, mais il n'était point encore au nombre des docteurs de l'Église. Depuis, bien d'autres noms célèbres ont rendu hommage à son mérite éclatant. Grenade fait un fréquent appel à ses écrits et à son expérience; saint François de Sales recommande plusieurs de ses ouvrages; Possevin les vante comme une source inépuisable de richesses; Bellarmin l'appelle un homme aimé de Dieu et des hommes; Corneille de la Pierre, le pieux et savant commentateur de nos saints livres, le propose aux docteurs scolastiques, et surtout aux religieux adonnés aux études, comme un modèle accompli de science et de piété; Thomassin met

sa doctrine très-sainte et très-irréfragable sur le même rang que celle de saint Augustin et des autres Pères. Dieu a fait briller comme le soleil, en son Église, Thomas d'Aquin et Bonaventure, l'un pour éclairer tous les esprits des vives lumières de la théologie, et l'autre pour allumer dans tous les cœurs le feu de la charité. Les protestants eux-mêmes, Luther et les Centuriateurs de Magdebourg ont rendu hommage à sa mémoire (1).

Nous pourrions étendre cette liste de glorieux témoignages; mais nous avons hâte de revenir au couvent des Frères Mineurs de Lyon, où le tombeau du sublime docteur attire les peuples reconnaissants. Pendant que l'Église, occupée de la grande œuvre du salut du monde, semble laisser de côté, pour quelque temps encore, l'homme jadis comblé de ses honneurs et de sa confiance, le Ciel se charge de manifester au monde la puissance de ses mérites. Les regards se tournent vers ce tombeau comme vers un sanctuaire d'où s'échappent les bénédictions et les miséricordes. Les lépreux y recourent en se souvenant avec quel amour le serviteur de Dieu savait compatir à leurs souffrances. Les infirmes, les malades, les prisonniers s'adressent à Bonaventure et sont exaucés. Les habitants de l'Italie et de la France mettent en lui leur confiance, ils lui offrent leurs vœux. Chaque jour accroît le respect des peuples; chaque jour l'homme de Dieu devient plus grand sur la terre, et son nom, béni par l'amour et la reconnaissance, brille d'un éclat plus vif.

(1) Luther l'appelle un homme d'une très-haute importance. — Les Centuriateurs disent de lui : « Il a acquis une telle autorité, qu'il est devenu très-célèbre dans tout l'univers. » (Cent. XIII, p. 485.)

Cent soixante ans se sont écoulés depuis le jour où l'univers chrétien lui rendait un suprême hommage. Les religieux Mineurs désirent transférer en un lieu plus digne les restes de leur vénéré père; mais le Ciel leur réserve une consolation inattendue. Tandis que la mort a exercé ses ravages sur tout le corps du saint cardinal, et que ses ossements, déjà réduits en poussière, couvrent le fond de son sépulcre, sa tête a échappé à la dissolution; elle est belle et sereine comme au moment où il s'endormait au monde, calme et majestueuse comme aux jours où elle se livrait aux plus magnifiques inspirations du génie; les ravages du tombeau n'ont laissé aucune empreinte sur ce front si pur, où l'œil d'un vertueux maître n'avait pu découvrir la moindre flétrissure du péché d'Adam. Sa langue est intacte comme aux temps mémorables où elle annonçait les miséricordes du Seigneur. Le prodige accompli en faveur d'Antoine de Padoue s'est renouvelé en faveur du digne émule de ses vertus. Les frères, pénétrés d'un pieux respect, transportés de joie et de reconnaissance, bénissent le Dieu admirable en toutes ses œuvres; ils recueillent avec un soin filial et religieux ces restes augustes, et les transportent, au milieu des chants sacrés, au lieu destiné à les recevoir; ils se flattent que dans peu leur trésor sera offert par l'Église à la vénération de l'univers chrétien. Aujourd'hui ils ont vu des merveilles, aujourd'hui ils ont été témoins des miséricordes du Seigneur : le saint n'a point connu la corruption du tombeau.

Ce prodige accroît encore la confiance des hommes; l'église des Frères Mineurs de Lyon devient de plus en plus célèbre. Bientôt des voix se font entendre pour

demander, en faveur de Bonaventure, les honneurs de la canonisation. Frédéric, empereur des Romains, Louis XI, roi de France, Ferdinand, roi de Sicile, Matthias, roi de Hongrie, Alphonse, duc de Calabre, Jean Mozzenico, doge de Venise, Jean de Milan, Jean de Bourbon, les villes de Florence, de Sienne, de Lyon, de Pérouse, et à leur tête la ville de Bagnaréa, s'adressent au Saint-Siége avec les instances les plus vives pour demander la glorification de l'homme de Dieu. Le cardinal-évêque de Sabine, le protecteur de l'ordre Séraphique, le ministre général du même ordre, son procureur, les frères réunis en Chapitre pressaient également, et exprimaient les désirs ardents de leur cœur.

Cependant le Pape lisait avec une attention religieuse les écrits du saint docteur, afin de tout conduire avec maturité, et cette lecture le comblait de bonheur; il s'informait des diverses circonstances de sa vie, il examinait les miracles opérés par son intercession, il voyait dans Bonaventure un ami du Seigneur admis au partage des ineffables félicités de la patrie, il le jugeait digne de la vénération publique de la terre; mais il n'osait rien conclure: ce Pape était Sixte IV. Avant d'arriver aux honneurs, il avait professé la règle des Franciscains, et il craignait, s'il se hâtait trop de condescendre aux demandes venues de toutes parts, d'être accusé d'avoir agi en cette affaire par affection propre plutôt que par un juste sentiment de dévotion. Il ordonna donc d'abord une enquête sévère, où l'on examinerait, dans les lieux habités par le saint, tout ce qu'on savait de sa vie et de ses vertus; puis il confia

la discussion des miracles à trois membres du sacré collége. Deux d'entre eux moururent successivement avant d'avoir terminé leur travail, et il fallut les remplacer ; ce qui occasionna encore des retards. Les choses durèrent ainsi depuis l'an 1475 jusqu'à l'an 1478. Les princes de la terre redoublaient leurs instances, les peuples attendaient avec impatience le moment; le Pape arrêta donc de rendre à la fête de la Pentecôte 1478 son décret solennel.

Mais deux fléaux survenus tout à coup ajournèrent encore cette grande affaire ; la guerre éclata, et la peste fit sentir ses ravages. Ce fut en 1482 seulement qu'il fut possible de la terminer. Le 10 avril de cette année, Sixte IV convoqua une assemblée où se trouvèrent tous les cardinaux présents à Rome ; là, Octavien de Martinis, juriconsulte et avocat du sacré collége, plaida, dans un discours brillant, la cause de la canonisation ; le Pape, après une courte réponse, indiqua pour le surlendemain une autre réunion où chacun des cardinaux et des prélats de la cour romaine émettrait son opinion. A cette assemblée se rendirent tous les cardinaux, les évêques, les abbés, les membres de la congrégation de la Rote, les supérieurs de plusieurs maisons religieuses et leurs procureurs généraux. Octavien de Martinis reprit sa harangue du 10 avril, puis le Pape recueillit les suffrages. Ils furent unanimes en faveur du saint, et le dimanche suivant, jour de l'octave de Pâques, fut choisi pour la promulgation du décret.

Il n'y avait plus à discuter ; le doigt de Dieu était visible aux yeux de tous, et principalement du Pape, dans la vie sainte, dans la doctrine admirable, dans les

miracles nombreux et éclatants de Bonaventure. Aussi le vertueux Pontife livra-t-il son âme tout entière à la joie. « O demeure de Sion, s'écrie-t-il dans la bulle « de canonisation, ô religion du Christ, toi en qui le « vrai Dieu habite par la foi véritable comme sur la « montagne de Sion, éclate en transports d'allégresse « et fais entendre tes louanges; au milieu de toi est « un saint glorieux. Il a ouvert sa bouche au milieu « de l'Église, et le Seigneur l'a rempli de l'esprit de « sagesse et d'intelligence; il l'a revêtu du manteau de « la gloire, il l'a couronné à l'entrée du séjour des « bienheureux, où maintenant il partage les honneurs « et la félicité des anges. Oui, réjouissons-nous; la « cour céleste compte un de nos frères parmi ses ha- « bitants, un frère à qui nos besoins seront précieux, « qui nous protégera par ses mérites après nous avoir « formés par ses exemples, illuminés par ses enseigne- « ments, et affermis par ses miracles. Dieu l'a comblé « d'honneur et de gloire aux yeux de tous les peuples, « sa mémoire est en bénédiction; car il a écrit de telle « sorte sur les choses divines, que l'Esprit-Saint semble « parler par sa bouche; il a vécu si pieusement, si reli- « gieusement, et dans une telle sainteté, que sa vie « s'accordait parfaitement avec ses écrits, et qu'il en- « seignait par ses exemples ce qu'il exprimait en ses « livres. »

Puis, après avoir rappelé la vie sainte et laborieuse du grand docteur, après avoir exposé l'ordre suivi dans la cause présente, le Pape reprend : « Plein de confiance « que Dieu ne permettra pas que nous tombions dans « l'erreur, après avoir fait observer et observé nous-

« même tout ce qui est requis en pareil cas, le con-
« sentement unanime reçu de nos frères les cardinaux
« de la sainte Église romaine, et de tous les prélats
« maintenant présents à Rome, appuyé sur l'autorité
« du Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et
« Paul, nous déclarons saint Bonaventure de Bagna-
« réa, de bienheureuse mémoire, professeur en la sacrée
« théologie, de l'ordre vénérable des Frères Mineurs,
« et élevé de l'office de général de cet ordre à la dignité
« de cardinal-évêque; nous décernons qu'il doit être
« inscrit, ajouté et agrégé au catalogue des autres saints
« de Dieu, qu'il doit y être conservé fidèlement, et
« d'une manière irrévocable... »

Le Pontife suprême termine en réglant ce qui concerne le culte du nouveau saint; puis il accorde des indulgences, il confère en son honneur des droits aux Frères Mineurs de l'Université de Paris, comme les Dominicains en avaient reçu autrefois en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, et exhorte les prélats et les prêtres du monde catholique à prier le Seigneur par l'entremise et les mérites du Docteur et Confesseur Bonaventure, de protéger et de défendre l'Église militante contre tout danger.

Un jeûne de trois jours avait précédé cette auguste solennité; la religion se prépare à ses fêtes de la terre comme à la grande fête du ciel; aussi la joie fut à son comble. Sixte IV confirmait l'œuvre de Grégoire X, le sacré collége comptait un frère de plus parmi les saints, les Frères Mineurs voyaient exalté enfin le plus illustre de leurs savants, celui que ses contemporains et les générations suivantes avaient salué du titre de *Docteur Sé-*

raphique; l'Église entière avait un protecteur de plus au milieu de ses tribulations. « La demeure de Sion éclata donc en transports d'allégresse, elle fit entendre ses louanges; au milieu d'elle était un saint glorieux. »

La ville de Lyon, si pieuse dans tous les temps, devait se sentir heureuse entre les villes du monde catholique. Protégée, depuis les premiers âges du christianisme, par des légions de martyrs, par des confesseurs nombreux, elle recevait en ce jour un nouveau père, un nouveau défenseur. Elle avait donné un tombeau à Bonaventure, et ce tombeau, devenu illustre, allait attirer encore vers elle les regards de l'univers. Elle fut reconnaissante. L'église dédiée à saint François prit le nom de saint Bonaventure, elle s'accrut et devint un temple magnifique, digne de la piété de la Rome des Gaules, digne du docteur dont elle abritait les reliques sacrées.

Quatre-vingts-ans s'écoulèrent depuis le jour où Bonaventure triomphait sur la terre, son nom devint célèbre, son sanctuaire fut vénéré des peuples touchés de ses bienfaits; puis l'orage se déclara; la France, en proie aux discordes et aux calamités suscitées par l'hérésie, pleura dans une foule de lieux ses églises profanées, les cérémonies sacrées de son culte tournées en dérision, les reliques de ses saints jetées au vent, le sang de ses prêtres et de ses soldats versé par l'impiété. La ville de Lyon eut une large part dans l'épreuve; elle était plus catholique, le calice des humiliations fut plus amer pour elle. Les disciples de Calvin s'en emparèrent en 1552, et leur rage se porta contre les temples du Seigneur. Mais les pieux Franciscains avaient pris leurs

mesures pour dérober aux ennemis les reliques du saint. Deux religieux, chargés de les cacher, avaient travaillé pendant deux nuits à creuser chacun une fosse profonde. Dans la première ils mirent la châsse où étaient enfermés les ossements de Bonaventure; ils y joignirent sa chasuble, l'argenterie et les ornements les plus précieux de l'église du couvent; dans l'autre fut déposé le buste d'argent, donné par Anne de France, sœur de Charles VIII, soixante-trois ans auparavant, et contenant la tête du saint; on plaça à côté le calice dont il se servait pour l'auguste sacrifice, et son crucifix; puis les deux religieux, munis d'un inventaire de tous les objets cachés dans les deux fosses, partirent, l'un pour la Savoie et l'autre pour la Franche-Comté, avant l'arrivée des hérétiques, sans communiquer leur secret à personne.

Le lendemain de leur entrée dans la ville, les sectaires vinrent de grand matin à l'église des frères. Au premier bruit le religieux servant court enlever le saint sacrement et les saintes huiles, dont il jette le vase au feu. De là il avertit le père gardien de ce qui se passe, et lui remet son précieux dépôt. Celui-ci, ayant assemblé ses frères, leur fait une courte et fervente exhortation, les encourage au martyre, et leur distribue le corps adorable de son Dieu. Les bons religieux communient en versant des larmes et en offrant au Sauveur le sacrifice de leur vie, heureux à cet instant suprême d'avoir épargné une indigne profanation de l'adorable Eucharistie.

Bientôt les hérétiques sont maîtres du couvent; ils ordonnent aux frères de se rendre au cloître, leur font entendre les menaces les plus terribles, et leur montrent

en perspective les plus affreux tourments, s'ils ne livrent les richesses de leur église et le tombeau de Bonaventure. Les religieux déclarèrent ce qui s'était passé, et les sectaires, jugeant leur déposition sincère, leur permettent de s'en aller, à l'exception du gardien, Jacques Gayête, qu'ils retiennent captif. Ensuite, se mettant à fouiller dans la maison et le jardin, ils découvrent enfin la châsse où étaient les ossements. Ivres d'une joie sacrilége, ils se portent en foule sur la place même du couvent, arrachent les reliques sacrées, les livrent aux flammes et jettent les cendres dans la Saône, au milieu des cris et des blasphèmes.

Là ne s'arrête pas leur fureur; après des recherches souvent renouvelées et toujours inutiles, ils se tournent vers le gardien, et veulent entamer une discussion avec lui sur les vérités de la foi. Le digne religieux fut à la hauteur de sa profession; il soutint la lutte en véritable enfant de François d'Assise, et confondit les disciples de l'erreur aussi souvent qu'ils s'adressèrent à lui. Mais son noble courage méritait une récompense; il l'obtint bientôt. Irrités de se voir vaincus par leur prisonnier, ils décident sa mort, lui associent un capitaine des armées catholiques surpris dans la ville, et les font sortir de prison sous prétexte de les conduire à Roanne. Le fervent religieux avait compris leur dessein. « Courage, mon capitaine, dit-il à son compagnon, voici le temps de recommander nos âmes à leur Créateur, et de penser à nos consciences; car, dans moins d'un quart d'heure, nous serons à son tribunal : mais soyons assurés, si nous mourons constants en sa foi, qu'il est prêt à nous recevoir. » En effet, à peine arrivés

sur le pont de la Saône, les sectaires se jettent sur le capitaine, lui enfoncent un poignard dans le cœur, et le précipitent dans la rivière.

Le gardien voit sans trembler ce massacre, il se prosterne, fait le signe de la croix, baise humblement la terre; puis, levant les yeux et les mains au ciel, il adresse à haute voix au Seigneur une fervente prière. Elle n'était pas finie que déjà cinq coups de hallebarde avaient percé sa poitrine et consommé son martyre. La Saône reçut son corps comme elle avait reçu celui du vertueux capitaine, comme elle avait reçu les cendres de Bonaventure !

A ce crime les impies en ajoutèrent d'autres; ils revinrent à l'église, en brisèrent les chaires, firent fondre l'orgue et les cloches, brûlèrent les précieuses archives et la bibliothèque, puis enfin le couvent lui-même, et les ruines seulement couvrirent les lieux témoins des merveilles du Ciel.

Mais à la tempête succédèrent des jours meilleurs. Les pauvres religieux retournèrent en pleurant au tombeau de leur saint général. Les deux religieux se portèrent aux lieux où ils avaient caché leur trésor le plus cher. Hélas! ils reconnurent, au milieu de sanglots amers, qu'il avait été donné aux impies de prévaloir contre les amis du Seigneur. Le second reliquaire avait échappé aux recherches des sacriléges; mais que de larmes furent versées quand on apprit ce qui s'était passé! L'aspect de leur maison incendiée, le spectacle des ravages commis par l'impiété toucha moins les bons frères que le récit des profanations dont les restes de Bonaventure avaient été l'objet. La ville unit ses pleurs et ses regrets à ceux

des frères; sa gloire et son trésor à elle était aussi le tombeau de Bonaventure. Elle se montra empressée à réparer les ravages de l'hérésie. Secondés par la ferveur des bons habitants, les Franciscains, l'âme abreuvée d'amertume, se mirent à l'œuvre. Bientôt les reliques dérobées aux recherches des ennemis de la foi purent être rapportées à l'église, où elles furent reçues comme un présent divin, capable d'alléger, sinon de faire disparaître entièrement la douleur de ces jours. D'autres reliques avaient été données à Bagnaréa, la patrie du saint, et à Paris, la ville témoin de ses succès dans les sciences et si souvent le théâtre de ses ferventes prédications.

Lyon ressentit plus d'une fois depuis la puissance du serviteur de Dieu. En 1628, la peste s'abattit dans ses murs, et y promena la mort comme dans le reste de la France, ou plutôt de l'Europe. La population effrayée et impuissante contre le fléau se tourna vers Bonaventure, elle se pressa en masse à son temple, elle fit appel à sa tendresse et à son pouvoir auprès de Dieu. Les reliques échappées aux coups des hérétiques furent portées triomphalement par toute la ville, au milieu des supplications de la piété et des larmes du repentir. Le Ciel, touché, commanda à la peste d'arrêter ses ravages, la prière du saint avait obtenu miséricorde.

Mais ce n'était pas assez pour l'Église d'avoir donné à Bonaventure ses honneurs et sa confiance aux jours de sa vie mortelle; ce n'était point assez d'avoir exalté son nom et propagé son culte pendant un siècle, elle voulut décerner une gloire nouvelle à sa science profonde, à son zèle à répandre parmi les hommes ses enseignements

sacrés. Le disciple d'Augustin, l'homme appliqué avec un soin infatigable à scruter les saints livres, et à demander à tous les docteurs catholiques qui l'avaient précédé une part dans leur héritage, devait s'asseoir sur le trône immortel des docteurs. Il devait, comme les Ambroise, les Jérôme, les Grégoire, les Basile et les Athanase paraître aux yeux des hommes avec la consécration la plus auguste et la plus solennelle du savoir, avec le titre de Docteur de l'Église. Déjà Thomas d'Aquin avait reçu cet honneur, dont il était digne sans réserve; le Saint-Siége ne tarda pas à le déférer au plus illustre de ses amis. Le Pape Sixte-Quint, de l'ordre des Frères Mineurs, heureux d'offrir au saint un témoignage de son amour, et au monde une preuve de la haute estime qu'il faisait de ses travaux, publia en l'année 1587 la bulle *Triumphantis Jerusalem*. Là, après avoir rappelé, comme son prédécesseur Sixte IV, la vie pure et innocente de Bonaventure, ses succès dans les sciences, ses vastes travaux, la confiance dont les Papes l'avaient honoré, après avoir, dis-je, rappelé tout ce qui pouvait relever la gloire du serviteur de Dieu, le Souverain Pontife expose les motifs qui l'ont porté à ajouter encore une perle brillante à sa couronne, à orner son front de l'auréole des docteurs. C'est d'abord la tendresse de sa dévotion pour le saint; ensuite l'affection dont il se sent pénétré pour l'ordre Séraphique, où il a trouvé des soins maternels; c'est surtout la gloire de Dieu, l'avantage de l'Église universelle. En ces temps où Sixte-Quint écrivait, l'Épouse du Seigneur était attaquée par les machinations insidieuses et diaboliques de l'hérésie; la forme de son enseignement théologique était l'objet de dérisions

impies. En exaltant l'un des plus illustres maîtres de la scolastique, il veut donc protester en faveur de cette science dont les fruits ont été si abondants, dont la connaissance et la pratique sont si salutaires, puisqu'elle découle des sources intarissables des divines Écritures, des Souverains Pontifes, des Pères et des Conciles. Elle a apporté à l'Église un secours vraiment puissant, par son intelligence et son interprétation des livres saints, par les règles utiles et pleines de sécurité qu'elle a données pour la lecture des anciens docteurs, par son habileté à découvrir les replis de l'erreur et à la réfuter. Si les hérétiques l'ont attaquée, c'est qu'ils ont vu dans sa manière de procéder, dans l'ordre et la disposition de ses moyens, comme une armée rangée en bataille, et toujours prête à combattre le mensonge, à dévoiler ses subterfuges, à les réduire au néant.

Cependant une protestation aussi solennelle ne suffit pas à Sixte-Quint, s'il ne joint l'action aux paroles. En conséquence, il établit dans la ville de Rome un collége sous les auspices et le nom de Bonaventure, où la doctrine de ce maître illustre servira de base à l'enseignement; ensuite il ordonne de recueillir tous ses ouvrages, soit manuscrits, soit déjà imprimés, afin de les confier aux presses du Vatican, et d'en donner l'édition la plus correcte et la plus complète. Enfin, marchant sur les traces de Pie V, qu'il vénère comme un père, voulant continuer en tout cette antique union de Thomas d'Aquin avec Bonaventure, cette belle similitude établie entre eux, il décerne au dernier les honneurs rendus au premier. Désormais Bonaventure ne devra plus être regardé comme un docteur ordinaire, mais il

prendra rang, il sera compté et vénéré parmi les premiers et les plus illustres de l'Église; ses écrits feront autorité soit en public, soit en particulier dans les colléges, les académies, les écoles, les prédications, conférences et autres exercices enseignants. Telle est la volonté du Pape, tel est son décret irréfragable, à l'autorité duquel nul ne saurait résister sans s'exposer à l'indignation du Tout-Puissant et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

Ainsi l'Église honore ses enfants, ainsi elle récompense leur zèle et leur pieux dévouement à sa cause sainte. Les couronnes offertes par son amour ne sauraient être accessibles aux injures du temps; elles traversent les âges sans se flétrir, toujours pures et suaves comme la main qui les a tressées. Jusqu'à la fin des siècles Bonaventure occupera le trône élevé à sa gloire; il instruira les générations avec une autorité plus grande qu'aux jours où il enseignait, aux applaudissements des hommes, dans sa chaire de l'Université. Sa mère a environné son front de la double auréole de la sainteté et du savoir, et le Seigneur a sanctionné pour l'éternité les œuvres de son Église.

APPENDICES

§ I.

DES ŒUVRES DE SAINT BONAVENTURE.

Nous avons suivi pour cette histoire les éditions françaises conformes à l'édition du Vatican, faite, après de grandes et nombreuses recherches, par l'ordre de Sixte-Quint.

Les éditeurs ont été à même de consulter les divers manuscrits; ils ont eu en main les documents les plus propres à les éclairer, et la bulle déclarant saint Bonaventure Docteur de l'Église est venue ensuite comme une sanction à leur travail. Depuis, cette édition a servi de modèle à plusieurs autres, soit en France, soit à l'étranger. De nos jours elle est encore consultée de préférence et suivie à Rome, en France, en Angleterre; et, il faut en convenir, l'édition de Venise, venue presque deux siècles après, ne semblera jamais de nature à renverser le travail des éditeurs du Vatican.

L'auteur de cette édition s'appuie, pour l'ordinaire, sur des raisons faibles pour donner ou pour refuser

tel ou tel ouvrage au Docteur. Quelquefois même il se contredit. Il fait saint Bonaventure auteur de tel traité uniquement parce que Gerson et Trithème le lui accordent; puis il rejette tel autre traité mentionné par eux, sans plus se soucier de leur autorité, et sans apporter une raison valable. Ainsi il lui refusera l'ouvrage *Sur l'œuvre des six jours*, que Trithème et Barthélemi de Pise lui attribuent, parce que, dans un discours, il y a quelques reproches contre les princes, quelques passages contre l'abus de la logique, quelques fables historiques; comme si tous les princes eussent été des saint Louis, tous les docteurs, des hommes comme Bonaventure et Thomas d'Aquin, comme si d'autres graves auteurs ne s'étaient pas trompés sur des faits historiques à une époque où la critique était plus difficile. Il lui refuse tous les discours contenus dans ses œuvres, et cela parce que Oudin, qu'il déclare être fort ignorant, quand il est question de saint Bonaventure, les lui a contestés en 1380, plus d'un siècle après sa mort; alors que saint Antonin, François Pavinus, Robert Caraccioli, Octave de Martinianis les lui attribuent. Et puis Oudin a contesté aussi à notre docteur ses beaux commentaires sur les *Sentences*. Il lui refuse toutes les poésies, par la raison que le saint n'avait pas le temps de se livrer à de tels travaux, et que les vers en sont trop durs, comme s'il n'eût pas été permis à ce grand homme de se délasser pieusement de ses occupations du dehors en de pareils écrits, comme si les vers de ce temps étaient plus coulants chez les autres auteurs de ce siècle.

Nous pourrions étendre ces observations. Un Francis-

cain italien, Sbaraglia, a relevé bon nombre de méprises de l'édition de Venise dans un supplément à Wadding; mais lui-même laisse à son tour bien à désirer, et ses raisons sont souvent aussi faibles, quand il refuse certains ouvrages au docteur Séraphique, que celles des éditeurs de Venise.

En 1772, à Trente, un savant de l'ordre de saint François, Cavalésio, a continué le travail des éditeurs du Vatican, sans s'inquiéter des observations en tête de l'édition vénitienne, et il a donné au public, après de nombreuses recherches, trois volumes de supplément aux œuvres de saint Bonaventure. L'édition du Vatican lui a paru la plus sûre, et il n'a pas été le seul, comme nous l'avons dit, à émettre un pareil jugement.

---

§ II.

NOMS DE QUELQUES SAINTS ET BIENHEUREUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS DEPUIS SAINT BONAVENTURE.

1. Christophe de Cahors. 1272
2. . . . . . Sancté 1290
3. Louis de Toulouse. 1292
4. . . . Gentil, XIII[e] siècle.
5. Jean Arminio. 1313
6. . . . Pierre, martyr. 1322
7. Demètre de Talifère. 1322
8. François de Fabriano. 1322
9. Jacques de Pades. 1322
10. Ange de Cingoli. 1337
11. Gérard de Valence. 1345
12. Jean de Capistran. 1385
13. Bernardin de Sienne. 1444
14. Thomas Bellacio. 1447
15. Matthieu de Girgenti. 1451
16. Pierre Régalati. 1456
17. . . . . Diégo. 1463
18. Antoine de Strocconio. 1471
19. Jacques de la Marche. 1479
20. Pacifique de Crédano. 1482
21. Simon de Lipnicza. 1482

22. Jean de Dukla. 1484
23. Jacques d'Esclavonie. 1485
24. Pierre de Moliano. 1490
25. Bernardin de Feltre. 1494
26. Ange de Clavasio. 1495
27. Ladislas de Gielniow. 1505
28. Pierre d'Alcantara. 1564
29. Antoine de Werden. . . . . . 1572 (1).
30. Antoine de Nornaire. 1572
31. Corneille de Dorostate. 1572
32. François Rodes. 1572
33. Jérôme de Werden. 1572
34. Nicaise Johnson. 1572
35. Nicolas Priques. 1572
36. Vilhade. 1572
37. Thierri d'Embden. 1572
38. Pierre d'Asca. 1572
39. Guillaume de Gonde. 1573
40. Nicolas Factor. 1583
41. Félix de Cantalice. 1587
42. Benoît de Sainte-Philadelphie. . 1589
43. Pascal Baylon. 1592
44. Pierre Baptiste. 1597
45. François Leblanc. 1597
46. Martin d'Aguirre. 1597
47. Gonzalès Garcias. 1597
48. Sébastien d'Apparitio. 1600
49. André Hibernon. 1602

(1) Presque tous les bienheureux de cette année font partie des martyres de Gorcum, en Hollande.

50. François Solano. 1610
51. Joseph de Léonissa. 1612
52. Laurent de Brindes. 1619
53. Fidèle de Sigmaringen. 1622
54. Jean de Prado. 1636
55. Joseph de Cupertino. 1666
56. Bernard de Corléone. 1667
57. Bernard d'Offida. 1694
58. Bonaventure de Potenza. . . . 1711
59. Pacifique de Saint-Séverin. . . 1721
60. Thomas de Cora. 1729
61. Jean-Joseph de la Croix. . . . 1734
62. Ange d'Acri. 1739
63. Crispin de Viterbe. 1750
64. Léonard de Port-Maurice. . . . 1751
65. François de Soles.
66. Julien de Saint-Augustin.

§ III.

BULLE DE CANONISATION DE SAINT BONAVENTURE.

SIXTE, *évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, pour le souvenir perpétuel de la chose.*

La céleste patrie, la Jérusalem d'en haut, dont toutes les parties ont entre elles une union parfaite, se réjouit de telle sorte du salut de tous les élus, qu'à ceux dont les mérites sont plus éclatants, elle offre une part plus abondante dans la félicité des récompenses. Le prophète Isaïe, ravi en esprit, semble avoir entrevu cette vérité, quand il a dit : *Maison de Sion, tressaillez de joie, et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous.* Que les chœurs de tous les anges tressaillent donc d'allégresse, eux qui, ardents à remplir le vide de leurs siéges, s'efforcent de conduire les humbles de vertu en vertu jusqu'à ces demeures bienheureuses d'où les esprits superbes sont tombés. Qu'elles se livrent à l'allégresse, les âmes de tous les justes qui ont suivi les traces du Christ, tous les fidèles amis de Dieu, de l'ancien et du nouveau Testament, qui, ayant méprisé les vanités du siècle, se réjouissent de voir s'accroître le nombre de leurs concitoyens. Que le ciel se répande en louanges de bonheur, que la terre s'aban-

donne aux transports de la joie, car au ciel et sur la terre la naissance des saints est une source de félicité pour beaucoup. Aussi la piété, qui a la foi pour principe, exige-t-elle que ce qui s'accomplit pour le salut d'un grand nombre soit célébré en tous lieux par des démonstrations communes. Qu'elle tressaille surtout d'allégresse l'assemblée des Pontifes bienheureux, l'assemblée sacrée des Docteurs, qui brillent dans le ciel comme des étoiles dans toute l'éternité, et parmi lesquels, comme un astre nouveau, saint Bonaventure a brillé depuis le jour où Dieu l'a appelé à monter de cette vallée de larmes à la céleste Jérusalem, à la Jérusalem d'en haut.

Pour nous, qui, élevé par une disposition du Très-Haut au faîte de l'apostolat, prenons soin du troupeau chrétien, que nous désirons avec une ardeur intense, comme c'est le devoir de notre charge pastorale, rendre semblable à l'assemblée des bienheureux, nous pouvons avec raison dire à l'Église militante, pour l'édification et l'accroissement de laquelle nous avons jugé devoir mettre le même Bonaventure au nombre des saints : *Tressaillez aujourd'hui de joie, et bénissez Dieu, ô maison de Sion*, religion du Christ, en qui, comme sur la montagne de Sion, habite le vrai Dieu par la foi véritable, parce qu'au milieu de vous est un grand saint. En effet le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de son Église, il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence; il l'a revêtu d'un vêtement de gloire, et il l'a couronné à l'entrée du paradis, où il jouit de la gloire et de la félicité en l'assemblée des anges. Tressaillons d'allégresse, parce qu'il y a dans cette céleste

patrie un homme d'entre nous, empressé à s'occuper de nous, à nous protéger par ses mérites, après nous avoir formés par ses exemples, illuminés par ses enseignements, et affermis par ses miracles.

Dieu l'a montré plein de gloire et d'honneur aux yeux de tous les peuples, et sa mémoire est en bénédiction, car il a écrit de telle sorte des choses divines, que l'Esprit-Saint semble avoir parlé par sa bouche. Il a vécu si pieusement, si religieusement, si saintement, que sa vie était conforme à ses écrits, et que ce qu'il écrivait, il l'enseignait par ses exemples. Ainsi la vertu de ses actions et l'éclat de ses prodiges sont d'une évidence telle, que l'Église militante doit reconnaître, en cette union des plus grands mérites et des miracles, la preuve d'une sainteté véritable. En effet, encore dans la première fleur de sa jeunesse, ayant rejeté tous les plaisirs de la terre, après s'être consacré au service de Dieu dans la religion de saint François, dont les sentiers sont très-élevés, il arriva à une si grande perfection par une lecture soigneuse et une oraison assidue, qu'il pouvait dire justement avec le Sage : *J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée.* Illuminé par Celui qui éclaire nos sens, par Celui qui est *la voie, la vérité et la vie ;* en peu d'années il acquit une science incroyable, et il n'ensevelit pas dans l'ombre le talent que lui confiait le Seigneur, il ne l'enfouit pas au sein de la terre, mais, comme un dispensateur plein de sagesse, il le fit valoir dans l'intérêt général. Dans la célèbre Université de Paris, il occupa une chaire, où, dévoilant les secrets des Écritures, non-seulement il fut utile à beaucoup par ses enseignements de vive voix, mais il laissa

encore, et sur les saintes lettres, et sur les sciences les plus élevées, de nombreux monuments de livres excellents, destinés à servir en tout temps à la postérité.

Grand en doctrine, il n'était pas moindre en humilité, et par les mérites de sa vie; aussi Alexandre de Halès, très-illustre docteur, aux soins duquel Bonaventure s'était confié, reconnaissant en lui une innocence admirable et la simplicité de la colombe, avait coutume de dire qu'il ne lui semblait pas avoir péché en Adam. Il fut grand aussi dans l'ordre des Frères Mineurs, auquel, après saint François, il fut l'homme le plus utile. Appelé à le gouverner, et, par l'inspiration du Seigneur, créé ministre général, il se montra tel à ses subordonnés, qu'en lui semblait accomplie cette parole du Seigneur : *Que le plus grand d'entre vous se fasse votre serviteur*. Il était le plus grand en sagesse et en l'innocence des mœurs, mais il exerça l'office de supérieur avec une telle charité, que, devenu humble de sa pleine volonté, il s'efforçait, comme un bon soldat du Christ, de servir ses inférieurs par ses enseignements, ses encouragements, ses exhortations fraternelles, et même en leur rendant des services corporels. Et non-seulement il garda avec le plus grand soin les choses pieusement et saintement établies par le bienheureux François, mais il en ajouta encore beaucoup d'autres qui semblaient nécessaires, à cause du nombre croissant des frères. Il divisa également l'ordre en provinces et en custodies.

Il fut grand aussi en dignité dans l'Église romaine. La renommée de sa vie pure, de sa doctrine et de sa prudence s'augmentant de jour en jour, le Pape Grégoire X, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, l'ap-

pela à l'honneur du cardinalat, afin de profiter de son concours dans les affaires majeures et très-difficiles survenues en ces temps. En sa faveur, et à cause de ses grands mérites, Grégoire fit une chose encore sans exemple : il lui confia immédiatement l'église d'Albane, qui n'a coutume d'être donnée qu'aux plus anciens cardinaux. Cet homme très-excellent et vraiment ami de Dieu ne trompa pas l'attente du Souverain Pontife, ni du sacré collége. Chargé de la présidence au concile de Lyon, et dirigeant toute chose pour l'honneur de Dieu, il fut la gloire de l'Église, et il la servit avec la plus grande utilité, en apaisant les discordes et en aplanissant les difficultés. A de tels actes, on connaît clairement que Dieu lui a confié le testament de la paix et qu'il l'a établi prince, afin qu'en lui la dignité du sacerdoce fût éternelle ; car la vaine gloire n'eut sur lui aucune prise, les richesses ne le firent point dévier ; mais persévérant dans la foi et la douceur, pieux envers Dieu, miséricordieux envers les hommes, juste envers tous, il pouvait, en se dépouillant de ce corps mortel, s'écrier avec l'Apôtre : *J'ai combattu le bon combat, j'ai terminé ma course, j'ai conservé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée.*

Sa persévérance seule pouvait le faire considérer comme saint, selon cette parole : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie;* mais des miracles nombreux et de premier ordre sont venus ensuite nous donner une preuve certaine de sa sainteté, et nous exciter à honorer celui que Dieu nous a montré déjà digne de nos hommages par ses mérites. En effet, le Dieu tout-puissant lui-même, afin de manifester la

puissance de sa vertu, afin de montrer plus au grand jour la cause de notre salut, après avoir couronné dans le Ciel ses fidèles élus, les honore souvent en ce monde, en accomplissant, par leur intercession, des signes et des prodiges destinés à confondre la perversité des hérésies et à sauvegarder la foi orthodoxe. Nous offrons donc, autant qu'il est en notre pouvoir, nos actions de grâces à Dieu, de nous avoir jugé digne de célébrer cette canonisation, qui depuis longtemps eût pu être faite en toute justice, avec tant de monuments divins de science, et tant de miracles éclatants, mais qui n'avait jamais été sollicitée avec autant d'empressement jusqu'alors par les princes et autres personnages. De nos jours, nos très-chers fils dans le Christ, Frédéric, empereur des Romains, et toujours Auguste, Louis, roi de France, très-chrétien, Ferdinand et Mathias, rois illustres, l'un de Sicile, l'autre de Hongrie; nos bien-aimés fils, les nobles hommes, Alphonse, prince de Calabre, Jean Mozenico, doge de Venise, Jean Haléa, duc de Milan, et le duc Jean de Bourbon; les villes de Florence, de Sienne, de Lyon, Pérouse et Bagnaréa, qui donna le jour à un si brillant flambeau, nous ont adressé, sur ce sujet, leurs demandes avec tant de zèle et de persévérance, qu'il nous eût semblé dur et cruel de leur résister dans une chose si pieuse, qu'ils paraissaient inspirés du Ciel en la sollicitant.

A ces demandes se sont jointes, également assidues, les prières de notre vénérable frère Zuliaco, évêque de Sabine, de nos bien-aimés fils François Samson, ministre général, et Pierre de Rodolphe, procureur de l'ordre Séraphique, prières où ils réclamaient, au nom de leur

chapitre général, la même chose, comme un acte de justice dont on leur était redevable. Nous avions lu de notre côté, avec un soin sans bornes, les écrits divins de cet homme, où, depuis que l'âge nous a permis d'y puiser, nous avons toujours goûté de vraies délices. Nous avions appris de nos frères les plus anciens du même ordre, et des hommes les plus graves, ce qu'eux-mêmes avaient appris de leurs anciens, que la réputation de sainteté de Bonaventure avait été constante. Nous étions instruit de ses miracles nombreux et éclatants, et ainsi il n'y avait plus de doute pour nous qu'il ne fût glorieux dans le Ciel, au sein de l'Église triomphante, et qu'il ne méritât nos hommages sur la terre. Mais nous souvenant que nous étions entré nous-mêmes par un vœu dans cet ordre des Frères Mineurs, où, par la grâce divine, ont eu lieu tous les progrès que nous avons pu faire dans les saintes lettres et la vie religieuse, où nous avons exercé les offices de ministre général, où nous sommes parvenu à la dignité de cardinal, et monté, par une disposition du Seigneur, au faîte du souverain pontificat, en parcourant ces degrés par lesquels saint Bonaventure s'est élevé à la gloire impérissable de l'Église triomphante; pour ne point paraître guidé plutôt par notre propre affection que par une juste dévotion, nous avons apporté en cette affaire toute la diligence et la gravité que demandait son importance. Nous avons confié à trois de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, le soin de s'enquérir de la vérité des miracles. Le procès commencé, il plut à Dieu de retirer l'un d'entre eux de cette vie. Nous en avons nommé un autre à sa place, et celui-ci étant mort égale-

ment, nous lui en avons substitué un second. Non content de cela, le procès presque terminé, et nos délégués nous en ayant rendu un compte très-fidèle, comme ils ne nous semblaient pas avoir observé dans leurs procédures la solennité voulue, nous leur avons ordonné de recommencer. Enfin, lorsque, d'après une relation plus complète et l'audition de témoins dignes de foi sur ce sujet, il fut devenu certain que Dieu, par ce saint, avait opéré de grands et nombreux miracles, dont la multitude elle-même pouvait rendre témoignage, craignant de résister à l'Esprit-Saint, qui, par la bouche du Prophète, nous ordonne de louer Dieu en ses saints, nous avons, dans un consistoire secret de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, recueilli les suffrages sur cette canonisation. Et comme tous étaient unanimes à déclarer qu'on devait mettre Bonaventure au nombre des saints, nous avons tenu ensuite un consistoire public, où, en présence d'une grande foule, nous avons ordonné des prières et des jeûnes pendant trois jours, afin que le Dieu tout-puissant daignât nous indiquer ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance, et qu'il ne laissât pas son Église militante s'égarer, elle dont les efforts sont de se conformer à l'Église du Ciel. Ces trois jours écoulés, nous avons ordonné à tous les prélats, alors présents à Rome, de s'assembler, et interrogés individuellement sur ce qu'il y avait à faire, tous ont été unanimes et ont pensé qu'on devait canoniser le bienheureux Bonaventure.

Nous donc, suivant la volonté et le bon plaisir de Dieu, et considérant qu'il y avait justice et devoir à louer et à glorifier sur la terre, par les hommages de

notre vénération, ceux que Dieu honore dans les cieux, ou plutôt que lui-même est loué et glorifié en eux, lui dont la gloire et la louange s'étendent dans tous les siècles, nous avons arrêté de célébrer aujourd'hui en cette ville la canonisation du même saint Bonaventure dans la basilique du prince des Apôtres, où une multitude nombreuse de tout rang et de tout ordre s'était rendue. Là, tout ayant été accompli selon les prescriptions, le procureur susdit de l'ordre des Frères Mineurs s'étant placé au milieu de l'assemblée, a pris pour texte de son discours ces paroles de saint Jean : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint.* Il a prouvé, d'après le procès tenu sur les points dont nous avons parlé, que les trois personnes elles-mêmes de la Trinité bienheureuse avaient rendu témoignage, que saint Bonaventure était au Ciel, le Père par la puissance des miracles, le Fils par la sagesse de la doctrine, le Saint-Esprit par l'excellence de la vie en ce saint. Et il nous a demandé avec les instances les plus vives et les plus réitérées, non-seulement au nom de tous ceux qui nous ont supplié de faire cette canonisation, mais au nom de l'indivisible Trinité, Père, Fils, et Saint-Esprit, de daigner déclarer saint le bienheureux Bonaventure.

Ayant donc la confiance que Dieu ne nous laissera pas errer en cette canonisation, où nous avons fait observer et observé nous-même, de toute manière, et même surabondamment, toutes les choses requises, du consentement unanime de nos frères les cardinaux de la sainte Église romaine, et de tous les prélats présents en la cour de Rome, et après y avoir mûrement réfléchi,

de l'autorité du Dieu tout-puissant, et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, nous décrétons que Bonaventure, de Bagnaréa, de bienheureuse mémoire, professeur de la sacrée théologie, élevé du sein de l'ordre vénérable des Frères Mineurs, et de la dignité de général au titre de cardinal-évêque, est saint, qu'il doit être inscrit, ajouté, agrégé au catalogue des autres saints, et tenu fidèlement et fermement pour tel. Par les présentes, nous l'inscrivons et l'agrégeons maintenant avec solennité au rang des saints confesseurs pontifes et docteurs que la sainte Église de Dieu vénère. Nous ordonnons et mandons à nos vénérables frères les patriarches, archevêques, évêques, à leurs fils bien-aimés, les chanoines des églises patriarcales, métropolitaines, cathédrales, aux membres des ordres religieux, soit mendiants, soit autres, et à toutes les personnes ecclésiastiques, de célébrer solennellement et avec dévotion, chaque année, le second dimanche de juillet, la fête du même saint Bonaventure, et de réciter, soit en public, soit en particulier, l'office d'un confesseur pontife et docteur. Nous accordons à nos fils bien-aimés, les frères de l'ordre des Mineurs, de faire cet office sous le rit double et avec octave, selon qu'ils ont coutume de célébrer les fêtes et octaves des autres saints de l'ordre. En outre, de la même autorité nous accordons à tous ceux qui, vraiment pénitents et confessés, visiteront tous les ans, avec dévotion, et en ce dimanche, l'église où repose le corps du saint, sept années d'indulgences et autant de quarantaines, et en d'autres temps, cent jours pour chaque dimanche. A ceux qui assisteront, le jour de la fête et pendant l'octave, aux divins offices dans les églises des

Frères Mineurs, en quelque lieu que ce soit, nous accordons et élargissons miséricordieusement dans le Seigneur, pour les pénitences à eux enjointes, les mêmes indulgences et rémissions des péchés que les Pontifes romains ont accordées pour chaque fête des autres saints du même ordre, d'après des indults apostoliques généralement promulgués.

Considérant de plus quels avantages l'Église romaine a retirés du même saint Bonaventure, à raison de sa science, de la sainteté de sa vie, de sa dignité d'évêque et de cardinal, quelle amitié, quelle union spirituelle le même saint a eue en cette vie avec saint Thomas d'Aquin, son contemporain, son condisciple, et son associé dans la charge de professeur, désirant que l'Église sur la terre environne d'un pareil honneur ceux que la charité fraternelle a unis durant leur vie, et que nous croyons associés à la même récompense dans le ciel, nous rangeons la fête susdite au nombre des fêtes du sacré palais apostolique, et nous accordons en ce jour la même indulgence que celle accordée dans l'église de la bienheureuse Vierge Marie, dite de la Minerve, pour le jour de la fête de saint Thomas d'Aquin. Pareillement, nous décrétons que les Frères Mineurs peuvent et doivent user et jouir, en l'illustre Université de Paris, à cause des mérites du même saint Bonaventure, des mêmes priviléges dont les Frères Prêcheurs ont coutume d'être en possession et de jouir dans cette Université, à cause et en vue de saint Thomas d'Aquin, de tous ceux dont ils jouissent, dont ils pourront jouir, et qu'ils pourront acquérir de quelque façon que ce soit dans la suite.

C'est pourquoi nous requérons tous et chacun des hommes constitués en dignité, et nous les pressons de faire connaître nos présentes lettres à tous les membres du clergé et à tous les fidèles de leurs villes, diocèses, paroisses, de les exhorter à supplier humblement le Dieu auteur de tous biens, par les mérites et prières du même saint docteur et confesseur Bonaventure, de garder l'Église militante, la foi apostolique et tous les fidèles du Christ contre les efforts des païens, des autres infidèles et des hérétiques; de la protéger et la défendre toujours de tous dangers, de lui accorder dans une tranquillité inébranlable, et en éloignant toute crainte de ses ennemis, cette paix que le monde ne peut nous donner, et de nous rendre digne enfin, après les combats de cette vie, quand nous aurons déposé le ministère de la charge pastorale, d'arriver aux félicités éternelles avec le troupeau qui nous est confié.

Enfin, comme il serait difficile d'offrir à la connaissance de chacun l'original des présentes lettres, nous voulons et décrétons que leur transcription, munie du sceau du ministre général de l'ordre susdit, et de la signature légale de deux notaires publics, soit reçue avec une foi indubitable en tout et pour tout, et que l'on s'en tienne à ces lettres ainsi transcrites comme si l'original lui-même était montré ou présenté. Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre cet acte de notre constitution, inscription, agrégation, statut, mandat, concession, relaxation, largesse, assomption, annumération, avertissement et déclaration de notre volonté, ou d'y contredire par une audace téméraire. Si quelqu'un avait la présomption de commettre un pa-

reil attentat, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1482, le dix-huit des calendes de mai, de notre pontificat l'année onzième.

---

§ IV.

BULLE DE SIXTE-QUINT ÉLEVANT SAINT BONAVENTURE A LA DIGNITÉ DE DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

SIXTE, *évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous nos vénérables frères les patriarches, primats, archevêques, évêques, et nos fils bien-aimés les prélats des autres églises établies dans le monde entier, salut et bénédiction apostolique.*

L'Église, notre sainte mère, en admirant, dans les transports de sa joie, la gloire éternelle de la Jérusalem triomphante, et les couronnes à jamais incorruptibles des saints qui règnent très-heureusement avec le Christ, l'Église, encore en butte aux combats de la terre, mais empressée à courir, à son tour, après la couronne de justice, ne cesse point de déclarer Dieu admirable en ses saints. Non-seulement elle célèbre par des louanges spéciales les victoires insignes et les mérites éclatants du bienheureux, mais ces mêmes bienheureux, si merveilleusement honorés de Dieu, elle les vénère aussi, et elle les honore avec piété; car, établie par leurs prédications et leurs enseignements salutaires, fondée au prix de leur sang, formée par les œuvres mémorables de leur charité et leurs exemples, tous les jours elle reçoit le secours de leurs ferventes prières à Dieu.

Voilà pourquoi encore elle s'efforce, avant tout, et autant qu'il lui est permis dans l'exil de ce monde passager, de rendre à chacun des saints en particulier de justes et convenables hommages, en prenant pour règle et modèle la céleste hiérarchie, où toutes choses sont établies dans une charité parfaite. En effet, comme dans cette maison immense, et comblée de tous biens du souverain Père de famille, il y a de nombreuses demeures, et que les âmes bienheureuses jouissent, dans une variété admirable, de la béatitude d'une même gloire, de même l'Église catholique, qui est une image de l'Église céleste, semblable à une armée rangée en bataille, et éclairée de la divine lumière, reconnaît et distingue ces rangs sacrés dans le culte qu'elle rend aux saints de Dieu. Tandis qu'elle exalte par ses louanges le chœur glorieux des apôtres, la multitude vénérable des prophètes, l'armée invincible des martyrs, tandis qu'elle offre des honneurs aux autres saints selon leur rang et dans un ordre parfait, elle tressaille d'allégresse de diverses manières, en un même esprit de charité et un même sentiment de pieuse dévotion.

Mais parmi ces chœurs bienheureux des saints, dont la mémoire est justement l'objet d'un culte religieux de la part de tous les fidèles, l'ordre des saints Docteurs brille d'une splendeur insigne, et l'apôtre saint Paul l'a mentionné glorieusement quand il a dit : *Jésus-Christ lui-même a donné quelques-uns pour apôtres, d'autres pour prophètes, d'autres pour évangélistes, d'autres pour pasteurs et docteurs ;* il les a établis pour être les cultivateurs et les ouvriers infatigables et fidèles de sa vigne, *afin de travailler à la perfection des saints, aux fonctions*

de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ. C'est de ces docteurs que parle la divine Sagesse quand elle s'écrie : *Ceux qui me montrent brillante, auront la vie éternelle;* d'eux que l'ange dit à Daniel : *Ceux qui auront été instruits brilleront comme les feux du firmament ; et ceux qui auront enseigné à plusieurs la voie de la justice seront comme des étoiles dans toute l'éternité;* d'eux enfin que le Sauveur lui-même, Jésus-Christ, notre Maître, a fait ce brillant éloge : *Celui qui aura fait et enseigné, sera grand dans le royaume des cieux.* Si dans tous les temps, au reste, le zèle et les enseignements des saints docteurs ont été utiles et salutaires dans l'Église de Dieu, la nature elle-même de ces enseignements nous la montre surtout abondante en fruits et d'une nécessité réelle, quand l'horrible fureur des persécuteurs du nom chrétien une fois calmée, les cruelles guerres de l'hérésie ont reçu une impulsion plus vive au milieu même de la paix de cette Église. Alors les ruses et la fourberie des hérétiques, qui, à l'instigation du démon, ne cessent de semer la zizanie dans le champ du Seigneur, ont été dévoilées par le soin et la diligence des Docteurs, leurs erreurs pestilentielles et détestables ont été retranchées par le glaive de l'esprit, et, par la puissance de la vérité catholique, le mensonge a succombé sous les coups de ces Docteurs vénérables. Ils sont donc avec raison dans l'Église désignés sous le nom des étoiles appelées hyades, ces hommes saints qui, après les rigueurs de l'hiver et les longues nuits de l'infidélité, après les tempêtes de la persécution, se sont levés sur cette Église sacrée, alors que le soleil de vérité projetait avec plus de force ses feux dans le cœur des

fidèles, et qu'une année plus lumineuse s'ouvrait devant nous, comme si la foi nous eût ramené un printemps nouveau.

Mais parmi ceux que le souverain Seigneur a voulu remplir de l'esprit d'intelligence, et qui ont répandu, comme une pluie abondante, dans l'Église de Dieu, les paroles de la sagesse, il est juste de compter saint Bonaventure, Confesseur et Pontife, Docteur illustre dans cette même Église catholique, et mis au nombre des saints, pour la sainteté admirable de sa vie et sa doctrine très-excellente, par le Pape Sixte IV, d'heureuse mémoire et notre prédécesseur. Né à Bagnaréa, en Étrurie, afin de satisfaire au vœu de sa pieuse mère, il entra dès sa jeunesse dans l'ordre Séraphique de Saint-François. Là, s'attachant avec courage et humilité à suivre les traces encore récentes du fondateur, il embrassa, avec une telle ardeur d'esprit et une si grande avidité de cœur, la pratique très-salutaire des institutions de son ordre, qu'on vit briller en lui une sainteté sublime, et qu'il devint l'exemple et l'admiration de tous par l'innocence de sa vie, sa chasteté, sa sainte humilité, sa patience, sa mansuétude, son mépris des choses terrestres, et son désir des biens célestes. Tout pénétré des douceurs de l'esprit, et enflammé de l'ardeur du divin amour, il était ravi de telle sorte en Dieu, que, déjà introduit dans le cellier où l'Époux a mis son vin, et enivré du vin le plus excellent de la charité, il semblait contempler en tous lieux Jésus-Christ attaché à la croix et souffrant, et avoir établi sa demeure en ses blessures.

A cette admirable sainteté de vie, l'homme de Dieu

joignit le mérite éclatant d'une doctrine sublime, Dieu voulant ainsi le faire servir extraordinairement à sa gloire et au bien de son Église, non-seulement par ses exemples, mais par ses paroles et son savoir. Après donc s'être exercé avec un soin suprême à étudier les divines Écritures, à lire les saints Pères et à acquérir la science si nécessaire de la théologie scolastique, sous Alexandre de Halès, maître illustre de cette époque, en peu de temps, au moyen d'un travail assidu, d'un esprit excellent, et par-dessus tout, de la grâce de l'Esprit-Saint qui formait de tout point le vase d'or choisi par lui pour être en honneur, il fit de tels progrès, et il parvint à une telle perfection de savoir, que, décoré du titre de docteur et de maître, selon l'usage solennel, dans la très-célèbre Académie de Paris, il y enseigna publiquement la sainte théologie. Il acquit une réputation si brillante dans la charge d'interprète (1), et en toute science théologique, que les hommes les plus doctes admiraient sa doctrine et son érudition. Au reste, les nombreux ouvrages du saint et ses brillants écrits qui existent encore, au grand avantage de l'Église et par un bienfait non médiocre de Dieu, ces ouvrages, toujours lus avec un profit considérable par les savants de nos jours et des temps anciens, et singulièrement estimés d'eux, nous font assez connaître combien versé était cet homme dans la théologie. En effet, il a laissé à la postérité des monuments d'un génie vraiment divin, où les questions les plus difficiles et le plus enveloppées d'obscurités sont exposées avec une grande abondance

(1) Les professeurs commençaient par expliquer le Maître des Sentences.

d'arguments excellents, avec ordre et méthode, clarté et lucidité; des monuments où la vérité de la foi catholique apparaît avec éclat, où la pernicieuse erreur et les profanes hérésies sont terrassées, et les âmes des pieux fidèles admirablement enflammées de l'amour de Dieu et du désir de la céleste patrie. Ce qu'il y avait de remarquable et de particulier en saint Bonaventure, c'est que, non-seulement il brillait par sa subtilité dans la discussion, la facilité à enseigner et l'habileté à préciser les questions, mais qu'il excellait à toucher les âmes avec une vertu toute divine; il réunit à un immense savoir l'ardeur d'une piété non moindre, et ainsi, en instruisant son lecteur, il l'émeut, se glisse dans les replis les plus intimes de son âme, transperce son cœur d'aiguillons séraphiques, et le pénètre d'une douceur merveilleuse de dévotion. Aussi notre prédécesseur, le Pape Sixte IV, admirant une telle grâce répandue en ses paroles et en ses écrits, n'a pas craint de dire que l'Esprit-Saint semblait parler par sa bouche.

Le Seigneur, ayant confié des talents si nombreux et si brillants à ce serviteur fidèle, voulut lui donner le moyen d'accroître encore les trésors de la grâce céleste en les employant et en les faisant valoir au profit de ses frères. Il fut donc, par l'inspiration divine et du consentement suprême de tout son ordre réuni à Rome, choisi pour être le septième ministre général de ses frères. Dans l'exercice de cette charge, non-seulement il déploya la prudence, la vigilance et la sollicitude, mais il brûla avec tant de violence des ardeurs de la charité fraternelle, il servit ses frères avec un tel abaissement d'humilité chrétienne, qu'en lui on reconnaissait l'ac-

joignit le mérite éclatan[t] ... du Sauveur : *Que celui*
voulant ainsi le f... *...ous, soit votre serviteur.*
gloire et au bien ... celui, mais notre prédécesseur, de
exemples, mais ... le Pape Clément IV, qui avait pour ce
s'être exercé ... une extrême tendresse, trouvait un bon-
Écritures, ... singulier dans la lecture de ses écrits. Clément IV
si nécess... voulant, pour l'avantage d'un plus grand nombre, ou-
de Hal... vrir un champ plus spacieux à une vertu si excellente et
temp... à une prudence si rare, lui offrit l'insigne archevêché
cel... d'York. Mais Bonaventure, ne pouvant aisément se sé-
r... parer des étreintes de la pauvreté séraphique, refusa avec humilité et modestie une pareille dignité.

Cependant le Souverain Pontife Grégoire X, après avoir convoqué à Lyon un concile général pour y traiter des intérêts les plus graves de la chrétienté, et s'être enquis des hommes les plus remarquables par leur sainteté, leur doctrine et leur sagesse, des hommes dont l'action forte et fidèle l'aiderait à traiter et à conduire à bonne fin cette grande affaire, Grégoire choisit tout d'abord, dans les deux ordres les plus florissants, les Frères Prêcheurs et Mineurs, les deux plus brillants flambeaux de cette époque, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, et il leur ordonna de se rendre près de sa personne. Comme le premier était tombé malade dans le voyage et s'était envolé heureusement à la couronne de la gloire, saint Bonaventure, s'étant mis en route pour Lyon, fut reçu avec de très-grands honneurs par le Pontife romain Grégoire, qui avait une telle confiance en sa vertu et en sa sagesse, qu'il jugea convenable de lui confier la principale direction des affaires du concile. Et pour le bien et les besoins de l'Église, afin que

›n-seulement il fût présent aux actes du concile, mais qu'il pût y présider avec une dignité plus grande ‿t une autorité plus imposante, il résolut de placer sur un chandelier élevé cette lumière ardente et lumineuse et de la montrer plus brillante dans la maison de Dieu. Aussi fit-il entrer sans retard dans le collége vénérable des cardinaux et dans l'ordre des évêques, comme dans un théâtre exposé aux regards de l'univers, saint Bonaventure, qui ne soupirait nullement après les honneurs, et les fuyait plutôt, mais qui savait se soumettre au vicaire de Jésus-Christ, et ne refuser aucun travail pour l'Église; il lui donna le gouvernement de l'église d'Albane, honneur qui n'a coutume d'être accordé qu'aux cardinaux-prêtres les plus anciens.

Honoré d'une dignité aussi considérable, il la fit servir sans réserve à la gloire de Dieu et à l'utilité de son Église; car il apporta un soin admirable aux affaires les plus ardues du concile; il défendit la vérité catholique avec un courage infatigable; il réfuta avec une vive ardeur les opinions perverses; par sa prudence, sa doctrine, sa sainteté, ses discours, il aida de telle sorte la sollicitude pastorale du Pape Grégoire, que les divisions du schisme ayant disparu par la miséricorde de Dieu, Michel Paléologue, empereur des Grecs, et les nations orientales revinrent à l'obéissance, l'unité et la communion du Siége apostolique, et enfin Bonaventure fut jugé digne, par les Grecs, du nom d'Eutychius.

Lors donc que, peu de temps après, pendant ce même concile, l'athlète invincible du Christ eut passé du pèlerinage de cette vie à la patrie céleste, tous pleurèrent justement sa mort, tous la déplorèrent comme une cala-

mité commune, tous embellirent ses funérailles de leurs larmes et de leurs louanges ; mais un surtout entre les autres célébra dans un discours insigne, et en demeurant dans les strictes limites de la vérité, la vie toujours pure de ce saint homme, ses mœurs dignes de l'approbation universelle, ses travaux innombrables en faveur de l'Église, sa doctrine éclatante au milieu du concile. C'était le cardinal Pierre de Tarentaise, de pieuse mémoire, homme illustre par son savoir et son éloquence chrétienne, qui dans la suite fut élevé au souverain pontificat, et appelé Innocent V. Le Pontife suprême lui-même, Grégoire X, pleurant avec le sentiment d'une douleur intime la perte d'un frère, d'un aide et d'un conseiller très-fidèle, témoigna publiquement, en de graves paroles, quelle perte faisait en cette mort l'Église qui avait recueilli les fruits les plus abondants de la piété et de la doctrine d'un si grand homme.

Mais l'Esprit-Saint a dit en toute vérité : *La mémoire du juste sera éternelle*. Celui qui, durant sa vie, avait été illustre, devint beaucoup plus illustre encore après sa mort, Dieu, qui est admirable et glorieux en ses saints, voulant prouver la sainteté de son serviteur par des signes nombreux, par des prodiges et surtout des miracles insignes. Comme le bruit de ces miracles allait croissant en tous lieux, le même Sixte, notre prédécesseur, les considérant des sublimes hauteurs du Siége apostolique, comprit que là était manifestement le doigt de Dieu, qui seul accomplit de grandes merveilles. C'est pourquoi, de son propre mouvement, à la demande empressée de Frédéric, empereur des Romains, d'illustre mémoire, des rois, des républiques, des gouverneurs,

de villes nombreuses, et d'après le désir exprimé de presque tous les fidèles, Sixte prit la résolution, digne d'un Pontife romain, de mettre au nombre des saints l'homme vraiment grand, le cardinal-évêque, Bonaventure. Ayant donc examiné avec le plus grand soin et une diligence souveraine, et reconnu l'excellente sainteté de sa vie et la vérité de ses miracles, ayant accompli régulièrement et droitement tout ce qui concernait cette affaire, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de l'Église catholique, usant de sa puissance suprême qui lui a été livrée par Dieu en la personne du bienheureux Apôtre Pierre, du consentement de tous ses frères les cardinaux et les prélats, il mit le même bienheureux Bonaventure au rang des saints, il l'inscrivit et le plaça au nombre des confesseurs pontifes et docteurs, il ordonna de célébrer sa fête tous les ans au second dimanche de juillet, de réciter son office dans l'Église universelle, comme d'un Confesseur Pontife, Docteur, et enfin il ajouta plusieurs décrets contenus plus amplement dans les lettres du même Sixte.

Quoique ce glorieux docteur, saint Bonaventure, soit très-célèbre dans l'Église catholique, et qu'il soit surtout resplendissant de gloire dans le ciel, où il est couronné de cette couronne promise par Dieu à ceux qui l'aiment; quoiqu'il n'ait besoin de rien de terrestre, ce saint qui jouit avec le Christ de ces biens que l'œil de l'homme n'a jamais vu et que son cœur n'a jamais compris ; cependant la charité de Jésus-Christ nous presse, et l'ardent amour de notre dévotion aussi, cette dévotion dont nous avons brûlé perpétuellement presque dès notre enfance, d'aviser aux moyens de faire connaître de plus

en plus, et de manifester sa sainteté et sa doctrine, autant que nous le pouvons, avec l'aide du Seigneur. Nous sommes mû en cela, comme il est bien juste, par l'union sainte avec notre Séraphique Religion, où, comme lui, nous avons été élevé, où nous avons vécu tant d'années, et à laquelle, comme à une mère vraiment digne, nous devons donner toutes les preuves possibles de tendresse et d'un esprit reconnaissant. Mais nous sommes bien autrement excité par la gloire de Dieu, le devoir pastoral dont nous sommes chargé, les travaux innombrables entrepris par ce très-saint homme pour la cause de l'Église, par ses mérites si glorieux, par son étroite union à l'Église romaine, où il occupa avec un honneur souverain un siége dans l'ordre et le très-auguste sénat des cardinaux. Enfin nous sommes touché des avantages de l'Église universelle, avantages qui peuvent devenir plus abondants, et s'accroître du savoir d'un si grand homme, surtout en ce siècle malheureux, où les embûches des hérétiques et les machinations de l'enfer, s'attaquant avec une véhémence sans pareille à la sacrée théologie, appelée scolastique, nous avertissent hautement de conserver, d'exalter et de propager avec tout le soin possible cette même théologie, dont l'Église de Dieu recueille des fruits incomparables. En effet, par la faveur toute divine de Celui qui seul donne l'esprit de science, de sagesse et d'intelligence, et qui, à travers les siècles, enrichit son Église de nouveaux bienfaits, et l'environne de secours nouveaux, selon ses divers besoins, nos ancêtres, les hommes les plus sages, ont trouvé la théologie scolastique, et parmi eux surtout, deux docteurs glorieux, l'angélique saint Thomas et le

séraphique saint Bonaventure, très-brillants professeurs de cette science, et les premiers entre ceux qui ont été mis au nombre des saints, ces docteurs, disons-nous, l'ont cultivée avec un génie excellent, une étude assidue, de grands travaux, de longues veilles; ils l'ont embellie et laissée à la postérité après lui avoir donné un ordre parfait et l'avoir enrichie de commentaires magnifiques, nombreux et variés. Or, la connaissance aussi bien que l'emploi d'une science aussi salutaire qui découle des sources très-abondantes des divines Écritures, des Souverains Pontifes, des saints Pères et des Conciles, n'a pu être en tout temps que d'un très-grand secours à l'Église, soit pour entendre et interpréter sainement et selon la vérité les Écritures elles-mêmes, soit pour lire et expliquer plus sûrement et plus utilement les Pères, soit pour découvrir et réfuter les diverses erreurs et les hérésies.

Mais de nos jours, où déjà nous voyons arrivés ces temps périlleux décrits par l'Apôtre, et des hommes blasphémateurs, superbes et séducteurs, croître dans le mal, se laisser aller à l'erreur et y entraîner les autres, de nos jours cette science est principalement nécessaire pour affermir les dogmes de la foi catholique, et réfuter les hérésies. Les ennemis eux-mêmes de la vérité nous montrent clairement leur pensée sur ce sujet, en témoignant avant tout une si grande crainte de la théologie scolastique. Ils comprennent fort bien, en effet, que, par cet enchaînement bien réglé, cet ordre, cette disposition des effets et des causes, semblables à une armée rangée en bataille, par ces définitions lucides et ces distinctions, par cette force inébranlable de l'ar-

gumentation, par ces discussions profondes et subtiles, ils comprennent que l'on discerne la lumière d'avec les ténèbres, le vrai d'avec le faux, et que leurs mensonges, entourés de prestiges nombreux et de brillants trompeurs, sont découverts et mis à nu, comme si on les dépouillait de leur vêtement. Plus donc de tels hommes s'efforcent d'attaquer et de renverser ce rempart si fortifié de la théologie scolastique, plus il est juste que nous défendions ce boulevard invincible de la foi, que nous conservions et protégions l'héritage de nos pères, et que nous comblions, selon l'étendue de notre puissance, des honneurs dont ils sont dignes, les vaillants défenseurs de la vérité.

C'est pourquoi, afin de répandre plus au loin, dans l'intérêt de plusieurs, la science du Docteur Séraphique, afin de donner aux hommes instruits et studieux le moyen de tirer de ses livres et de ses œuvres des fruits plus abondants et plus suaves, ce qui, nous n'en doutons aucunement, ne laissera pas d'ajouter encore à la gloire de notre saint, quoiqu'il jouisse de la souveraine béatitude du ciel, nous avons en premier lieu établi en notre glorieuse ville, dans la basilique des Douze-Apôtres, un collége sous le nom de saint Bonaventure, pour enseigner publiquement la sacrée théologie, principalement d'après les ouvrages et les commentaires de cet illustre et dévot docteur. Ensuite nous avons pris soin de faire éditer, réunis ensemble, dans une forme convenable et avec une attention vigilante, et de mettre au jour, par notre imprimerie du Vatican, tous ses écrits que nous avons pu trouver, écrits dont quelques-uns n'avaient point paru encore, et que nous avons fait chercher par notre

autorité et à nos frais, et dont plusieurs autres étaient déjà connus.

Ce projet d'exalter de toutes nos forces auprès de tous le nom et les mérites de ce saint docteur, d'accroître et de fortifier envers lui la vénération des fidèles, ce projet inébranlablement conçu dès le commencement de notre pontificat par l'inspiration de Dieu, comme nous le croyons pieusement, nous avons été grandement excité à le mettre à exécution par l'exemple du Pape Pie V, notre prédécesseur de sainte mémoire, homme qui a excellemment mérité de la chrétienté, et que nous révérons et honorons encore comme un père. En effet, ce Pontife, poussé par la religieuse piété et la dévotion singulière dont il était pénétré envers saint Thomas d'Aquin, la gloire de son ordre et l'ornement de l'Église catholique, désirant, comme nous maintenant, rendre à ce saint des honneurs convenables, à cause des services très-éclatants que l'Église en avait reçus, ordonna et décréta, entre autres choses, que, tous les ans, à perpétuité, sa fête serait célébrée, sous le rit d'office double, à l'instar de celle des quatre docteurs de l'Église. Or, nous jugeons également juste d'accorder le même honneur à l'illustre docteur saint Bonaventure, puisqu'il y a entre eux une si grande union et similitude de vertu, de sainteté, de doctrine et de mérites. Ils sont les deux oliviers et les deux chandeliers brillants de la maison de Dieu, qui illuminent l'Église entière par l'abondance de leur charité et la lumière de leur doctrine. Par une singulière providence de Dieu, ils ont paru en même temps, comme deux étoiles sorties des deux familles les plus illustres entre les ordres réguliers, familles principale-

ment utiles à la sainte Église pour la défense de la religion catholique, et toujours prêtes à embrasser toutes sortes de travaux et de périls pour la foi orthodoxe. En effet, de leur sein, comme d'un sol fertile et bien cultivé, naissent tous les jours des plantes fécondes et fructueuses, c'est-à-dire des hommes puissants en doctrine et en sainteté, qui apportent un secours fort et fidèle à la barque de Pierre, agitée par tant de flots, et au Pontife chargé d'en tenir le gouvernail avec une sollicitude continuelle.

Ces deux saints, contemporains et condisciples, adonnés aux mêmes études et devenus maîtres en même temps, appelés au concile de Lyon par le Pape Grégoire X, et comblés d'honneurs pour un même motif, unis étroitement durant le pèlerinage de cette vie par les liens de la charité fraternelle, d'une amitié vraiment spirituelle et la société de saints travaux, montés d'un même pas à la céleste patrie, et mis en même temps en possession de la félicité, ces deux saints jouissent, glorieux, de l'éternelle béatitude, et là, dans un même sentiment de charité, comme nous le croyons pieusement, ils prient et implorent le secours divin pour nous qui sommes soumis aux travaux en cette vallée de larmes. Aussi le Pape Sixte IV, reconnaissant combien semblables étaient ces deux saints, et les considérant comme deux frères dans le Christ, a-t-il décrété que saint Bonaventure aurait les mêmes prérogatives de vénération et d'honneur que saint Thomas.

Maintenant donc, comme l'exigent notre amour pour l'ordre Séraphique, la grandeur des mérites de saint Bonaventure, l'utilité et l'édification de l'Église catholique, dont nous avons reçu de Dieu le gouvernement,

malgré notre indignité, après avoir mûrement délibéré sur toutes ces choses avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, d'après leur conseil et leur consentement unanime, de notre science certaine, et de la plénitude de la puissance apostolique à nous confiée, par cette constitution devant avoir force à perpétuité, nous louons la doctrine du même saint Bonaventure, doctrine louée déjà par nos prédécesseurs Clément IV, Grégoire X, Sixte IV, applaudie surtout dans le concile de Lyon, employée dans le concile de Florence pour résoudre les questions les plus difficiles, exaltée et recommandée par l'autorité des hommes les plus graves, et digne enfin d'un illustre docteur de l'Église, nous la louons, nous aussi, dans le Seigneur, et nous la recommandons. Ensuite, approuvant et renouvelant les lettres du même Sixte IV, que nous voulons être considérées comme expresses, à l'exception du jour qui fixe la fête de saint Bonaventure au second dimanche de juillet, nous décrétons et décernons par notre autorité apostolique et la teneur des présentes, que le même saint Bonaventure, inscrit et compté de droit, par Sixte IV, au nombre des saints docteurs, doit être eu et vénéré comme tel parmi les principaux et les plus élevés qui ont excellé dans l'enseignement de la science théologique. Pour les mêmes causes, espérant dans le Seigneur que les écrits de ce Séraphique docteur seront d'un grand secours pour éclairer l'enseignement du peuple et du clergé, et pour embraser leur dévotion, nous désirons que ses livres, ses commentaires, ses opuscules, tous ses ouvrages enfin, selon qu'ils sont mis au jour par nos presses du Vatican avec

le plus grand soin possible, comme nous l'avons dit plus haut, soient cités et employés comme ceux des docteurs de l'Église les plus illustres, non-seulement en particulier, mais en public dans les universités, les académies, les colléges, les écoles, dans les leçons, les discussions, les explications, les conférences, discours, dans toutes les autres études ecclésiastiques et exercices chrétiens; nous voulons et nous décrétons que ces ouvrages fassent autorité.

Et néanmoins, afin que la glorieuse mémoire de ce très-sage docteur soit honorée avec un zèle plus ardent, non pas, il est vrai, autant qu'il en est digne par ses grands mérites, mais selon la faiblesse humaine, marchant sur les traces de nos prédécesseurs, Boniface VIII, qui a réglé ce qui concernait le culte des quatre saints Docteurs, et du Pape Pie V, qui a fait la même chose pour saint Thomas, nous ordonnons que la fête du même saint Bonaventure soit célébrée, tant en public qu'en particulier, la veille des ides de juillet, dans toutes les parties du monde chrétien, sous le rit double, et par toutes les personnes ecclésiastiques, séculières et régulières de quelque ordre que ce soit, nonobstant le règlement susdit du Pape Sixte IV concernant le deuxième dimanche de juillet; que le saint soit honoré dans les calendriers du nom de Docteur, et que ce jour soit inscrit et marqué avec le titre de fête double, quand même, dans les derniers bréviaires et les réformes du Missel romain, il aurait été arrêté autrement, et nous déclarons qu'il ne peut être jugé ni interprété autrement que nous ne l'avons déclaré, par aucun, de quelque rang qu'il soit.

Nous exhortons tous les fidèles du Christ, de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagnaréa, qui a donné le jour à cette brillante lumière, et tous ceux de ce diocèse, de s'abstenir d'œuvres serviles, selon l'usage de la sainte Église, le jour de sa fête. Et, afin d'enflammer d'autant plus la dévotion des fidèles chrétiens à célébrer la fête de ce Séraphique docteur, et à implorer pieusement son secours, qu'ils se verront comblés plus abondamment du don de la grâce céleste, nous confiant en la miséricorde du Dieu tout-puissant, et de l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous concédons et nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés, aux fidèles de l'un et l'autre sexe de ladite ville et du diocèse de Bagnaréa, et aux fidèles de l'illustre ville de Lyon, où le saint, après avoir, comme il convenait, combattu le bon combat, consommé sa course, conservé la foi, s'est élancé heureusement de ce siècle malheureux à la récompense de ses mérites et à la couronne céleste. Nous accordons la même grâce en notre glorieuse ville de Rome, où, comme nous l'avons dit, un collége a été élevé par nous dans la basilique des saints apôtres, à tous ceux qui, célébrant pieusement sa fête, comme on a coutume de célébrer les autres fêtes de précepte dans l'Église, vraiment pénitents, et ayant confessé sacramentellement leurs péchés, recevront le même jour le très-saint sacrement de l'Eucharistie. A ceux qui visiteront dévotement les églises des Frères Mineurs, depuis les premières vêpres de la fête jusqu'au coucher du soleil du jour même de la fête, et offriront à Dieu de ferventes prières, selon que leur

dévotion le leur suggèrera, nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, et à perpétuité, par les présentes lettres, dix années et autant de quarantaines d'indulgences pour les pénitences à eux imposées, ou dont ils seraient redevables d'une manière quelconque, et nous voulons que ces faveurs ne soient comprises dans aucune révocation ou limitation d'indulgence.

C'est pourquoi nous confions ces rescrits apostoliques à votre fraternité et votre prudence, afin que vous ayez soin de faire publier solennellement ces lettres et leur contenu dans vos provinces, cités, églises et diocèses, et afin que vous les fassiez à jamais et inviolablement observer par toutes les personnes ecclésiastiques, séculières et régulières de tout ordre, en tous lieux et en tous pays. Nous voulons qu'à ces mêmes lettres, transcrites ou imprimées, souscrites de la main d'un officier public, et munies du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, on ajoute la même foi que l'on ajouterait à ces présentes, si elles étaient exhibées ou montrées dans leur propre original. Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre cet acte de notre approbation, renouvellement, décret, déclaration, volonté, précepte, concession, faveur et commandement, ni d'oser témérairement y contrevenir. Si quelqu'un a l'audace de commettre un pareil attentat, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant, et de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome dans la basilique des Douze-Apôtres, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1587, la veille des ides de mars, la troisième année de notre pontificat.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.

